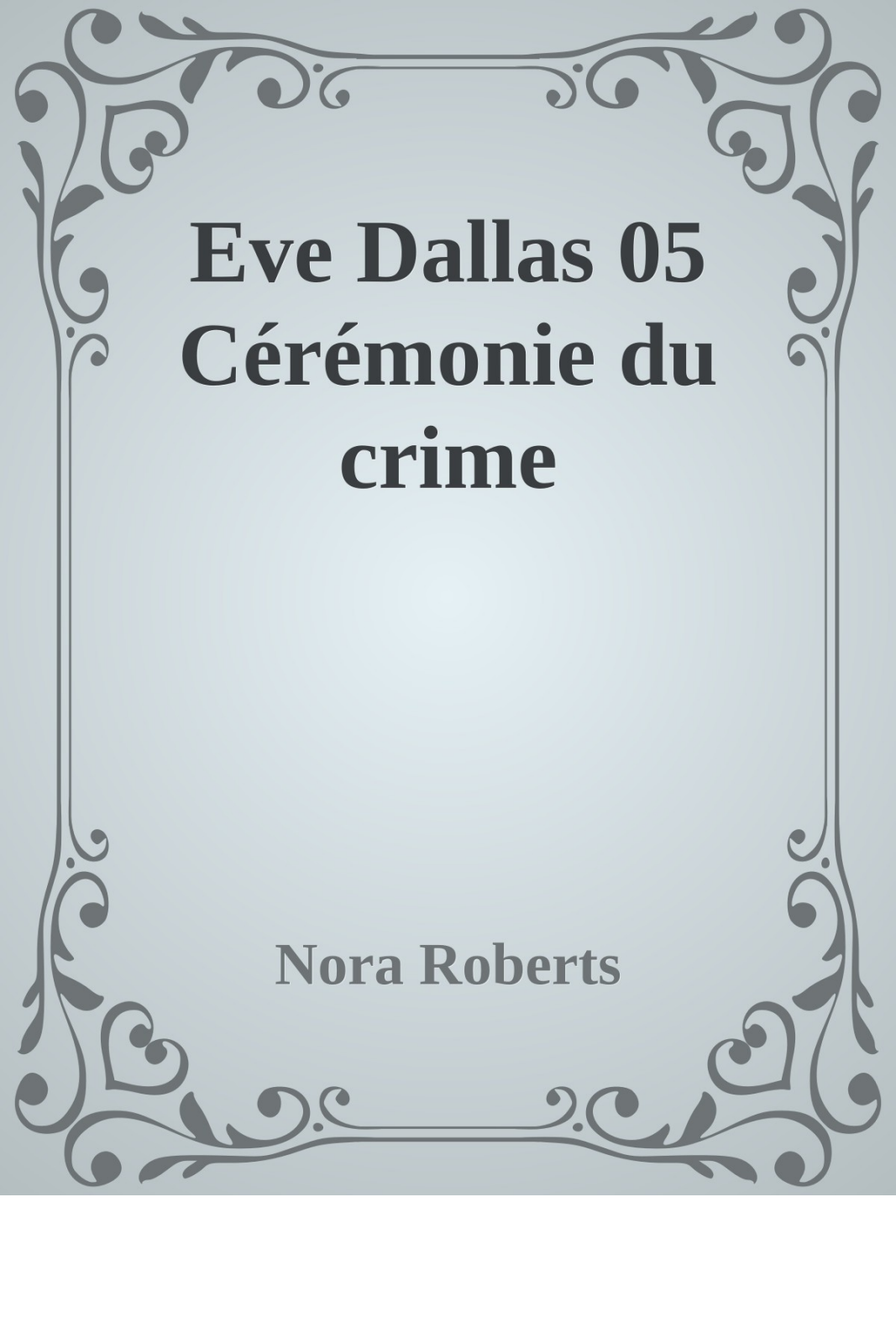


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Eve Dallas 05 Cérémonie du crime

Nora Roberts

VISIT...

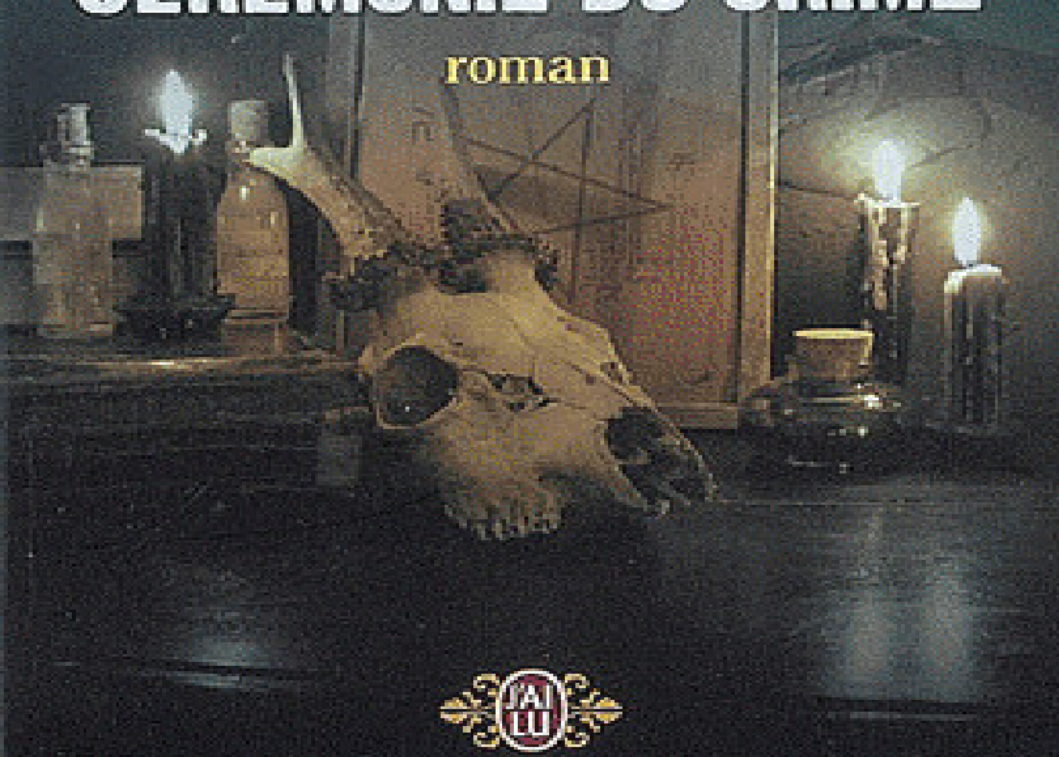
LANZAROTE
Caliente.COM

NORA ROBERTS

Lieutenant Eve Dallas - 5

CÉRÉMONIE DU CRIME

roman



roman



POUR ELLE

Nora Roberts

Lieutenant Eve Dallas Tome 5

Cérémonie du crime



Team Highlanders Addict

Chapitre 1

Dans l'existence d'Eve Dallas, la mort était omniprésente. Elle l'affrontait jour après jour, en rêvait la nuit. Compagne de tous les instants, ses bruits, ses odeurs, jusqu'à sa texture n'avaient plus aucun secret pour elle. Eve pouvait la regarder en face sans ciller. La mort était un ennemi de l'ombre, un ennemi sournois. Un tressaillement, un battement de cil et elle remportait la partie. Au bout de dix années à la brigade criminelle de New York, elle n'était pas encore parvenue à l'accepter.

Surtout quand il s'agissait de l'un des siens.

Frank Wojinski avait été un bon policier. Conscientieux et plein d'abnégation. Trop minutieux, auraient critiqué certains. Sérieux et sympathique, se souvenait Eve. Un homme qui ne se plaignait jamais de la cantine du Central, ou de la paperasse sur laquelle il s'usait les yeux. Ou du fait qu'il n'avait jamais dépassé le grade d'inspecteur premier échelon. Et maintenant, il était là, gisant dans ce cercueil transparent, orné d'une unique gerbe de lys lugubres. Avec son embonpoint et son crâne dégarni, il ressemblait à un moine. Un moine du temps jadis plongé dans un sommeil paisible. Frank Wojinski venait pour ainsi dire d'une époque révolue, songea Eve. Né à la fin du dernier millénaire, il avait survécu aux guerres urbaines, mais n'en parlait pas autant que certains collègues de la même génération. Aux récits de guerre, Frank préférait les anecdotes sur ses petits-enfants dont il montrait toujours volontiers les derniers hologrammes. Il était intarissable sur le base-ball et avouait un faible pour les hot dogs au soja relevé d'une sauce piquante aux oignons. Un père de famille modèle qui allait laisser un grand vide, se dit Eve. Elle avait beau réfléchir, elle ne trouvait personne qui n'appréciait pas Frank Wojinski. Et voilà qu'il était mort en pleine force de l'âge, à pas même soixante ans. D'une crise cardiaque, seul devant sa télé.

— Bon sang, c'est terrible !

Eve se retourna et posa une main compatissante sur le bras de l'homme qui venait de la rejoindre.

— Je suis désolée, Feeney.

Il secoua la tête, ses yeux de cocker luisants de chagrin. Il passa une main dans sa tignasse rousse.

— Si encore il était mort en mission. Mais dans son fauteuil devant un match de l'Arena Ball... Il était trop jeune pour partir comme ça.

— Je sais.

Eve passa un bras sur l'épaule de son ami.

— C'est lui qui m'a formé, poursuivit Feeney, tandis qu'elle

l'entraînait. Il m'a pris sous son aile quand je n'étais qu'une jeune recrue. Il m'a tout appris. Et jamais il ne m'a laissé tomber. D'ailleurs, il n'a jamais laissé tomber personne, ajouta-t-il, d'une voix vibrante de chagrin.

— Je sais, répéta-t-elle, incapable de trouver les mots.

Habitée à la force de caractère de Feeney, elle était décontenancée par l'étendue de sa douleur. Elle le guida à travers la foule des parents et amis du défunt jusqu'à une table où étaient posées une cafetière et des tasses. Elle en remplit une et la tendit à Feeney.

— Je n'arrive pas à y croire. Ça me dépasse, dit-il avec un long soupir. Je n'ai pas encore parlé à Sally. Ma femme est avec elle, mais moi, je n'ai pas le courage.

— Ce n'est pas grave. Moi non plus, je ne lui ai pas encore parlé.

Histoire de se donner une contenance, elle se versa une tasse de café qu'elle n'avait pas l'intention de boire.

— Tout le monde a été bouleversé. J'ignorais qu'il avait des problèmes cardiaques.

— Comme nous tous, répondit Feeney d'une voix éteinte.

Toujours une main sur son épaule, elle parcourut du regard la pièce bondée et surchauffée. Le directeur du funérarium, tiré à quatre épingles dans son costume noir de circonstance, arpentait la pièce le regard grave, tapotant les mains à grand renfort de platitudes.

— Si tu veux, allons présenter ensemble nos condoléances à la famille. Prenant sur lui, Feeney hocha la tête avec détermination et posa la tasse de café qu'il n'avait pas bue.

— Il t'aimait bien, Dallas. Cette gamine en a dans les tripes, il disait. Et dans la tête aussi. Il disait toujours que s'il se retrouvait en mauvaise posture, tu étais l'équipier qu'il aimerait avoir pour le couvrir.

— J'ignorais qu'il pensait ça de moi, répondit-elle, à la fois surprise et flattée par cette confidence qui aviva encore sa peine.

— Moi aussi, je t'aime bien, Dallas, ajouta-t-il avec gravité.

Ignorant l'embarras qui se peignit dans ses yeux d'ambre, il redressa ses épaules voûtées.

— Allons voir Sally et les enfants.

Ils se faufilèrent dans l'assistance qui se pressait dans le salon funéraire à l'atmosphère rendue oppressante par les boiseries en imitation acajou, les lourdes tentures de velours rouge carmin et les senteurs entêtantes des gerbes de fleurs qui s'entassaient dans la salle trop petite et surchauffée. Pourquoi toujours du rouge carmin et des fleurs à n'en plus finir ? se demanda Eve qui ne comprenait pas tous ces rites autour de la mort.

Accompagnée par ses enfants et petits-enfants, Sally Wojinski venait dans leur direction.

— Ryan, dit celle-ci d'une voix douce.

Elle tendit les mains vers lui — petites, presque des mains de fée — et pressa sa joue contre la sienne. Elle resta ainsi un moment, les yeux fermés, le visage blême mais serein. Cette femme menue avait toujours paru fragile à Eve. Pourtant une femme de policier qui avait enduré le stress du métier pendant plus de vingt ans devait à n'en pas douter posséder des nerfs d'acier. Sur sa robe noire austère, elle portait à une chaîne la médaille des vingt-cinq années de service de son mari. Un autre rite, songea Eve. Un autre symbole.

— C'est très gentil à toi d'être venu, murmura Sally.

— Il va me manquer. Il va nous manquer à tous, répondit Feeney qui lui tapota le dos avec gaucherie, puis ôta sa main, embarrassé. Tu sais que je suis là si tu as besoin de quoi que ce soit, ajouta-t-il, la voix étranglée par la peine.

— Je sais, murmura Sally avec un pâle sourire. Elle serra rapidement sa main entre les siennes, puis se tourna vers Eve.

— Merci de votre présence, lieutenant Dallas.

— Votre mari était un policier exemplaire, madame Wojinski.

A ce compliment, le visage de Sally s'éclaira.

—. Il était fier de servir son insigne. Le commandant Whitney et sa femme sont là. Le chef Tibble aussi. Et tant d'autres, ajouta-t-elle, laissant errer

un regard vide dans la pièce. Tant d'autres... Frank comptait. Il le méritait. Mais vous ne connaissez pas encore ma famille, lieutenant Dallas. Voici ma fille Brenda.

Petite et ronde, nota Eve, tandis qu'elles se serraient la main. Brune aux yeux noirs, un soupçon de double menton. A l'évidence, elle tenait de son père.

— Mon fils Curtis.

Mince et longiligne. Des mains douces et des yeux secs, mais hébétés de chagrin.

— Et voici mes petits-enfants.

Ils étaient cinq. Le plus jeune avait une huitaine d'années, un nez retroussé et des taches de rousseur. Il détailla Eve avec considération.

— Vous me prêtez votre paralyseur ?

Prise au dépourvu, Eve tira le pan de sa veste en cuir sur l'étui qui renfermait son arme de service.

— Je suis venue directement du Central. Je n'ai pas eu le temps de rentrer me changer.

— Pete, cesse d'importuner le lieutenant, intervint Curtis avec une grimace d'excuse à l'intention d'Eve.

— Si les gens se concentraient davantage sur leurs pouvoirs personnels et spirituels, les armes seraient superflues.

Une adolescente mince et blonde comme les blés s'avança. Elle était

d'une beauté incontestable, mais à côté des autres membres de la famille, Eve la trouva éblouissante. Une grande douceur émanait de ses yeux d'un bleu si pâle qu'ils étaient presque transparents. Sa bouche bien dessinée ne portait pas de rouge à lèvres. Ses cheveux raides et brillants tombaient en cascade sur ses épaules. Sur sa robe noire ample, elle portait une chaîne en argent qui lui arrivait à la taille. A son extrémité pendait une pierre noire sertie d'argent.

— Alice, arrête de jouer à l'intello.

Elle jeta un regard glacial par-dessus son épaule

à un garçon d'environ seize ans, tandis que ses doigts ne cessaient de jouer avec le pendentif tels des oiseaux protégeant leur nid.

— Mon frère Jamie, dit-elle d'une voix douce. Il s' imagine encore que la provocation exige une réaction. Mon grand-père nous avait parlé de vous, lieutenant Dallas.

— Je suis flattée.

— Votre mari ne vous accompagne pas ce soir ? Eve leva un sourcil. Cette gamine avait du culot.

Malgré son chagrin, elle paraissait avoir une idée derrière la tête, mais laquelle?

— Non, répondit-elle en se tournant à nouveau vers Sally Wojinski. Il est en déplacement et m'a chargée de vous transmettre ses condoléances, madame Wojinski.

— Il doit falloir une grande dose de concentration et d'énergie pour mener de front une relation avec un homme tel que Connors et une carrière aussi exigeante et dangereuse que la vôtre. A ce que disait grand-père, quand vous êtes sur une enquête, vous ne renoncez jamais. Est-ce exact, lieutenant?

— Renoncer, c'est perdre. Et je déteste perdre, répondit Eve qui soutint le regard d'Alice, puis s'agenouilla près de Pete. Quand je n'étais encore qu'une débutante, j'ai vu ton grand-père paralyser un criminel à dix mètres. C'était lui le meilleur.

Elle fut récompensée par un sourire ravi. Elle se redressa.

— Personne n'oubliera votre mari, madame Wojinski, dit-elle en lui tendant la main. Il restera cher dans le cœur de nous tous.

Elle allait s'éloigner quand Alice posa une main sur son bras et se pencha vers elle. La main tremblait légèrement, nota Eve.

— Très heureuse de vous avoir rencontrée, lieutenant. Merci d'être venue.

Eve hocha la tête et se fondit dans l'assistance.

Avec désinvolture, elle mit une main dans la poche de sa veste et ses doigts rencontrèrent le morceau de papier plié qu'Alice venait d'y glisser. Il lui fallut une demi-heure avant de pouvoir prendre congé. Elle attendit d'avoir regagné son véhicule pour sortir le billet de sa poche.

Demain soir, minuit, Aquarian Club, n'en parlez à personne. Votre vie serait en danger.

En guise de signature, il y avait un symbole, un cercle qui s'enroulait en s'élargissant pour former une sorte de labyrinthe. Agacée et intriguée, Eve fourra le message dans sa poche et prit la direction de son domicile.

Parce qu'elle était policier, elle repéra la silhouette vêtue de noir, à peine plus qu'une ombre parmi les ombres. Et parce qu'elle était policier, elle sut que c'était elle qu'on surveillait.

A chaque absence de Connors, Eve préférait faire semblant de croire que la maison était vide. Elle ne faisait pas bon ménage avec Summerset, le majordome, et tous deux s'appliquaient à s'ignorer. La demeure était gigantesque, un vrai labyrinthe qui leur facilitait la tâche.

Elle pénétra dans le vaste vestibule et jeta sa veste de cuir usé sur le noyau sculpté de l'escalier, histoire de faire enrager le pointilleux Summerset. Elle monta à l'étage et se rendit dans la suite que Connors lui avait fait aménager. Si, comme prévu, il passait encore une nuit dans l'espace, elle préférait passer la sienne dans son fauteuil de relaxation virtuelle plutôt que dans son lit. Elle avait souvent des cauchemars quand elle dormait seule.

Entre les dossiers en retard et la veillée funèbre, elle n'avait pas eu le temps de manger. Elle commanda un sandwich à l'AutoChef, du véritable jambon de Virginie sur du pain de seigle, et une tasse de pur Arabica directement importé de Colombie. Elle mordit avec appétit dans son sandwich les yeux fermés et savoura la première bouchée. Un délice. Il y avait des avantages indéniables à être mariée à un homme qui avait les moyens de s'offrir de la vraie viande. Tout en mangeant, Eve connecta l'ordinateur sur son bureau.

— Toutes les données disponibles sur sujet Alice, patronyme inconnu. Mère Brenda, née Wojinski. Grands-parents maternels Frank et Sally Wojinski.

Recherche en cours...

Eve avala une bouchée et but une gorgée de café, découvrant les informations qui s'affichaient à l'écran.

Sujet: Alice Lingstrom. Née le 10 juin 2040. Aînée et unique fille de Jan Lingstrom et Brenda Wojinski, divorcés. Domicile : 486 Huitième Rue Ouest, appartement 4b, New York City. Un frère: James Lingstrom, né le 22 mars 2042. Etudes: baccalauréat, mention très bien. Deux semestres à l'université de Harvard en anthropologie et mythologie. Troisième semestre reporté. Actuellement employée à Quête Spirituelle, 228 Dixième Rue Ouest, New York City. Etat civil : célibataire.

Eve passa sa langue sur ses dents.

— Casier judiciaire ? *Casier judiciaire vierge.*

— Ça paraît normal, murmura-t-elle. Données sur «Quête Spirituelle».

Quête Spirituelle: boutique et centre de consultation de confession wiccanne. Propriétaires : Isis Paige et Charles Forte. Depuis trois ans dans la Dixième Rue. Chiffre d'affaires annuel: cent vingt-cinq mille dollars. Prêtresse accréditée, licence d'herboriste et d'hypnothérapeute.

— Des adeptes de Wicca? s'exclama Eve en s'adossant dans son fauteuil avec un ricanement. Que signifie ce micmac ?

Wicca: croyance ancienne fondée sur l'ordre naturel, reconnue comme relig...

— Stop! ordonna Eve avec un soupir agacé. Je n'ai pas besoin de définition de la sorcellerie.

Ce qu'elle voulait, c'était comprendre comment la petite-fille d'un flic qui avait les pieds sur terre pouvait croire aux sortilèges et aux boules de cristal. Et pourquoi ladite petite-fille souhaitait la rencontrer en secret. Le meilleur moyen de le savoir était de se rendre à L'Aquarian Club dans un peu plus de vingt-quatre heures. Elle posa le message sur son bureau. Il lui aurait été facile de l'oublier, s'il n'avait été écrit par la petite-fille d'un homme qu'elle respectait.

Et si elle n'avait pas vu cette mystérieuse silhouette tapie dans l'ombre...

Eve alla dans la salle de bains attenante et se déshabilla. Elle repoussa son Jean du pied et étira ses membres engourdis par la fatigue d'une longue journée. Comment allait-elle occuper la longue nuit qui l'attendait ? Elle n'avait aucun dossier urgent en cours. Avec l'aide de son équipière, son dernier homicide avait été bouclé en moins de huit heures. Peut-être allait-elle passer une heure ou deux à regarder une vidéo. Ou bien elle choisirait une arme dans l'impressionnante collection de Connors et descendrait dans la salle de tir brûler son excès d'énergie jusqu'à ce que le sommeil vienne. Elle entra dans la cabine de douche.

— Pleine puissance, jets puisés, chaud, ordonnât-elle.

Eve soupira. Elle répugnait à s'avouer que la solitude lui pesait. Connors n'était parti que depuis trois jours et elle s'ennuyait à mourir. Pathétique. Écœurée par sa sentimentalité, Eve baissa la tête sous les jets d'eau qui lui martelèrent le crâne.

Quand des mains se glissèrent autour de sa taille et remontèrent jusqu'à ses seins, elle tressaillit à peine. Mais son cœur fit un bond. Elle connaissait le contact de ces longs doigts souples et fins, la texture de ces paumes larges. Elle rejeta la tête en arrière, attirant une bouche gourmande dans le creux de sa nuque.

— Hum, Summerset... Sauvage.

Des dents la mordillèrent. Elle ne put s'empêcher de rire.

— Si tu l'imagines que je vais le mettre à la porte, c'est raté, dit

Connors qui caressa du pouce la pointe de ses seins couverts de mousse.

— Ça valait la peine d'essayer. Tu rentres tôt, répondit-elle, réprimant un gémissement.

— Juste à temps, je dirais.

Il la fit pivoter vers lui et tandis qu'elle frissonnait et essayait le savon qui lui piquait les yeux, il captura ses lèvres en un long baiser avide. Durant l'interminable voyage de retour, il n'avait cessé de penser à elle. A la douceur de sa peau, à sa respiration qui s'accélérait sous ses caresses. Et maintenant elle était là, nue et dégoulinante, déjà frémissante de désir. Il la coinça dans un angle de la cabine et la souleva doucement par les hanches.

— Je t'ai manqué ?

Le cœur d'Eve battait à tout rompre. Il était sur le point de la faire chavirer, de la détruire.

— Manqué ? Pas vraiment.

— Dans ce cas, je te laisse finir ta douche en paix, répliqua-t-il en lui plaquant un léger baiser sur le menton.

En un éclair, elle enroula ses jambes autour de sa taille.

— Essaie et tu es un homme mort.

— Si ma vie est en jeu alors...

Pour les torturer tous les deux, il entra en elle avec une lenteur insoutenable et referma à nouveau sa bouche sur la sienne si bien que la respiration haletante d'Eve résonna au plus profond de lui. Leur étreinte fut lente, sensuelle, et très tendre. Leur plaisir culmina dans un long soupir serein.

— Bienvenue à la maison, murmura Eve dans un souffle.

Elle le contemplait. Ces yeux d'un bleu fascinant, ce visage mi-ange, mi-démon, cette bouche de poète déchu... Ses cheveux noirs trempés effleuraient de larges épaules qui arboraient une musculature fine et d'une puissance étonnante. Elle lui sourit en passant ses doigts dans son épaisse chevelure d'ébène.

— Tout va bien sur L'Olympe ?

— Des améliorations à apporter, quelques retards. Rien de bien méchant.

La luxueuse station orbitale de loisir ouvrirait à la date prévue. Connors n'accepterait pas qu'il en aille autrement. Il ordonna l'arrêt des jets d'eau, puis prit un drap de bain et en enveloppa Eve.

— Je commence à comprendre pourquoi tu préfères rester ici en mon absence. J'ai eu du mal à fermer l'œil là-bas. Je me sentais trop seul sans toi.

Eve s'appuya contre lui un moment, juste pour sentir les contours de son corps contre le sien.

— Nous devenons drôlement sentimentaux.

— Et alors? Nous autres Irlandais sommes de grands sentimentaux. Eve réprima un sourire, tandis qu'il se tournait pour prendre des peignoirs dans le dressing. Il y avait peut-être la musique de l'Irlande dans sa voix, mais elle doutait sérieusement qu'aucun de ses amis ou ennemis en affaires ait l'idée saugrenue de considérer Connors comme un grand sentimental.

— Pas de nouvelles ecchymoses, remarqua-t-il en l'aidant à enfiler son peignoir. J'en conclus que ces derniers jours ont été calmes.

— On peut dire ça. Juste un excité qui a étranglé une compagne accréditée pendant des ébats, disons, un peu mouvementés. (Elle noua son peignoir et agita ses mèches humides.) Il a paniqué et a pris la fuite, ajouta-t-elle en retournant dans son bureau. Mais sur les conseils de son avocat, il s'est rendu quelques heures plus tard. Le procureur l'a inculpé pour homicide involontaire. J'ai laissé Peabody se charger de l'interrogatoire et des formalités d'incarcération.

— Hum, fit Connors en se dirigeant vers le mini-bar. Alors ça a été très calme.

Il leur servit du vin.

— Oui. Et puis il y a eu la veillée funèbre de Frank Wojinski.

Connors fronça les sourcils, puis son visage s'éclaira.

— Ah oui, tu m'en avais parlé ! Désolé de n'avoir pas pu t'accompagner.

— Feeney est vraiment très affecté. Ce serait plus facile si Wojinski était mort en service.

— Tu aurais préféré que ton collègue se fasse descendre plutôt que de partir en douceur comme c'est arrivé ?

— Ce serait plus facile à comprendre, c'est tout, répondit Eve, la mine renfrognée, ne jugeant pas judicieux d'avouer à Connors qu'elle aussi, elle préférerait une mort violente et rapide. Pourtant, il y a quelque chose de bizarre. J'ai rencontré la famille de Wojinski. L'aînée de ses petits-enfants m'a fait une drôle d'impression.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— La façon dont elle m'a parlé et les renseignements que j'ai obtenus sur elle en rentrant à la maison.

Intrigué, il but une gorgée de vin.

— Tu as fait une recherche sur elle ?

— Par simple curiosité. Parce qu'elle a glissé un mot dans ma poche.

Eve alla prendre le message sur son bureau et le lui tendit.

— Le Labyrinthe de la Terre, murmura Connors avec un froncement de sourcils.

— Pardon?

— Le dessin, là. C'est un symbole gaélique. Eve s'approcha.

— Tu connais vraiment les trucs les plus étranges.

— Pourquoi? Je suis un descendant des Celtes, non? Ce symbole très

ancien est magique. Et sacré.

— Alors ça colle. La petite-fille de Wojnski s'intéresse de très près à l'occultisme. Elle avait commencé de brillantes études universitaires à Harvard. D'un seul coup, elle a tout laissé tomber pour travailler dans une boutique d'ésotérisme à Greenwich Village.

Connors suivit les contours du symbole du bout de l'index.

— Tu n'as aucune idée de la raison de ce rendez-vous ?

— Pas la moindre. Peut-être qu'elle s'imagine lire mon aura ou quelque chose du genre. Mavis se faisait passer pour une voyante avant que je ne la coince pour vol à la tire. D'après elle, les gens sont prêts à déboursier des sommes faramineuses si tu leur racontes ce qu'ils veulent entendre. Et encore plus pour ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre.

— Ce qui explique pourquoi les escrocs et les hommes d'affaires honnêtes ont beaucoup en commun, répondit-il avec un sourire. J'imagine que tu vas y aller.

— Evidemment. Elle a piqué ma curiosité. Evidemment... Connors examina à nouveau le message, puis le posa sur le bureau.

— Je t'accompagne.

— Elle veut que...

— Ce qu'elle veut m'est égal, la coupa Connors d'un ton catégorique. Je ne te gênerai pas, mais je viens. L'Aquarian Club est en principe un endroit tranquille, mais il peut toujours s'y glisser des éléments peu recommandables.

— Les éléments peu recommandables font partie de mon métier. (Elle pencha la tête sur le côté.) Dis donc, tu ne serais pas propriétaire de L'Aquarian Club, par hasard ?

— Non, répondit-il avec un sourire. Tu voudrais ? Eve rit à son tour et l'entraîna vers la chambre.

— Viens, finissons nos verres au lit.

Détendue par leurs ébats et le vin, Eve s'endormit paisiblement dans les bras de Connors. Mais deux heures plus tard, elle se réveilla en sursaut. Ce n'était pas un de ses cauchemars. Aucun sentiment de terreur, pas une sueur froide... Son cœur battait juste un peu plus vite que la normale. Elle resta allongée sans bouger, contemplant l'immensité du ciel par le dôme transparent au-dessus du lit. Seule la respiration régulière de Connors troublait le silence.

Quand elle se redressa et regarda au pied du lit, elle faillit pousser un cri en apercevant deux yeux jaunes qui luisaient dans l'obscurité. Puis elle remarqua le poids sur ses chevilles. Galahad, se dit-elle, levant les yeux au ciel. Le chat était rentré dans la chambre et avait sauté sur le lit. C'était sûrement lui qui l'avait réveillée. Rassurée, elle se tourna sur le côté et sentit le bras de Connors se glisser autour de sa taille.

Avec un soupir d'aise, elle ferma les yeux.

Ce n'était que le chat, songea-t-elle dans un demi-sommeil. Pourtant elle aurait juré avoir entendu des incantations.

Chapitre 2

Quand Eve se retrouva au Central le lendemain matin, l'incident de la nuit était oublié. New York paraissait dans la douceur de l'été indien et semblait vouloir se tenir tranquille. Le moment lui parut opportun pour mettre un peu d'ordre dans ses dossiers. Ou plutôt d'en charger Peabody.

— Comment vous y prenez-vous pour avoir autant de pagaille dans vos fichiers? soupira sa jeune équipière avec une moue de déception teintée de commisération.

— Je connais mes dossiers par cœur, se défendit Eve, piquée. Je veux que vous les classiez dans un ordre logique afin que je puisse m'y retrouver. Ce n'est pas trop vous demander, agent Peabody ?

— Je m'en sortirai, chef.

Dès qu'Eve eut le dos tourné, Peabody leva les yeux au ciel.

— Heureuse de l'entendre, agent Peabody. Et ne levez pas les yeux au ciel dans mon dos. Si c'est la pagaille comme vous dites, c'est parce que j'ai eu une année très chargée. En ma qualité d'officier instructeur, je vous confie cette mission avec grand plaisir. (Elle se retourna vers son équipière avec une ébauche de sourire.) Avec l'espoir que vous finirez vous aussi par avoir un sous-fifre sur lequel vous décharger des corvées.

— Votre foi en moi est touchante, lieutenant. Je suis ébahie. (Elle pesta entre ses dents contre l'ordinateur.) Ou alors c'est à cause de ces feuillets jaunes vieux de cinq ans. Ils auraient dû être transférés sur l'ordinateur central et effacés de votre disque dur il y a déjà trois ans.

— Eh bien, transférez-les maintenant, rétorqua

Eve dont le sourire s'élargit quand la machine eut des ratés et annonça une panne système dans un bourdonnement inquiétant. Et bonne chance !

— La technologie peut être notre alliée, vous savez. Mais comme en amitié, cela exige un entretien régulier et un minimum de compréhension.

— J'ai beaucoup de compréhension pour cet engin, répliqua Eve qui assena deux coups de poing sur l'unité centrale. (L'ordinateur hoqueta puis se remit péniblement en fonctionnement.) Vous voyez?

— Quelle douceur, lieutenant ! Maintenant je comprends pourquoi les types de la maintenance criblent votre portrait de fléchettes.

— Encore? Seigneur, qu'ils sont rancuniers! répondit Eve avec un haussement d'épaules indifférent. (Elle s'assit sur le coin de son bureau.) Vous vous y connaissez en sorcellerie, Peabody? Wicca, ça vous dit quelque chose ?

— Si vous envisagez de jeter un sort à votre ordinateur, lieutenant, je vous dis tout de suite que je ne suis pas qualifiée.

Les mâchoires serrées, elle jonglait avec les fichiers et les compressait.

— Pourtant vous êtes une adepte de l'Age Libre, non?

— Mes parents, oui. Moi, je ne pratique plus. Vas-y, je sais que tu peux y arriver, marmonna-t-elle devant l'écran. De plus, ajouta-t-elle, l'Age Libre n'a pas grand-chose à voir avec Wicca. Toutes deux sont des religions de la Terre et de la Nature, mais... nom d'un petit bonhomme ! Où a-t-il filé ?

— Où a filé quoi? s'inquiéta Eve.

— Rien, rien, répondit Peabody, le dos voûté devant l'écran pour en bloquer la vue. Pas d'angoisse, je maîtrise la situation. De toute façon, vous n'aviez sans doute plus besoin de ces fichiers-là.

— Vous plaisantez, Peabody ?

— Devinez?

Elle martela le clavier avec vigueur.

— Ah, les revoilà! Pas de problème. Et hop! dans l'ordinateur central. Net et sans bavure. (Elle poussa un énorme soupir de soulagement.) Est-ce que je pourrais avoir une tasse de café ? Juste histoire de tenir le rythme.

Eve jeta un coup d'œil soupçonneux à l'écran, n'y remarqua rien d'inquiétant. Sans un mot, elle se leva et commanda du café à l'AutoChef.

— Pourquoi vous intéressez-vous à Wicca ? Vous songez à vous convertir ?

Devant le regard glacial d'Eve, Peabody esquissa un sourire.

— Juste une autre plaisanterie.

— Dites donc, Peabody, c'est un véritable florilège ce matin. Non, c'est par simple curiosité.

— Disons que certains principes de base se recoupent: quête de l'équilibre et de l'harmonie, célébration des saisons, strict respect de la non-violence.

— Non-violence ? s'étonna Eve, les sourcils froncés. Et les malédictions, les mauvais sorts, les sacrifices ? Les vierges nues sur l'autel et les coqs noirs qui se font trancher le cou les nuits de pleine lune ?

— Ça, c'est la légende. Mais les sorcières ne sont pas d'hideuses et méchantes mégères ratatinées qui font bouillir dans leur chaudron un brouet infâme de queues de vipères et de bave de crapaud, ou bien terrorisent les jeunes filles avec leurs histoires à faire peur. Les Wiccans aiment le naturisme et ne nuisent à personne. C'est seulement de la magie blanche.

— Par opposition à... ?

— A la magie noire, évidemment.

Eve dévisagea son équipière avec incrédulité.

— Vous ne croyez quand même pas à ces foutaises, la magie, les sortilèges et tout ce folklore ?

Revigorée par le café, Peabody se tourna à nouveau vers l'ordinateur.

— Non, mais je connais certains principes parce qu'un cousin à moi s'est converti au culte de Wicca. Il est entré dans une congrégation à Cincinnati.

— Vous avez un cousin dans une congrégation à Cincinnati ?, répéta Eve en pouffant. Décidément, Peabody, vous me surprendrez toujours.

— Un jour, je vous parlerai de ma grand-mère et de ses cinq amants.

— Cinq amants dans la vie d'une femme, ça n'a rien d'extraordinaire.

— Pas en une vie, le mois dernier, répondit Peabody qui leva les yeux vers elle avec un sérieux imperturbable. Elle a quatre-vingt-dix-huit ans. J'espère qu'à son âge, je lui ressemblerai.

Eve eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. À cet instant, son vidéocom bourdonna. Le visage du commandant Whitney apparut à l'écran.

— Oui, commandant ? fit Eve, retrouvant aussitôt son sérieux.

— Lieutenant, venez dans mon bureau. Dès que possible.

— Accordez-moi cinq minutes, répondit Eve qui désactiva le vidéocom et lança un regard plein d'espoir à Peabody. Nous allons peut-être avoir du nouveau à nous mettre sous la dent. Continuez de triturer ces fichiers. Je vous contacterai si nous sortons.

Eve franchit le seuil du bureau, puis passa la tête dans l'embrasure.

— Et pas touche à ma barre aux céréales.

— Décidément, marmonna Peabody entre ses dents, rien ne lui échappe.

Whitney avait passé presque toute sa vie dans la police et la plus grande partie de sa carrière à un poste de commandement. Il s'appliquait à bien connaître ses hommes, à soupeser leurs forces et leurs faiblesses. C'était un homme de haute stature avec des mains larges comme des battoirs et des yeux noirs et vifs que certains jugeaient froids. En apparence, il était d'un calme presque terrifiant. Mais ce sang-froid dissimulait un fort tempérament. Même s'il leur était arrivé de s'accrocher par le passé, Eve le respectait.

Quand elle entra dans son bureau, il étudiait l'écran de son ordinateur, le front plissé par la concentration. Sans même lever les yeux, il lui désigna un fauteuil. Eve s'assit et regarda un maxibus aérien passer dans un grondement sourd devant la baie vitrée. Comme toujours, elle s'étonna du nombre de passagers armés de jumelles et de lunettes longue portée. Que s'attendaient-ils donc à voir derrière les vitres du Central ? Des suspects torturés ? Des victimes en pleurs et en sang ? Quel voyeurisme imbécile ! songea-t-elle avec agacement.

— Je vous ai vue hier soir à la veillée. Elle reporta son attention sur

son chef.

— J'imagine que tout le monde au Central y a fait une apparition.

— Frank Wojinski était très apprécié.

— Oui, c'est vrai.

— Vous n'aviez jamais travaillé avec lui ?

— Il m'avait donné quelques tuyaux quand je débute, m'avait conseillée sur une ou deux affaires, mais je n'ai jamais travaillé directement avec lui.

Whitney, hocha la tête, les yeux rivés sur les siens.

— Avant votre arrivée, Wojinski était en équipe avec Feeney. C'est vous qui l'avez remplacé quand il est passé derrière un bureau.

Eve commençait à ressentir un malaise diffus.

— Feeney est bouleversé par sa mort.

— J'en suis conscient, Dallas. C'est d'ailleurs pourquoi le capitaine Feeney n'est pas ici ce matin, répondit Whitney qui cala ses coudes sur son bureau et entrecroisa ses doigts. Nous avons peut-être un problème, lieutenant. Une situation délicate.

— Concernant Frank Wojinski ?

— Les renseignements que je vais vous révéler sont confidentiels. Vous pouvez en informer votre adjointe, mais personne d'autre au Central. Et bien sûr aucun journaliste. Je vous demande, je vous ordonne, se corrigea-t-il, de travailler dans la plus grande discrétion sur cette affaire.

Elle songea à Feeney. Le malaise qui lui nouait l'estomac se mua en appréhension.

— Entendu.

— Il existe des doutes quant aux circonstances du décès de Wojinski.

— Des doutes, commandant ?

— Laissez-moi d'abord vous exposer le fond de l'affaire, dit-il en posant les mains sur le bord de son bureau. Il a été porté à ma connaissance que Wojinski soit menait une enquête pour son propre compte en dehors de ses heures de service, soit était impliqué dans un trafic de drogue.

— De drogue ? Frank ? Personne n'était plus irréprochable que lui !

Whitney resta de marbre.

— Selon les déclarations d'un agent de la brigade des stupéfiants infiltré dans un lieu de trafic présumé, Wojinski y a été repéré en pleine transaction le 22 septembre dernier. Il s'agit de L'Athame, un club privé de luxe plutôt sulfureux. La brigade des stupéfiants le surveille depuis presque deux ans.

Comme Eve demeurait silencieuse, Whitney poussa un long soupir.

— La situation m'a été rapportée et j'ai questionné Wojinski, mais il s'est montré peu loquace. Sincèrement, Dallas, poursuivit-il après une hésitation, le fait qu'il se soit refusé à toute discussion ne lui

ressemblait pas du tout. Ça m'a préoccupé. Je lui ai ordonné de se soumettre à un contrôle médical et conseillé de prendre une semaine de congé. Il a accepté les deux. L'analyse de sang n'a rien révélé. Vu ses états de service et mon opinion personnelle à son sujet, je n'ai pas jugé utile de noter l'incident dans son dossier.

Il se leva et se tourna vers la baie vitrée.

— C'était peut-être une erreur. Il est possible que si j'avais insisté un peu plus, il vivrait encore aujourd'hui.

— Vous avez fait confiance à votre jugement. Et à votre homme.

Whitney pivota sur ses talons. Son regard était sombre et intense.

— En effet. Mais d'autres éléments me sont parvenus depuis. L'autopsie pratiquée sur Wojinski a établi la présence de digitaline et de Zeus dans son sang.

— De Zeus ?

Eve se leva d'un bond.

— Frank n'avait rien d'un toxicomane, commandant. Et puis de toute façon l'usage d'une substance aussi destructrice que le Zeus ne passe pas inaperçu. S'il en avait pris, tous ses collègues l'auraient remarqué. Et les analyses auraient été positives. Il s'agit sûrement d'une erreur. C'est vrai, poursuivit-elle en fourrant ses mains dans ses poches, certains flics se droguent et s'imaginent que leur insigne les met à l'abri de la loi. Mais pas Frank. Impossible.

— Les analyses sont formelles, lieutenant. C'est la prise de Zeus associé à la digitaline et quelques autres substances clones qui a provoqué un arrêt cardiaque et le décès.

— Vous pensez qu'il a eu une overdose ou qu'il s'est suicidé ? (Eve secoua la tête avec véhémence.) Vous vous trompez, commandant.

— Je le répète, les résultats sont là.

— Il y a sûrement une explication. De la digitaline, disiez-vous? fit-elle avec un froncement de sourcils. C'est un médicament pour le cœur, n'est-ce pas? Vous avez dit qu'il avait subi un examen médical il y a une quinzaine de jours. Il n'a mis aucun trouble cardiaque à l'évidence.

— Le meilleur ami de Wojinski au Central est le flic le plus calé en informatique de toute la ville, répondit Whitney sans ciller.

— Feeney? s'exclama Eve qui fit deux pas vers son bureau avant d'avoir pu s'en empêcher. Vous pensez que Feeney l'a couvert ? Qu'il a falsifié son dossier? Bon sang, commandant, c'est du délire!

— C'est une hypothèse que je ne peux exclure, répondit Whitney d'une voix égale. Pas plus que vous d'ailleurs. L'amitié fausse le jugement. J'ose espérer que, dans cette affaire, votre amitié avec Feeney ne faussera pas le vôtre.

Il retourna s'asseoir à son bureau, en position d'autorité.

— Tirez-moi ça au clair, Dallas.

— Vous voulez que j'enquête sur des collègues ? s'insurgea Eve. Wojinski est mort, commandant, et Feeney a été mon instructeur et est mon ami. (Elle posa les mains sur le bureau.) Votre ami.

Whitney s'attendait à la réaction d'Eve et l'acceptait. Tout comme il savait qu'elle mènerait sa mission à bien. Il n'en attendait pas moins de son meilleur élément.

— Vous préféreriez que je confie cette affaire à un étranger? répliqua-t-il, les sourcils levés. Je veux que cette enquête soit menée dans la sérénité et que toutes les pièces du dossier restent entre vous et moi. Il vous sera peut-être nécessaire de parler à la famille de Wojinski à un moment ou un autre. Je suis sûr que vous saurez faire preuve de discrétion et de tact. Inutile de les tourmenter.

— Et si je découvre quelque chose qui salit une vie entière vouée au service de l'ordre public ?

— Ce sera mon problème. Eve se redressa.

— C'est un sale boulot que vous me demandez là, commandant.

— Que je vous ordonne de faire, lieutenant, corrigea Whitney. Tenez, ajouta-t-il en lui tendant deux disquettes. Visionnez ça chez vous. Pour cette affaire, vous utiliserez exclusivement votre ordinateur personnel et vous transmettez toutes vos informations sur celui de mon domicile. Rien ne doit passer par le Central jusqu'à nouvel ordre. Rompez.

Eve pivota sur ses talons et ouvrit la porte. Elle s'arrêta sur le seuil sans se retourner.

— Il est hors de question que j'enquête sur Feeney. N'y comptez pas.

Whitney la regarda sortir à grandes enjambées, puis ferma les yeux. Elle ferait son travail, il le savait. Il espérait seulement qu'elle s'en sortirait sans trop de bleus à l'âme.

Quand elle regagna son propre bureau, Eve bouillonnait de colère. Peabody était toujours à l'ordinateur, un sourire triomphant aux lèvres.

— Un vrai pleurnichard, cet ordinateur, mais ça y est, je l'ai maté.

— Déconnectez, Peabody, lança Eve d'un ton sec en prenant sa veste et son sac. Prenez votre matériel.

— Une nouvelle enquête ? s'enquit Peabody avec animation. (Elle bondit de son fauteuil et se hâta à sa suite.) Quel genre d'affaire ? Où allons-nous ? insista-t-elle, obligée de courir derrière Eve. Lieutenant ? Eve assena un coup rageur sur la commande de l'ascenseur et le regard furieux qu'elle lança à son équipière suffit à étouffer dans l'œuf toute nouvelle question. Elle monta dans l'ascenseur, se fit une place au milieu de plusieurs collègues bruyants et fixa les yeux sur la porte dans un silence buté.

— Alors comment vont les jeunes mariés ?

— Tu me fatigues, Carter, lâcha Eve avec un regard glacial par-dessus son épaule à un policier goguenard.

— La fois où j'ai essayé de te fatiguer, il y a trois ans, tu m'as presque cassé toutes les dents, rétorqua celui-ci avec un clin d'œil, tandis que l'ascenseur se vidait au milieu des rires.

— Quel dragueur, ce Carter ! commenta Peabody quand elles furent à nouveau seules. Dommage qu'il soit si stupide ! Par contre, son copain Forenski n'est pas mal. Il n'a pas de petite amie attirée, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas l'habitude de fouiner dans la vie privée des collègues, lâcha Eve d'un ton glacial.

Elle sortit à grandes enjambées au niveau du garage souterrain. Peabody attendit qu'elle ait décodé le verrouillage automatique des portières et s'installa à la place du passager.

— Dois-je entrer une destination, chef, ou est-ce une surprise ?

Sans un mot, Eve appuya sa tête contre le volant.

— Ça va, lieutenant Dallas? s'enquit Peabody, stupéfaite.

— Entrez mon domicile comme destination, répondit Eve dans un souffle en se redressant. Je vous informerai en chemin. Toutes les données concernant l'enquête dont je vais vous parler devront être codées et classées «confidentiel», expliqua-t-elle en manœuvrant pour sortir du garage. Vous devrez en référer uniquement à moi ou au commandant Whitney, compris ?

— Compris, chef, répondit Peabody. C'est une affaire interne, n'est-ce pas ? Quelqu'un de la maison ?

— Oui, confirma Eve, le regard sombre. Quelqu'un de la maison.

Son ordinateur personnel n'était pas aussi capricieux que celui du bureau. Connors y avait veillé. Les données défilaient sans heurts sur l'écran.

— Inspecteur Marion Burns. Infiltrée à L'Athame depuis huit mois comme barmaid, lut Eve, les lèvres pincées. Burns... Inconnue au bataillon.

— Moi, je la connais un peu, dit Peabody qui rapprocha son fauteuil du bureau. Je l'ai rencontrée quand j'étais... enfin pendant l'histoire avec Casto. Elle m'a paru digne de confiance, du genre consciencieux. Si j'ai bonne mémoire, elle vient d'une famille de policiers. Sa mère est capitaine à Bunko et son grand-père est mort en service pendant les guerres urbaines. Je ne vois pas pourquoi elle aurait cherché à enfoncer Wojinski.

— Elle a pu mal interpréter ce qu'elle a vu. A nous de tirer tout ça au clair. Son rapport à Whitney est plutôt laconique. A une heure trente du matin, le 22 septembre 2058, elle a observé Wojinski assis dans un box privé avec Selina Cross, la propriétaire du club, soupçonnée de trafic de drogue. Il a échangé de l'argent contre un petit paquet qui paraissait contenir une substance prohibée. La conversation et la

transaction ont duré une quinzaine de minutes, puis Selina Cross s'est rendue dans un autre box. Wojinski est resté au club encore dix minutes avant de sortir. L'inspecteur Burns l'a pris en filature jusqu'au métro.

— Donc elle ne l'a vu à aucun moment en faire usage.

— Non. Et elle ne l'a jamais vu revenir au club, ni cette nuit-là, ni plus tard.

— Comme Wojinski et Feeney étaient amis, ne serait-il pas logique que Wojinski se soit confié à lui? Ou bien que Feeney ait remarqué... quelque chose ?

— Je n'en sais rien, répondit Eve en se frottant les yeux. L'Athame... Qu'est-ce que ça peut être, un athame ?

— Aucune idée, dit Peabody qui sortit son ordinateur de poche et l'interrogea. Athame: couteau rituel de cérémonie généralement en acier. Dans la tradition, l'athame n'est pas utilisé pour trancher, mais pour tracer ou bannir des cercles dans certaines croyances occultes. (Elle leva les yeux vers Eve.) De la sorcellerie, quelle coïncidence !

— A mon avis, non.

Eve sortit le message d'Alice du tiroir de son bureau et le tendit à son adjointe.

— La petite-fille de Frank Wojinski a glissé ce mot dans ma poche à la veillée funèbre. Elle travaille à Quête Spirituelle, une boutique d'ésotérisme. Vous connaissez ?

— De nom seulement, répondit Peabody qui reposa le message, troublée. Les Wiccans sont pacifiques, Dallas. Et aucun Wiccan qui se respecte n'achèterait, ne vendrait ou n'ingérerait du Zeus. Pas de substances chimiques. Juste des plantes.

— Et la digitaline? demanda Eve, la tête penchée. C'est une plante, non?

— Elle est obtenue par distillation à partir de la digitale. C'est une substance utilisée en médecine depuis des siècles.

— C'est quoi? Un genre de stimulant?

— Je ne m'y connais pas trop, mais il me semble que oui.

— Le Zeus aussi est un stimulant. Je me demande quel effet peut produire un mélange des deux. A forte dose, je ne serais guère surprise que ça provoque une défaillance cardiaque.

— Vous pensez que Wojinski s'est suicidé?

— C'est ce que soupçonne le commandant et je me pose des questions. Je n'ai pas les réponses, mais j'entends bien les trouver, répondit-elle avec impatience en reprenant le billet. Nous allons commencer dès ce soir avec Alice. Soyez à L'Aquarian Club à vingt-trois heures. En civil. Et essayez d'avoir l'air d'une Age Libre, Peabody, pas d'un flic. Peabody fit une grimace.

— Je peux mettre cette robe que m'a offerte ma mère à mon dernier

anniversaire. Mais je serai très fâchée si vous riez.

— Je m'efforcerai de me retenir. Et maintenant, voyons ce que nous pouvons dénicher sur cette Selina Cross.

Cinq minutes plus tard, Eve souriait sombrement devant l'écran.

— Intéressant. Notre Selina a roulé sa bosse. Elle a même passé quelque temps derrière les barreaux. Regardez un peu son casier, Peabody. Racolage sans licence en 2043 et 2044. Inculpée pour agression encore en 44, mais les charges ont été abandonnées. Condamnée à un mois en 2047 pour escroquerie. Une affaire de médium. Pourquoi diable les gens veulent-ils parler aux morts de toute façon? Soupçonnée de mutilations sur des animaux en 2049. Relâchée par manque de preuves. Fabrication et distribution de substances prohibées. C'est ce qui l'a conduite en prison de 2050 à 2051. Rien que des brouilles, jusqu'en 2055 où elle a été arrêtée et interrogée dans une affaire de sacrifice rituel d'un mineur. Son alibi a tenu.

— La brigade des stupéfiants l'a placée sous surveillance depuis 2051, ajouta Peabody.

— Mais ils ne l'ont jamais arrêtée depuis.

— Sans doute du menu fretin. Ils doivent chercher à ferrer un plus gros poisson.

— C'est aussi ce que je pense. Nous verrons bien ce que Marion Burns va nous apprendre. Regardez ici, il est inscrit dans son dossier qu'elle est la propriétaire de L'Athame, poursuivit Eve, les sourcils froncés. Où un dealer à la petite semaine peut-il trouver l'argent pour acheter un club privé de luxe et le faire fonctionner? Elle sert sûrement de façade. Je me demande si les stup savent pour qui. Voyons un peu à quoi elle ressemble. Affichage photo de Selina Cross.

— Brrrr, fit Peabody avec un frisson quand l'image apparut à l'écran. Cette femme donne la chair de poule.

— Pas le genre de visage qu'on oublie, murmura Eve.

Des yeux perçants noirs comme l'onyx et une bouche fine d'un rouge profond et vif ressortaient sur un visage long et anguleux. Un visage non dénué de beauté avec ce teint laiteux qui mettait en valeur ses traits harmonieux, mais d'une froideur impressionnante. Presque effrayante. Sa longue chevelure aussi noire et luisante que le plumage d'un corbeau était séparée par une raie au milieu. Elle arborait un petit tatouage au-dessus du sourcil gauche.

— Que signifie ce symbole ? murmura Eve. Zoom et agrandissement trente pour cent sur segments vingt à vingt-deux.

— Un pentagramme, fit Peabody d'une voix tremblante qui fit lever le nez à Eve. Un pentagramme inversé. Une sataniste, ajouta-t-elle.

Eve ne croyait pas à la magie, blanche ou noire. Mais elle était prête à croire que d'autres y croyaient. Et encore plus que certains

exploitaient cette foi malavisée.

— Méfie-toi de ce que tu réfutes, Eve. Distraite, elle jeta un vague regard à Connors. Il avait insisté pour conduire. Elle ne s'en plaignit pas car n'importe lequel des véhicules qu'il possédait valait mille fois son vieux tacot poussif.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, si certaines croyances et traditions ont survécu pendant des siècles, c'est qu'il y a une raison.

— Bien sûr. Les êtres humains ont toujours été et seront toujours victimes de leur crédulité, voilà tout.

Elle avait raconté toute l'affaire à Connors, justifiant intérieurement sa démarche par le fait que si elle ne pouvait utiliser les compétences de Feeney, elle se rabattrait sur celles de son mari.

— Tu es un flic compétent et une femme sensée. Souvent trop sensée, d'ailleurs.

Leur voiture était bloquée dans la circulation. Il se tourna vers elle.

— Je t'en prie, sois très prudente dans ce monde-là, Eve, lui dit-il avec gravité.

— Tu veux dire celui des sorciers et des adorateurs du diable? Enfin, Connors, nous sommes au troisième millénaire. Tu ne vas pas me dire que tu crois à ces sornettes ?

Sans un mot, Connors bifurqua dans la rue de L'Aquarian Club.

— Les démons existent, c'est sûr, poursuivit-elle, déconcertée par son silence, tandis qu'il se garait en hauteur sur le second niveau de stationnement. Ils sont de chair et de sang, et marchent sur deux jambes. Toi et moi en avons déjà rencontré plus d'un.

Eve sortit de la voiture et descendit la rampe jusqu'à la rue. Le vent frais qui soufflait sur New York avait chassé les odeurs et les fumées. Au-dessus de sa tête, le ciel était d'un noir d'encre, sans lune ni étoiles. Des maxibus aériens aux lumières tremblotantes se croisaient paresseusement, comme chassés par le grondement assourdi de leurs moteurs.

L'Aquarian Club se situait dans un quartier branché où vivaient de nombreux artistes en vogue. Même le chariot du vendeur ambulant au coin de la rue était irréprochable. Son menu proposait des fruits frais hybrides au lieu des habituelles fritures au soja ou au bœuf de synthèse qui sentaient le graillon.

— Nous sommes en avance, murmura-t-elle, scrutant la rue des yeux par déformation professionnelle.

Son visage s'éclaira d'un sourire narquois.

— Regarde cette boutique. Le Traiteur Psychique... Je parie que si tu commandes le hachis végétarien, ils vont t'assurer qu'ils savaient que tu allais acheter ça. « Salades de pâtes et lignes de la main », lut-elle sur la vitrine.

Prise d'une soudaine impulsion, elle se tourna-vers Connors. Elle avait besoin d'une distraction qui lui ferait oublier son humeur morose.

— C'est ouvert, tu viens ?

— Tu veux qu'on te dise la bonne aventure ? Toi ? Elle lui prit la main.

— Ça me mettra dans le bain pour mon enquête chez les satanistes. Puisqu'on est deux, ils te feront peut-être moitié prix.

— Non.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Je refuse qu'on me lise les lignes de la main.

— Poltron, marmonna-t-elle en l'entraînant dans la boutique.

— Je préfère le mot prudent.

Eve dut admettre qu'il flottait dans la boutique une odeur merveilleuse. Rien à voir avec les habituels relents d'oignons et de sauces grasses. Les légers effluves d'épices et de fleurs se mêlaient harmonieusement à la musique céleste.

De petites tables blanches étaient disposées à une bonne distance du comptoir où des bols et assiettes de mets colorés étaient présentés derrière une vitre étincelante. Deux clients étaient attablés devant un bol de soupe claire. Tous deux portaient de longues robes blanches, des sandales ornées de pierreries et avaient le crâne rasé.

L'homme qui officiait derrière le comptoir arborait des bagues en argent à chaque doigt. Il était vêtu d'une chemise bleu pâle à larges manches. Ses cheveux blonds tressés avec soin étaient entrelacés d'un cordonnet argent. Il leur adressa un sourire de bienvenue.

— Que Wicca vous bénisse! Désirez-vous de la nourriture pour le corps ou pour l'âme ?

— Je pensais que vous le sauriez, répondit Eve avec un petit sourire taquin. Serait-il possible de se faire prédire l'avenir?

— Lignes de la main, tarots, runes, aura ?

— Lignes de la main, répondit Eve qui lui tendit la main.

Visiblement, elle s'amusait beaucoup.

— Cassandra est notre chiromancienne. Si vous voulez bien vous installer confortablement, elle sera heureuse de vous aider. Vos auras sont très fortes, vibrantes, ajouta-t-il, comme Eve se retournait. Vous êtes bien assortis.

Sur ces mots, il prit un bâtonnet en buis arrondi à une extrémité et effleura doucement le bord d'un bol de porcelaine blanche. Des vibrations retentirent et une jeune femme émergea de l'arrière-boutique protégée des regards par un rideau de perles. Elle portait une tunique couleur argent et un bracelet en argent qui s'enroulait jusqu'au-dessus de son coude. Eve nota qu'elle était très jeune, à peine plus d'une vingtaine d'années, et avait elle aussi les cheveux blonds et tressés.

— Bienvenue, dit-elle avec une pointe d'accent qui rappela à Eve celui de Connors. Mettez-vous à l'aise, je vous en prie. Désirez-vous tous les deux que je vous lise les lignes de la main?

— Non, juste moi, répondit Eve qui s'assit à une table éloignée. C'est combien ?

— La séance est gratuite. Nous demandons simplement un don.

Elle s'assit avec grâce et sourit à Connors.

— Votre générosité sera appréciée. Madame, votre main gauche, s'il vous plaît.

Eve lui tendit sa main ouverte et la jeune femme plaça ses doigts en coupe au-dessous, l'effleurant à peine.

— De la force et du courage. Un destin contrarié. Un traumatisme, une rupture dans la ligne de vie. Très jeune. Vous n'étiez qu'une enfant. Tant de souffrances, tant de peine, dit-elle, levant les yeux, d'un gris presque transparent. Vous n'avez rien à vous reprocher.

Instinctivement Eve voulut retirer sa main, mais la voyante serra ses doigts.

— Votre cœur a été brisé. Broyé. En proie au doute sur vous-même, vous vous êtes réfugiée dans la solitude en vous fixant un unique objectif: satisfaire votre besoin éperdu de justice. Je vous sens volontaire, obstinée. Vous avez trouvé votre voie.

Elle se saisit avec fermeté de la main droite d'Eve, ses yeux gris perle toujours rivés sur son visage.

— Vous portez un lourd fardeau. Tant que vous ne serez pas prête, il ne vous laissera pas en paix. Mais votre cœur a guéri. Vous connaissez l'amour.

Elle glissa à nouveau un regard à Connors et son visage s'adoucit quand ses yeux se reposèrent sur Eve.

— La profondeur de cet amour vous surprend, vous déconcerte. Vous n'êtes pourtant pas du genre à vous laisser facilement troubler, poursuivit-elle, effleurant sa paume. Votre cœur est profond. Il est... difficile et prudent. Mais quand vous le donnez, c'est sans réserve. Vous portez une identification... Un insigne, dit-elle avec un sourire. Oui, vous avez fait le bon choix. Peut-être le seul qui s'offrait à vous. Vous avez pris des vies humaines. A chaque fois, vous n'avez pas eu le choix et pourtant ces morts pèsent sur votre conscience et votre cœur. Mais cela vous arrivera encore. Des forces maléfiques! s'exclama-t-elle, resserrant brusquement la main sur le poignet d'Eve. Déjà du sang versé et ce n'est pas fini. Beaucoup de souffrances et de peur. Protégez-vous, ainsi que ceux que vous aimez !

Son visage était devenu livide et sa respiration haletante. Elle se mit à marmonner dans une langue inconnue, en fixant Connors.

— Ça suffit! Arrêtez votre cinéma! s'exclama Eve qui retira sa main avec vigueur.

Irritée par les picotements sur sa paume, elle la frotta énergiquement contre son jean. Elle sortit cinquante *crédits* de sa poche et les posa sur la table.

— Vous êtes une comédienne très douée, Cassandra. Mais si vous comptiez m'impressionner avec votre baratin, c'est raté !

— Attendez!

Cassandra ouvrit la petite bourse brodée qu'elle portait à sa ceinture et en sortit une pierre lisse vert pâle.

— C'est un cadeau. Un souvenir, dit-elle en la glissant dans sa main. Portez-la sur vous en permanence.

— En quel honneur ?

— S'il vous plaît, ne posez pas de questions. Et revenez me voir. Que Wicca vous bénisse !

Eve suivit la jeune femme des yeux avec perplexité, tandis qu'elle disparaissait en hâte dans l'arrière-boutique, accompagnée par les tintements du rideau de perles.

— Ça m'apprendra à vouloir m'amuser un peu, bougonna Eve en sortant de la boutique. Tu as compris ce qu'elle a baragouiné ?

Bizarrement, Connors fut soulagé de respirer à nouveau l'air de la nuit.

— C'était du gaélique. A son accent prononcé, je dirais qu'elle vient d'un des comtés de l'ouest. En bref, elle m'a dit que si je tenais à toi autant qu'elle le pensait, j'avais intérêt à ne pas te quitter des yeux. Que ton âme était en danger et que tu aurais besoin de mon aide.

— Quelles fadaises! bougonna Eve qui regarda avec dédain la pierre qu'elle tenait encore dans le creux de sa main.

— Garde-la, lui conseilla Connors. On ne sait jamais.

Avec un haussement d'épaules, Eve la glissa dans sa poche.

— Une chose est sûre. Je crois que je vais éviter les voyantes pendant un moment.

— Excellente idée.

Ils traversèrent la rue et entrèrent à L'Aquarian Club.

Chapitre 3

Le calme du lieu frappa aussitôt Eve. Rien à voir avec les autres clubs qu'elle connaissait. La musique aérienne qui semblait couler de nulle part dans un murmure apaisant se mêlait en une élégante mélodie aux conversations assourdies. Plus serrées que d'ordinaire, les tables étaient arrangées selon un schéma circulaire qui lui rappela le symbole du message d'Alice. Aux murs, de grands miroirs en forme d'étoiles et de croissants de lune réfléchissaient la flamme dansante de la bougie blanche qui ornait chacun d'eux. Entre les miroirs étaient accrochées des représentations de symboles et de signes qui lui étaient inconnus. La petite piste de danse était elle aussi circulaire, tout comme le bar où les clients étaient assis sur des tabourets représentant les signes du zodiaque. Eve mit *un* moment à reconnaître la femme qui occupait celui des Gémeaux.

— Regarde, souffla-t-elle à Connors en le poussant du coude, c'est Peabody.

Son équipière avait troqué son uniforme toujours impeccable contre une robe ample qui lui descendait jusqu'aux pieds dans un tourbillon de vert et de bleu turquoise. Trois longues rangées de perles étincelaient à sa taille et ses oreilles arboraient d'impressionnantes boucles en métal coloré.

— Eh bien, dit-il avec un sourire amusé, notre Peabody prend son travail très à cœur à ce que je vois ! Elle se fond vraiment dans le décor.

— Un vrai caméléon. Va donc lui tenir compagnie un moment. Alice veut me voir seule.

— A vos ordres, lieutenant... (Il la détailla des pieds à la tête, s'attardant sur son Jean délavé et sa veste de cuir râpé.) Toi par contre, tu jures un peu.

— C'est un reproche?

— Une simple remarque, répondit-il avec une petite chiquenaude sur la fossette de son menton.

Sans se presser, il alla rejoindre Peabody au bar.

— Alors jolie sorcière, vous habitez chez vos parents? plaisanta-t-il en s'asseyant sur le tabouret voisin.

Peabody lui glissa un regard gêné.

— Je me sens idiotte dans cet accoutrement, répondit-elle avec une grimace.

— Pourquoi ? Vous êtes ravissante. Elle ricana.

— Pas vraiment mon style.

— Savez-vous ce qui me fascine chez les femmes ? demanda-t-il en

faisant tinter ses boucles d'oreilles. C'est leur incroyable don de la métamorphose. Vous buvez quoi ?

— Un Sagittaire. C'est mon signe astral. Selon le barman, ce cocktail est en harmonie avec ma personnalité et mon métabolisme. En fait, ce n'est pas mauvais. Et vous, de quel signe êtes-vous ?

— Aucune idée. Je suis né la première semaine d'octobre, je crois.

Peabody lui glissa un regard intrigué du coin de l'œil. Il croit ?

— Vous êtes Balance.

— Alors adoptons les coutumes locales.

Il commanda un cocktail et se retourna vers Eve qui était allée s'asseoir à une table sur le cercle extérieur d'où elle avait une bonne vue d'ensemble. Elle se laissa un instant bercer par la musique : flûtes célestes, cordes pincées et une envoûtante voix de soprano qui chantait avec une douceur irréaliste dans une langue qui lui était inconnue. Elle commanda de l'eau qu'on lui servit dans un gobelet couleur argent orné de signes cabalistiques. Elle tendit l'oreille. Dans son dos, deux couples discutaient avec un sérieux imperturbable de leurs expériences de projection astrale. Plus loin, deux jeunes femmes évoquaient leurs vies antérieures comme danseuses du temple à Atlantis. Chacun sa méthode pour oublier la grisaille du train-train quotidien, songea Eve. Elle ne voyait là que d'inoffensifs farfelus. Pourtant, elle se surprit à frotter sur son jean sa paume qui la picotait encore.

Elle aperçut Alice à la seconde où celle-ci passa la porte. L'adolescente regarda à droite et à gauche avec nervosité. Dès qu'elle aperçut Eve, elle glissa un dernier regard affolé vers la porte, puis se hâta jusqu'à sa table.

— Dieu merci, vous êtes là ! J'avais peur que vous ne veniez pas.

D'un geste vif, elle plongea une main dans sa poche et en sortit une pierre noire et lisse au bout d'une chaîne d'argent.

— Mettez ça. Je vous en supplie, insista-t-elle comme Eve ne bronchait pas. C'est de l'obsidienne. Elle a été consacrée. Elle conjurera le mauvais sort.

— Si ça peut vous faire plaisir, répondit Eve qui passa la chaîne autour de son cou. Ça va mieux comme ça ?

— C'est l'endroit le plus sûr que je connaisse. Le plus sain, dit Alice qui s'assit en jetant à la ronde des regards de biche traquée. Avant, je venais ici tout le temps. (Elle s'empara à deux mains de la pierre qu'elle portait quand un serveur-robot glissa dans un ronronnement jusqu'à la table.) Un Soleil d'Or, s'il vous plaît. (Elle prit une longue inspiration et se tourna à nouveau vers Eve.) J'ai besoin de me donner du courage. J'ai tenté de méditer toute la journée, mais je n'arrive pas à me concentrer. J'ai peur.

— De quoi, Alice ?

— Que ceux qui ont tué grand-père me tuent à mon tour.

— Qui a tué votre grand-père ?

— Les forces des ténèbres, l'incarnation du Mal. Mais vous n'allez sûrement pas me croire.

Alice accepta le verre que lui tendait le droïde, ferma les yeux un instant comme si elle priait, puis porta la coupe à ses lèvres. Elle la reposa et fixa Eve droit dans les yeux.

— Je ne veux pas mourir.

La première phrase sensée qu'elle prononçait, se dit Eve.

— De qui avez-vous peur et pourquoi ?

— Je dois tout avouer depuis le début. Le rachat passe par l'expiation. Mon grand-père avait beaucoup de respect pour vous. C'est pourquoi je m'adresse à vous. Je ne suis pas née sorcière, vous savez ?

— Ah non ? fit Eve sèchement.

— Certains oui, mais d'autres, comme moi, sont simplement attirés par la Force. Je me suis intéressée à Wicca par le biais de mes études et plus j'en apprenais, plus j'étais fascinée par le mystère des rituels, la quête de l'équilibre, l'éthique positive, la joie. Mais je n'ai rien dit à ma famille. Ils n'auraient pas compris. Ils sont plutôt... conservateurs.

Elle pencha la tête en avant et ses cheveux glissèrent sur son visage comme un rideau.

— Si j'en étais restée là, tout serait différent aujourd'hui. Mais j'ai péché par faiblesse et orgueil. Ma soif de savoir était immense. Alors je me suis intéressée à la magie noire. Comment aurais-je pu appréhender la magie dans toute son essence en ignorant son antithèse ?

— Ça se tient comme raisonnement. Alice releva la tête avec fougue.

— Une logique fallacieuse! Je voulais comprendre comment une âme peut se détourner de la Lumière. J'imaginais que ce serait excitant. Ce fut le cas un moment, ajouta-t-elle avec un sourire timide.

Une enfant dans un corps de femme, songea Eve. Intelligente et curieuse, mais une gamine naïve.

— Et c'est à cette époque que vous avez rencontré Selina Cross.

A ce nom, Alice pâlit et fit un geste vif de la main, index et auriculaire tendus.

— Vous la connaissez ?

— Avant de venir à un rendez-vous, je prends mes renseignements. Un principe de base dans la police. Votre grand-père ne vous l'avait jamais dit?

— Redoutez-la, dit Alice, les lèvres pincées. Cette femme me fait peur.

— Son look impressionne, c'est sûr, mais je ne...

— Ne la sous-estimez pas, la coupa Alice qui crispa les doigts sur son amulette. Croyez-moi, lieutenant. J'ai vu. Je sais. Cette femme est le Mal incarné. Elle n'abandonne jamais.

— Croyez-vous qu'elle ait une part de responsabilité dans le décès de votre grand-père ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûre, bredouilla Alice, tandis que ses yeux s'embuaient et qu'une larme roulait sur la peau veloutée de sa joue. A cause de moi. Eve se pencha vers elle.

— Parlez-moi de cette femme.

— Tout a commencé il y a presque un an. Au sabbat de Samhain, la nuit d'Halloween. Jusque-là, je n'avais encore participé à aucun rituel. Je me contentais d'observer. Puis je l'ai rencontrée lors d'une soirée. Et celui qu'ils appellent Alban. Ils m'ont invitée à une messe noire.

— Alban ?

— L'homme qui vit avec elle. Cette nuit-là n'est toujours pas claire dans mon esprit, dit-elle avec un froncement de sourcils songeur. Je sais maintenant qu'ils m'avaient ensorcelée. Ils m'ont fait entrer dans le cercle, ont ôté ma robe de cérémonie. Je me souviens du tintement de la cloche et de l'incantation au Prince des Ténèbres. Puis il y a eu le sacrifice de l'agneau et, comme tous les autres, j'ai bu le vin rituel coupé de sang. (Elle baissa la tête avec honte.) J'ai bu et j'ai trouvé ça bon. Cette nuit-là, ils m'ont allongée et ligotée sur l'autel. Je ne ressentais aucune peur. J'étais très excitée.

» Tour à tour, les autres m'ont enduite d'onguent et de sang, poursuivit-elle dans un souffle, la tête toujours baissée. Les incantations résonnaient avec force à l'intérieur de mon corps. Le feu était si brûlant... Selina s'est assise à califourchon sur moi. Elle m'a... fait des choses. Je n'avais encore aucune expérience sexuelle. Puis Alban m'a pénétrée et elle me regardait. Les mains d'Alban étaient sur ses seins et il était en moi. Et elle ne cessait de me regarder. J'ai voulu fermer les yeux, mais je n'ai pas pu. Je n'ai pas pu... Je n'ai pas pu détacher mon regard du sien. J'ai eu l'impression que c'était... elle qui se mouvait en moi.

Des larmes coulaient sur ses joues. Penchée vers elle, Eve la protégeait des regards et sa voix n'était plus qu'un murmure, mais plusieurs clients tournèrent la tête avec curiosité dans leur direction.

— Vous avez été droguée, Alice. On a abusé de vous. Vous n'avez aucune honte à avoir.

La détresse qu'elle lut dans le regard fugitif d'Alice lui serra le cœur.

— J'étais vierge et l'épreuve a été très douloureuse, mais la souffrance elle-même était excitante. Incroyablement excitante. Et la jouissance que j'en ai tirée était immense, monstrueuse. Ils m'ont violée et je les ai suppliés de recommencer. Ils ne s'en sont pas privés. Toute la congrégation. A l'aube, je n'étais plus qu'une âme égarée, réduite à l'esclavage. Je me suis réveillée dans un lit, avec Alban et Selina. Ils avaient fait de moi leur apprentie, comme ils disent. Et leur jouet.

» J'étais embrigadée, pervertie, et dans mon arrogance, j'ai fait preuve

d'imprudence. Quelqu'un a mis mon grand-père au courant. Il n'a jamais voulu me révéler son nom, mais je sais que c'était un Wiccan. Grand-père m'a demandé des explications et je lui ai ri au nez. J'ai été odieuse avec lui.

Sans un mot, Eve glissa son gobelet d'eau jusqu'à elle. Avec gratitude, Alice le prit et le vida d'un trait.

— Il y a quelques mois, j'ai découvert que Selina et Alban pratiquaient des rituels privés. J'étais rentrée de l'université avec un jour d'avance. Quand je suis arrivée chez eux, j'ai entendu des incantations dans la pièce rituelle. J'ai entrebâillé la porte. Ils étaient là tous les deux, occupés à pratiquer un sacrifice. (Elle leva vers Eve des yeux éperdus d'horreur.) Pas un agneau, cette fois, murmura-t-elle, les mains tremblantes. Un enfant, lieutenant Dallas ! Un jeune garçon !

Eve referma la main sur le poignet d'Alice.

— Vous les avez vus assassiner un enfant ?

— Ne me demandez pas d'en parler ! Pas ça ! Il était trop tard pour les en empêcher ! bredouilla-t-elle dans un souffle, le regard effaré. Même si j'avais eu la force ou le courage d'essayer, je n'aurais rien pu faire !

— Vous étiez seule, en état de choc. Ils étaient armés et leur victime, déjà morte. Qu'auriez-vous pu faire ? la réconforta Eve d'une voix apaisante.

Alice la regarda en silence, comme hébétée, puis enfouit son visage entre ses mains.

— Je me suis enfuie, voilà tout ce que j'ai fait !

— Vous ne pouvez rien y changer, Alice. C'est une réalité qu'il va vous falloir accepter.

— C'est aussi ce que me répète Isis, répondit l'adolescente qui soupira en frissonnant. Ils ne m'ont pas vue. Ou tout au moins je prie que non. Je n'ai rien dit à grand-père ou à la police. J'étais terrifiée. Puis j'ai décidé d'aller voir Isis, la grande prêtresse qui m'avait initiée au culte de Wicca. Elle a accepté de me recevoir. Malgré ma trahison, elle m'a pardonné.

— Vous n'avez rien dit à votre grand-père ? fit Eve d'un ton réprobateur.

— Pas tout de suite. J'ai consacré beaucoup de temps à méditer et à chercher la lumière. Isis a pratiqué plusieurs séances de pacification. D'un commun accord, nous avons décidé qu'une réclusion provisoire était la meilleure solution pour mon rachat.

Eve se pencha un peu plus en avant, le regard dur.

— Vous avez été témoin d'un infanticide et vous n'en avez parlé qu'à cette Isis ?

— J'avais peur d'en parler à grand-père, bafouilla l'adolescente, les lèvres tremblantes. Je redoutais sa réaction. Et celle de Selina. Mais quand je suis allée le voir le mois dernier, je lui ai tout raconté. S'il est

mort, c'est à cause d'elle.

— Comment ça ?

— Je l'ai vue.

— Vous l'avez vue tuer Frank? s'exclama Eve, interloquée.

— Non, j'ai vu Selina par ma fenêtre. La nuit où grand-père est mort, j'ai entendu comme des incantations dehors. J'ai regardé et elle était en bas sur le trottoir, ses yeux de corbeau rivés sur moi. A ce moment-là, le vidéocom a sonné. C'était ma mère qui m'annonçait la mort de grand-père. Et Selina a souri. Elle a souri et m'a fait signe. (Elle enfouit à nouveau son visage entre ses mains.) Elle a conjuré ses forces contre lui à cause de moi. Maintenant, le corbeau vient toutes les nuits à ma fenêtre et me regarde avec les yeux de Selina.

Seigneur, quel délire ! songea Eve. Comment cette gamine pouvait-elle croire à autant d'inepties ?

— Un oiseau ?

Alice posa ses mains tremblantes sur la table.

— Elle se métamorphose à volonté. Je fais de mon mieux pour me protéger, mais ils m'appellent, me tirent à eux. Je crains que ma foi ne soit pas assez forte.

En dépit de sa compassion, Eve sentait sa patience l'abandonner.

— Écoutez, si cette Selina Cross a une part de responsabilité dans le décès de votre grand-père, ce n'est pas une histoire de sortilège ou d'envoûtement mais tout bonnement un meurtre avec préméditation. Si tel est le cas, nous trouverons des indices, des preuves, et elle sera arrêtée.

Alice secoua la tête avec conviction.

— On n'arrête pas la fumée. Et comment prouver un sortilège ?

Eve en avait assez entendu.

— Jusqu'à maintenant, vous êtes témoin d'un crime, sans doute même l'unique témoin. Si vous avez peur, je peux vous trouver un endroit sûr, dit-elle d'un ton neutre et ferme, très professionnel. Il me faut la description de l'enfant. Nous vérifierons

au fichier des personnes portées disparues. Avec une déposition officielle de votre part, je peux obtenir un mandat de perquisition du domicile de Selina Cross. Mais donnez-moi des détails concrets. Des dates, des lieux, des noms. Je peux vous aider.

— Vous ne comprenez pas, protesta Alice qui secoua doucement la tête. Vous ne me croyez pas.

— Écoutez, Alice, vous êtes une jeune femme intelligente et curieuse qui a eu la malchance d'avoir des fréquentations plus que douteuses. Vous êtes bouleversée et perturbée. Si vous voulez vous confier, je connais quelqu'un qui...

Alice se leva d'un bond. Elle tremblait de tout son corps.

— Un psychiatre, c'est ça? fit-elle d'une voix dure, le regard glacial.

Vous pensez que j'affabule. Ce n'est pas mon esprit qui est en danger, mais ma vie. Ma vie et mon âme, lieutenant Dallas. Si jamais Selina s'en prend à vous, vous comprendrez. Et vous vous repentirez de ne pas m'avoir crue. Que Wicca vous garde !

L'adolescente fit volte-face et s'enfuit à toutes jambes avant qu'Eve n'ait pu la retenir. Elle étouffa un juron.

— Échec sur toute la ligne, on dirait, commenta Connors qui s'empressa de la rejoindre.

— Cette gamine est givrée. Et terrifiée, répondit Eve qui poussa un long soupir et se leva. Viens, quittons cet endroit.

Elle fit signe à Peabody et se dirigea vers la sortie. Dehors, un fin brouillard rampait sur le sol, furtivement, se tortillant comme des serpents gris. La pluie, fine et glaciale, commençait juste à mouiller la chaussée.

— La voilà, murmura Eve à l'instant où Alice tournait au coin de la rue. Peabody, suivez-la. Assurez-vous qu'elle rentre chez elle sans encombre.

— Je ne la lâche pas d'une semelle, répondit Peabody qui partit au pas de course.

— Cette gamine est tombée entre les mains de satanistes, Connors. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, expliqua Eve, démoralisée. J'aurais sans doute pu agir avec plus de doigté, mais elle tenait des propos si incohérents. Elle est persuadée d'être traquée par un démon qui change de forme et qui lui jette des sorts. Tu imagines ? Quel délire ! soupira-t-elle en fourrant ses mains dans ses poches.

Connors l'embrassa sur le front.

— Mon Eve chérie, toujours aussi rationnelle.

— A l'entendre, elle était quasiment la femme de Satan, bougonna Eve qui partit vers la voiture à grands pas, puis se ravisa et revint vers lui. Je vais te dire ce qui s'est réellement passé, Connors. Elle voulait faire joujou, mettre son nez dans le monde de l'occulte et elle s'est fourrée dans un sacré guêpier. C'est une fille mignonne et naïve, pas besoin de boule de cristal pour le voir. Elle est allée à une de leurs messes noires et ils l'ont droguée. Drogée et violée. Les ordures... La pauvre gamine était dans un état second. Un ou deux tours de passe-passe, histoire de l'impressionner, et la voilà convaincue d'être en leur pouvoir.

— Cette petite t'a émue, murmura Connors qui caressa ses cheveux courts avec tendresse et repoussa une mèche de son front.

— Peut-être bien... En tout cas, elle porte bien son nom, tu ne trouves pas ? Alice au Pays des Merveilles. Elle croit sans doute aussi aux lapins qui parlent ! Mais nous ne sommes pas dans un conte de fées, poursuivit-elle avec un soupir. (Elle marqua une pause, s'efforçant de refouler ses émotions.) Elle prétend avoir été témoin d'un sacrifice rituel. Un petit garçon. Il se peut qu'elle affabule, mais à mon avis,

non. Il faut que Mira la voie en consultation. Elle seule sera capable de dissocier les faits de

la fiction. Et si elle dit la vérité... oh! Connors, c'est atroce ! Un enfant, tu imagines ? Ces monstres s'attaquent toujours aux plus faibles.

Le regard sombre, Connors lui massa les épaules en silence.

— Mais pourquoi Frank n'a-t-il rien dit ? soupira Eve avec découragement. On n'a retrouvé aucun dossier sur cette affaire. Pourquoi a-t-il joué cavalier seul ?

— Il y en a peut-être un. Chez lui.

Eve le regarda en clignant des yeux, puis elle prit son visage entre ses mains et lui plaqua un baiser sur les lèvres.

— Tes talents d'enquêteur me sidèrent. Si jamais tu fais faillite, tu pourras toujours entrer dans la police.

Soudain, une silhouette jaillit de l'ombre et sauta sur la rampe d'accès. Connors tira Eve en arrière.

— Un chat noir. Ça porte malheur, dit-il, un peu gêné de sa réaction.

— Fadaïses ! bougonna Eve qui gravit la rampe. Le chat s'était assis près de leur voiture et la fixait de ses yeux verts étincelants.

— Eh bien, gros matou, tu ne fais pas pitié.

Il avait l'air bien nourri. Son pelage était lisse et brillant. Trop parfait pour un chat de gouttière. Sûrement un droïde, se dit-elle.

Pourtant elle s'agenouilla. Comme elle avançait la main pour le caresser, le chat se hérissa et lança un coup de patte agressif qui faillit lui lacérer la paume. Eve battit promptement en retraite.

— Eh bien, quelle amabilité !

— Tu aurais dû te méfier. On ne caresse pas les animaux inconnus, lui reprocha Connors qui décoda le système de sécurité de la voiture sans quitter le chat des yeux.

Quand Eve fut montée à l'avant, il parla à voix basse à l'animal. En l'entendant, celui-ci fit le gros dos et fouetta sauvagement l'air de sa queue. Puis il ' sauta avec agilité sur le trottoir et fut englouti par le brouillard.

Connors n'aurait pu expliquer pourquoi il lui avait ordonné de partir en gaélique. Ça lui était venu comme ça. Songeur, il s'assit au volant.

— Écoute, dit Eve, je ne peux rien demander à Feeney pour l'instant. Pas avant que le commandant ne m'y autorise. Je pourrais demander à la femme de Frank l'autorisation de consulter les dossiers personnels de son mari, mais il faudrait que j'invente une excuse.

— Et tu n'en as pas envie.

— Pas si je peux l'éviter. Alors que dirais-tu d'utiliser tes... talents d'enquêteur pour accéder aux fichiers personnels de Frank ?

Retrouvant sa bonne humeur, Connors mit le contact et fit descendre sa voiture au niveau de la rue.

— Ça dépend, lieutenant. Qu'est-ce que je gagne ? Un insigne ?

Eve lui lança un petit sourire coquin.

— Non, mais tu peux gagner un gros câlin avec une femme flic.

— J'ai le choix du flic ?

En guise de réponse, elle lui assena un coup de poing sur le bras. Il ne put s'empêcher de sourire.

— Pas de panique, c'est toi que je choisirais. Enfin, sans doute... la taquina-t-il. Je suppose que tu veux que je commence ma mission secrète dès cette nuit.

— Exact.

— D'accord, mais le gros câlin d'abord. Combien de temps crois-tu que Peabody va être occupée ? Je plaisante, se hâta-t-il d'ajouter, en prenant la précaution d'enclencher le pilotage automatique.

Hilare, il captura son poing vengeur d'une main et glissa l'autre sur ses seins.

— N'aggrave pas ton cas, Connors. Tout acte sexuel dans un véhicule en circulation est sévèrement réprimé par le Code urbain.

— Vas-y, arrête-moi, suggéra-t-il en picorant sa lèvre inférieure. J'adorerais que tu me passes les menottes.

— Il se peut que j'y songe, répliqua Eve en se dégageant de son étreinte. Mais pas avant d'avoir accompli ta mission. Et pour les câlins, tu repasseras.

Connors déconnecta le pilotage automatique et lui glissa un regard pétillant.

— On parie ?

Eve fronça les sourcils devant tant de mâle assurance.

— Cinquante *crédits*.

— Pari tenu.

Lorsqu'ils franchirent l'imposante grille en fer forgé de la propriété, il arborait déjà un sourire triomphant.

Chapitre 4

— Et mes cinquante *crédits* ?

Comblée et détendue, Eve ferma les yeux et roula sur le dos, s'abandonnant avec volupté aux délicieux frissons qui la parcouraient.

— Pardon?

— Vous avez perdu votre pari, lieutenant, dit Connors en butinant la pointe de ses seins.

Eve ouvrit les yeux. Ils étaient étendus nus sur le tapis d'Orient du bureau de Connors et leurs vêtements étaient éparpillés dans toute la pièce, même dans l'escalier où il avait réussi à la coincer contre le mur et aussitôt entrepris de... gagner son pari.

— Comme tu peux le constater, je n'ai pas mon portefeuille sur moi, ironisa-t-elle.

Connors se leva prestement.

— Oh, mais je suis prêt à accepter une reconnaissance de dette.

Il prit un mémo sur la console de son ordinateur et le lui tendit.

— Je vous en prie, lieutenant.

— Tu trouves ça très drôle.

— Le mot est faible.

Elle lui lança un regard assassin et connecta le mini-ordinateur.

— Le lieutenant Eve Dallas doit cinquante *crédits* à Connors, enregistra-t-elle d'un air bougon.

Elle le lui fourra entre les mains.

— Satisfait?

— Et comment !

Soudain sentimental, il se promit de ranger le mémo avec le bouton gris qu'il avait conservé en souvenir de leur première rencontre.

— Je vous aime, lieutenant Eve Dallas. A la folie. Malgré elle, Eve sentit son cœur fondre.

— Ce que tu aimes, c'est la ruse avec laquelle tu m'as allégée de cinquante *crédits*, voilà tout, grommela-t-elle en se relevant avant qu'il ne la renverse à nouveau sur les draps. Où diable est passé mon Jean ?

— Pas la moindre idée.

Connors s'approcha d'un mur lambrissé et effleura une commande digitale dissimulée dans un renforcement. Le panneau s'ouvrit dans un chuintement feutré, révélant une penderie dans laquelle il prit un peignoir en soie pêche. Encore un cadeau, se dit Eve avec un froncement de sourcils agacé. Comme par hasard, il avait éparpillé une collection de peignoirs dans toute la maison. Aux endroits stratégiques.

— Ça ne ressemble pas à une tenue de travail.

— On peut travailler en tenue d'Eve, mais tu perdrais sûrement encore cinquante *crédits*.

Elle lui arracha le peignoir des mains et il en prit un autre pour lui.

— La recherche peut prendre du temps, poursuivit-il, reprenant son sérieux. Un peu de café ne nous ferait pas de mal.

Tandis qu'elle programmat l'AutoChef, Connors s'installa à la console de son ordinateur. Un équipement d'une sophistication extrême et non déclaré qui lui permettait d'accéder à n'importe quel système. L'Ordiguard était incapable de le détecter. Malgré ces prouesses techniques, la recherche qu'il s'apprêtait à entreprendre était un véritable travail de fourmi, d'autant que le fichier en question pouvait très bien ne pas exister.

— Connexion, ordonna-t-il. On va essayer son domicile, non?

— Toutes les données des postes de travail au Central sont répertoriées et épiluchées. S'il souhaitait garder certains renseignements confidentiels, il aura utilisé son ordinateur personnel.

— Tu as son adresse ? Pas la peine, poursuivit-il avant qu'Eve ait eu le temps de répondre. Je vais la trouver. Sujet: Wojinski Frank. Quel était son grade ?

— Inspecteur premier échelon, attaché aux archives.

— Affichage des données sur écran un, ordonna Connors qui prit la tasse de café qu'Eve lui tendait.

A cet instant, le vidéocom bourdonna.

— Prends la communication, tu veux? dit-il du ton catégorique d'un homme habitué à donner des ordres.

Instinctivement, Eve se hérissa, agacée de se trouver reléguée au rôle d'assistante. Le visage de Pea-body apparut à l'écran.

— Vous ne répondiez pas aux appels de votre bip.

Son bip ? Dieu seul savait où il se trouvait.

— Que se passe-t-il, Peabody ?

— C'est grave, Dallas. Très grave, répondit la jeune femme d'une voix posée, mais la mine défaite. Alice est morte. Je n'ai pas pu l'empêcher. Je n'ai pas réussi à la rattraper à temps. Elle a juste...

— Où êtes-vous ?

— Dans la Dixième Rue, entre Broad Avenue et la Septième. J'ai appelé les secours mais il était trop tard...

— Êtes-vous en danger ?

— Non, non. Mais je...

— Dressez un périmètre de sécurité et appelez des renforts. J'arrive. Seigneur! murmura Eve en coupant la communication.

Connors se leva.

— Je te conduis.

— Non, c'est mon travail, protesta-t-elle, ébranlée. Continue à interroger l'ordinateur.

— Comme tu veux, céda-t-il à contrecœur.

Eve voulut pivoter sur ses talons, mais il la retint par les épaules.

— Regarde-moi, Eve. Ce n'est pas ta faute. Elle s'empressa de détourner les yeux, mais la

i douleur qu'il y lut lui serra le cœur.

— J'espère de toute mon âme que non.

Il n'y avait pas d'attroupement. C'était déjà ça. Il était plus de deux heures du matin et seuls quelques badauds traînaient derrière la bande de sécurité. Eve aperçut un taxi renversé sur le trottoir et un homme assis à côté, la tête entre les mains. Un ambulancier tentait de le réconforter.

Alice gisait sur la chaussée luisante de pluie, sur le dos tel un pantin désarticulé. Le tissu vapoureux de sa robe était poissé de sang. Le projecteur qui éclairait le lieu du drame parvenait à peine à déchirer les volutes de brouillard dense et mouvant. Eve rejoignit son équipière qui aidait un policier en uniforme à dresser un paravent de protection.

— Au rapport, agent Peabody.

Celle-ci se retourna et redressa les épaules.

— Je l'ai suivie jusqu'à son domicile, conformément à vos ordres, lieutenant. Elle est entrée dans l'immeuble et j'ai vu la lumière s'allumer au troisième étage, deuxième fenêtre en partant de la gauche. J'ai attendu un quart d'heure, histoire de m'assurer qu'elle restait chez elle. Mais elle est ressortie.

La voix de Peabody se brisa et son regard fut irrésistiblement attiré par le corps d'Alice. Eve fit un pas de côté et lui bloqua la vue.

— Regardez-moi quand vous me parlez, agent Peabody.

— Oui, lieutenant. Alice Lingstrom est ressortie de l'immeuble une dizaine de minutes plus tard. Elle est partie vers l'ouest d'un pas rapide, poursuivit-elle d'un ton neutre et professionnel. Elle paraissait agitée et regardait sans cesse derrière son épaule. Il m'a semblé qu'elle avait pleuré. J'ai observé la distance réglementaire. C'est pour ça que je n'ai pas pu l'arrêter, bredouilla-t-elle, au bord des larmes. J'ai observé la distance réglementaire...

Eve la secoua par les épaules.

— Reprenez-vous, bon Dieu. Vous êtes flic ou quoi ? Poursuivez votre rapport.

— Oui, lieutenant, répondit-elle, visiblement au supplice. Alice Lingstrom a stoppé net sans raison et a reculé de quelques pas. Elle parlait. J'étais trop loin pour saisir ses paroles, mais j'ai eu l'impression qu'elle parlait à quelqu'un, expliqua-t-elle, les sourcils froncés, jouant dans son esprit le film des événements. J'ai resserré la filature, mais je n'ai remarqué personne d'autre dans la rue. Le brouillard m'a peut-être induite en erreur.

— Elle s'est mise à parler toute seule ? s'étonna Eve.

— C'est ce qui m'a semblé, lieutenant. Elle s'est agitée de plus en plus. Elle suppliait qu'on la laisse tranquille. « N'avez-vous pas déjà fait assez de mal comme ça ? s'est-elle mise à crier. Pourquoi ne me laissez-vous pas en paix ? »

Peabody reporta son regard sur le trottoir et les hurlements de désespoir d'Alice lui déchirèrent à nouveau les tympans.

— J'ai cru entendre une réponse, mais je n'en suis pas certaine. Je me suis approchée...

Sa mâchoire se crispa, tandis qu'elle continuait de regarder par-dessus l'épaule d'Eve.

— A cet instant, un taxi est venu de l'est. Alice Lingstrom a fait une brusque volte-face et s'est précipitée sur la chaussée, juste sous les roues du véhicule. Le chauffeur a freiné, mais n'a pas réussi à l'éviter. Il l'a percutée de plein fouet. Les conditions de circulation n'étaient pas très favorables, reprit-elle après un silence, mais à mon avis, même si elles avaient été optimales, le chauffeur aurait été incapable d'éviter la collision.

— Hum, continuez.

— Je me suis précipitée, mais elle était morte sur le coup. J'ai essayé de vous contacter par bip, mais vous ne répondiez pas. J'ai fini par vous joindre à votre domicile. Conformément à vos ordres, j'ai demandé des renforts et bouclé le lieu de l'accident.

— C'est le chauffeur?

Encore sous le choc, Peabody garda les yeux rivés droit devant elle.

— Oui, lieutenant.

— Contactez le Central pour l'expertise du véhicule, puis voyez avec l'équipe médicale si cet homme est en état de faire une déposition.

Peabody serra les poings.

— Vous parliez avec cette gamine il y a à peine une heure et sa mort vous laisse complètement froide, siffla-t-elle entre ses dents d'une voix vibrante d'émotion.

Elle tourna les talons et se dirigea vers l'ambulance. Estomaquée par cet éclat aussi violent qu'inattendu, Eve encaissa le coup sans broncher. Puis elle s'agenouilla près du corps sans vie d'Alice Lingstrom.

— Vous vous trompez sur toute la ligne, Peabody, murmura-t-elle, la gorge serrée. La mort de cette jeune fille me bouleverse.

Lorsque l'ambulance eut tourné au coin de l'avenue, Eve jeta un dernier regard au lieu du drame. La pluie avait presque cessé. Les quelques badauds s'étaient déjà éloignés et, sur le trottoir d'en face, des dépanneurs s'affairaient autour du taxi accidenté qui allait être remorqué jusqu'au garage du Central.

— Vous avez eu une nuit éprouvante, Peabody. Rentrez chez vous.
— Je préférerais rester, lieutenant.
— Ce n'est pas en perdant votre sang-froid que vous risquez de m'être utile.
— Excusez-moi pour tout à l'heure, chef. Mais, j'étais encore sous le choc. Je sais bien que mes émotions n'ont pas à interférer dans le travail.

Eve souleva sa valise et fixa son adjointe d'un air éloquent.

— Exactement, alors épargnez-moi vos états d'âme. Et je vous ai déjà dit de ne pas m'appeler chef. (Elle sortit son enregistreur de sa valise et le lui tendit.) Tenez-moi ça. Vous m'accompagnez au domicile d'Alice Lingstrom.

— Vous ne prévenez pas sa mère ?

— Après.

L'immeuble où habitait Alice se trouvait à cent mètres à peine. La malheureuse n'est pas allée bien loin, songea Eve. Qu'est-ce qui la poussée à ressortir ? Elles gravirent le perron de pierre d'un bâtiment de trois étages en brique brune, restauré avec goût. La porte d'entrée arborait des vitres biseautées ornées de paons gravés. Le système de sécurité était de qualité: caméra de sécurité et serrures munies d'un code à reconnaissance digitale. Eve déconnecta l'alarme à l'aide d'un passe électronique et elles pénétrèrent dans un petit vestibule bien entretenu avec un dallage en faux marbre. L'ascenseur aux portes en miroir couleur bronze les emporta au troisième étage. Il y avait seulement trois appartements par étage. Grâce au passe, elles eurent tôt fait de se glisser dans celui d'Alice Lingstrom. Peabody enclencha l'enregistreur.

— Le lieutenant Eve Dallas et son assistante, l'agent Peabody, pénètrent au domicile de la victime pour enquête réglementaire, commença Eve. Lumière.

L'appartement resta plongé dans l'obscurité. Elle fronça les sourcils. Peabody tâtonna près de la porte et actionna un interrupteur.

— Apparemment, elle avait un faible pour les commandes manuelles. Un brin rétro comme installation.

Dans le salon très encombré, de beaux foulards et des châles chatoyants étaient drapés sur les fauteuils et faisaient office de nappes sur la table et quelques guéridons. Des tapisseries représentant d'élégants nus et des animaux mythologiques égayaient les murs. Il y avait des bougies partout, sur les guéridons, les étagères et même le plancher, ainsi qu'une profusion de bols contenant des pierres multicolores, des herbes et des pétales de fleurs séchés. Des blocs de cristal étincelants aux formes les plus diverses occupaient toutes les surfaces horizontales. Un écran d'ambiance montrait une immense prairie verdoyante où ondoyaient des anémones au gré du souffle

léger de la brise auquel se mêlaient des pépiements d'oiseaux.

— Cette petite aimait les objets, fit remarquer Eve. Et en grande quantité.

Elle alla jeter un coup d'œil aux commandes de l'écran et hocha la tête.

— Elle l'a allumé dès son retour. A l'évidence, elle avait besoin de se détendre.

Suivie de Peabody, elle entra dans la pièce attenante, une chambre confortable et elle aussi très encombrée. Le jeté qui recouvrait le lit d'une personne était orné d'étoiles et de lunes dorées et argentées. Un mobile en verre représentant un ballet de fées était suspendu au-dessus du lit et tintait mélodieusement devant la fenêtre ouverte.

— C'était sans doute à cette fenêtre que vous avez vu de la lumière.

— Oui, lieutenant.

— Donc elle a allumé l'écran, puis est venue droit dans sa chambre. Elle voulait probablement changer sa robe humide. Mais elle ne l'a pas fait.

Eve marcha sur le soleil joufflu et souriant qui ornait la descente de lit.

— Malgré la surabondance d'objets, aucun signe apparent de désordre ou de lutte.

— De lutte?

— Vous disiez qu'elle était agitée, qu'elle pleurait quand elle est ressortie. Quelqu'un l'attendait peut-être ici. Quelqu'un qui l'a bouleversée ou effrayée. Nous vérifierons la bande de vidéosurveillance.

Elle ouvrit une porte, pensant trouver un placard et émit un sifflement.

— Ici, par contre, la déco est plutôt monastique. Filmez-moi ça, Peabody.

Son assistante promena l'objectif de la caméra sur les murs d'une pièce exiguë aux murs entièrement peints en blanc. Un pentagramme blanc était peint sur le plancher et entouré d'un cercle de cierges de la même couleur disposés avec soin. Sur une petite table, il y avait une boule de cristal limpide, un bol, un miroir et un couteau à manche d'ivoire avec une lame courte et émoussée.

Eve ne remarqua aucune odeur de fumée ou de cire.

— A votre avis, à quoi s'amusait-elle dans ce cagibi ?

— Méditation ou rituels incantatoires, je dirais.

— Seigneur ! murmura Eve. (Elle secoua la tête et recula.) On va en rester là pour l'instant. Allons plutôt vérifier son vidéocom. S'il n'y avait personne ici, elle a peut-être été terrorisée par un appel.

Eve connecta le vidéocom miniature posé sur la table de nuit et programma la diffusion du dernier message transmis ou reçu. A sa

grande surprise, la chambre résonna d'un chant guttural et monocorde.

— Vous avez une idée de ce que c'est, Peabody ?

— Je l'ignore, répondit celle-ci qui s'approcha, soudain très mal à l'aise.

— Nouvelle diffusion, depuis le début, ordonna Eve à l'ordinateur.

Entends ces noms... Entends ces noms et tremble... Loki, Belzébuth, Baphomet... Je suis la Destruction. Je suis la Vengeance. In nomine Dei nostri Satan Luciferi Excelsi. Vengeance pour toi qui as trahi la Loi. Entends ces noms et tremble...

— Stop.

Eve ne put réprimer un frisson. Elle se tourna vers son adjointe.

— Belzébuth, c'est le diable, n'est-ce pas ? Ces ordures jouaient avec elle, la tourmentaient. Elle était déjà à bout de nerfs. Pas étonnant qu'elle se soit enfuie à toutes jambes. D'où appeliez-vous, espèces de salauds ? Recherche lieu d'appel, ordonna-t-elle au vidéocom.

Les lèvres serrées, elle lut les données qui s'affichaient à l'écran.

— Embranchement de la Dixième Rue et de la Septième Avenue. Au bout de la rue. Sans doute une cabine publique. Les ordures, elle s'est jetée droit dans leurs filets.

— Il n'y avait personne, objecta Peabody. Malgré le brouillard et la pluie, s'il y avait eu quelqu'un qui l'attendait, je l'aurais vu. A part un chat, la rue était déserte.

Le cœur d'Eve fit un bond.

— Un chat ?

Ébranlée, elle se précipita à la fenêtre et respira une bouffée d'air frais. Là, sur le rebord, elle aperçut une longue plume noire. Elle la saisit à l'aide d'une pincette stérile et l'examina en pleine lumière.

— Un chat et un oiseau... Apparemment, il y a encore au moins un corbeau à New York. Mettez ça dans un sachet, ordonna-t-elle à Peabody en se frottant les paupières avec insistance, morte de fatigue. Il me faut une analyse. Et recherchez l'adresse de sa mère, Brenda Wojinski.

Peabody sortit son ordinateur portable et entra les données.

— Lieutenant, fit-elle, un peu honteuse, je tiens à vous présenter mes excuses officielles pour ma remarque de tout à l'heure. Mon attitude était vraiment déplacée.

Eve prit la disquette du vidéocom d'Alice Lingstrom et la plaça dans un sachet. Elle fixa son adjointe droit dans les yeux.

— Je ne me souviens d'aucune remarque ou attitude déplacée, agent Peabody. Tant que la caméra tourne, faites-moi donc d'autres prises de l'appartement.

Peabody baissa la tête d'un air penaud.

— Je suis consciente que la caméra tourne, lieutenant. J'ai fait preuve

d'insubordination et cette attitude inqualifiable mérite un blâ...

— Je n'ai constaté aucune insubordination, agent Peabody, la culpa Eve d'un ton sans appel, agacée par l'entêtement de son assistante. Celle-ci laissa échapper un soupir.

— Je sais bien que si. J'ai paniqué. Cette jeune fille était sous ma protection.

— Je m'en suis prise trop durement à vous.

— C'était mérité, lieutenant. J'ai confondu votre sang-froid et votre professionnalisme avec de l'indifférence. Je vous présente mes excuses.

— Acceptées. Vous avez obéi aux ordres, vous avez suivi la procédure. Ce qui est arrivé ce soir n'était pas de votre faute. Vous ne pouviez l'empêcher. Et maintenant cessez de vous lamenter et terminez l'enregistrement.

Il était cinq heures du matin quand elles sonnèrent chez la mère d'Alice. A la seconde où Brenda Wojinski ouvrit la porte, elle comprit aussitôt qu'un malheur était survenu.

— O mon Dieu... Maman?

— Il ne s'agit pas de votre mère, madame Wojinski. Il s'agit d'Alice. Pouvons-nous entrer ?

— Alice?

Clignant des yeux avec hébétude, elle vacilla sur ses jambes et manqua de tomber. Elle se retint de justesse à la porte.

— Je crois que nous devrions entrer, dit Eve qui lui prit le bras avec douceur et franchit le seuil.

— Alice? répéta madame Wojinski en état de choc. Non, pas mon Alice ! Pas ma petite fille !

Elle éclata en sanglots et tituba. Eve la soutint et l'aida à s'asseoir dans Un fauteuil du salon.

— Je suis désolée, madame Wojinski. Alice a été victime d'un accident très tôt ce matin.

Brenda Wojinski s'agrippa à Eve, le visage baigné de larmes et les yeux implorants.

— Un accident? Non, vous faites sûrement erreur. C'était quelqu'un d'autre. Dites-moi que ce n'est pas Alice. Pas ma petite fille !

Redoublant de larmes, elle enfouit son visage entre ses mains et se mit à se balancer, pliée en deux sur ses genoux en position fœtale.

— Si je lui préparais du thé ? murmura Peabody à Eve.

— Bonne idée, vas-y.

Eve détestait cette partie de son travail. Elle lui inspirait un sentiment d'impuissance qui la mettait au supplice.

— Y a-t-il quelqu'un que je puisse contacter pour vous ? Désirez-vous que je prévienne votre mère ? Votre frère ?

— Ma mère ? O mon Dieu, comment allons-nous pouvoir vivre après

ça ?

— Je peux vous donner un calmant ou prévenir votre médecin si vous préférez.

— Maman?

Eve leva les yeux vers la porte. Un garçon vêtu d'un vieux pantalon de survêtement troué aux genoux se tenait sur le seuil, les yeux ensommeillés et les cheveux ébouriffés. Le frère d'Alice, se souvint-elle. Elle l'avait oublié. Son regard se porta aussitôt sur Eve, alarmé. Un regard d'adulte, se dit-elle.

— Que se passe-t-il ?

Comment s'appelait-il déjà? Eve ne parvenait pas à se rappeler son nom. Elle se leva.

— Il y a eu un accident. Je suis navrée, mais...

— C'est Alice, murmura-t-il, le menton tremblant, mais les yeux toujours rivés sur les siens. Elle est morte, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis navrée.

— Comment ? s'enquit-il d'une voix éteinte, tandis que Peabody entraînait et posait gauchement une tasse de thé sur la table basse.

— Elle a été renversée par une voiture.

— Un chauffard qui a pris la fuite ?

Eve le dévisagea, intriguée.

— Non, elle s'est jetée sous les roues d'un taxi. Le chauffeur n'a pas pu l'éviter. Nous menons notre enquête, mais il y a un témoin qui corrobore ses déclarations et je ne pense pas qu'il soit en faute. Il n'y a pas eu délit de fuite et il n'avait jamais eu d'ennuis jusqu'à présent.

L'adolescent se contenta de hocher la tête, les yeux secs, tandis que les pleurs de sa mère résonnaient dans la pièce.

— Je vais m'occuper d'elle. Je crois qu'il vaudrait mieux nous laisser seuls.

— Comme vous voulez. Si vous avez des questions, vous pouvez me joindre au Central. Lieutenant Dallas.

Il s'assit auprès de sa mère et passa un bras autour de ses épaules.

— Je sais qui vous êtes. Laissez-nous maintenant. Eve et Peabody prirent congé et retournèrent à la voiture.

— Ce gamin sait quelque chose, fit remarquer Eve d'un air songeur.

— C'est aussi mon impression. Peut-être Alice se sentait-elle plus à l'aise avec son frère qu'avec les autres membres de sa famille. La différence d'âge était minime. Entre frères et sœurs, on se chamaille, mais on se confie aussi plus facilement.

— Aucune idée, bougonna Eve qui mit le contact, rêvant d'un bon café fumant. Dans quel coin habitez-vous ?

— Pourquoi?

— Je vous dépose. Un petit somme ne vous fera pas de mal. Je vous attends au Central, disons, à onze heures.

— Et vous ?

— Je rentre aussi, répondit-elle évasivement. Quelle direction ?

— J'habite Houston Avenue.

Eve ne put réprimer une grimace.

— Dites donc, vous n'habitez pas la porte à côté, bougonna-t-elle, prenant la direction du sud. J'ignorais que vous aviez un penchant pour la bohème, Peabody. Dans un tel quartier, vous devez passer tous vos loisirs à traîner dans les cafés à poésie et les clubs artistiques.

— C'est l'ancien appartement de ma cousine. Quand elle a décidé de partir tisser des tapis au Colorado, j'ai pris la suite. C'est un loyer contrôlé, expliqua son équipière qui laissa échapper un bâillement peu discret. Excusez-moi.

— Je comprends. Moi aussi, je suis vannée. Quand vous arriverez au Central, lisez en priorité le rapport d'autopsie, surtout la toxico. Et n'oubliez pas d'enlever cette robe idiote, taquina-t-elle son adjointe.

Mal à l'aise, Peabody se trémoussa sur son siège.

— Bah, elle n'est pas si idiote que ça ! Un ou deux types à L'Aquarian ont eu l'air de l'apprécier. Connors aussi.

— Oui, il m'en a parlé.

Bouche bée, Peabody tourna vivement la tête.

— C'est pas vrai ?

— Si, si. Il m'a même avoué qu'il vous trouvait... Comment a-t-il dit déjà ? Ah oui... séduisante. Ça lui a même valu un coup de poing.

— Séduisante ? Mon Dieu ! bafouilla presque Peabody, pressant son cœur d'une main. Il va falloir que j'exhume d'autres fringues de ma mère. Séduisante, répéta-t-elle avec un soupir ravi. Connors n'aurait pas un frère ou un cousin, par hasard ? Même un grand-père, un vieil oncle...

Eve pouffa.

— Autant que je sache, il est unique en son genre.

Eve trouva Connors endormi. Non pas dans le lit, mais sur le canapé du petit salon. A la seconde où elle franchit le seuil, il ouvrit les yeux.

— On dirait que vous avez une rude nuit derrière vous, lieutenant. Viens par ici, dit-il, tendant une main vers elle.

— Je vais d'abord prendre une douche et boire un café. Et puis j'ai quelques appels à passer. Sale affaire.

— Oui, je suis déjà au courant.

Comme à son habitude, il s'était connecté sur le réseau de la police.

— Viens ici, insista-t-il.

Eve s'exécuta à contrecœur. Il referma la main sur son poignet.

— Est-ce que si tu passes ces appels dans une heure, le monde va s'effondrer ?

— Non, mais...

Il l'attira à lui et la renversa sur le canapé. Eve se débattit sans

conviction. Il glissa un bras autour de ses épaules et lui embrassa les cheveux avec tendresse.

— Dors un peu, murmura-t-il. Si tu te tues à la tâche, tu seras bien avancée.

— Ce n'était encore qu'une gamine, Connors.

— Je sais. Il faut que tu décompresses, Eve. Juste une petite heure,

— Et les fichiers de Frank ? As-tu trouvé quelque chose ?

— Nous en reparlerons quand tu auras dormi.

— Une heure, pas une minute de plus.

Liant ses doigts aux siens, elle se laissa sombrer dans un sommeil sans rêves.

Chapitre 5

Les yeux rivés sur l'écran de l'ordinateur, Eve engloutissait avec appétit les œufs au bacon que lui avait préparés Connors.

— On dirait davantage un journal intime qu'un rapport d'enquête, fit-elle remarquer. C'est bourré de commentaires personnels. A l'évidence, il s'inquiétait beaucoup pour Alice. *J'ignore à quel point ils ont perverti son esprit ou détruit son cœur...* C'est le grand-père qui parle, pas le policier. Tu as découvert ce fichier sur son ordinateur personnel ?

— Oui, codé et accessible seulement avec mot de passe. J'imagine qu'il ne voulait pas que sa femme tombe dessus.

— S'il était codé, comment t'y es-tu pris ? Connors prit une cigarette dans une boîte de palissandre ouvragé et la fit rouler entre ses doigts.

— Vous ne souhaitez pas sérieusement que je vous l'explique, lieutenant ?

— Non, j'imagine que ça vaut mieux, grommela Eve qui plongea le nez dans son assiette et se remit à manger. Ses réflexions et ses craintes risquent de ne pas me mener loin, reprit-elle après un silence.

— Il y a autre chose, répondit Connors qui fit défiler les données sur l'écran. Tiens, là, il dit avoir filé Selina Cross et il donne une liste de quelques-uns de ses... associés.

— D'accord, mais ce ne sont que des présomptions. Il la soupçonne de tremper dans des trafics de drogue, d'organiser des cérémonies illégales à son club, et peut-être chez elle. Il observe des allées et venues suspectes, mais il n'y a aucun fait concret. A travailler derrière un bureau, Frank avait oublié les méthodes d'investigation sur le terrain.

Avec un soupir, Eve repoussa son assiette et se leva.

— S'il ne voulait pas en informer sa hiérarchie, pourquoi n'a-t-il pas au moins engagé un privé ?

Les sourcils froncés, elle se rapprocha de l'écran.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je crois qu'elle m'a repéré. Je n'en suis pas certain, mais j'ai l'impression qu'elle me mène en bateau. Je vais devoir bientôt avancer mes pions. Alice est terrifiée. Elle me supplie de me tenir à l'écart. La pauvre enfant passe beaucoup trop de temps avec cette Isis. Elle n'est peut-être qu'une farfelue inoffensive, mais je redoute son influence sur Alice. J'ai raconté à Sally que je travaille tard. Ce soir, je passe à l'action. Cross passe le jeudi soir au club. L'appartement devrait être vide. Si je peux y trouver la preuve d'un sacrifice d'enfant, je préviendrai Whitney. Anonymement. Cette femme doit payer pour les horreurs qu'elle et son amant ont infligées à ma petite fille. D'une façon ou d'une autre, elle va payer.

— Effraction nocturne et perquisition illégale... Il avait perdu la tête ou quoi ? Même s'il avait découvert quelque chose, ça n'aurait eu aucune valeur dans un procès. Jamais il ne l'aurait coincée dans ces conditions.

— A mon avis, il ne se préoccupait guère d'arriver jusqu'au procès, Eve. Ce qu'il voulait, c'était la justice.

— Et maintenant il est mort. Et Alice aussi. Que donne la suite ?

Le système de sécurité m'a résisté. Trop rouillé. J'aurais peut-être dû engager quelqu'un, après tout. Mais je ne renonce pas. Cette sorcière paiera, même si je dois y consacrer le restant de mes jours.

— C'est tout, dit Connors. Cette entrée a été consignée la veille de sa mort. Il y a peut-être d'autres fichiers, sous un code différent. Mais j'en doute. Il ne semblait pas très calé en informatique. Je continuerai ce soir si j'ai un peu de temps.

Eve réalisa qu'il n'avait pas même jeté un bref coup d'œil à la rubrique boursière ou pris les communications dont il était assailli chaque jour.

— Je monopolise beaucoup de ton temps.

— C'est vrai. En compensation, vous prendrez un jour ou deux de vacances, lieutenant, quand nous en aurons terminé.

Son sourire céda la place à une expression préoccupée. Il lui prit la main avec gravité et caressa du pouce la gravure de son alliance.

— Eve, sois prudente. Tu sais que je n'aime pas me mêler de ton travail, mais j'insiste.

— Un bon flic est toujours prudent.

Il plongea son regard droit dans le sien.

— Objection. Tu es courageuse, intelligente, opiniâtre, mais ce n'est pas la prudence qui t'étouffe.

— Ne t'inquiète pas, le rassura-t-elle en effleurant sa joue d'un baiser, j'ai déjà affronté pire que Selina Cross. Il faut que j'y aille. Je te préviendrai si je finis tard.

Connors la regarda partir en silence. Eve se trompait. Il doutait beaucoup qu'elle ait jamais eu affaire à pire que Selina Cross. Et il n'avait nulle intention de la laisser l'affronter seule. Il contacta son assistante et lui demanda d'annuler tous ses déplacements d'affaires pour le mois à venir. Hors de question qu'il s'éloigne de New York. Et de sa femme.

— Pas de traces de drogue, constata Eve en parcourant les analyses toxicologiques d'Alice Lingstrom. Pas d'alcool non plus. Pourtant vous l'avez entendue parler à quelqu'un qui n'existait pas et elle s'est jetée sous les roues d'un taxi. Elle était terrorisée et ce chant au téléphone a été la goutte d'eau. Ceux qui la harcelaient savaient comment la manipuler. En tout cas, je crois qu'une petite visite s'impose. Que diriez-vous d'un voyage en enfer, Peabody ?

— J'en meurs d'envie, marmonna celle-ci sans aucune conviction.

— Ça tombe bien, répliqua Eve en se levant.

A cet instant, Feeney fit irruption dans son bureau, mal rasé et avec son air des mauvais jours.

— Depuis quand un inspecteur de la Criminelle se charge-t-il des accidents de la route ? demanda-t-il sans préambule.

— Feeney ?

— C'était ma filleule. Tu ne m'as même pas appelé. Je l'ai appris par le journal télévisé !

— Assieds-toi.

Quand elle lui toucha le bras, il se dégagea d'un geste brusque.

— Tout ce que je veux, c'est une réponse, Dallas.

— Peabody, laissez-nous.

Elle referma la porte derrière son équipière.

— Je suis navrée, Feeney. J'ignorais que tu étais son parrain. J'ai prévenu sa mère à cinq heures ce matin. Je pensais qu'elle informerait le reste de la famille.

— Brenda est sous sédatif. Comment crois-tu qu'on se sente quand on perd son père et sa fille dans la même semaine ? Jamie n'a que seize ans. Le temps qu'il appelle un docteur, calme sa mère et prévienne Sally, je le savais déjà par la télé. Bon Dieu, ce n'était qu'une gamine ! Il pivota vers la fenêtre et malmena sa tignasse rousse.

— Quand elle était petite, je lui faisais faire des tours sur mon dos et je lui donnais des bonbons en cachette.

— Assieds-toi, je t'en prie. Tu n'aurais pas dû venir, c'est ton jour de repos.

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas m'asseoir ! s'emporta-t-il en se retournant vers Eve.

Au prix d'un grand effort, il retrouva un semblant de sang-froid. Il fouilla son regard d'un air inquisiteur.

— Je veux une réponse, Dallas. Pourquoi t'occupes-tu de l'accident d'Alice ?

— Peabody en a été témoin, commença-t-elle, consciente de ne pouvoir se permettre la moindre hésitation. C'était son soir de repos et en rentrant chez elle, elle a assisté à l'accident. Elle m'a aussitôt appelée. Je lui ai dit de prévenir une équipe de secours et de boucler un périmètre de sécurité. Comme elle était bouleversée, j'ai préféré me rendre sur place. Je pensais que ce serait plus facile si c'était moi qui prévenais la famille, ajouta-t-elle avec un haussement d'épaules, honteuse de mentir à un vieil ami. C'était le moins que je pouvais faire. Pour Frank.

— C'est tout ?

A aucun moment, Feeney ne l'avait quittée des yeux.

— Evidemment. Qu'est-ce que tu imagines ? Écoute, je viens juste

d'avoir le rapport de toxicologie. Elle n'avait rien pris, ni drogue, ni alcool. Peut-être était-elle toujours bouleversée à cause de Frank. Il se peut qu'elle n'ait pas vu ce taxi. Avec le brouillard et la pluie, il n'y avait pas de visibilité.

— Ce salaud allait trop vite, hein ?

— Non, il respectait la limitation. Il n'avait jamais eu aucun problème et les tests toxicologiques pratiqués sur place se sont avérés négatifs. Alice a surgi devant son taxi et il n'a rien pu faire. Il n'est pas en cause, Feeney. Personne n'est en cause.

— Je veux parler à Peabody.

— Laisse-lui un peu de temps, objecta Eve, rongée par la culpabilité. Elle est encore sous le choc.

Feeney laissa échapper un profond soupir.

— Tu boucleras cette enquête et tu me transmettras toutes les conclusions? Je peux te faire confiance ?

— Je vais faire de mon mieux, Feeney. Je te le promets.

Il hocha la tête avec tristesse.

— D'accord. Désolé d'avoir douté de toi. Je suis un peu déboussolé.

— Ne t'en fais pas.

Après une hésitation, elle posa une main sur son bras.

— Tu devrais rentrer. Tu as besoin de repos. Sur le seuil de la porte, il se retourna.

— C'était un ange, tu sais, Dallas.

Dès qu'il eut refermé la porte, Eve s'affaissa dans son fauteuil, la gorge serrée par la peine et la culpabilité. Dans un sursaut de colère, elle se leva d'un bond et prit son sac. Cette Selina Cross n'avait qu'à bien se tenir.

— Comment comptez-vous l'aborder? demanda Peabody quand elles se garèrent devant un immeuble ancien et élégant d'un vieux quartier du centre.

— Manière directe. Je veux que cette femme sache qu'Alice s'est confiée à moi. Si elle a un tant soit peu de cervelle, elle saura que je ne détiens rien de solide contre elle, mais ça lui donnera au moins à réfléchir.

Eve descendit de voiture et leva les yeux vers l'immeuble imposant orné de gargouilles grimaçantes.

— Enregistrez tout, Peabody, et ouvrez l'œil. Vous me donnerez vos impressions.

Peabody fixa l'enregistreur sur son uniforme sans quitter des yeux la plus haute fenêtre de l'immeuble, un grand hublot orné de motifs complexes.

— Je vais vous en donner une pas plus tard que maintenant. Regardez cette fenêtre là-haut. Encore un pentagramme inversé. Un symbole

satanique. Et ces gargouilles ne me paraissent pas très amicales, ajouta-t-elle avec un pâle sourire. Si vous voulez mon avis, elles ont l'air... affamées.

— Je veux vos impressions, pas vos fantasmes, Peabody, bougonna Eve qui s'approcha de l'écran de sécurité.

— Veuillez décliner votre identité et la raison de votre visite, fit la voix métallique et monocorde d'un droïde.

— Lieutenant Eve Dallas et son équipière, police de New York, répondit Eve en tendant son insigne. Nous désirons voir Selina Cross.

— Êtes-vous attendues ?

— Notre visite ne la surprendra pas.

— Un moment.

Tandis qu'elles patientaient, Eve observa les alentours. C'était une avenue très passante, mais la plupart des piétons empruntaient le trottoir d'en face, et beaucoup d'entre eux jetaient des regards méfiants dans leur direction. Fait étrange, il n'y avait pas un seul marchand ambulant en vue.

— Vous êtes autorisées à entrer, lieutenant. Veuillez vous rendre à l'ascenseur un. Il est déjà programmé.

Le voyant de la caméra dissimulée dans un renfoncement passa du rouge au vert et la lourde grille de la porte d'entrée s'ouvrit dans un cliquetis de serrure.

— Que de précautions pour un simple immeuble d'habitation ! fit remarquer Peabody qui s'efforça de refouler l'appréhension qui lui nouait l'estomac et entra à la suite d'Eve.

La décoration du hall était dominée par un rouge oppressant, jusqu'à la moquette sur laquelle ondulait le dessin d'un hideux serpent à deux têtes. De ses yeux luisants couleur or, il observait avec un intérêt évident un personnage tout de noir vêtu trancher la gorge d'un agneau blanc avec un long couteau à lame recourbée.

— Très artistique, commenta Eve, un sourcil levé, tandis que Peabody prenait soin de contourner le serpent. Eh bien, Peabody, vous craignez que la moquette vous morde les orteils ?

La jeune femme la suivit dans l'ascenseur en jetant un regard méfiant par-dessus son épaule.

— On n'est jamais trop prudent. Je déteste ces bestioles. J'ai toujours eu une phobie des serpents.

L'intérieur de la cabine était entièrement tapissé de miroirs noirs. Sûrement truffé de caméras, songea Eve, tandis que l'ascenseur s'élevait sans un bruit. Les portes s'ouvrirent sur un vestibule spacieux dallé de marbre noir. Deux canapés tendus de velours rouge flanquaient une arche, arborant des accoudoirs sculptés en forme de loups aux crocs menaçants. Un arrangement floral émergeait d'un pot en forme de hure de sanglier.

— Aconit, belladone, digitale, pavot, expliqua Peabody à voix basse. Ma mère s'intéresse à la botanique. Croyez-moi, il ne s'agit pas de classiques plantes d'intérieur.

— Le classique est si ennuyeux, ne pensez-vous pas?

Tout sourires, Selina Cross se tenait sous l'arche de marbre, visiblement ravie de les avoir prises au dépourvu. Avec sa longue robe noire moulante dont l'ourlet frôlait le dallage et ses pieds nus aux ongles rouge écarlate, on aurait dit une actrice posant pour un photographe. Une actrice de film d'horreur. Son teint blême rappelait celui d'un vampire et le rouge grenat de ses lèvres d'une finesse presque cruelle évoquait le sang frais. Ses yeux verts luisaient tels ceux d'un félin au milieu d'un visage fin et inquiétant qu'on n'aurait pu qualifier de beau, mais qui dégageait un charme sinistre. Ses longs cheveux noirs et raides tombaient de chaque côté de son visage jusqu'à la taille.

— Lieutenant Dallas et agent Peabody, n'est-ce pas? Entrez, je vous prie, lieutenant Dallas. Quelle visite intéressante par une aussi morne journée! ajouta-t-elle, levant une main ornée de bagues aux cinq doigts auxquels était glissée une fine chaîne d'argent qui formait un motif cabalistique sur le dos de sa main.

— Êtes-vous seule, mademoiselle Cross? Cela nous simplifierait la tâche de parler aussi à votre compagnon.

— Oh, quel dommage! fit-elle en se retournant dans un bruissement de soie, Alban est occupé ce matin !

Elle les précéda dans une pièce immense décorée d'une profusion de meubles plus tarabiscotés et inquiétants les uns que les autres.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-elle avec un geste théâtral de la main. Puis-je vous offrir un rafraîchissement ?

— Nous nous en passerons.

Selina Cross prit place sur un sofa tout en courbes dont le dossier représentait une hure de sanglier et déroula un de ses longs bras avec ostentation sur l'accoudoir orné de griffes puissantes. Faute de mieux, Eve se résigna à s'asseoir dans un fauteuil à tête de chien de meute.

— Pas même un café? C'est pourtant votre boisson favorite, n'est-ce pas ?

Elle haussa les épaules et passa un index négligent sur le pentagramme tatoué au-dessus de son sourcil gauche.

— Comme il vous plaira. Que puis-je pour vous ?

— Alice Lingstrom est morte tôt ce matin.

— Oui, je suis au courant, répondit Selina Cross sans se départir de son sourire aimable comme s'il s'agissait d'une banale conversation de salon.

Je pourrais vous dire que j'ai assisté à... l'accident grâce à mon miroir magique, mais je doute que vous le croiriez. Bien évidemment, je ne

suis pas du genre à dédaigner la technologie et il m'arrive de regarder les informations à la télévision. J'ai appris son décès tôt ce matin.

— Vous la connaissiez, n'est-ce pas ?

— Elle a été mon élève pendant un temps. Une élève décevante, d'ailleurs. Je sais qu'Alice s'est plainte de mon... enseignement auprès de vous.

— Si vous voulez dire qu'elle m'a raconté avoir été droguée, violée et témoin d'un meurtre atroce, alors oui, elle s'est plainte auprès de moi.

— De la drogue, du sexe, un meurtre atroce... répéta Selina avec un rire grave et ronronnant. Quelle imagination débordante avait notre petite Alice ! Dommage qu'elle ne l'ait pas utilisée à bon escient ! Et vous, lieutenant Dallas, avez-vous de l'imagination ?

Elle fit une brusque torsion de poignet de sa main aux chaînettes. Dans le petit foyer de marbre, des flammes jaillirent sous les bûches.

Peabody sursauta et poussa un petit cri. Sans y prêter attention, Eve et Selina Cross continuèrent de se toiser sans ciller.

— Il fait un peu chaud pour faire du feu, non ? Et il est tôt pour une séance de prestidigitation, ironisa Eve avec un sourire en coin.

— J'aime la chaleur. Vous avez d'excellents nerfs, lieutenant.

— Et aucune sympathie pour les escrocs, dealers et assassins d'enfants.

— Suis-je tout cela ?

Sans se départir de son sourire, Selina tapota le dossier du sofa de ses longs ongles écarlates.

— Si ça vous amuse, prouvez-le, lâcha-t-elle sèchement devant le silence d'Eve.

— Je m'y emploie, n'ayez crainte. Où vous trouviez-vous la nuit dernière entre une heure et trois heures du matin ?

— Ici même, dans la salle rituelle. Avec Alban et un jeune initié du nom de Lobar. Nous avons pratiqué une cérémonie sexuelle privée de minuit à l'aube. Lobar est jeune et d'un... enthousiasme débordant.

— Je veux leur parler.

— Lobar travaille tous les soirs à mon club entre vingt et vingt-trois heures. Quant à Alban, je ne contrôle pas son emploi du temps, mais il traîne la plupart des nuits ici ou au club. Comme vous le constatez, lieutenant, vous perdez votre temps. J'aurais difficilement pu me trouver ici en compagnie de deux hommes très... entrepreneurs et pousser cette pauvre Alice à la mort. Cela tiendrait de la magie.

— De la magie ? Vous ne m'avez guère convaincue de vos talents, ironisa Eve, lançant un regard narquois à la flambée qui crépitait dans la cheminée. Tout au plus de l'illusionnisme, de la poudre aux yeux. Avec vos tours de passe-passe, vous pouvez tout juste prétendre à une licence de prestidigiteur de rue pour deux mille *crédits* par an.

Les muscles de Selina frémirent. Elle se pencha en avant, le regard brûlant comme la braise.

— Je suis grande prêtresse du Prince des Ténèbres et je possède des pouvoirs dont vous n'avez nulle idée. Nous sommes légion, lieutenant Dallas.

Ah, enfin un mouvement d'humeur! songea Eve avec satisfaction. Et une fierté à fleur de peau.

— Vous ne m'impressionnez pas, mademoiselle Cross. Pas comme certaines petites gamines de dix-huit ans. Lequel de vos sbires a terrorisé Alice Lingstrom la nuit dernière par vidéocom ?

— Je ne comprends rien à vos propos. Et vous commencez à me lasser.

— La plume noire sur le rebord de la fenêtre était un détail subtil. Une fausse plume d'ailleurs, mais

Alice ne pouvait faire la différence, n'est-ce pas? Avez-vous un faible pour les animaux de compagnie droïdes, mademoiselle Cross ?

Selina Cross passa une main paresseuse dans sa longue chevelure d'ébène.

— Je n'ai aucun faible pour les animaux quels qu'ils soient.

— Non ? Pas même les chats et les corbeaux ?

— Quelle banalité...

— Alice semblait persuadée que vous possédez un don, disons, de métamorphose. Pourriez-vous nous faire une démonstration de ce petit talent ?

Les ongles de Selina reprirent leur tapotement agacé.

— Je ne suis pas ici pour vous distraire, ni pour me laisser humilier par votre esprit étroit.

— Distraire? Est-ce que vous avez «distrain» Alice Lingstrom en la tourmentant au point qu'elle se jette sous les roues d'un taxi? Quelle menace pouvait-elle donc représenter à vos yeux pour que vous la harceliez ainsi ?

— Elle ne représentait rien d'autre qu'un déplorable échec dans mon œuvre de prosélytisme.

— Vous avez vendu de la drogue à Frank Wojinski. Si le changement brutal de cap déstabilisa Selina

Cross, elle n'en laissa rien paraître. Les commissures de ses lèvres rouge sang se relevèrent en un rictus narquois.

— Vous paraissez bien sûre de vous, lieutenant. Si c'était la vérité, nous n'aurions pas cette discussion chez moi, mais dans vos locaux. Je détiens une licence d'herboriste et suis donc habilitée à négocier certaines substances. Toutes parfaitement légales.

— Cultivez-vous vos herbes ici ?

— En effet, et je distille mes potions et remèdes.

— J'aimerais jeter un coup d'œil à votre officine.

— Pour ça, il vous faudrait un mandat. Et vous savez comme moi que vous n'avez pas matière à vous en faire délivrer un.

— C'est sans doute la raison pour laquelle Frank Wojinski ne s'est pas

embarrassé d'un mandat, rétorqua Eve qui se leva posément, le regard plongé dans celui de Selina Cross. Votre boule de cristal ne vous l'a pas dit ? Pourtant, il est venu ici même dans cet appartement. Il a laissé Un rapport.

Selina Cross bondit du sofa.

— Fadaïses ! Vous n'aviez rien. Rien du tout. La première fois qu'il a tenté de me suivre, je l'ai tout de suite repéré. Esprit lent, mauvais réflexes. L'âge sans doute... En tout cas, cet homme n'est jamais entré chez moi. Il ne vous a rien dit de son vivant et ne risque plus de parler maintenant.

— Non ? Il est pourtant possible de faire parler les morts, mademoiselle Cross. C'est justement mon métier.

— Alice n'était qu'une gamine stupide qui s'imaginait pouvoir flirter avec les forces des ténèbres et puis retourner tranquillement à sa pathétique magie blanche et à sa petite famille bien rangée. Elle a payé le prix de son ignorance et de sa lâcheté. Mais je n'y suis pour rien. Je n'ai rien de plus à ajouter.

— Nous nous en contenterons pour l'instant. Vous venez, Peabody? Votre feu s'éteint, fit-elle remarquer d'un air innocent en s'avançant vers l'arche. Bientôt il ne sera plus qu'un pauvre tas de cendres.

Les mâchoires crispées, Selina ne broncha pas. Mais dès que les deux policiers furent dans l'ascenseur, elle laissa éclater une rage démentielle. Aussitôt un panneau lambrissé coulisssa et un homme émergea du passage, blond et élancé. Son torse nu était luisant et musclé. Le tatouage dessiné à l'emplacement de son cœur représentait un bouc cornu. Pour tout vêtement, il portait un peignoir de soie noire négligemment resserré à la taille par un cordonnet couleur argent.

— Alban!

Selina courut vers lui et se jeta à son cou.

— Je suis là, mon amour, dit-il d'une voix réconfortante en lui caressant les cheveux d'une main ornée d'une large bague en argent sur laquelle était ciselé un pentagramme inversé. Calme-toi, tu vas déséquilibrer tes chakras.

Elle éclata en sanglots et lui frappa le torse de toutes ses forces à deux poings tel un enfant capricieux en proie à une crise de colère.

— Je me fous de mes chakras! Je déteste cette garce ! Elle va payer, crois-moi !

Avec un soupir, Alban la laissa tempêter. A grand renfort de jurons, Selina entreprit de briser tout ce qui lui tombait sous la main. D'expérience, il savait que l'orage passerait plus vite s'il n'intervenait pas.

— Je veux que cette traînée meure, Alban ! Qu'elle souffre mille morts, qu'elle crie pitié! Qu'elle se torde de douleur et se vide de son sang ! Cette garce a osé m'insulter, me défier ! Elle m'a ri au nez !

— Elle n'a aucune foi, Selina.

Épuisée comme toujours après un accès de fureur, Selina s'effondra sur le sofa.

— J'ai toujours détesté les flics.

— Je sais, répondit Alban qui prit une longue bouteille effilée et versa un liquide épais et trouble dans un calice. Je crois qu'il faut se méfier d'elle. Elle paraît très sûre de son fait. Mais nous trouverons bien une punition à sa mesure, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en lui tendant le calice.

Un sourire triomphant illumina le visage blême de Selina Cross. Elle but le breuvage à petites gorgées gourmandes.

— Tu ne crois pas si bien dire. Une punition très spéciale. Dans son cas, le Maître appréciera que nous fassions preuve... d'inventivité.

Rejetant la tête en arrière, elle rit à gorge déployée.

— Nous allons la convertir, n'est-ce pas, Alban ? Elle vida le calice d'un trait et se laissa envahir par l'agréable brouillard qui apaisa ses émotions confuses.

— Viens, murmura-t-elle, le regard luisant de concupiscence.

Elle s'allongea lascivement sur le sol.

— Prends-moi de force. Fais-moi mal.

— Avec plaisir.

Alban déchira sa robe et abattit sa large main de toutes ses forces sur son corps dénudé. Puis il la prit sans ménagement sur le tapis écarlate. Au moment de l'orgasme, elle tourna la tête vers lui, planta ses dents dans la chair de son épaule et suçà son sang avec délectation. Puis il s'allongea auprès d'elle.

— Nous allons organiser une cérémonie dès ce soir, murmura-t-elle, assouvie, couverte d'ecchymoses et de griffures. Rassemble toute la congrégation pour une messe noire. Nous avons besoin de puissance, Alban. C'est une ennemie de taille. Et elle a juré notre perte.

— Elle ne peut rien contre nous, la rassura Alban qui lui caressa la joue et déposa un baiser sur sa lèvre ensanglantée. Mais tu as raison. Nous allons rassembler la congrégation, histoire de donner au lieutenant Dallas une distraction ou deux qui l'aideront à oublier la petite Alice.

L'excitation envahit à nouveau Selina. Elle roula sur Alban et le chevaucha.

— Qui va mourir ?

Alban la pénétra avec fougue et soupira d'extase quand il la sentit se crispier avec délices entre ses bras.

— A toi de choisir, mon amour.

— Vous l'avez vraiment fait enrager, dit Peabody qui s'efforça d'ignorer son dos moite.

Eve démarra comme une flèche.

— C'était le but du jeu et je recommencerai avec grand plaisir. Cette femme a un ego démesuré. Comment a-t-elle pu croire une seconde que nous tomberions dans le panneau avec un truc aussi ringard que le feu ? Quelle bonne blague !

— Quelle bonne blague, en effet ! répéta Peabody sans conviction.

Eve glissa un regard en coin à son adjointe, bien décidée à la taquiner un peu.

— Tant que nous y sommes, allons donc voir à quoi ressemble cette Isis. Dans sa boutique, vous trouverez sûrement un talisman ou des herbes magiques, poursuivit-elle avec un sérieux imperturbable. Histoire de conjurer le mauvais sort.

— Vous ne croyez pas si bien dire, répondit Peabody qui se trémoussa sur son fauteuil, mal à l'aise.

Elle préférait passer pour une imbécile plutôt que de risquer un sortilège ou une malédiction.

— Après notre visite à Isis, on s'achètera une pizza. Avec beaucoup d'ail.

— L'ail, c'est contre les vampires.

— Oh, alors je demanderai à Connors de me prêter deux de ses pistolets anciens ! Avec des balles en argent.

Peabody leva les yeux au ciel, mi-agacée, mi-amusée.

— Ça, c'est contre les loups-garous. Si nous devons affronter Selina Cross, il va falloir faire des progrès.

— Et contre les sorciers, quelle est la parade ?

— Je l'ignore, admit Peabody avec plus de gravité qu'elle ne l'aurait voulu, mais nous le découvrirons bien assez tôt, ne vous inquiétez pas.

Chapitre 6

Eve avait horreur du shopping. Le lèche-vitrines et les catalogues électroniques, très peu pour elle. Elle évitait autant que possible les magasins de Manhattan et frissonnait à la seule pensée de se rendre dans une des galeries marchandes aériennes qui fleurissaient au-dessus de la ville. Comparée à d'autres boutiques, Quête Spirituelle était tolérable, se dit-elle en poussant la porte vitrée. Les boules de cristal et les tarots, les statues et les innombrables bougies la laissaient indifférente, mais le tout était présenté avec goût. La musique d'ambiance était douce et reposante, tel un murmure de ruisseau. Grâce à une disposition judicieuse de spots, les cristaux et les prismes accrochaient les rayons du soleil, créant d'élégants arcs-en-ciel. Et il flottait dans la boutique une discrète senteur de forêt.

Isis Paige était l'exact opposé de Selina Cross, nota-t-elle, tandis que celle-ci venait à leur rencontre. Avec ses longues boucles de bohémienne d'un roux flamboyant, ses yeux ronds et noirs, ses pommettes saillantes et ses courbes voluptueuses, elle avait des allures d'amazone exotique. Le ton miel de sa peau dénotait des origines métissées, ses traits étaient vigoureux et marqués. Elle devait mesurer près d'un mètre quatre-vingts et portait une longue robe d'un blanc éblouissant resserrée à la taille par une ceinture ornée de pierres brutes. Des anneaux d'or s'enroulaient autour de son bras, du coude jusqu'à l'épaule, et ses mains longues et fines arboraient plusieurs bagues à chaque doigt. Elle esquissa un sourire triste.

— Bienvenue, lieutenant Dallas, fit-elle d'une voix au timbre grave, teintée d'un fort accent.

Levant un sourcil intrigué, Eve lui montra son insigne. Cette femme la connaissait déjà ? A force, on devait lire son métier sur son visage. Et puis elle apparaissait souvent dans les médias en compagnie de Connors.

— Vous êtes bien Isis Paige ?

— En effet. Vous désirez me parler. Excusez-moi. Elle alla à la porte. Elle se déplace avec grâce, observa Eve. Une grâce de gazelle. Elle tourna un panonceau à l'ancienne écrit à la main, tira le store sur la porte vitrée et rabattit le loquet. Quand elle se retourna, son regard était intense, ses lèvres pincées.

— Vous apportez l'ombre dans ma lumière. Quelle puanteur ! Cette Selina Cross se cramponne, ajouta-t-elle devant les sourcils froncés d'Eve. Un moment.

Elle alluma des bougies et des cônes d'encens.

— Pour purifier et protéger. Vous possédez vos propres ombres,

lieutenant Dallas, ajouta-t-elle avec un sourire fugace.

— Je suis venue au sujet d'Alice.

— Oui, je sais. Et vous trouvez ma vitrine ridicule. Je ne m'en offusque pas. Asseyez-vous, je vous en prie.

Elle désigna un coin de la boutique où deux fauteuils flanquaient une table ronde gravée de symboles mystérieux.

— Je vais vous chercher un autre fauteuil dans l'arrière-boutique, dit-elle en souriant à Peabody.

— Pas de problème, je peux rester debout, répondit la jeune femme, laissant errer son regard ici ou là avec envie sur les étagères bien garnies.

— Je vous en prie, jetez un coup d'œil, insista Isis.

— Nous ne sommes pas venues faire du shopping, intervint Eve qui s'assit en foudroyant son adjointe du regard. Quand avez-vous vu Alice ou parlé avec elle pour la dernière fois ?

— La nuit de sa mort.

— A quelle heure ?

— Aux environs de deux heures du matin, je crois. Elle était déjà morte.

— Vous l'avez vue *après* sa mort ?

— Son esprit est venu jusqu'à moi. Vous trouvez ça stupide, je sais. C'est pourtant la vérité. J'étais endormie. Soudain je me suis réveillée en sursaut et elle était là, debout près de mon lit. J'ai su aussitôt que nous l'avions perdue. Son âme est en peine, elle ne trouve pas le repos. Isis prit une pierre lisse et rose sur la table et la tritura entre ses doigts, les yeux embués de larmes.

— Malgré ma foi, j'ai toutes les peines du monde à accepter sa mort. Elle était si jeune, si brillante. Je l'aimais comme une sœur. Mais je n'ai pas pu la sauver. Pas dans cette vie. Son esprit renaîtra. Je sais que nous nous rencontrerons à nouveau.

— Pour l'instant, concentrons-nous sur cette vie et cette mort, marmonna Eve avec agacement.

Isis refoula ses larmes et parvint à esquisser un sourire fugitif.

— Comme vous devez trouver tout cela ennuyeux, lieutenant Dallas ! Votre esprit est si rationnel. Mais je veux vous aider. Pour Alice. Pour moi. Peut-être même pour vous. Je vous ai reconnue, vous savez.

— C'est ce que j'avais cru comprendre.

— Non, vous vous méprenez. Je veux parler d'une autre époque et d'un autre lieu. La dernière fois que j'ai vu Alice vivante, poursuivit-elle sans transition en étendant ses mains sur la table, c'était à la veillée funèbre de son grand-père. Elle s'accablait de reproches, était déterminée à se racheter. Elle s'était égarée, mais son cœur était fort et pur.

— Vous connaissez Selina Cross ? Le regard d'Isis se durcit.

— Il nous est arrivé de nous rencontrer.

— Dans cette vie ?

— Dans cette vie... et d'autres, répondit Isis, amusée par le ton ironique d'Eve. Elle ne représente aucune menace pour moi, mais n'en est pas moins dangereuse. Elle séduit les âmes faibles et troublées.

— Elle prétend posséder des pouvoirs...

— Laissez-moi rire !

— Alors nous sommes d'accord. Pourquoi aurait-elle voulu nuire à Alice ?

— Parce qu'elle se délectait de ce jeu cruel du chat et de la souris. Sa culpabilité est indéniable, même si vous allez avoir beaucoup de difficultés à la prouver. Mais vous ne renoncerez pas, répondit Isis, les yeux plongés dans ceux d'Eve avec une intensité déroutante. Selina sera surprise et exaspérée par votre ténacité, votre force. La mort vous révolte et celle d'une jeune fille comme Alice vous déchire le cœur. Vous vous souvenez trop bien, mais par bribes. Vous n'êtes pas née Eve Dallas, mais vous l'êtes maintenant. Il devait mourir, lieutenant Dallas. C'était nécessaire.

— Arrêtez!

— Pourquoi votre passé devrait-il vous hanter? poursuivit Isis, le souffle court et rauque, les yeux écarquillés. Quel autre choix aviez-vous? Vous avez perdu votre innocence, mais la force qui vous habite fait de vous un être d'exception. C'est le lot de certains d'entre nous. Un loup, un sanglier, une lame en argent... Faites confiance au loup, tuez le sanglier et vous vivrez.

Soudain, elle cligna des yeux et son regard se voila. Comme hébétée, elle pressa ses doigts contre ses tempes.

— Je suis navrée. Je n'avais pas l'intention... (Elle laissa échapper un gémissement et ferma les yeux.) Une violente migraine. Excusez-moi un instant.

Isis se leva d'un pas mal assuré et se hâta dans l'arrière-boutique.

— Cette femme est bizarre, lieutenant. Vous savez de quoi elle parlait ?

Il devait mourir, c'était nécessaire... Son père. Eve réprima un frisson. Une pièce froide, une nuit sombre et un couteau sanglant dans la main d'une enfant au comble de la terreur et du désespoir.

— Je n'ai pas compris un traître mot à son charabia, mentit-elle, exaspérée de sentir ses paumes moites. Décidément, ces farfelus s'imaginent nous impressionner avec leurs prétendus pouvoirs.

— J'ai été élève à l'institut Kijinsky de Prague, dit Isis en franchissant le seuil. Mes capacités psychiques y ont fait l'objet d'études. (Elle posa une petite coupe sur la table et esquissa un sourire, soulagée de sentir la migraine refluer.) Mon don de médium a été prouvé. Pour ceux qui ont besoin de preuves. Mais veuillez accepter mes excuses, lieutenant

Dallas. Je n'avais pas l'intention de me laisser aller de la sorte. Il est très rare que je ne puisse me contrôler. (Elle vint se rasseoir et étala les plis de sa robe avec grâce.) Je n'aime pas fureter ainsi sans retenue dans l'esprit d'autrui. C'est un phénomène très douloureux, ajouta-t-elle en se massant doucement les tempes. Que puis-je faire pour vous aider?

— Que savez-vous de Selina Cross? demanda Eve qui se promit de se renseigner avec précision sur Isis.

— Cette femme n'a ni conscience, ni morale. Vous utiliseriez sans doute le terme sociopathe, mais je le trouve trop faible et trop... propre pour la décrire. Je préfère celui plus parlant de créature diabolique.

— Et Alban?

— Je ne sais presque rien de lui, sauf qu'il la suit comme un petit toutou. J'imagine qu'il est son amant et qu'il lui est d'une quelconque utilité. Sinon, elle s'en serait déjà... débarrassée.

— Et son club ?

Isis esquissa un vague sourire.

— Je ne fréquente pas ce genre d'établissement.

— Mais vous le connaissez ?

— Des rumeurs circulent, répondit Isis avec un haussement d'épaules. Cérémonies occultes, messes noires, viols, sacrifices humains... (Elle soupira.) Mais on entend aussi ce genre de discours sur les Wiccans, vous savez. Les gens sont si ignorants.

— Alice prétendait avoir été témoin de l'assassinat d'un enfant.

— Je sais et je la crois. Elle n'aurait pu inventer une horreur pareille. Un soir, elle est venue me voir, paniquée. Elle était en état de choc. J'ai fait ce que j'ai pu pour elle.

— Comme par exemple l'encourager à rapporter les faits à la police ?

Isis releva le menton et affronta le regard glacial d'Eve.

— C'était à elle de décider. Moi, je me suis préoccupée de sa survie spirituelle. L'enfant était mort. J'espérais épargner ce sort à Alice. (Elle baissa la tête et ses yeux s'embuèrent de larmes.) Et j'ai échoué. Si vous saviez comme je regrette de ne pas avoir agi autrement... Peut-être était-ce par fierté. (Elle releva les yeux vers Eve.) La fierté est un terrible miroir aux alouettes. Je me suis imaginé posséder assez de sagesse, de force. Demandez-moi ce que vous voulez, lieutenant Dallas. J'essaierai de vous aider dans la mesure de mes pouvoirs.

— Selina nous a fait l'honneur d'une petite démonstration de ses talents, répondit Eve. Mon adjointe a été très impressionnée.

— Elle m'a prise au dépourvu, marmonna Peabody qui lança un regard méfiant à Isis.

A leur stupéfaction, Isis rejeta sa flamboyante chevelure en arrière et rit à gorge déployée.

— Qu'attendez-vous donc de moi ? Que je fasse tourner les tables ? Que je déchaîne les éléments ? A quoi bon ? Vous n'y croiriez pas. Par contre, une de nos cérémonies vous intéresserait peut-être. La prochaine a lieu à la fin de la semaine prochaine. Vous pourriez y assister.

— J'y réfléchirai.

— Je vous sens ironique, lieutenant Dallas. Pourtant je vois à votre doigt un symbole de protection.

— Pardon?

— La gravure de votre alliance, poursuivit Isis qui lui prit la main avec son sourire tranquille. C'est du gaélique, une formule ancestrale qui sert à conjurer le mauvais sort.

Stupéfaite, Eve examina son alliance en or finement ciselée.

Isis leva un sourcil amusé.

— A ce que je vois, vous l'ignoriez. Est-ce pourtant si surprenant ? Votre mari a des origines celtiques et entend vous protéger des risques inhérents à votre dangereux métier. C'est le symbole de son amour que vous portez au doigt, lieutenant.

Eve se leva avec impatience.

— Je préfère les faits aux superstitions.

— Vous serez la bienvenue à notre cérémonie. Connors aussi. Ainsi bien sûr que votre équipière, ajouta-t-elle en souriant à Peabody. Je vais vous faire un cadeau.

— Le règlement l'interdit, objecta Eve.

Isis disparut derrière un comptoir et en sortit un petit bol transparent à grand bec.

— Dans ce cas, vous accepterez peut-être d'acheter ceci. Après tout, en fermant la boutique, j'ai peut-être perdu des clients. Vingt *crédits*.

Eve sortit des *crédits* de sa poche.

— C'est quoi ?

— Un bol à soucis. Vous y placez toutes vos préoccupations, vos peines de la journée. Puis vous le rangez dans un coin et vous pouvez dormir tranquille.

— Formidable ! ironisa Eve qui posa la somme sur le comptoir pendant qu'Isis enveloppait le bol dans un papier de soie mauve.

Pour une fois, Eve rentra tôt. Elle allait se plonger dans ses dossiers dans le calme feutré de son bureau, se promit-elle en se garant devant le perron. Comme à son habitude, Summerset se contenterait de l'ignorer avec une moue dédaigneuse, Elle aurait au moins deux heures de tranquillité, le temps d'interroger l'ordinateur sur Isis Paige et de contacter le secrétariat de Mira pour un rendez-vous. Il serait intéressant d'avoir l'avis d'une psychanalyste sur des personnages aussi étranges que Selina Cross et cette Isis.

Ses projets s'envolèrent en fumée à peine eut-elle ouvert la porte d'entrée. Une musique tonitruante ébranlait la maison, jaillissant du salon du rez-de-chaussée telles des explosions nucléaires en chaîne. Elle plaqua ses mains contre ses oreilles et s'avança vers la porte. Quand elle parvint sur le seuil, elle manqua de vaciller sous un raz de marée de décibels discordants. Ses cris n'émurent ni la télécommande vocale, ni l'unique occupante de la pièce. Vautrée sur le canapé en cuir, vêtue d'une minirobe rouge magenta fluo coordonnée aux boucles en spirale qui jaillissaient de sa tête, Mavis Free-stone dormait à poings fermés.

— Non, mais je rêve, bougonna Eve, ébahie. Elle se précipita sur la chaîne et, en désespoir de cause, martela les commandes manuelles.

— Stop ! Stop ! Stop ! ! !

Le chaos s'arrêta net. Elle poussa un soupir de soulagement. Les yeux de Mavis s'ouvrirent comme mus par un ressort.

— Eh, salut ! Ça va ?

— Quoi ?

Eve secoua la tête pour essayer de chasser les sifflements suraigus qui lui transperçaient les tympans.

— Cool, hein ? C'est un nouveau groupe. Ça s'appelle *Apocalypse*. Plutôt honnête.

— Quoi ? répéta Eve, encore sonnée.

Avec un gloussement, Mavis étira son corps de nymphe de tout son long et bondit jusqu'au meuble sculpté en acajou massif qui renfermait le bar.

— On dirait que tu as besoin d'un verre, Dallas. J'ai dû faire un somme. J'ai quelques nuits blanches derrière moi. Je voulais te parler... d'un truc.

— Tes lèvres bougent. Tu me parles ?

— N'exagère pas. Le volume était loin d'être à fond. Tiens, bois ça. Summerset m'a dit que je pouvais t'attendre ici. Il ignorait quand tu rentrerais.

Pour d'obscurs raisons qui échappaient à Eve, le majordome guindé semblait avoir un faible pour Mavis.

— Il est sûrement dans son repaire à composer une ode en l'honneur de tes jambes.

— Eh, il y a rien de sexuel entre nous. Il m'aime bien, c'est tout, répondit Mavis qui trinqua avec son amie. Connors est là ?

— Avec ce boucan ? ricana Eve. Devine.

— Bon, ça tombe bien. C'est à toi que je veux parler.

Elle s'assit, tourna et retourna son verre entre ses doigts et demeura silencieuse.

— Quel est le problème ? Tu t'es disputée avec Leonardo ou quoi ?

— Non, non. On ne peut pas se disputer avec Leonardo. Il est trop

chou. Il est à Milan pour quelques jours. Un contrat à négocier.

— Pourquoi ne l'as-tu pas accompagné ?

Eve s'assit à son tour et croisa ses bottes sur la luxueuse table basse.

— J'ai mon boulot au Down and Dirty. Je n'ai pas voulu laisser tomber Crack. Après tout, c'est lui qui a payé ma caution.

Eve se laissa aller avec délices contre le dossier confortable du fauteuil.

— Hmm, je ne pensais pas que tu travaillerais là aussi longtemps. Pas avec un contrat de disque en poche.

— Euh, oui, justement, le contrat. Tu sais, après avoir découvert que Jesse m'exploitait, je n'imaginais pas que la maquette que j'avais enregistrée avec lui aurait une suite.

— C'était génial, Mavis. Brillant, unique. Voilà pourquoi tu as décroché ce contrat.

— C'est vrai? (Elle se redressa sur le canapé, agitant ses boucles folles. J'ai découvert un truc aujourd'hui. Figure-toi que la maison de disques chez qui j'ai signé appartient à devine qui...

— Non ? Connors ?

— Eh oui, Connors.

Mavis avala une grande gorgée et se mit à arpenter la pièce à grands pas nerveux.

— Je sais que notre amitié remonte à un bout de temps, Dallas, et j'apprécie que tu aies mis Connors dans le coup, mais ça ne me va pas. Je suis venue te remercier... (Elle se détourna et une lueur tragique passa dans ses yeux argent...)... et te dire que je vais refuser l'offre.

Eve pinça les lèvres.

— Mavis, je ne comprends pas de quoi tu parles.

— C'est sa maison d'enregistrement, je te dis. Eclectic, ça s'appelle. Ils produisent tout, du classique aux trucs les plus décapants. C'est *la* maison d'enregistrement, le méga-truc. Voilà pourquoi j'ai sauté au plafond avec ce contrat.

Eclectic, *la* maison d'enregistrement, songea Eve. C'était Connors tout craché.

— Je ne suis au courant de rien, Mavis. Et je ne lui ai rien demandé.

Mavis cligna des yeux et s'assit lentement sur l'accoudoir du fauteuil.

— C'est vrai?

— Puisque je te le dis. Et Connors ne m'en a pas parlé. A mon avis, si sa maison d'enregistrement te propose un contrat, c'est parce que lui ou les types qui travaillent pour lui ont jugé que tu en valais la peine.

Mavis se tut un moment, déboussolée. Elle s'était résolue à ce sacrifice, refusant de tirer parti de son amitié avec Eve. Maintenant, elle ne savait plus que penser.

— Il a peut-être tout arrangé. Un genre de faveur personnelle.

Eve secoua la tête avec conviction.

— Pour Connors, les affaires sont les affaires. A mon avis, il pense que tu vas l'enrichir. Et si c'est une faveur qu'il te fait, ce dont je doute fortement, eh bien, il ne te reste plus qu'à lui prouver que tu es à la hauteur.

Mavis laissa échapper un long soupir. Puis un sourire radieux illumina son visage.

— Tu vas voir, je vais faire un malheur. Vous pourriez peut-être passer ce soir au Down and Dirty. J'ai quelques nouvelles chansons et Connors pourrait juger par lui-même de son investissement.

— Ce soir, je ne peux pas. Je vais à L'Athame. Pour le boulot.

Mavis fit une grimace.

— Tu connais ?

— Juste de réputation. Et je peux te dire qu'elle est en dessous de zéro. Un endroit peu fréquentable.

— Dis-moi, Mavis, tu crois à la magie ? Incantations, sortilèges, télépathie, ce genre de trucs ?

Mavis pencha la tête sur le côté.

— Complètement bidon.

— Décidément, tu me surprendras toujours.

J'imaginai que tu étais à fond dans ce genre de bizarreries.

— Un moment, j'ai été guide spirituel. Je me faisais appeler Ariel, la réincarnation d'une reine des fées. Tu serais étonnée du nombre de gens qui me payaient pour que je contacte leurs proches disparus ou que je leur prédise l'avenir.

En démonstration, elle rejeta la tête en arrière. Ses paupières palpitèrent et sa bouche s'affaissa. Avec lenteur, elle leva les bras, les paumes vers le plafond.

— Je sens une présence, une présence puissante, commença-t-elle d'une voix rauque teintée d'un léger accent slave. Une âme en peine, une âme égarée... Des forces maléfiques œuvrent contre vous. Elles vous guettent dans l'ombre, prêtes à vous nuire. Méfiez-vous.

Elle laissa retomber les bras avec un sourire ironique.

— A ce moment-là, tu demandes au gogo une preuve de confiance. Tu lui dis de glisser, disons, mille *crédits* en liquide dans une enveloppe et de la sceller avec cette cire spéciale que tu leur vends. Tu inventes une histoire de rituel magique par une nuit sans lune dans une clairière secrète où tu vas enterrer l'enveloppe. Et tu lui assures qu'à la prochaine pleine lune, il pourra récupérer l'enveloppe et les forces du mal seront vaincues.

— Et les gens acceptent ?

— Bon, tu rallonges un peu la sauce, tu essaies de te renseigner un peu à l'avance sur la personne. Mais en gros, oui, c'est tout. Les gens sont prêts à gober n'importe quoi.

— Pourquoi ?

— Parce que la vie est vraiment trop nulle.

La vie est vraiment trop nulle... Sans doute parfois, songea Eve en se promenant dans le parc après avoir raccompagné Mavis sur le perron. Comme la sienne pendant de longues années. Et maintenant, elle vivait dans une luxueuse maison de maître avec un homme adorable qui l'aimait, qui l'avait épousée. Le bonheur... Un bonheur si parfait qu'il lui arrivait parfois d'avoir du mal à y croire.

Eve avait l'habitude des rues et des trottoirs, des embouteillages, des navettes aériennes bondées. Mais le pouvoir de Connors sur l'espace l'étonnait toujours. La maison était entourée d'un immense parc entretenu avec soin, tranquille et luxuriant avec ses arbres centenaires au feuillage d'automne flamboyant. Au-dessus de sa tête, seuls quelques rares véhicules traversaient le ciel, ne provoquant qu'un discret bourdonnement. Connors ne tolérait pas de maxibus cahotants ni de navettes touristiques bondées au-dessus de sa propriété. Derrière les grilles, au-delà du mur d'enceinte, commençait le monde qu'elle connaissait si bien. Un monde noir et peu reluisant. Ici, elle pouvait l'oublier pendant un court moment. Oublier New York et sa violence. Et son arrogance pourtant si envoûtante. Ce soir, elle avait besoin de silence et d'air pur.

Tandis qu'elle foulait à pas lents l'herbe épaisse et verdoyante, elle repensa avec inquiétude à l'alliance qu'elle portait au doigt et à ses étranges symboles. Elle se dirigea vers le pignon nord de la maison où se dressait une charmante tonnelle en fer forgé ouvragé. La vigne vierge s'enroulait autour de son armature délicate et retombait en cascades de fleurs d'un rouge flamboyant. C'était ici que Connors et elle avaient échangé leurs vœux. Encore une cérémonie, encore un rite immuable, songea-t-elle en s'asseyant sous la tonnelle.

— Tu communies avec la nature? Ce n'est pas dans tes habitudes.

Connors était arrivé sans bruit derrière elle. Si silencieusement que le cœur d'Eve fit un bond. Il s'assit auprès d'elle.

— J'ai sans doute passé trop de temps enfermée aujourd'hui, répondit-elle avec un sourire.

Il lui tendit une fleur rouge. Elle la fit tourner entre ses doigts et la contempla un long moment avant de lever les yeux vers lui. Il était allongé dans l'herbe, appuyé sur les coudes, jambes tendues et chevilles croisées. Son regard langoureux et les effluves musqués et masculins de son after-shave éveillèrent en elle de délicieuses sensations.

— Ta journée a été bonne ? demanda-t-elle, refoulant un frémissement de désir.

— Disons que nous aurons du pain sur la table pour encore un jour ou deux.

D'un geste vif qu'elle aurait dû prévoir, il l'attira entre ses bras, la

renversa sur lui et captura ses lèvres en un baiser brûlant.

— Arrête, Connors!

Elle eut beau se tortiller et se débattre, il lui maintint les poignets comme dans un étau et la fit rouler sous lui.

— Voilà, j'arrête, murmura-t-il d'une voix chaude, un peu rauque.

D'une bouche avide, il entreprit de butiner sa gorge avec une avidité sensuelle qui alluma en elle un ardent brasier.

— J'ai à te parler!

— D'accord, parle-moi pendant que je te déshabille. Tiens, tu portes encore ton arme? Tu veux abattre du gibier dans le parc ou quoi ?

— Cesse de plaisanter, j'ai à te parler, répéta-t-elle sans aucune conviction en bloquant la main habile qui s'insinuait sous sa chemise.

— Et moi, j'ai envie de te faire l'amour. Voyons qui va l'emporter.

Vaincue d'avance, Eve ferma les yeux et se laissa bercer par le chant du soir des oiseaux et le bruissement des feuilles sèches dans le murmure du vent. Les caresses habiles de Connors sur sa peau étaient comme un miracle qui chassait toute la laideur et la souffrance d'un monde qu'elle connaissait trop bien, loin là-bas, à l'extérieur... Décontenancée par la force de son propre désir, elle s'abandonna corps et âme à la passion qui les dévorait... et le laissa gagner. Une fois de plus.

— On dirait que je me suis laissé séduire, murmura Eve plus tard, enlaçant Connors avec tendresse.

Il se blottit contre elle et enfouit son visage dans le creux de son cou.

— Hum...

— En fait, je ne voulais pas te vexer, c'est tout.

— Merci. Tu as supporté nos ardents ébats avec beaucoup de stoïcisme.

— C'est l'entraînement. Un flic doit savoir rester stoïque.

Il tendit la main vers l'herbe et ramassa son insigne.

— Vous avez perdu quelque chose, lieutenant. Elle se mit à rire et lui assena une tape sur les fesses.

— Pousse-toi, tu pèses une tonne.

— Continue de me parler gentiment comme ça et Dieu sait ce qui pourrait se produire.

Il roula sur le flanc avec nonchalance. Le ciel était passé d'un bleu laiteux au gris clair.

— Je meurs de faim. Tu m'as distrain et maintenant, l'heure du repas est passée.

— Le dîner va attendre encore un peu, dit Eve qui se redressa et se rhabilla. Tu as eu ce que tu voulais. Maintenant c'est mon tour. Nous avons à parler.

— Nous pourrions parler pendant le dîner... (Il soupira devant son regard glacial.) Ou bien ici, après tout. Un problème ? s'enquit-il,

effleurant du pouce la fossette de son menton.

— Disons... quelques questions.

— Vas-y, je t'écoute.

— Pour commencer... (elle s'interrompt et soupira devant le spectacle qu'il offrait, lascivement étendu sur l'herbe avec son air de gros matou repu) rhabille-toi, tu veux, ou c'est toi qui vas me distraire, dit-elle en lui tendant sa chemise avec une brusquerie qui le fit sourire. Mavis m'attendait quand je suis rentrée.

— Pourquoi n'est-elle pas restée? s'enquit Connors qui enfila sa chemise avec un froncement de sourcils en découvrant les traînées verdâtres et terreuses qui la maculaient.

— Elle travaille ce soir au Down and Dirty. Connors, pourquoi ne m'avais-tu pas dit que tu es propriétaire d'Eclectic ?

— Ce n'est pas un secret, répondit-il en lui tendant l'étui de son arme. Juste une affaire parmi d'autres.

— Ne joue pas au plus fin avec moi. Eclectic a proposé un contrat à Mavis.

— Oui, je sais.

Il voulut dégager une mèche de son front. Elle repoussa sa main avec impatience.

— Je sais que tu sais. Tu aurais quand même pu me prévenir. Je suis tombée des nues avec ses questions.

— Quelles questions? Il s'agit d'un contrat standard. J'imagine qu'elle le fera relire par un agent, mais...

— L'as-tu fait pour moi? l'interrompt-elle, les yeux rivés sur les siens.

— Fait quoi ?

Eve crispa les mâchoires.

— Proposer ce contrat à Mavis.

Il pencha la tête sur le côté avec un petit sourire narquois.

— Tu veux abandonner la police pour devenir agent artistique ?

— Si tu te trouves drôle... Bien sûr que non. Je...

— Alors ça n'a rien à voir avec toi.

— Ne me fais pas croire que tu aimes la musique de Mavis.

— Je ne suis pas sûr que « musique » soit le mot qui convienne.

Eve lui planta un index vengeur sur le torse.

— Mais je suis persuadé que son talent va se vendre. Eclectic n'est pas une entreprise à vocation philanthropique.

Elle pianota sur son genou d'un air dubitatif.

— Tu ne serais pas en train de me mener en bateau par hasard ? Tu en serais tout à fait capable.

— Oh que oui ! répondit-il avec un sourire satisfait. Mais je ne plaisante jamais avec les affaires. Tu devrais le savoir. De toute façon, le contrat est signé. C'est tout?

— Non, mais merci quand même, répliqua-t-elle en lui plaquant un

baiser sur la joue.

— Pas de quoi.

— Ce soir, je vais à L'Athame. J'ai quelqu'un à interroger et...

Elle vit ses mâchoires se crispier.

— Ce club a une réputation très sulfureuse, tenta-t-il de protester.

— ... j'aimerais que tu m'accompagnes.

Elle eut du mal à s'empêcher de rire devant sa mine ébahie.

— Tu veux que je t'assiste dans une enquête ? De ton plein gré ?

— D'abord, je pense que tu pourras m'être utile et puis ça nous évite de perdre du temps en palabres inutiles. Tu serais venu de toute façon.

Il la tira par la main pour la relever.

— Quel fin stratège tu es ! Bon, j'accepte, mais seulement après le dîner. J'ai déjà sauté le déjeuner.

— Dernière question... Pourquoi as-tu fait graver un symbole en gaélique sur mon alliance ?

— Pardon ? fit-il, impassible.

Mais l'infime lueur de surprise au fond de ses yeux bleus n'échappa pas à Eve.

— Non, cette fois tu ne m'auras pas. Tu sais exactement de quoi je parle. C'est du gaélique et j'en ai appris la signification aujourd'hui.

— Je vois.

Coincé. Tentant une dérobade qu'il savait vouée à l'échec, il lui prit la main et fit mine de détailler la bague.

— Belle gravure...

— N'essaie pas de noyer le poisson, Connors. Tu y crois, c'est ça ? Tu crois à toutes ces sornettes de magie ?

— Là n'est pas la question... Eve fronça les sourcils.

— Tu rougis.

Son visage s'éclaircit de surprise et d'amusement.

— Rien ne t'embarrasse d'habitude. Et là, tu ne sais plus où te mettre. C'est bizarre et un peu... attendrissant.

— Que vas-tu donc imaginer ? Je ne suis pas embarrassé. (Mortifié, corrigea-t-il intérieurement.) Ce n'est pas si facile à exprimer, voilà tout. Dans ton métier, tu risques ta vie tous les jours et moi, je t'aime, Eve. Tu es ce qui compte le plus au monde dans ma vie. Cette bague est juste ma contribution bien dérisoire à ta protection. Notre petit secret à tous les deux, expliqua-t-il, effleurant l'alliance avec son pouce.

— C'est adorable, Connors. Sincèrement. Mais tu ne crois quand même pas sérieusement à toutes ces balivernes ?

Il leva les yeux vers elle et son regard parut étinceler dans la pénombre du crépuscule. Un regard de loup, songea Eve. Et c'était à un loup qu'Isis lui avait dit d'accorder sa confiance, se rappela-t-elle avec incrédulité.

— On voit que tu n'as jamais assisté à une danse de géants, que tu n'as pas passé la main sur les symboles d'Ogham creusés dans le tronc d'un arbre pétrifié par le temps ou entendu les murmures des âmes qui résonnent dans la brume flottant sur la lande sacrée.

Eve secoua la tête, abasourdie.

— C'est du folklore irlandais ?

— Tu as décidément trop les pieds sur terre, Eve chérie, répondit-il en l'enlaçant avec tendresse par les épaules. J'ai eu une vie, disons, plus sinieuse. Je tiens à toi et je ne néglige rien pour te protéger. (Il lui prit la main et porta l'alliance à ses lèvres.) Simple mesure de précaution.

— J'espère au moins que tu n'as pas une pièce secrète où tu dances nu en marmonnant des incantations ?

Un pétilllement amusé s'alluma dans le regard de Connors.

— Si, mais je l'ai transformée en bureau. Plus pratique.

— Bonne initiative. Bon, on va manger ?

— Dieu merci, enfin des paroles raisonnables ! Il prit Eve par la main et l'entraîna vers la maison.

Chapitre 7

Un seul regard suffit à Eve pour être convaincue qu'elle aurait préféré passer la soirée dans un bouge glauque aux relents acres d'alcool et de sueur plutôt qu'à L'Athame. Dépravation. Ce fut le premier mot qui lui vint à l'esprit. Une dépravation dissimulée sous une épaisse couche de laque haute brillance.

Des loges en verre fumé et à armature de chrome surplombaient le niveau principal autour duquel elles pivotaient lentement, offrant à leurs occupants une vue plongeante sur la piste de danse. Le bar central se divisait en cinq branches prises d'assaut par des clients perchés sur de hauts tabourets arborant des formes anatomiques démesurées.

Les murs tapissés de miroirs teintés de noir réfléchissaient les flots rouge sang que crachaient les rangées de spots. Parmi les tables noires qui flanquaient la piste de danse, certaines étaient isolées dans des box aux vitres fumées derrière lesquelles des couples en pleine action divertissaient le public.

Sur la scène surélevée, un groupe d'échevelés assenait à l'assistance de la musique hardrock. Eve se demanda ce que Mavis aurait pensé de leurs visages peinturlurés, de leurs torses tatoués et de leurs coquilles en cuir noir agrémentées de pointes en argent. Son amie se serait sûrement extasiée.

— On monte, décida-t-elle. Histoire d'avoir une vue d'ensemble. C'est quoi, cette odeur?

Connors monta à ses côtés sur l'escalier roulant.

— Un subtil bouquet d'encens et de transpiration, je dirais.

— Non, il y a autre chose. Comme une odeur métallique... Du sang! C'est ça. Du sang frais.

Il l'avait remarquée aussi.

— Dans les endroits décadents comme celui-ci, ils en diffusent dans la ventilation. Pour l'atmosphère.

— Charmant.

Ils atteignirent le niveau deux. Ici, ni tables, ni chaises, mais des piles de coussins et d'épais tapis où pouvaient se vautrer les clients en sirotant leur cocktail. Certains étaient appuyés contre la rambarde en chrome ouvragé, à l'affût, se dit Eve, d'un ou d'une partenaire qui accepterait de se laisser entraîner dans l'un des salons privés. Il y en avait une douzaine à ce niveau, tous protégés par de lourdes portes noires arborant des plaques chromées aux noms très évocateurs: Perdition, Léviathan, Enfer et Damnation...

Sous ses yeux, un homme au regard embrumé par l'alcool entreprit

d'embrasser les jambes de sa compagne à grand renfort de bruits de succion. Il remonta le long de ses cuisses et glissa sa main sous sa jupe ultracourte, tandis qu'elle gloussait. Légalement, elle aurait pu les coffrer tous les deux pour atteinte à la pudeur dans un lieu public.

— A quoi bon ? lui murmura Connors à l'oreille, lisant dans ses pensées. Tu as plus intéressant à faire qu'à coincer un couple d'excités. Au moment où l'homme ouvrait la braguette en velcro de son pantalon large en toile bleue, un jeune homme séduisant avec une longue crinière blonde et des épaules nues aux muscles luisants s'agenouilla auprès du couple affairé. Ce qu'il leur dit fit glousser de plus belle la femme qui l'agrippa pour l'embrasser goulûment sur les lèvres.

— Viens, mon chéri. On va bien s'amuser à trois. Le videur se dégagea avec tact et entraîna le couple titubant derrière une porte étroite. Connors pencha la tête vers Eve avec la mine vaguement désabusée de celui que l'ambiance n'amuse guère.

— Eh hop, embarqués en douceur, lui murmura-t-il à l'oreille. Ils ajoutent le prix d'un salon privé sur la note et tout le monde est content.

Il y eut des éclats de rire. Puis le videur ressortit et ferma la porte avec soin.

— Le prix d'un salon privé dans un club comme celui-ci doit faire mal au portefeuille; répondit Eve qui parcourut l'assistance du regard. Tous les âges étaient représentés. Parmi les plus jeunes, certains étaient à coup sûr entrés grâce à de fausses cartes d'identité. Mais ce qui la frappait surtout, c'était l'évidente richesse de la clientèle.

— Plutôt huppé comme club, fit-elle remarquer à Connors. Regarde un peu ces vêtements et ces bijoux. Et j'ai repéré au moins cinq compagnes accréditées haut de gamme.

— J'en ai compté une bonne dizaine.

— Et une douzaine de videurs armés de paralyseurs miniatures.

— Là, nous sommes d'accord.

Il glissa un bras autour de sa taille et l'entraîna jusqu'à la rambarde. En contrebas, la piste de danse était prise d'assaut. Les corps se frottaient les uns aux autres avec une sensualité très suggestive au rythme martelé de la musique assourdissante. Le spectacle avait commencé. Les deux choristes avaient été liées par des lanières de cuir à des chaînes en argent. La masse compacte des danseurs se pressait vers la scène. Un homme fut choisi dans le public. On l'invita à déshabiller les deux femmes. Sous leurs robes légères, elles ne portaient que des étoiles étincelantes sur la pointe des seins et le pubis. Il entreprit de les enduire d'huile sous les encouragements du public, tandis que les deux choristes se tortillaient et criaient grâce.

— Ça frôle le délit, bougonna Eve, écoeurée.

— Ce n'est qu'un spectacle, répondit Connors, tandis que l'homme

fouettait la première choriste avec un martinet aux lanières de velours. Ils s'arrangent toujours pour rester dans le cadre de la loi.

— Ces simulacres d'avilissement encouragent le passage à l'acte, objecta Eve qui crispa les mâchoires quand un membre du groupe commença à fesser la deuxième des choristes qui chantaient toujours avec ferveur. Nous sommes censés avoir dépassé ce stade de l'exploitation des femmes. Que viennent donc chercher ces gens ici ? C'est répugnant.

— Des frissons. Les plus bas et les plus vils, répondit Connors qui caressa la base de sa nuque d'une main réconfortante.

Elle savait ce que c'était que d'être attachée, humiliée. Il n'y avait rien d'artistique ni de divertissant là-dedans.

— Ne regarde pas, Eve.

— Comment une femme peut-elle accepter de se laisser avilir ainsi ? Pourquoi est-ce qu'elle ne lui balance pas un bon coup de pied où je pense ?

— Elle est différente de toi, murmura Connors qui l'embrassa sur le front et l'entraîna fermement.

Ils durent jouer des coudes pour se frayer un passage à travers la foule qui se massait contre la rambarde et firent un tour rapide à l'étage supérieur. Eve le trouva encore plus décadent. Les clients étaient assis en tenue de soirée à des tables où étincelaient l'argenterie et les verres de cristal. Tout en dînant, ils regardaient la vidéo de leur choix sur des écrans individuels : film hard, rites sataniques ou le spectacle du rez-de-chaussée. Une femme presque nue sous une robe noire arachnéenne s'avança vers eux d'un pas feutré.

— Bienvenue au restaurant du Maître. Avez-vous réservé ?

Trop, c'est trop, se dit Eve qui lui fourra son insigne sous le nez.

— C'est quoi votre spécialité ? Rites sadomasos sur canapé ?

— Notre menu ne propose rien d'autre que des mets et des vins très raffinés, lieutenant, répondit l'hôtesse avec assurance après un léger sursaut à la vue de l'insigne. Nous respectons strictement la législation. Si vous désirez parler à la propriétaire...

— C'est déjà fait. Je veux voir un certain Lobar. Où puis-je le trouver ?

— Il ne travaille pas à cet étage.

Avec habileté et discrétion, l'hôtesse les entraîna jusqu'à l'escalier.

— Si vous voulez bien retourner au rez-de-chaussée, nous allons vous trouver une table. Je vous envoie Lobar.

Eve détailla la jeune femme séduisante qui devait avoir dans les vingt-cinq ans.

— Ce spectacle odieux ne vous dérange pas ? demanda-t-elle, désignant du menton un des écrans où une femme nue hurlait et se débattait tandis qu'on l'attachait sur un autel de marbre. Comment pouvez-vous accepter ça ?

L'hôtesse jeta un regard méprisant à l'insigne d'Eve et esquissa un sourire narquois.

— Et vous, ça ne vous dérange pas d'être flic ? se contenta-t-elle de répliquer avant de s'éloigner de son pas feutré.

— Cet endroit commence à me porter sur les nerfs, glissa Eve à Connors, tandis qu'ils regagnaient le rez-de-chaussée. Il faut que je me calme.

A peine descendus de l'escalier, ils se retrouvèrent nez à nez avec un jeune homme aux yeux rouge vif.

Par ici. Votre table vous attend, dit-il avec un sourire mielleux qui dévoila une dentition étincelante et des canines aiguisées en crocs acérés.

Il les précéda jusqu'à un box privé. Sa longue chevelure noire qui descendait jusqu'à ses reins était agrémentée de pointes rouges qui évoquaient des flammèches.

— Je suis Lobar, dit-il avec un nouveau sourire carnassier. Je vous attendais.

Sans ses dents de vampire et ses yeux de démon, il n'aurait pas été laid. Mais là, Eve avait l'impression d'être en face d'un grand dadais déguisé en diabolin pour Halloween. S'il avait l'âge légal, c'était certainement très récent. Son torse était maigrichon et imberbe, ses bras minces comme ceux d'une fille. D'instinct, elle sut cependant que ce type était dangereux. Au fond de ses yeux rouges couvait un feu cruel qui lui ôtait toute parcelle d'innocence.

Il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Je me commande à boire. C'est vous qui payez, dit-il à Eve. Je prends sur mon temps de travail.

Il pressa une série de boutons sur le menu électronique.

— Vous avez une pièce d'identité, Lobar ?

Il retroussa les lèvres en un rictus goguenard et lui tendit ses paumes.

— Pas sur moi.

— Quel est votre patronyme légal ?

Son sourire s'évanouit et il afficha soudain la mine boudeuse d'un gamin capricieux.

— C'est Lobar et rien d'autre. Rien ne m'oblige à répondre à vos questions.

Eve attendit que le cocktail commandé émerge de l'appareil. Décidément, il veut nous en mettre plein la vue, songea-t-elle devant le lourd calice en verre sablé qui contenait un breuvage d'un gris trouble et fumant.

— Que savez-vous d'Alice Lingstrom ?

— Pas grand-chose, à part que c'était une idiote, répondit-il, sirotant son cocktail. Elle a traîné ici un moment et a fini par rentrer chez maman en pleurnichant. Ça ne m'a pas dérangé. Le Maître n'aime pas

les faibles.

— Le Maître ?

Lobar but une gorgée avec lenteur et sourit de toutes ses dents.

— Satan, répondit-il avec délectation.

— Vous croyez à Satan ?

— Evidemment. (Il se pencha en avant et glissa vers Eve une main arborant de longs ongles laqués de noir.) Et il croit en vous.

— Attention, murmura Connors, vous êtes trop jeune et trop stupide pour perdre une main.

Lobar ricana mais, prudent, retira sa main.

— Votre chien de garde ? lança-t-il à Eve. Votre riche toutou. Nous savons qui vous êtes, ajouta-t-il, fixant ses yeux rouges sur Connors. Et alors? Ici, vous n'avez aucun pouvoir. Pas plus que votre chienne de flic.

— Je ne suis la chienne de personne, répliqua Eve d'une voix égale, jetant un regard de mise en garde à Connors qui commençait à bouillir. Quant à mes pouvoirs, j'ai celui de vous emmener au Central et de vous cuisiner en salle d'interrogatoire. (Avec un sourire, elle laissa glisser son regard sur le torse de Lobar percé d'anneaux en argent à chaque mamelon.) Ça ferait bien rigoler les collègues. Mignon, hein, Connors ?

— Pas mal, dans le genre apprenti démon. Vous devez avoir un dentiste très... intéressant.

Il sortit une cigarette et l'alluma.

— J'en veux bien une aussi, dit Lobar.

Avec un haussement d'épaules, Connors glissa une cigarette sur la table. Lobar la prit et attendit. Connors ne put s'empêcher de sourire.

— Vous voulez du feu? Désolé, je croyais que vous feriez jaillir une flamme du bout de vos doigts.

— Je garde mes pouvoirs pour les initiés, rétorqua Lobar qui se pencha en avant et tira sur sa cigarette, tandis que Connors lui présentait son briquet. Écoutez, vous voulez des renseignements sur Alice Lingstrom et je ne peux pas vous aider. C'était pas mon type. Trop coincée, toujours à poser des questions. Je l'ai sautée une ou deux fois, mais pendant des cérémonies collectives. Rien de personnel.

— Et la nuit de sa mort ? demanda Eve. Lobar exhala la fumée et inspira une longue bouffée.

— Pas vue. J'étais occupé. Une cérémonie privée avec Selina et Alban. Des rites sexuels jusqu'à l'aube.

— Vous êtes restés ensemble toute la nuit ? Personne n'est sorti, même pour quelques minutes?

Il haussa ses épaules maigrichonnes.

— C'est l'avantage de l'amour à trois. Pas de temps mort, répondit-il avec un regard suggestif sur les seins d'Eve. Vous voulez essayer?

— Vous n'allez quand même pas racoler un flic, Lobar. Et puis j'aime les hommes, pas les gamins maigrichons déguisés pour le carnaval. Qui a appelé Alice ? Qui l'a terrorisée avec ces chants macabres ?

— Je ne comprends rien à ce que vous racontez, bougonna-t-il avec sa mine boudeuse de gosse vexé. Alice n'était rien. Tout le monde s'en foutait.

— Pas son grand-père.

— Il est mort, à ce que j'ai entendu, dit-il avec un pétilllement involontaire dans le regard. Un vieux schnock de flic. Toute la journée le cul sur sa chaise. Aucun intérêt pour moi.

— Assez pour savoir qu'il était flic, insista Eve. Un flic dans un bureau. Comment saviez-vous ça, Lobar ?

Réalisant son erreur, il écrasa sa cigarette à petits coups rageurs.

— Quelqu'un en aura parlé. (Il dévoila ses canines effilées dans un large sourire.) Sans doute Alice pendant que je la sautais.

Eve ricana.

— Elle s'ennuyait tant que ça ? Pas très glorieux pour vos performances sexuelles !

Il s'empara rageusement de son verre.

— J'ai dû l'entendre quelque part, d'accord ? Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? De toute façon, il était vieux.

— L'aviez-vous déjà vu ? Ici ?

— Ici, ça défile. Je ne me souviens pas de tous les vieux schnocks qui passent. C'est bondé tous les soirs. Comment voudriez-vous que je sache qui entre ? Selina m'a engagé comme videur, pas comme physionomiste.

— L'Athame m'a tout l'air d'une boîte qui tourne. Selina trafique toujours ? Elle vous en vend ?

Il lui glissa un regard rusé.

— Je puise ma puissance dans ma foi. Pas besoin de came.

— Avez-vous déjà participé à un sacrifice humain ? Avez-vous déjà égorgé un enfant pour votre maître, Lobar ?

Il vida son verre d'un trait.

— Ça, c'est une hallucination de non-initié. Les gens comme vous aiment faire passer les satanistes pour des monstres.

— Les gens comme nous sont vraiment pleins de préjugés, intervint Connors avec un sourire narquois. Il faut être aveugle pour ne pas voir que vous êtes simplement... très pieux.

— Écoutez, la liberté de religion existe dans ce pays. Vous voulez nous faire avaler votre Dieu ? Eh bien, nous le vomissons. Lui et toute sa sale engeance de faibles et de pleurnichards. Nous régnerons en enfer ! (Il se leva d'un bond.) Je n'ai plus rien à dire.

— Libre à vous, répondit Eve d'une voix calme, les yeux plongés dans les siens. Mais réfléchissez à tout ça, Lobar. Des gens sont morts et ce

n'est pas fini. Vous pourriez très bien être le prochain sur la liste.

Ses lèvres tremblèrent, mais il se ressaisit.

— Et pourquoi pas vous ? rétorqua-t-il avec force. Il tourna les talons et sortit en claquant la porte.

— Charmant garçon, commenta Connors. Je suis sûr qu'il serait tout à fait à sa place en enfer.

— Il y court peut-être tout droit, répondit Eve qui subtilisa le verre vide et le fit disparaître dans son sac. Je veux savoir d'où sort ce type. Je vérifierai ses empreintes.

Connors se leva et lui prit le bras.

— D'accord, mais après une bonne douche. Cet endroit laisse sur la peau une désagréable impression de saleté poisseuse.

— Bobby Allen Mathias, lut Eve à l'écran. Dix-huit ans le mois dernier. Né à Kansas City, Kansas. Fils de Jonathan et d'Elaine Mathias, tous deux prêcheurs baptistes.

— Un fils de prêcheurs ? fit Connors. Dans un milieu aussi rigide, les enfants se rebellent très souvent. Ça semble être le cas du cher petit Bobby.

— Délinquant dès son plus jeune âge, poursuivit Eve. Quatre fugues avant treize ans, menus larcins, effractions, agressions. A quatorze ans, après une folle équipée dans une voiture volée et une inculpation pour vol qualifié, ses parents l'ont rejeté. Il a été placé dans une institution fédérale d'où il a été renvoyé après une tentative de viol sur une enseignante. Il a fini en maison de correction.

— Un ange, ce Bobby, murmura Connors. Je comprends maintenant pourquoi j'avais envie d'arracher ses affreux petits yeux rouges. Ils n'arrêtaient pas de s'égarer sur tes seins,

— Profil psychiatrique sans surprise, continua Eve. Tendances sociopathiques, sautes d'humeur imprévisibles, pulsions violentes incontrôlables. Profond ressentiment à l'égard de ses parents et des représentants de l'autorité, des femmes en particulier. Ressentiment mêlé de crainte. Quotient intellectuel élevé. Forte propension à la violence. Le sujet présente un manque total de conscience morale et un intérêt anormal pour l'occulte.

— Qu'est-ce qu'un fou pareil fait en liberté ? Pourquoi n'est-il pas interné ?

— Parce que c'est la loi. A dix-huit ans, les jeunes délinquants retournent à la vie sociale. Jusqu'à ce qu'il plonge pour un délit d'adulte, il est libre comme l'air et je n'y peux rien, expliqua Eve avec un soupir. Il corrobore l'alibi de Selina pour la nuit où Alice est morte.

— Il a peut-être eu des instructions, suggéra Connors.

— Encore faudrait-il pouvoir le prouver. J'ai son adresse. J'irai le cuisiner chez lui. J'interrogerai les voisins. Il suffirait sans doute de peu pour que le petit Bobby craque.

— Sinon?

— Sinon, on continue à creuser, répondit Eve en se frottant les yeux. Il sait peut-être quelque chose, mais ce n'est pas lui qui tire les ficelles. Il n'est qu'un pion.

— Tu as sans doute raison, commenta Connors en l'embrassant sur le front.

— Il ne l'emportera pas au paradis, si j'ose dire. Tôt ou tard, le naturel reviendra au galop et, là, je l'attendrai au tournant.

— Quel sale boulot tu fais ! plaisanta Connors en réprimant un bâillement.

— La plupart du temps, oui. (Elle regarda pardessus son épaule.) Tu es fatigué ?

— Oui. Je vais me coucher. Tu as besoin de quelque chose ?

— De toi, répondit-elle sans hésitation. Devant le pétilllement qui s'alluma dans les yeux de Connors, Eve sentit ses joues s'empourprer.

— Il est tard et la journée a été longue. Je pensais à quelque chose comme une douche. Pour laver toute cette crasse. (Embarrassée, elle se détourna et fixa l'écran d'un regard dur.) C'est sans doute stupide.

Attendri, Connors lui massa doucement les épaules.

— Ce n'est pas la proposition la plus romantique que tu m'aies faite, mais elle est loin d'être stupide. Déconnexion, ordonna-t-il à l'ordinateur.

L'écran s'éteignit. Connors fit pivoter le fauteuil et prit Eve par les mains.

— Viens te coucher.

— Connors...

Elle lui enlaça le cou avec fougue. Sans qu'elle pût se l'expliquer, cette soirée à L'Athame l'avait profondément déprimée.

— Je t'aime.

Il lui embrassa le menton avec émotion, sachant à quel point Eve avait du mal à exprimer ses sentiments.

— Viens te coucher, murmura-t-il. Et répète-moi encore que tu m'aimes. C'est un mot que j'adore entendre dans ta bouche.

Dissimulés sous de longues tuniques noires et des masques, les membres de la congrégation se rassemblèrent dans la salle de cérémonie où flottait une puissante odeur de sang frais. Les flammes des bougies noires jetaient des ombres mouvantes sur les murs telles des araignées chassant leur proie.

Selina était allongée nue sur l'autel, une bougie noire allumée entre ses cuisses, un bol de sang sacrificiel niché entre ses seins plantureux. L'attente et l'excitation faisaient vibrer son corps tout entier. Elle sourit. Les adeptes étaient nombreux et ils avaient payé le prix fort pour assister à la cérémonie. Leur fortune était sienne désormais. Le

Maître l'avait arrachée à une vie miteuse pour lui offrir le pouvoir et le luxe. C'est sans une hésitation qu'elle avait vendu son âme en échange. Ce soir était un grand soir. La mort serait au rendez-vous. La mort et la puissance que conférait le sang versé. Ils ne se souviendraient de rien. Elle avait ajouté des drogues au vin coupé de sang. Ils obéiraient aveuglément aux volontés du Maître.

Seuls Alban et elle savaient que le Maître avait exigé un sacrifice pour sa protection. Et qu'ils s'apprêtaient à l'exécuter avec allégresse.

Chapitre 8

Agacée par la sonnerie insistante du réveil, Eve roula sur le côté en maugréant.

— Il ne peut pas déjà être l'heure de se lever. Nous venons à peine de nous coucher.

— Ce n'est pas le réveil. C'est l'alarme. Eve se redressa d'un bond.

— Quoi ? *Notre* alarme ?

Déjà debout en train d'enfiler son pantalon, Connors répondit par un grognement. Instinctivement, Eve s'empara de son arme, puis de ses vêtements.

— Quelqu'un essaie d'entrer ?

— Apparemment, c'est déjà fait, répondit-il d'une voix calme.

Il n'avait pas allumé la lumière et elle distingua sa silhouette dans la clarté de la lune à travers le dôme en verre. Elle reconnut la forme d'un revolver dans sa main.

— Connors, range cette arme ! C'est illégal ! Imperturbable, il glissa un chargeur dans le

Glock 9 mm.

— Non.

— Non mais je rêve... (Elle s'empara de son bip et le fourra par habitude dans la poche arrière de son jean.) Tu n'as pas le droit de porter ce revolver. Je dois te le confisquer, c'est mon job.

— Pas question.

Il se dirigea vers la porte. Elle le rattrapa sur le seuil.

— Si tu tires sur un intrus avec cet engin, je vais être forcée de t'arrêter.

— Libre à toi.

Elle l'agrippa par le bras.

— C'est la loi, Connors. Range-le et préviens la police.

— Et s'il s'agissait d'une panne ? Tu ne te sentiras pas un peu ridicule ?

— Rien de ce qui t'appartient ne tombe jamais en panne, marmonna-t-elle.

Il ne put s'empêcher de sourire.

— Merci.

En ouvrant la porte, il se retrouva nez à nez avec Summerset.

— Il semble qu'il y ait un intrus dans la propriété, monsieur.

— Où se situe l'effraction ?

— Section quinze, quadrant sud-ouest.

— Faites un plan vidéo complet et branchez l'alarme de la maison en puissance maximale quand nous serons sortis. Eve et moi allons inspecter le parc. Une chance que je vive avec un flic, conclut-il en

passant distraitement une main sur le dos d'Eve.

Elle baissa les yeux sur le revolver qu'il tenait à la main.

— Nous en reparlerons, siffla-t-elle entre ses dents. Je suis sérieuse.

— Je n'en doute pas une seconde.

Côte à côte, ils descendirent l'escalier monumental. La maison était silencieuse.

— Ils ne sont pas entrés, dit Connors qui s'arrêta près de la porte menant à un vaste patio. L'alarme de la maison n'a pas la même tonalité. Mais ils ont franchi le mur d'enceinte.

— Donc ils peuvent être n'importe où dans le parc.

La lune était presque pleine, mais des nuages épais masquaient ses rayons. Eve scruta l'obscurité, les arbres, les immenses buissons ornementaux. D'excellentes cachettes pour observer sans être vu ou pour tendre une embuscade. Elle n'entendait rien d'autre que le bruissement des feuilles sèches dans la brise.

— Nous allons devoir nous séparer. Par pitié ne fais pas usage de ton arme à moins que ta vie ne soit menacée. La plupart des cambrioleurs ne sont pas armés.

Mais la plupart des cambrioleurs, songèrent-ils tous deux, ne tentaient pas d'exercer leurs talents chez un homme tel que Connors.

— Sois prudente, lui souffla-t-il avant de se fondre dans la nuit.

Eve se dirigea vers l'ouest et commença à quadriller le périmètre. Le silence était presque sinistre. Elle percevait à peine ses propres pas amortis par l'épaisse pelouse. Derrière elle, la maison se dressait dans les ténèbres, une imposante bâtisse de pierre et de verre. Un sourire se dessina sur ses lèvres. Quelle tête ferait un cambrioleur sans méfiance s'il se retrouvait nez à nez avec Summerset.

Parvenue au mur d'enceinte, elle chercha des traces d'effraction. Haut de trois mètres et d'un mètre d'épaisseur, il était équipé d'un dispositif électrique programmé pour envoyer une décharge dissuasive au-dessus de dix kilos. Des caméras de sécurité et des projecteurs étaient installés tous les quatre mètres. Eve étouffa un juron : le mince faisceau lumineux de l'alarme clignotait au rouge. Déconnecté. Arme au poing, Eve longea le mur vers le sud.

A couvert sous les arbres, Connors inspectait silencieusement le parc de son côté. Il avait acheté cette propriété huit ans auparavant, l'avait rénovée et adaptée à ses besoins. Il avait supervisé en personne la conception et l'installation du système de sécurité. C'était sa première maison, le refuge qu'il s'était choisi après tant d'années d'errance et cette intrusion le mettait hors de lui.

La nuit était fraîche et aussi silencieuse qu'un tombeau. Peut-être avait-il simplement affaire à un cambrioleur très audacieux ou inconscient. Ou alors à un adversaire très dangereux. Peut-être un professionnel engagé par un concurrent. Un ennemi... Il ne s'était pas

battu pour arriver là où il était aujourd'hui sans s'en faire quelques-uns au passage.

A moins que la cible ne soit Eve. Elle aussi avait des ennemis. Des ennemis dangereux. Il jeta un regard par-dessus son épaule, hésita. Puis il tenta de se rassurer. Il ne connaissait personne mieux à même de se défendre qu'Eve.

Ce fut cette hésitation, ce besoin instinctif de protéger sa femme qui lui porta chance. Immobile, il discerna un bruit de pas presque imperceptible. Serrant son revolver avec détermination entre ses doigts, il recula dans l'ombre d'un chêne et attendit.

La silhouette se déplaçait lentement, accroupie dans les buissons. Elle se rapprochait. Connors entendit bientôt le souffle d'une respiration saccadée. Malgré l'obscurité, il jugea qu'il s'agissait d'un homme plutôt mince, d'environ un mètre soixante-dix. Il ne vit pas d'arme et afin d'éviter des ennuis à Eve avec sa hiérarchie, il glissa le Glock dans sa poche de pantalon. Lorsque la silhouette fut à sa portée, il bondit, lui enserra la gorge d'un bras et leva un poing serré, anticipant une riposte brutale quand il réalisa que son adversaire était un adolescent.

— Eh, espèce d'enflure, lâchez-moi ou je vous fais la peau !

Un adolescent mal élevé et terrorisé, songea Connors. Il ne lui fallut que quelques secondes d'une lutte inégale pour le plaquer contre un tronc d'arbre.

— Comment es-tu entré ?

Le visage du garçon était blanc comme la craie. Connors l'entendit déglutir avec difficulté. Il cessa de se débattre et tenta une ébauche de sourire.

.— Vous êtes Connors, hein? Plutôt performant, votre système de sécurité.

— C'était ce que je croyais.

Pas un cambrioleur, se dit Connors. Mais ce gamin ne manquait pas de culot.

— Comment l'as-tu neutralisé ?

— Je...

L'adolescent s'arrêta net, les yeux écarquillés.

— Derrière vous !

Connors fit volte-face sans le lâcher.

— Nous tenons notre intrus, lieutenant.

— Je vois.

Eve abaissa son arme.

— Tu as vu ça, Connors? Ce n'est qu'un gosse. C'est... (Elle s'interrompt et plissa les yeux.) Mais je le connais.

— Alors tu pourrais peut-être faire les présentations.

— Tu es Jamie, c'est ça ? Jamie Lingstrom, le frère d'Alice.

— Vous avez l'œil, lieutenant. Et maintenant, vous pourriez peut-être

lui dire d'arrêter de m'étrangler.

— Je ne crois pas, répondit Eve qui rengaina son arme et s'avança vers lui. Explique-moi plutôt ce qui t'a pris d'entrer par effraction dans une propriété privée au beau milieu de la nuit. Tu es le petit-fils d'un flic, bon sang ! C'est un casier de jeune délinquant que tu cherches ?

— Pour l'instant, ce n'est pas moi le problème, lieutenant Dallas. (Il s'efforçait de jouer au dur, mais sa voix tremblait.) Il y a un macchabée qui traîne sur le trottoir devant chez vous.

— Tu as tué quelqu'un, Jamie ? demanda Connors, alarmé.

— Eh, pas de blague ! Il était déjà là à mon arrivée. Jamie tenta de refouler le haut-le-cœur que lui causait le souvenir de cette vision d'horreur.

— Venez, je vais vous montrer.

— Allons-y, fit Eve, méfiante. Mais pas d'entourloupe. N'oublie pas que je suis armée.

— Après tout le mal que je me suis donné pour entrer, ça serait stupide de vouloir fuir, non ? Par ici.

Il avait les jambes en coton et espérait de tout son cœur qu'ils ne remarqueraient pas que ses genoux s'entrechoquaient.

— J'aimerais bien savoir comment tu es entré, insista Connors, tandis qu'ils se dirigeaient vers l'entrée principale. Comment as-tu réussi à court-circuiter le système de sécurité ?

— Je me débrouille en électronique. C'est mon hobby. Vous avez un système très performant. Le meilleur. J'imagine que je n'ai pas déconnecté toutes les alarmes.

Il tourna la tête vers lui avec un pâle sourire.

— Cesse de tourner autour du pot. Comment es-tu entré ?

— Grâce à ça, répondit Jamie qui sortit de sa poche une petite télécommande. C'est un neutralisateur. Je l'ai bricolé moi-même. (Il fronça les sourcils quand Connors lui prit l'appareil de la main.) Quand vous appuyez là, expliqua-t-il en désignant une touche, ça déchiffre étape par étape le programme codé dans les puces et ça le reproduit à l'identique. La procédure prend un peu de temps, mais c'est plutôt efficace.

Connors examina l'appareil, à peine plus gros qu'un des jeux électroniques produits par millions dans ses usines. Le boîtier lui était désagréablement familier.

— Tu as transformé une console de jeux en neutraliseur ? Tout seul ? Et cet engin est venu à bout de mon système d'alarme ?

— Presque, corrigea Jamie avec une lueur d'agacement dans le regard. J'ai dû oublier un truc. Votre système est super. J'aimerais bien y jeter un coup d'œil.

— Tu peux toujours courir, grommela Connors qui fourra l'appareil dans sa poche.

A l'entrée de la propriété, il déconnecta le portail et l'ouvrit manuellement, glissant un regard méfiant à Jamie qui tendait le cou derrière son épaule.

— Très impressionnant, commenta-t-il. Je n'ai pas osé franchir la grille. Alors je suis passé pardessus le mur avec une échelle.

— Une échelle, répéta Connors en fermant les yeux. Et les caméras ?

— Oh, je les ai déconnectées de la rue. Mon appareil a une portée de quinze mètres.

Connors agrippa Jamie par le col.

— Lieutenant, je veux que ce gamin soit puni. Et sévèrement.

— Plus tard. Bon, où est ce prétendu cadavre? Jamie blêmit.

— Par ici, à gauche.

— Reste ici avec lui, Connors. Et ne le lâche pas.

— Aucun risque.

Mais pas question de rester en arrière. Il entraîna Jamie dans la rue, lançant un regard innocent à Eve qui jura entre ses dents et les précéda d'un pas furieux. Elle n'eut pas à aller loin. Le corps était bien en évidence sur le trottoir. Pas beau à voir.

L'homme était nu et lié sur un socle de bois en forme d'étoile. Non, réalisa-t-elle, en forme de pentagramme inversé. Les yeux exorbités semblaient implorer le ciel et sa gorge béante se vidait sur le bitume. Les bras étaient étendus, les jambes écartées en un large V. Le torse n'était plus qu'une bouillie de chair et de sang coagulé avec un trou plus gros que le poing. Eve doutait que le médecin légiste trouve un cœur lors de l'autopsie.

— Lobar, murmura Connors, effaré, masquant le macabre spectacle à l'adolescent qu'il tenait toujours par les poignets.

Eve s'approcha. Celui qui lui avait arraché le cœur lui avait aussi amputé le pénis. Un couteau était planté à travers une feuille de papier dans son sexe mutilé.

ADORATEUR DU MALIN

VA RÔTIR EN ENFER

— Connors, ramène le gamin à l'intérieur, tu veux ? Et débarrasse-toi de ça, ajouta-t-elle avec un regard en direction de l'échelle appuyée contre le mur. Confie-le à Summerset.

Elle se tourna vers lui, le visage grave et impassible. Son visage de flic.

— Pourrais-tu m'apporter ma mallette ?

— Oui. Viens, Jamie.

— Je le connais, fit le garçon en essuyant d'un geste rageur les larmes qui lui embuaient les yeux. C'est un des salauds qui ont tué ma sœur. Je suis bien content que cette pourriture soit crevée.

Sa voix s'était brisée sur ces derniers mots et Connors passa un bras compatissant autour de ses épaules.

— Viens. Laissons le lieutenant faire son travail. Connors lança un

dernier regard à Eve avant de soulever l'échelle et de reconduire Jamie dans la propriété. Les yeux toujours fixés sur le corps, Eve sortit son émetteur.

— Ici lieutenant Eve Dallas. Homicide. Demande assistance.

Elle fournit les renseignements nécessaires, puis rangea l'appareil. Tournant les talons, elle contempla les ombres mouvantes du grand parc au bord de l'avenue tranquille. A l'est, les premières lueurs de l'aube déchiraient le voile de la nuit. Le meurtre était déjà entré dans sa vie bien des fois et ce n'était sûrement pas la dernière. Mais quelqu'un allait payer pour l'avoir fait entrer dans sa propriété. Des bruits de pas la tirèrent de ses sombres réflexions. C'était Connors qui revenait avec sa mallette et sa veste de cuir.

— Il fait frais au petit matin, dit-il en la lui tendant.

— Merci. Comment va Jamie ?

— Summerset et lui se regardent en chiens de faïence.

— Je savais que ce gosse me plaisait. Rentre vite jouer l'arbitre, répondit-elle en vaporisant ses mains et ses bottes d'un film protecteur. J'ai prévenu les renforts.

— Je reste.

Eve s'y attendait. Elle ne prit pas la peine de protester.

— Alors rends-toi utile et filme-moi tout ça. Tu vas me servir d'assistant jusqu'à l'arrivée de Peabody.

Elle sortit sa caméra de sa mallette et la lui tendit.

— Je suis désolée, Connors, dit-elle, pressant ses mains entre les siennes.

— Tu es trop intelligente pour être désolée de quelque chose dont tu n'es pas responsable. Il n'a pas été tué ici, non ?

— Non.

Eve s'agenouilla près du corps.

— C'est sûrement la blessure à la gorge qui a provoqué le décès. Les autres semblent post mortem. L'autopsie l'établira. Or, une jugulaire tranchée, ça saigne toujours beaucoup et, là, il n'y a presque pas de sang. Tu filmes ?

— Oui.

— Victime identifiée comme Robert Mathias, alias Lobar. Sexe masculin, race blanche, dix-huit ans. L'examen préliminaire visuel indique que la mort a été provoquée par une lame effilée ayant tranché la gorge.

Avec rapidité et compétence, elle examina et calibra les autres blessures.

— Un couteau à manche noir sculpté a été laissé dans le corps de la victime au niveau de l'aîne. Il traverse ce qui semble être un message imprimé par ordinateur sur papier recyclé.

Des hurlements stridents de sirènes retentirent dans le lointain.

— Les voilà, dit-elle à Connors. Ils vont arriver d'une minute à l'autre. Il n'y a pas beaucoup de circulation à cette heure-ci. Tu as mis l'échelle en lieu sûr?

— Ne t'inquiète pas.

— Le corps a été attaché par des lanières de cuir à une structure de bois représentant un pentagramme, poursuivit Eve, son enregistreur à la main. La faible quantité de sang indique que la victime a été tuée et mutilée ailleurs, puis transportée sur les lieux. Possibilité d'effraction dans propriété privée par porte de sécurité et mur d'enceinte. Corps découvert à environ quatre heures trente par le lieutenant Eve Dallas et Connors, résidants.

Elle pivota sur ses talons et s'approcha de la première voiture de patrouille qui venait de s'arrêter près du trottoir dans un grincement de pneus.

— Installez immédiatement l'écran de protection et bouclez un périmètre de dix mètres. Je ne veux pas de badauds et encore moins les médias,, compris ?

— Oui, lieutenant.

Les deux policiers en uniforme sortirent en hâte de la voiture et extirpèrent l'écran de protection du coffre.

— Ça va durer un moment, dit-elle à Connors en lui prenant des mains la caméra qu'elle tendit à un autre policier. Tu devrais rentrer jeter un œil sur Jamie. Dis-lui d'appeler sa mère pour la rassurer. Mais ne le quitte pas avant mon retour.

— Je m'en occupe. Je vais annuler mes rendez-vous de la journée.

Elle voulut lui caresser la joue, puis se ravisa, réalisant que ses mains étaient maculées de sang.

— Essaie de l'occuper un peu, histoire de lui changer les idées. Cette affaire sent le soufre, Connors.

— Un meurtre rituel, murmura-t-il. Qui a pu commettre un carnage pareil ?

— J'ai l'impression que le monde de l'occulte ne veut plus me lâcher.

Elle laissa échapper un soupir, puis fronça les sourcils en voyant Peabody courir vers elle.

— Non mais je rêve ! Où est votre véhicule, agent Peabody ?

Son adjointe s'arrêta devant elle, sanglée dans son uniforme impeccablement repassé, le visage écarlate et le souffle court.

— Je n'ai pas de véhicule, lieutenant. Je suis venue en métro. La station la plus proche est à quatre rues d'ici. On voit que les riches n'ont pas besoin des transports en commun, ajouta-t-elle, glissant un regard accusateur à Connors.

— Eh bien, vous auriez dû réquisitionner un véhicule, Peabody! s'exclama Eve qui se tourna vers Connors. On te rejoint dès qu'on a fini ici. Bon, Peabody, prenez la caméra au policier. Je me méfie de

son coup d'œil et il a les mains qui tremblent. Prenez-moi les mesures de la tache de sang et des clichés des blessures sous tous les angles. Et protégez bien vos mains. A mon avis, les gars du labo ne trouveront pas grand-chose ici, mais on ne sait jamais. Le légiste est en route.

De retour dans la maison, Connors trouva Jamie allant et venant comme un lion en cage sous la garde d'un Summerset visiblement excédé.

— Où vous croyez-vous donc ? Si vous cassez un seul bibelot ou faites la moindre tache, je vous préviens, je vous assomme !

Avec un air de défi, Jamie continua d'arpenter la pièce et de manipuler les statues et bibelots du petit salon.

— Ouh, je tremble comme une feuille ! Vous me flanquez une de ces frousses, mon vieux.

— Décidément, les bonnes manières et toi, ça fait deux, intervint Connors sur le seuil. Personne ne t'a appris qu'on doit montrer du respect aux aînés ?

— Et personne n'a appris à ton chien de garde à être poli avec les invités ?

— Les invités ne trafiquent pas les systèmes d'alarme et ne pénètrent pas par effraction dans les propriétés privées. Tu n'es pas un invité.

Devant le regard glacial de Connors, Jamie perdit son aplomb.

— Je voulais juste parler discrètement au lieutenant.

— La prochaine fois, essaie le vidéocom, suggéra Connors. C'est bon, Summerset, je m'occupe de lui.

— Comme il vous plaira.

Summerset lança un dernier regard ulcéré à Jamie, puis sortit du salon de sa démarche compassée.

— Où avez-vous déniché Frankenstein ? A la morgue ? ironisa Jamie en se laissant tomber dans un fauteuil.

Connors s'assit sur l'accoudoir du canapé et prit une cigarette.

— Summerset croque des avortons comme toi chaque matin au petit déjeuner, répondit-il d'une voix calme en allumant son briquet. Je ne mens pas, je l'ai vu.

— Quelle bonne blague ! s'exclama Jamie qui jeta pourtant un regard méfiant vers la porte.

— A propos de petit déjeuner, vous n'auriez pas un truc à manger ? Ça fait des heures que je n'ai rien avalé.

Connors exhala la fumée.

— Et en plus tu veux que je te nourrisse ?

— De toute façon, je suis coincé ici. Alors autant attendre en mangeant.

Connors le regarda, estomaqué. Comment ce sale gosse insolent pouvait-il encore avoir de l'appétit après ce qu'il avait vu ?

— Ah oui ? Et tu penses à quoi ? Des tartines, de la brioche, un bol de céréales avec du sucre ?

— Je pensais davantage à une pizza. Ou bien à un hamburger, fit Jamie avec un sourire charmeur. Ma mère est une vraie fana de diététique. A la maison, on ne bouffe que des trucs bio.

— Il est cinq heures du matin et tu veux une pizza ?

— La pizza, ça descend toujours.

— Tu as sans doute raison.

Après tout, il mangerait bien quelque chose aussi. —: Allons-y.

Jamie suivit Connors dans le vestibule orné de tableaux de maître et d'objets d'art.

— On dirait un musée ici. Vous devez vraiment être plein aux as. A ce qu'on raconte, tout ce que vous touchez se transforme en or.

— On raconte ça ?

— Oui, et aussi que vous n'avez pas toujours gagné votre vie de façon très... nette. Mais puisque vous avez épousé un flic, vous êtes sûrement un type honnête.

— Sûrement, murmura Connors qui franchit la porte battante de l'immense cuisine.

— Eh, classe! Vous avez des cuisiniers qui travaillent pour vous ?

— Dans la journée, répondit Connors, tandis que Jamie jouait avec les commandes du bloc de cuisson informatisé et du réfrigérateur. Mais pas si tôt. (Il se dirigea vers un imposant AutoChef.) Pizza ou hamburger ?

— Pourquoi pas les deux? Et je boirais bien du Pepsi. Au moins un litre.

— Va t'asseoir et ne touche à rien.

Tandis que Jamie se glissait sur la banquette confortable du coin repas, Connors programma l'AutoChef et prit deux Pepsi dans le réfrigérateur.

— Si tu veux prévenir ta mère, tu peux utiliser le vidéocom de la cuisine.

Jamie frotta ses mains sur son jean.

— Pas la peine, elle ne répondra pas. Elle est sous tranquillisants. A cause d'Alice. La veillée a lieu ce soir.

Connors n'insista pas. Il tendit un Pepsi à Jamie, puis sortit une grande pizza dorée à point de l'AutoChef et la posa sur la table. Puis ce fut au tour du hamburger.

— Grandiose! s'exclama Jamie qui mordit à pleines dents dans le pain au sésame. Eh, c'est de la viande ! s'exclama-t-il, la bouche pleine. De la vraie viande !

Connors eut du mal à réprimer un sourire.

— Tu préfères peut-être le soja? Végétarien?

— Vous rigolez, protesta le garçon en s'essuyant la bouche d'un revers

de main. C'est génial comme ça. Merci.

Connors sortit deux assiettes et coupa la pizza.

— Apparemment, une effraction stimule l'appétit. Connors se servit une part de pizza et laissa le reste à Jamie.

— Si ma mère me voyait! dit Jamie, la bouche pleine. Enfin, sauf pour la bouffe, elle est plutôt cool, vous savez. Quant à mon père, je ne l'ai pas vu depuis quelques années. Il vit en Europe dans la communauté Morningside près de Londres.

— Un groupement résidentiel où toute la vie est structurée dans les moindres détails, c'est ça?

— Ouais, c'est ennuyeux à mourir. Même le gazon est programmé. Mais ils adorent ça, lui et sa nouvelle femme. La troisième. (Il haussa une épaule et but une gorgée de Pepsi.) Il n'aimait pas beaucoup son rôle de père. Ça préoccupait beaucoup Alice. Moi, ça m'est complètement égal.

Faux, se dit Connors. La blessure était là, profonde et permanente.

— Ta mère ne s'est pas remariée ?

— Non. Ça ne la branche pas. Elle a été sonnée quand il est parti. J'avais six ans. Maintenant j'en ai seize et elle s'imagine toujours que je suis un gamin. J'ai dû la harceler pendant des semaines pour qu'elle me laisse passer mon permis. Elle est sympa, vraiment. (Il s'interrompit, le nez dans son assiette.) Elle ne mérite pas ce qui arrive. Elle fait de son mieux. Non, elle ne mérite pas ça. Elle adorait grand-père. Ils étaient très proches. Et maintenant Alice... Alice était plutôt bizarre, mais...

— Elle était ta sœur, termina Connors. Tu l'aimais.

Jamie releva la tête avec dans le regard une fureur terrifiante.

— Quand je retrouverai ceux qui l'ont fait souffrir, je les tuerai.

— Oublie tes envies de vengeance, Jamie. Laisse plutôt la police faire son boulot.

Eve se tenait sur le seuil, le regard sombre et le visage blême de fatigue. Malgré ses efforts, quelques taches de sang maculaient son jean.

— Ils ont tué ma sœur.

— L'homicide volontaire n'a pas été établi, objecta Eve qui programma du café à l'AutoChef. Et inutile de me tenir tête. Tu as déjà assez d'ennuis comme ça, ajouta-t-elle avec fermeté avant que Jamie n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche.

— Sois futé, tais-toi, lui conseilla Connors comme il allait répliquer.

— De la pizza au petit déjeuner ? Il y en a encore ? intervint Peabody avec un grand sourire, bien décidée à détendre l'atmosphère.

— Servez-vous, intervint Connors en tapotant la banquette près de lui. Jamie, je te présente l'agent Peabody, l'équipière du lieutenant Dallas.

— C'est froid, bougonna Eve qui mordit sans enthousiasme dans une

part.

— Rien de mieux que de la pizza froide au petit déjeuner, dit Peabody avec un clin d'œil à l'adresse de Jamie.

— Bon, on a du pain sur la planche, continua Eve, plongeant un regard sévère dans celui du garçon. Tant que tu n'as pas de parent ou de représentant légal à tes côtés, je ne peux enregistrer ta déposition ou t'interroger officiellement, me suis-je bien fait comprendre ?

— Je ne suis pas idiot. Et je ne suis plus un enfant. J'ai le droit de...

— Tu as le droit de te taire, l'interrompit Eve. Avec ou sans représentant, je peux t'envoyer pour effraction devant le juge pour enfants. Si Connors décide de porter plainte...

— Eve, enfin...

— Ne m'interromps pas, le coupa-t-elle en pivotant vers lui. Ce n'est pas un jeu. Il s'agit d'un meurtre. Et les journalistes sont déjà à l'affût dehors, appâtés par l'odeur du sang. Tu ne vas pas pouvoir mettre un pied hors de ta propre maison sans qu'ils te sautent dessus.

— Et tu crois que ça me dérange ?

— Moi, ça me dérange. Ça me met hors de moi. Mon boulot n'a pas à interférer avec ma vie privée. Il ne doit pas entrer ici !

Elle s'arrêta net et se tourna vers la fenêtre. C'était ça qui la rongeaient de l'intérieur, qui ébranlait ses nerfs. Il y avait du sang sur sa maison. A cause d'elle, de son métier.

— De toute façon, c'est trop tard, reprit-elle, un peu calmée. Bon, tu me dois des explications, Jamie. Veux-tu parler ici ou au Central après que j'ai contacté ta mère ?

Jamie resta silencieux un moment sans la quitter des yeux, comme s'il pesait le pour et le contre.

— Je connais le type qui est là dehors, finit-il par dire avec gravité. Il s'appelle Lobar. C'est une des ordures qui ont tué ma sœur. Je l'ai vu.

Chapitre 9

Eve posa les paumes sur la table et se pencha vers Jamie.

— Es-tu en train de me dire que tu as vu Lobar tuer ta sœur ?

— Non, mais je sais que c'est lui. Je l'ai vu avec elle. Je les ai vus tous. Son menton trembla et sa voix se brisa, rappelant à Eve qu'il n'avait que seize ans.

— Une nuit, je suis entré dans l'appartement.

— Quel appartement ?

— Celui de Selina la sorcière. (Il haussa une épaule, davantage par nervosité que par arrogance.) J'ai assisté à une de leurs messes noires. D'une main tremblante, il prit son Pepsi et le vida.

— Ils t'ont autorisé à assister à un rituel ?

— Ils ne m'ont rien autorisé du tout. Ils ignoraient que j'étais là. Disons que je me suis invité. Leur système d'alarme est moins performant que le vôtre, ajouta-t-il à l'adresse de Connors.

— Ça me rassure, fit celui-ci.

— Dis-moi, Jamie, tu envisages une carrière de monte-en-l'air ?

— Non, répondit-il sans sourire. Je veux devenir flic. Comme vous.

Eve laissa échapper un soupir excédé et se laissa tomber sur la banquette.

— Les flics qui prennent l'habitude des effractions finissent bien souvent du mauvais côté des barreaux.

— Ils tenaient ma sœur.

— La séquestraient-ils contre sa volonté ?

— Ils lui ont détraqué le cerveau. C'est pareil.

— Écoute, je vais te faire une faveur parce que j'aimais bien ton grand-père. Nous allons garder tout ça pour nous. Officiellement, tu n'as jamais mis les pieds là-bas, compris ?

— Comme vous voulez, répondit-il en haussant une épaule avec indifférence.

— Raconte-moi ce que tu as vu. Pas d'exagération, pas de suppositions.

Jamie esquissa un sourire.

— C'est ce que grand-père disait toujours.

— Puisque tu veux devenir flic, fais-moi ton rapport.

— D'accord, cool. Bon, comme vous le savez, Alice était à fond dans l'occulte. Elle s'est mise à sécher les cours et parlait de laisser tomber ses études. Ma mère était effondrée. Elle croyait que c'était à cause d'un garçon, mais moi, je sais que non. Ce n'est pas qu'elle se confiait à moi. Non. Elle ne me parlait plus. (Il s'interrompt, le regard sombre et malheureux, puis secoua la tête en soupirant et reprit son récit.) Mais

je la connaissais. Avec un garçon, Alice aurait été rêveuse, lunatique. Là, c'était différent. J'ai cru qu'elle se droguait. Je sais que ma mère en a parlé à mon grand-père et qu'il a parlé à Alice, mais ça ne menait à rien. Alors j'ai décidé d'en avoir le cœur net. Je l'ai suivie une ou deux fois. Je me disais que ce serait un bon exercice pour plus tard. Elle ne m'a jamais repéré. Les autres non plus d'ailleurs.

» Je l'ai suivie jusqu'à ce club, L'Athame. La première fois, j'ai dû attendre dehors. Je n'étais pas préparé. Elle est entrée vers vingt-deux heures et en est ressortie vers minuit, accompagnée de Selina Cross, Alban et Lobar. Ils sont partis à pied et sont entrés dans l'immeuble de Selina Cross. La lumière s'est allumée à la fenêtre du dernier étage. Après réflexion, j'ai décidé d'entrer. J'ai neutralisé le système d'alarme sans trop d'effort. Je peux avoir un autre Pepsi ? Sans un mot, Connors s'exécuta.

— A l'intérieur, tout était silencieux. Un silence de mort. Il faisait sombre. J'avais une minitorche, mais je n'ai pas voulu l'utiliser. Je suis monté au dernier étage en neutralisant l'alarme à reconnaissance digitale et les caméras. Les serrures n'ont pas beaucoup résisté. Ils s'imaginaient sans doute que personne n'aurait le cran de s'aventurer jusque-là sans invitation. J'ai pénétré dans l'appartement. Il était vide. Je ne comprenais plus rien. Je les avais vus entrer, j'avais vu de la lumière. Alors j'ai fouiné à droite et à gauche. Ils ont de ces trucs cinglés là-dedans. Et ça sentait bizarre... Un peu comme de l'encens. Je me suis retrouvé dans une des chambres. Il y avait une statue vraiment étrange. Un type avec une tête de porc et une grosse... Enfin, bref, poursuivit-il en rougissant, j'étais en train de la regarder quand quelqu'un est entré. J'ai cru que j'étais coincé, mais il ne m'a pas vu. Il a pris quelque chose dans un tiroir et est ressorti sans même regarder dans ma direction. (A ce souvenir, Jamie secoua la tête et but une longue gorgée de Pepsi.) Je suis arrivé sur le seuil à l'instant où il disparaissait dans le mur du couloir. Un passage secret, expliqua-t-il avec un sourire triomphant. Et moi qui croyais que ça n'existait que dans les vieilles vidéos. J'ai attendu quelques minutes et je l'ai suivi.

A ces mots, Eve se plaqua les mains sur le visage.

— Non, mais c'est pas vrai. Il l'a suivi.

— Ben oui, la chance me souriait. Je suis tombé sur un escalier étroit. En pierre, je crois. Il y avait de la musique. Pas vraiment de la musique, plutôt une sorte de chant monotone. L'odeur est devenue plus forte. L'escalier tournait et, soudain, j'ai vu cette pièce. Environ la moitié de celle-ci, avec des murs recouverts de miroirs, des bougies partout, et des statues obscènes. La fumée était très épaisse et j'avais la tête qui commençait à tourner. J'ai essayé de ne pas trop en respirer. Il s'interrompt, les yeux baissés sur la canette qu'il tenait à la main.

— Au milieu de la pièce, il y avait une sorte d'estrade sculptée. Alice

était allongée dessus. Nue. Les trois autres chantaient autour d'elle, mais je ne comprenais pas les paroles.

Il s'arrêta à nouveau et déglutit avec difficulté, les joues écarlates.

— Ils commençaient à se faire des trucs entre eux, puis à Alice. Alban et Lobar l'ont chevauchée. Tous les deux. Et elle les laissait faire, pendant que cette sorcière de Selina regardait. Alice ne disait rien...

Sa voix se brisa. Sans s'en rendre compte, Eve lui prit la main et il la serra de toutes ses forces.

— Je n'ai pas pu rester, poursuivit-il d'une voix étranglée. J'étais écœuré. Il fallait que je sorte. (Il leva des yeux humides vers Eve.) Ils lui ont détraqué le cerveau, je vous dis, sinon elle ne les aurait jamais laissés faire. Alice n'était pas comme ça.

— Je sais, fit Eve avec douceur. En as-tu parlé à quelqu'un ?

— Je n'ai pas pu, répondit-il, essuyant ses larmes d'un revers de main. Ça aurait tué maman. Je voulais parler à Alice. J'étais hors de moi. Mais je n'ai pas eu le courage. J'étais gêné d'avoir vu ma sœur comme ça.

— Je comprends.

— Je suis retourné au club deux jours plus tard et je l'y ai suivie.

— On t'a laissé entrer ?

— J'avais trafiqué ma carte d'identité. Dans ce genre d'endroit, ils se moquent que tu aies l'air d'avoir douze ans si ta carte dit que tu es majeur. J'ai repéré Alice avec cette enflure de Lobar. Ils sont montés au dernier étage. Je n'ai pas pu entrer, mais je me suis approché assez près pour constater qu'ils avaient disparu. Sans doute encore une porte dérobée comme dans l'appartement.

Et puis quelques semaines plus tard, Alice les a subitement plaqués. Le jour de son retour de la fac, je me souviens. Elle a habité chez cette Isis pendant un moment, puis a emménagé dans son propre appartement et a trouvé un boulot. Et elle n'a plus jamais remis les pieds au club ou à l'appartement. (Il laissa échapper un soupir.) J'ai cru qu'elle était revenue à la raison. Elle s'est un peu confiée à moi.

— T'a-t-elle parlé de ces gens qu'elle fréquentait ?

— Pas vraiment. Elle m'a juste dit qu'elle avait commis une erreur, une erreur terrible. Qu'elle était en train de se purifier, d'expié, enfin bref son jargon habituel. Je sentais qu'elle était terrorisée, mais elle avait parlé à mon grand-père et j'imaginais que tout allait rentrer dans l'ordre. Ils ont tué grand-père aussi, vous croyez ?

— Pour l'instant, l'enquête suit son cours, Jamie. Je n'ai pas le droit de t'en parler, c'est confidentiel, répondit Eve quand il leva ses yeux égarés vers elle. Et tu ne vas en parler à personne. Je t'interdis de t'approcher de ce club ou de cet appartement. Si tu désobéis et que je l'apprends — et je le saurai forcément —, je te colle un bracelet électronique.

— C'est ma sœur.

— C'est dur, je sais, Jamie, compatit Eve qui se leva. Maintenant, le problème c'est de te faire sortir d'ici discrètement. Les journalistes montent la garde devant le portail.

— Je m'en occupe, intervint Connors. On va trouver une solution. Eve n'en doutait pas. Elle approuva d'un hochement de tête.

— Bon, je vais me changer. Je dois aller au Central. Peabody, restez ici, ordonna-t-elle avec un regard éloquent en direction de Jamie.

— Oui, lieutenant.

— Comme si j'avais besoin d'un chien de garde, marmonna Jamie, tandis qu'Eve et Connors quittaient la cuisine.

— Un autre Pepsi? lui demanda Peabody avec un sourire engageant.

— Pourquoi pas ?

Elle alla au réfrigérateur, puis se servit une tasse du délicieux café de Connors.

— Ça fait longtemps que tu veux être flic ?

— Depuis toujours.

— Comme moi alors.

Elle s'assit en face de lui et ils parlèrent boutique avec animation.

— Je vais l'emmener par les airs, annonça Connors quand Eve sortit de la salle de bains.

— Par les airs ?

— J'avais envie de faire tourner l'hélicoptère. Ça tombe bien.

— Cette zone n'est pas autorisée aux hélicoptères privés. Avec sagesse, il déguisa son rire en quinte de toux.

— Redis-moi ça quand tu porteras ton insigne. Elle marmonna une réponse inaudible entre ses dents et enfila une chemise propre.

— Ramène-le chez lui, c'est tout ce qui m'importe. Ce gosse a de la chance d'être encore en vie.

— Un gamin ingénieux, futé, obstiné, commenta Connors qui examina à nouveau le neutraliseur en souriant. Si j'avais eu ce truc à son âge... Il glissa l'appareil dans sa poche, comptant demander à un de ses ingénieurs de l'étudier.

— Si Jamie change d'avis concernant la police, je pense pouvoir lui dénicher une place en or dans mon petit monde.

Connors fixa à son poignet sa montre-bracelet en or extra-plate.

— A l'évidence, tu sais comment prendre les enfants, poursuivit-il à brûle-pourpoint. Avec Jamie, tu as su allier fermeté et douceur, commenta-t-il, tandis qu'elle clignait des yeux avec perplexité. Ça nous ouvre de nouvelles perspectives.

— Qu'est-ce qui te prend, Connors? Ressaisis-toi, bougonna-t-elle en fixant la gaine de son arme autour de son épaule. Je file d'abord au Central enregistrer mon rapport et communiquer à Whitney les détails

confidentiels. Officiellement, le nom de Jamie ne sera pas cité. Je suis sûre que si c'est nécessaire, vous saurez tous les deux inventer une histoire plausible pour sa mère.

— Un jeu d'enfant, répondit Connors avec un pétillement amusé au fond des yeux.

— Hum. D'après mes conclusions préliminaires, Lobar a été tué à trois heures trente, soit environ une heure après notre départ du club. Difficile de dire combien de temps il est resté sur le trottoir, mais sans doute guère plus d'un quart d'heure avant que Jamie ne découvre le corps. Il est peu probable que celui ou ceux qui l'ont abandonné là aient traîné ensuite dans les parages. Mais si c'est le cas et qu'ils ont repéré Jamie, le gosse est en danger. Le problème, c'est que jusqu'à ce que Whitney me lâche la bride, je ne peux pas coller un flic sur ses talons.

— Tu veux que je le fasse surveiller par un de mes hommes de confiance ?

— Non, mais c'est pourtant ce que je vais te demander, répliqua Eve qui se tourna vers le miroir et arrangea à la va-vite ses mèches ébouriffées. Je suis désolée de t'impliquer ainsi dans mon travail, Connors.

Il s'approcha d'elle, la fit pivoter vers lui et souleva son menton d'un doigt avec tendresse.

— Ce qui te concerne me concerne aussi, ma chérie. C'est notre vie et je ne veux pas qu'il en aille autrement.

— Ma dernière affaire a pourtant bien failli t'être fatale, répondit-elle, étreignant ses poignets avec fougue. J'ai trop besoin de toi. C'est ta faute.

Connors se pencha pour l'embrasser.

— Exactement, et j'entends bien persévérer. Au travail, lieutenant.

Eve alla d'un pas faussement nonchalant jusqu'à la porte et se retourna sur le seuil.

— Je ne veux pas apprendre par la brigade de la circulation que mon mari écumait le ciel dans son hélicoptère privé.

— N'aie crainte. Les pots-de-vin, ça me connaît. Eve dévala les escaliers en riant et passa chercher Peabody à la cuisine.

— Préparez-vous à affronter la meute, Peabody, dit-elle à son adjointe en montant dans la voiture. L'assaut promet d'être terrible.

Elles n'avaient pas encore bouclé leur ceinture de sécurité quand le bruit d'un moteur se fit entendre à l'autre bout du parc. Avec une grimace, Eve vit décoller un petit hélicoptère. L'appareil aux pales couleur argent et à la cabine en verre teinté tournoya joyeusement — en toute illégalité — avant de s'éloigner comme une flèche.

— Eh, sacré engin! s'exclama Peabody qui tendit le cou pour

l'apercevoir une dernière fois. C'est celui de Connors ? Vous êtes déjà montée dedans ?

— Taisez-vous, Peabody.

— A côté, les hélicoptères de la police sont des veaux, soupira la jeune femme.

— Avant, ça vous intimidait quand je vous ordonnais de vous taire.

— C'était le bon vieux temps, rétorqua Peabody avec un sourire taquin. Dites-moi, vous avez su vous y prendre avec ce gosse, lieutenant.

Eve leva les yeux au ciel.

— Je sais comment interroger un témoin coopératif, c'est tout.

— Tout le monde n'a pas le chic avec les ados. A cet âge-là, ils sont à la fois brutaux et fragiles. Celui-ci a vu son compte d'atrocités.

— Je sais.

Elle aussi à son âge, se souvint Eve. C'était peut-être pour cela qu'elle le comprenait si bien.

— Préparez-vous, Peabody. Les requins sont lâchés.

Peabody fit la grimace en découvrant la foule des journalistes massés devant la grille. Spontanément, elle afficha une expression neutre, toute professionnelle.

— Je ne vois pas Nadine Furst, murmura-t-elle.

— Elle est dans le coin, c'est sûr, répondit Eve en appuyant sur la télécommande de la grille. Furst ne manquerait ce coup-là pour rien au monde.

Le portail s'ouvrit juste quelques secondes avant que le pare-chocs avant ne frôle le fer forgé. Les journalistes se ruèrent sur la voiture, brandissant leurs caméras et hurlant leurs questions. Deux d'entre eux furent assez stupides pour franchir la limite de la propriété. Eve mit le volume de son haut-parleur extérieur à fond.

— L'enquête suit son cours, annonça-t-elle. Une conférence de presse est prévue à midi. Tout journaliste ou membre d'une équipe de télévision qui pénétrera dans cette propriété sera non seulement poursuivi en justice, mais interdit d'exercer sur cette affaire.

Sur cette menace, elle actionna la grille qui se referma brutalement, tandis que les journalistes se dépêchaient de battre en retraite.

— Où sont passés les agents que j'avais postés à l'entrée? maugréa-t-elle en se frayant un passage au milieu de la marée humaine.

— Sans doute dévorés tout crus, répondit Peabody qui écarquilla les yeux quand un journaliste téméraire bondit de son côté sur le capot et s'agrippa aux essuie-glaces. Celui-ci est plutôt mignon, lieutenant. Essayez de ne pas trop l'amocher.

— Libre à lui, bougonna Eve qui continua d'avancer imperturbablement.

Il y eut un choc à l'avant, puis un léger cahot, accompagné d'un

hurlement strident.

— Dix points pour le pied, commenta Peabody avec entrain. Voyons si vous arrivez à avoir celle-là. La femme aux jambes interminables en tailleur vert. Ça vous donnera cinq points de plus.

Eve donna un coup de volant et le journaliste obstiné glissa du capot.

— Zut, manqué. Tant pis, on ne peut pas les avoir tous.

Eve secoua la tête d'un air navré.

— Peabody, parfois vous m'inquiétez.

Au Central, Eve se dirigea aussitôt vers le bureau de Whitney. Elle ne fut pas surprise de trouver Nadine postée en embuscade au pied de l'escalator du premier niveau.

— La nuit a été bien remplie, à ce qu'on dirait, Dallas.

— Exact, et la journée va l'être tout autant. Il y a une conférence de presse à midi.

— Tu pourrais quand même me donner un tuyau. insista Nadine qui lui emboîta le pas sans se laisser décourager. Juste un petit tuyau en exclusivité pour mon flash de dix heures. Ne sois pas vache, Dallas.

— Un mort, répondit Eve laconiquement. L'identité reste confidentielle jusqu'à ce que la famille soit prévenue.

— Donc tu le connaissais. Qui lui a tranché la gorge? Tu as des pistes? Selon une rumeur, un message a été laissé sur le corps. Il s'agirait d'un meurtre rituel.

Maudites fuites, songea Eve.

— Je ne peux faire aucune déclaration pour l'instant.

— Attends une minute, insista Nadine Furst qui agrippa Eve par le bras en haut de l'escalator. Si tu veux que je tiennne ma langue, je la tiendrai. Tu me connais. Donne-moi un tuyau et laisse-moi faire mon boulot.

— S'il s'agissait d'un meurtre rituel, ce qui n'est pas encore prouvé et doit donc rester entre nous, je m'empresserais de me renseigner sur les cultes de cette ville et leurs adeptes, officiels ou non.

— Les cultes ? répéta Nadine, déçue. Ce n'est pas ça qui manque à New York, Dallas.

— Alors mieux vaut t'y mettre sans traîner, répliqua Eve qui libéra son bras d'une secousse. C'est bizarre, ajouta-t-elle d'un air innocent, culte doit être la racine du mot occulte. Ou peut-être s'agit-il d'une simple coïncidence...

— Peut-être, répondit Nadine qui se précipita vers l'escalator qui descendait. Je te tiendrai au courant.

Whitney ne la fit pas attendre. Quand Eve s'assit devant son bureau, elle remarqua qu'il ne semblait pas avoir dormi davantage qu'elle la nuit passée.

— Aux Affaires internes, ils sont excédés par l'affaire Wojinski. Ils menacent d'ouvrir une enquête officielle.

— Vous ne pouvez pas les faire patienter ?

— Jusqu'à ce soir, pas plus.

— J'ai ici un rapport qui devrait s'avérer utile, répondit-elle, sortant une disquette de son sac. D'abord, rien ne permet de penser que Wojinski se droguait. Aucun commencement de preuve. Tout porte à croire qu'il menait sa propre enquête sur Selina Cross. Pour des raisons d'ordre personnel, commandant, mais les Affaires internes devraient les comprendre. J'ai la déposition d'Alice, transcrite intégralement dans mon rapport. Elle a été droguée et on a abusé... de sa naïveté à des fins sexuelles. Elle est entrée dans la secte de Selina Cross et d'Alban. Des satanistes peu recommandables. Quand elle a voulu rompre avec eux, ils l'ont menacée au point de la terroriser. En désespoir de cause, elle s'est confiée à son grand-père.

— Pourquoi a-t-elle voulu couper les ponts ?

— Elle affirmait avoir été témoin d'un sacrifice rituel. Un enfant. Whitney bondit derrière son bureau.

— Quoi? Et Frank ne m'a rien dit?

— Elle a beaucoup hésité avant de lui en parler, commandant. Elle n'avait aucune preuve. Et je n'en ai toujours pas. Mais je suis persuadée qu'Alice disait la vérité. Elle craignait pour sa vie et se sentait responsable de la mort de son grand-père. Elle affirmait qu'il avait été assassiné à cause de son enquête sur Selina Cross. Selon Alice, cette femme aurait empoisonné Frank.

— Et, bien sûr, il n'y a pas de preuves ?

— Pas encore. Alice était certaine d'être la prochaine sur la liste et elle est morte la nuit même où elle s'est confiée à moi. Selon elle, Selina Cross posséderait le don de métamorphose.

— Pardon?

— Cette femme serait capable de changer de forme à volonté et de prendre par exemple celle d'un corbeau.

— Bon sang, Dallas, les Affaires internes vont adorer !

— Ça vous paraît sans doute grotesque, mais Alice y croyait dur comme fer. C'était une adolescente terrifiée, tourmentée par ces gens. J'ai trouvé une plume noire sur le rebord de sa fenêtre, une fausse plume, et il y avait un message menaçant sur son répondeur. Ils la harcelaient, commandant. Aucun doute là-dessus. Frank a agi pour protéger sa famille. Il a peut-être commis des erreurs, mais c'était un bon flic. Et une enquête des Affaires internes ne pourra rien y changer.

— Nous y veillerons, répondit Whitney qui mit la disquette sous clé. Inutile de vous répéter que tout ceci doit rester entre nous.

— Feeney...

— Pas pour l'instant, lieutenant.

— Commandant, insista Eve avec obstination, jusqu'à présent mon enquête n'a révélé aucun lien entre l'enquête privée de Wojinski et le capitaine Feeney. Je n'ai trouvé aucune preuve d'un quelconque trafic de dossier en faveur de Frank.

— Croyez-vous sincèrement que Feeney laisserait des preuves, Dallas ? Eve soutint crânement son regard.

— S'il était mêlé à cette affaire, je le saurais. Il pleure la disparition de son ami et de sa filleule, et il n'est au courant de rien, commandant. Il a le droit de savoir.

— N'insistez pas, lieutenant. Les Affaires internes ne nous feront pas de cadeau. Pour l'instant, ce dossier doit rester confidentiel, point final. C'est dur, j'en ai conscience, mais il faut vous y faire.

La mort dans l'âme, elle hocha la tête.

— Quel est le lien avec ce cadavre retrouvé devant chez vous ce matin ?

— La victime était membre de la secte de Selina Cross. Je l'ai interrogée la nuit dernière peu avant sa mort.

— Les personnes auxquelles vous vous intéressez de près tombent comme des mouches, on dirait.

— Il a fourni un alibi à Selina Cross pour la nuit où Alice est morte. A elle et à son ami Alban, expliqua-t-elle en sortant une série de clichés de son sac. Il n'a pas été tué sur place et son corps a été abandonné là de façon à faire croire à un sacrifice rituel. (Elle posa une photo sur le bureau.) Il s'agit d'un athame, un couteau de cérémonie. (Elle lui tendit un gros plan du message.) D'après le billet retrouvé sur le corps, le meurtre aurait été commis par un ennemi de l'Église de Satan.

— Église de Satan... le comble du paradoxe, marmonna Whitney avec lassitude. Il a peut-être été éliminé par quelqu'un écoeuré de leurs pratiques.

— Possible, répondit Eve sans conviction. J'ai une ou deux pistes dans cette direction.

Whitney leva le nez de la photo.

— Vous pensez que Selina Cross est mouillée dans cette affaire ? Qu'elle sacrifierait son alibi ?

— A mon avis, elle sacrifierait ses propres enfants si elle en avait. C'est une femme intelligente et sans aucune conscience morale. Elle n'avait plus besoin de lui. J'avais sa déposition.

Whitney hocha la tête et lui rendit les photos.

— Il y a autre chose, commandant, ajouta Eve après une hésitation en rangeant les clichés. C'est... délicat.

— Quoi donc ?

— J'en ai supprimé toute référence dans mon rapport et j'ai légèrement modifié l'heure à laquelle la victime a été découverte. Officiellement, Connors et moi avons été réveillés par le système

d'alarme déclenché par le corps placé près du mur d'enceinte. Mais en fait, ce n'est pas nous qui l'avons trouvé. C'est Jamie Lingstrom.

— Nom de Dieu... marmonna Whitney après un silence. Racontez-moi ça.

Eve s'éclaircit la gorge et lui rapporta les événements.

— J'ignore ce que vous allez communiquer aux Affaires internes, mais les déclarations de Jamie corroborent l'affirmation de sa sœur : Frank essayait bel et bien de coincer Selina Cross.

— Je filtrerai ce que je peux, répondit-il. D'abord sa petite-fille et maintenant le petit-fils. Faites en sorte qu'il se tienne tranquille.

— Je pense l'avoir remis assez fermement à sa place.

— Dallas, les adolescents sont très têtus. J'en parle d'expérience.

— J'ai décidé de le placer sous surveillance. Vu les circonstances, je m'en occupe à titre privé.

— Vous voulez dire que c'est Connors qui s'en occupe ? corrigea Whitney.

Eve croisa les bras et soutint son regard.

— Jamie Lingstrom sera sous haute protection, c'est l'essentiel.

— D'accord, disons que je ne sais rien, fit le commandant qui se cala dans son fauteuil. Un neutraliseur, disiez-vous ? Un truc bricolé par un gosse est parvenu à court-circuiter l'alarme de cette forteresse dans laquelle vous vivez ?

— C'est ce qu'il semble.

— Où se trouve cet engin ? Vous ne le lui avez pas rendu quand même ?

— Je ne suis pas stupide, rétorqua Eve, vexée. C'est Connors qui l'a.

A peine avait-elle fini sa phrase qu'elle se crispa. Pourquoi avait-elle été lui raconter ça ? Malgré la gravité de la situation, Whitney rejeta la tête en arrière et rit à gorge déployée.

— C'est Connors qui l'a ? Quelle bonne blague, Dallas ! C'est comme si vous aviez donné la clé du poulailler au renard !

Devant sa mine renfrognée, il réprima un gloussement.

— C'est très drôle, commandant, grommela Eve, piquée au vif. Je vais le récupérer.

— Ne le prenez pas mal, Dallas. En tout cas, officieusement, le service apprécie l'assistance et la coopération de Connors.

— Vous m'excuserez si je ne lui transmets pas le compliment. Ça risquerait de lui monter à la tête.

Chapitre 10

La première tâche dont s'acquitta Eve fut de prévenir la famille de Lobar. La conversation la laissa pensive. Le visage de la femme à l'écran était resté impassible comme si Eve l'avait informée du décès d'un étranger. Elle l'avait remerciée poliment, n'avait posé aucune question et avait donné son accord pour que la dépouille leur soit restituée sitôt l'autopsie terminée. Ils lui donneraient un enterrement chrétien, avait-elle conclu.

Qu'est-ce qui avait pu tarir les sentiments de cette femme à ce point ? se demanda Eve. Si sentiments il y avait eu... Comment expliquer qu'une mère soit éperdue de chagrin, comme celle d'Alice, et qu'une autre ne verse pas une seule larme en apprenant le décès de son enfant ? Qu'avait ressenti sa propre mère à sa naissance ?

Eve n'avait aucun souvenir de sa mère, pas même d'une quelconque ombre féminine dans sa vie. Seulement de son père. Ce monstre qui la traînait de ville en ville, la séquestrant dans des chambres sordides, et qui la violait, la battait. Après tant d'années de refoulement, les souvenirs de cet homme étaient beaucoup trop nets. Peut-être certains sont-ils destinés à survivre sans famille, songea-t-elle. Troublée par ces sombres pensées, elle appela le bureau du Dr Mira et parvint à arracher un rendez-vous à sa secrétaire pour le lendemain. Puis elle contacta Peabody, prit son sac et sortit.

Quand elles se garèrent devant l'immeuble de Selina Cross, l'expression méfiante de son équipière n'échappa pas à Eve. Mais elle choisit de l'ignorer. Le ciel avait pris une couleur plomb inquiétante et une pluie glaciale commençait à tomber. Le vent s'était levé et de violentes rafales balayaient l'avenue dans des sifflements lugubres, fouettant leurs visages. Sur le trottoir d'en face, un homme se hâtait sous un parapluie noir. Il s'engouffra dans une boutique sombre dont la devanture ornée d'une tête de mort grimaçante portait le nom d'Arcane.

— Le jour idéal pour rendre une petite visite aux suppôts de Satan, commenta Peabody d'un ton faussement guilleret, tout en serrant le sachet d'herbe aux sorcières qu'elle avait dans sa poche.

Un conseil de sa mère pour éloigner le mauvais sort. On n'est jamais trop prudent... Elles affrontèrent à nouveau la routine du système de sécurité, sauf que cette fois l'attente fut plus longue et plus désagréable car la pluie tombait maintenant à verse. Au-dessus de leurs têtes, des éclairs menaçants zébraient le ciel. Eve leva les yeux et gratifia Peabody d'un sourire narquois.

— Le jour idéal...

Trempées jusqu'aux os, elles traversèrent le hall, montèrent dans l'ascenseur et se retrouvèrent au dernier étage dans le vestibule.

— Lieutenant Dallas, dit l'homme qui vint les accueillir, tendant une main fine et élégante, ornée d'un large anneau d'argent brossé. Je suis Alban, le compagnon de Selina. Je crains qu'elle ne médite en ce moment. J'hésite à la déranger.

— Laissez-la donc méditer. Nous nous contenterons de vous pour l'instant.

— Entrez, je vous en prie. Asseyez-vous.

Ses manières étaient sophistiquées, à la limite du formel, et contrastaient étrangement avec le look sadomaso de la combinaison en cuir noir à bretelles qu'il portait à même la peau.

— Puis-je vous offrir quelque chose à boire? Du thé peut-être par ce froid. Très intéressant, ce brusque déchaînement des éléments.

— Non merci, répondit Eve qui pour rien au monde n'aurait avalé le moindre breuvage dans cette maison.

Quelle atmosphère lugubre ! songea-t-elle. L'éclairage blafard, le crépitement sinistre de la pluie sur les vitres, les hurlements du vent. Et cet Alban avec son beau visage de poète maudit et son corps de dieu de la Guerre. L'ange déchu dans toute sa splendeur...

— Quel était votre emploi du temps la nuit dernière entre trois heures trente et cinq heures? demanda-t-elle sans perdre de temps en préambule.

— La nuit dernière... Ce matin, plutôt. Eh bien, j'étais ici, répondit Alban en se mettant à l'aise. Nous avons dû rentrer du club peu avant deux heures. Et nous ne sommes pas sortis depuis.

— Nous?

— Selina et moi. Nous avons ici même une cérémonie qui s'est terminée vers trois heures. Nous l'avons quelque peu écourtée parce que Selina ne se sentait pas bien. D'ordinaire, nous poursuivons en comité restreint.

— Mais pas la nuit dernière ?

— Non. Nous sommes allés nous coucher tôt.

Tôt pour nous, ajouta-t-il avec un sourire entendu. Nous sommes des oiseaux de nuit.

— Qui participait à cette réunion ? Il fit mine d'être choqué.

— Lieutenant, la religion est une affaire privée. Et pourtant à notre époque, des fidèles tels que nous sont encore en butte à d'inqualifiables persécutions. Vous comprendrez donc que nos membres préfèrent la discrétion.

— Un de vos membres a été assassiné sans aucune discrétion la nuit dernière.

— Non!

Il se leva lentement de son fauteuil, la main appuyée sur l'accoudoir

comme si ses jambes allaient se dérober sous lui.

— Je pressentais un drame. Selina était si perturbée. (Il prit une grande inspiration comme pour se cuirasser.) De qui s'agit-il ?

— Lobar, dit Selina en franchissant l'arche. Elle était d'une pâleur mortelle et ses yeux de panthère étaient sombres. Elle portait une longue robe noire ample avec un profond décolleté qui dévoilait la naissance de ses seins généreux.

— C'était Lobar, répéta-t-elle. Je viens de le voir à l'instant dans la fumée, Alban.

Elle pressa une main contre sa tempe et vacilla.

— Quel cinéma ! murmura Eve, tandis qu'Alban se précipitait pour la soutenir. Vous l'avez vu dans la fumée, répéta-t-elle. Très pratique. Je devrais y jeter un coup d'oeil aussi. Je verrais peut-être qui lui a tranché la gorge.

— Pour vous, il n'y a rien d'autre dans la fumée que votre propre ignorance, répondit Selina qui s'avança à pas lents jusqu'au canapé, soutenue par Alban.

Elle s'assit dans un bruissement de soie et leva une main vers Alban.

— Ne t'inquiète pas, ça va aller.

— Mon amour, susurra-t-il, portant sa main à ses lèvres, je vais te chercher un calmant.

— Oui, c'est ça, fit-elle, penchant la tête en avant, tandis qu'il sortait sans bruit. Les visions peuvent être bénédiction ou malédiction. Je préfère les considérer comme des bénédictions, même si elles me fendent le cœur. Pauvre Lobar ! C'est une grande perte.

— Vous en faites un peu trop, non ?

Selina redressa brutalement la tête, outrée. Ses yeux de panthère étincelaient de haine.

— Épargnez-moi vos railleries, lieutenant Dallas. Pensez-vous que mes pouvoirs me rendent imperméable à tout sentiment humain ? Détrompez-vous. Comme tout le monde, je ressens, je vis, je saigne. D'un geste vif, elle se griffa la paume. Sous son ongle acéré, une traînée écarlate apparut.

— Une démonstration n'est pas nécessaire, dit Eve sans se laisser impressionner. Celle de Lobar a été bien plus spectaculaire.

— A la gorge, je l'ai vu dans la fumée, répondit Selina, tendant la main vers Alban qui venait d'entrer avec un bol en argent. (Elle prit le bol et le porta à ses lèvres.) Et aussi ses mutilations. Comme ils nous méprisent !

— Ils ?

— Les faibles.

Selina sortit un mouchoir noir de la poche de sa robe et le tendit à Alban qui pansa avec efficacité sa paume blessée. Elle ne lui accorda pas le moindre regard.

— Ceux qui vouent de la haine à notre Maître, poursuivit-elle. Ceux qui pratiquent la magie des imbéciles.

— Donc, selon vous, il s'agit d'un meurtre à caractère religieux ?

— Bien sûr. Je n'ai aucun doute à ce sujet, affirma Selina qui vida le bol et le posa sur la table basse. Et vous ?

— Un certain nombre, mais je ne dispose que des bonnes vieilles méthodes d'investigation classiques. Moi, je n'ai pas la chance de pouvoir invoquer le diable pour demander une consultation. Lobar était ici la nuit dernière, n'est-ce pas ?

— C'est exact, jusqu'à trois heures environ. Il devait recevoir la Marque très bientôt, soupira Selina, caressant négligemment le bras d'Alban de ses ongles rouge sang. Quand je pense que cette nuit encore il a joint sa chair à la mienne.

— Vous avez couché avec lui la nuit dernière ?

— Oui. Le sexe joue un rôle essentiel dans nos rituels. Hier soir, c'était lui que j'avais choisi. Un pressentiment sans doute.

Eve leva un sourcil dubitatif.

— Ça ne vous dérange pas de regarder d'autres hommes coucher avec votre compagne ? demanda-t-elle à Alban. La plupart des hommes sont moins compréhensifs.

Il la toisa d'un air hautain.

— Nous réprouvons la monogamie. C'est une pratique réductrice et stupide. Le sexe est plaisir et nous n'imposons aucune limite à nos plaisirs. Le sexe mutuellement consenti à un domicile privé ou dans un club licencié n'enfreint pas vos lois, expliqua-t-il avec un sourire mielleux. Je suis sûr que vous y prendriez grand plaisir, lieutenant.

— Vous aimez regarder, n'est-ce pas, Alban ? Il feignit l'étonnement.

— Est-ce une invitation ?

Selina pouffa. Il se tourna vers elle et lui prit la main.

— Tu vois, tu te sens déjà mieux.

— Il faut bien, soupira celle-ci avec un regard méprisant vers Eve. La vie continue. Vous trouverez peut-être le coupable, lieutenant Dallas. Mais le châtiment de notre Maître sera plus terrible que vos lois stupides.

— Votre Maître m'indiffère. Le meurtre, par contre, non. Vu vos rapports avec la victime, vous comprendrez que je jette un coup d'œil dans l'appartement.

— Revenez avec un mandat et vous serez la bienvenue.

Malgré son regard voilé par le tranquilisant, Selina se leva avec autorité.

— Comment pouvez-vous avoir la bêtise d'imaginer que je puisse avoir une quelconque responsabilité dans cette triste affaire ? Lobar était l'un des nôtres. Il était loyal.

— Hier soir, il m'a parlé à L'Athame d'une cabine privée. La fumée

vous a-t-elle révélé ce qu'il m'a dit, Selina ?

Le regard de Selina s'assombrit.

— Vous allez devoir trouver d'autres eaux où pêcher, lieutenant Dallas. Je suis fatiguée. Alban, reconduis-les, dit-elle avant de disparaître par l'arche de son pas félin.

— Nous ne pouvons rien pour vous, lieutenant. Selina doit se reposer, intervint Alban. Et je dois m'occuper d'elle.

Eve se leva.

— Elle vous a bien dressé, non? répondit-elle avec un soupçon de dédain dans la voix. Vous faites des tours de passe-passe, vous aussi ?

Alban secoua la tête d'un air navré.

— Mon dévouement à Selina est d'ordre personnel. Elle possède des pouvoirs et les puissants ont des besoins. Je les satisfais avec dévouement et gratitude. (Il alla dans le vestibule et ouvrit la porte d'entrée.) Nous souhaiterions récupérer le corps de Lobar dès que possible. Pour notre cérémonie mortuaire.

— Sa famille aussi. Il n'en est pas question.

— Qu'avez-vous trouvé sur cet Alban ? demanda Eve dès qu'elles se retrouvèrent sous la pluie battante.

— Pas grand-chose. Autant dire rien. Peabody s'engouffra dans la voiture.

— Pas de casier, presque rien sur son passé. S'il est né avec un autre patronyme qu'Alban, l'ordinateur n'en sait rien.

— Il doit y avoir quelque chose. Il y a toujours quelque chose.

Pas toujours, songea Eve, tapotant le volant des doigts. Sur Connors non plus, elle n'avait rien trouvé à l'époque.

— Continuez de chercher, ordonna-t-elle en démarrant en trombe. Bizarre, non? poursuivit-elle, tandis que Peabody branchait son portable. Il n'y a presque pas de circulation dans cette rue. Mais si on tourne au coin...

Elle joignit le geste à la parole et aussitôt elles retrouvèrent le grondement familier d'un flot de voitures qui zigzaguaient pare-chocs contre pare-chocs dans un concert de klaxons rageurs. Les piétons se pressaient sur les trottoirs et les rampes, s'abritaient sous les porches. Deux vendeurs ambulants qui avaient posté leurs chariots fumants de chaque côté de la rue se regardaient en chiens de faïence sous leurs auvents miteux.

— Les gens ont des instincts dont ils n'ont pas conscience, marmonna Peabody qui jeta un regard méfiant par-dessus son épaule comme si elle redoutait de voir surgir un monstre. Cet immeuble a vraiment quelque chose d'inquiétant.

— Ce n'est que de la brique et du verre.

— Mouais, mais certains endroits ont tendance à s'approprier les personnalités de leurs occupants. Tenez, la maison de Connors par

exemple. Elle est immense, élégante et intimidante, mais elle a aussi un je-ne-sais-quoi de sensuel et de mystérieux. (Elle était trop occupée à tapoter sur son clavier pour remarquer le regard amusé qu'Eve lui lança.) Chez mes parents, c'est ouvert, chaleureux et très désordonné.

— Et chez vous, Peabody? C'est comment?

— Provisoire, répondit Peabody d'un ton catégorique. Lieutenant, il y a problème avec votre ordinateur de bord. Je n'arrive pas à transférer...

En guise de réponse, Eve se pencha et assena un coup de poing sur l'écran miniature. Une image tremblotante apparut, puis se stabilisa.

— Voilà qui est mieux, dit Peabody qui entama sa recherche avec zèle. *Alban, pas d'autre patronyme connu. Né le 22.03.2020 à Omaha, Nebraska.*

— Un bled complètement perdu au milieu de nulle part. Bizarre, fit remarquer Eve, intriguée, cet Alban ne fait pas très campagne.

Numéro d'identification: 31666-LRT-99, poursuitivit l'ordinateur entre deux hoquets. Parents inconnus. État civil: célibataire. Pas de moyens de subsistance connus. Aucune donnée financière disponible.

— Intéressant. On dirait qu'il vit aux crochets de Selina. Casier judiciaire, liste des inculpations ?

Casier judiciaire vierge.

— Études? *Données inconnues.*

— Notre homme a effacé son dossier, ou en a chargé quelqu'un, dit Eve, les sourcils froncés.

Si seulement je pouvais demander de l'aide à Feeney, se dit-elle, maussade. Lui serait capable d'arracher des données supplémentaires à l'ordinateur. Au lieu de cela, elle allait devoir solliciter Connors de nouveau. Elle se gara devant Quête Spirituelle et se renfroga en apercevant le panonceau « Fermé » derrière la porte vitrée.

— Allez jeter un œil, Peabody. Elle est peut-être là.

— Vous avez un parapluie ?

Eve la dévisagea avec ahurissement.

— Vous plaisantez, Peabody ?

Celle-ci se contenta de soupirer et descendit de voiture à contrecœur. Elle courut jusqu'à la boutique en pataugeant dans les flaques et scruta les lieux à travers la vitrine. Elle se retourna en grelottant et secoua la tête, puis laissa échapper un grognement quand Eve désigna du pouce l'appartement au-dessus de la boutique. Résignée, Peabody monta l'escalier extérieur. Quelques instants plus tard, elle était de retour, ruisselante.

— Personne ne répond, annonça-t-elle à Eve. La sécurité est minimale. Si on excepte le bouquet d'herbe aux sorcières au-dessus de la porte, ajouta-t-elle en sortant un petit sachet de feuilles séchées de sa poche.

J'en ai aussi. Ça protège du mal.

— Vous vous baladez avec des plantes dans vos poches, agent Peabody ?

— Maintenant, oui. Vous en voulez ?

— Non merci. Je préfère faire confiance à mon arme, répondit Eve en parcourant la rue des yeux. Essayons ce café sur le trottoir d'en face. Ils savent peut-être pourquoi la boutique est fermée au beau milieu de la journée.

— Ça tombe bien, je meurs d'envie d'un café chaud, dit Peabody qui éternua violemment à deux reprises. Si j'attrape la crève, il va encore me falloir des semaines pour m'en remettre.

— Et une amulette contre le rhume, vous y avez pensé, Peabody ?

Sur ce sarcasme, Eve descendit de voiture, coda les serrures et traversa la rue au pas de course jusqu'au Café Ole. La touche mexicaine du décor était plutôt réussie, se dit-elle, tandis que Peabody poussait la porte à son tour. Des couleurs vives à dominante orangée conféraient à l'endroit une atmosphère ensoleillée malgré le temps exécrable.

Rien à voir bien sûr avec le raffinement de la luxueuse hacienda de Connors sur la côte ouest du Mexique, mais ce café possédait un charme désuet indéniable avec ses fleurs en plastique multicolores et ses taureaux de papier mâché. Une musique entraînante s'échappait des haut-parleurs. L'ambiance semblait avoir attiré la foule. Ou peut-être était-ce la pluie.

— C'est aujourd'hui la finale de la ligue de base-ball, n'est-ce pas, Peabody ?

Peabody éternua de plus belle.

— De base-ball? Je crois. Mon équipe, c'est l'Arena Bail.

— Hum. J'imagine que beaucoup d'argent va changer de main aujourd'hui.

— Vous pensez que ce café n'est qu'un tripot? demanda Peabody avec vivacité d'esprit malgré la chape de plomb qui commençait à lui enserrer la tête.

— Juste une intuition.

Elle se faufila jusqu'au comptoir et se planta devant un homme brun et trapu qui paraissait épuisé.

— Pour manger sur place ou pour emporter? s'enquit-il d'un air méfiant devant l'uniforme de Peabody.

— Ni l'un, ni l'autre, commença Eve qui se ravisa en entendant son équipière renifler. Un café, pour elle. Et quelques réponses.

L'homme pivota vers la machine à café et remplit une tasse à peine plus grande qu'un dé à coudre.

— Du café, j'en ai. Des réponses, j'ai pas ça en stock.

— Vous n'avez même pas entendu les questions.

— J'ai des clients à servir. Pas le temps de faire causerie.

Il posa la tasse sans ménagement sur le comptoir et aurait battu en retraite si Eve ne l'avait agrippé par le poignet.

— Quelle est la cote pour le match d'aujourd'hui ?

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

— Ma collègue et moi, nous pourrions décider de nous attarder quelques heures dans votre café. Votre chiffre d'affaires s'en ressentirait. Vos magouilles, quelles qu'elles soient, ne m'intéressent pas. Mais si j'y fourre mon nez, vous allez vous en repentir.

Sans lui lâcher le poignet, elle fixa d'un œil dur deux hommes assis auprès d'elle au comptoir. En moins de dix secondes, ils jugèrent préférable d'aller boire leur café ailleurs.

— A votre avis, combien de temps me faudrait-il pour vider cet établissement?

— Qu'est-ce que vous me voulez? Je paie ma contribution. Je suis en règle.

Eve le lâcha d'un geste brusque. Elle n'était pas surprise que ce type achète sa protection à la police. Juste agacée.

— Je ne suis pas ici pour vous chercher des ennuis. Sauf si vous m'y poussez. Que savez-vous de la boutique de l'autre côté de la rue, Quête Spirituelle?

L'homme ricana, visiblement soulagé. Soudain plus coopératif, il resservit Peabody, puis entreprit d'essuyer le comptoir.

— La sorcière ? Elle ne vient pas ici. Pas le genre à boire du café, si vous voyez ce que je veux dire.

— Sa boutique est fermée.

— Ah bon? (Le front plissé, il scruta la rue à travers la vitrine.) A cette heure-ci d'habitude, c'est ouvert.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ? Il se gratta la nuque d'un air songeur.

— Voyons... Ça devait être hier. Elle a fermé à dix-huit heures. Je lavais ma vitrine. Dans cette maudite ville, on est toujours en train de laver les vitrines. On dirait qu'elles attirent la crasse.

— Elle a fermé à dix-huit heures et ensuite ?

— Ils sont partis à pied, elle et ce type avec qui elle vit.

— Vous ne l'avez pas vue aujourd'hui ?

— Je ne crois pas. Vous savez, elle habite au-dessus de sa boutique et moi, à l'autre bout de la ville. Je dis toujours, faut pas mélanger les affaires et la vie privée.

— Et ses amis, ils viennent chez vous ?

— Non. Certains de ses clients, oui. Et certains des miens vont lui acheter des babioles, genre porte-bonheur. On s'entend bien tous les deux. Je lui ai même acheté un cadeau d'anniversaire pour ma femme. Un joli petit bracelet en pierres multicolores. Pas donné, mais les femmes aiment les trucs qui brillent.

Il lâcha sa lavette d'une propreté douteuse dans l'évier et ignora un client qui l'appelait à l'autre bout du comptoir.

— Elle a des ennuis? Moi, je n'ai pas à me plaindre d'elle. Cette femme est bizarre, c'est sûr, mais pas du genre à causer des problèmes.

— Que savez-vous sur l'employée qui travaillait là? Une adolescente d'environ dix-huit ans. Blonde.

— La petite avec ses airs de revenante? Je la voyais passer tous les jours. Elle regardait toujours par-dessus son épaule comme si quelqu'un allait lui sauter dessus en criant «bouh ! ».

— Merci pour votre coopération. Si vous voyez Isis aujourd'hui, appelez-moi.

Eve glissa une carte sur le comptoir.

— Pas de problème. J'aimerais pas qu'elle ait des ennuis. Elle est un peu dingue, mais sympa.

A l'instant où Eve allait partir, il leva un doigt.

— A propos de dingues, j'en ai vu un dans la nuit d'avant-hier, à l'heure de la fermeture.

— Quel genre de dingue ?

— Un type. Ça pouvait aussi être une femme. Pas facile à dire avec cette longue robe noire à capuche. Il était sur le trottoir et regardait vers son appartement de l'autre côté de la rue. J'en ai eu la chair de poule et je suis parti dans l'autre direction. L'arrêt de bus n'est pas la porte à côté, mais je ne sentais pas ce type. Et vous savez quoi? Quand j'ai regardé derrière moi, il n'y avait plus personne. Juste un chat noir. Dingue, non?

— Oui, murmura Eve, c'est dingue.

— Moi aussi, j'ai vu un chat ! s'exclama Peabody, surexcitée, alors qu'elles regagnaient la voiture. Il était sur la chaussée quand Alice a été tuée !

— Il y a beaucoup de chats dans cette ville, fit remarquer Eve, songeant avec perplexité à celui qui avait failli la griffer sur la rampe. Nous reprendrons la piste Isis plus tard. Je veux voir le légiste avant la conférence de presse. (Elle décoda le système de verrouillage et Peabody éternua de nouveau.) Il aura peut-être un remède contre votre rhume.

— Si ça ne vous fait rien, j'aimerais autant m'arrêter à une pharmacie, objecta Peabody en reniflant. Je n'ai pas la moindre envie de tomber entre les mains du Docteur la Mort. Tout ce qu'il connaît, c'est le scalpel.

De retour dans son bureau, pendant que Peabody passait un uniforme sec et ingurgitait la petite fortune qu'elle avait dépensée en médicaments à la pharmacie, Eve étudia le rapport d'autopsie de Lobar. Il confirmait ses conclusions préliminaires concernant l'heure et

la cause du décès. Difficile de manquer une gorge béante et un cratère dans la poitrine, se dit-elle. Les amputations étaient *post mortem*. L'analyse toxicologique révélait la présence d'un hallucinogène et d'un aphrodisiaque puissants dans le sang de la victime.

Elle souleva le plastique qui contenait l'arme et l'examina. Pas d'empreintes, bien sûr. Pas de sang autre que celui de la victime. Elle étudia la poignée noire sculptée, s'attardant sur les symboles et les lettres qui n'évoquaient rien pour elle. Le couteau semblait ancien et précieux, mais elle doutait que cela puisse l'aider à dénicher son propriétaire. La lame ne dépassait pas la longueur légale et ne nécessitait donc pas de permis. Il lui restait une vingtaine de minutes avant d'affronter les médias. Elle s'assit à son ordinateur et commença son rapport. Elle avait à peine tapé la description de l'arme que Feeney entra et referma la porte.

— A ce que j'ai entendu, tu as eu un réveil brutal ce matin ?

Eve sentit son estomac se nouer. Elle allait devoir peser chacun de ses mots et cette idée lui faisait horreur.

— Oui. Un drôle de cadeau.

— Tu as besoin d'aide ? s'enquit Feeney avec un pâle sourire. Je suis un peu désœuvré ces temps-ci.

— Pas pour l'instant, mais je te tiendrai au courant, répondit Eve sans lever les yeux de son moniteur.

Il alla jusqu'à l'étroite fenêtre et revint vers la porte. Il paraissait épuisé. Épuisé et désespérément triste.

— C'est quoi, cette affaire ? Tu connaissais ce type ?

— Pas vraiment, mentit Eve. Je lui avais parlé une fois à propos d'une enquête sur laquelle je travaille. Ça n'avait rien donné. Il en savait peut-être plus qu'il ne le prétendait, mais je ne le saurai jamais. (Elle prit une profonde inspiration en se maudissant intérieurement.) J'imagine que c'était dirigé contre moi. Moi ou Connors. La plupart des flics parviennent à garder leur adresse confidentielle. Pas moi, ajouta-t-elle avec un haussement d'épaules.

— C'est le prix à payer quand on est un personnage public. Tu es heureuse ? demanda Feeney à brûle-pourpoint sans la quitter des yeux. Eve s'efforça de rester de marbre.

— Bien sûr.

Elle avait l'impression que sa culpabilité était placardée sur son front comme une enseigne au néon.

— Bien, bien...

Il se remit à arpenter le bureau en froissant le sachet de pralines qu'il avait toujours dans sa poche et pour lequel il ne semblait plus avoir d'appétit.

— Dans notre métier, c'est dur de concilier boulot et vie privée. Frank

y parvenait très bien.

— Je sais.

— La veillée d'Alice a lieu ce soir. Tu arriveras à te libérer ?

— Je ne sais pas, Feeney. Je vais faire mon possible.

— Cette histoire me tue, Dallas. Vraiment. En ce moment, ma femme est avec Brenda. La malheureuse est anéantie. Je suis venu ici avec l'espoir de me changer les idées, mais je n'arrive pas à me concentrer.

— Pourquoi ne rentres-tu pas chez toi, Feeney? Ta femme et toi devriez peut-être partir quelques jours. Ça vous ferait du bien.

— Tu as probablement raison, répondit-il, le regard morne. Mais où aller pour échapper à ce qui vous poursuit partout ?

— Écoute, je t'ai déjà parlé de cette propriété que possède Connors au Mexique. C'est superbe là-bas. Il y a une vue magnifique sur le Pacifique et la maison est tout équipée, expliqua Eve, agacée par sa gaucherie. Je vais arranger ça avec lui, d'accord ? ajouta-t-elle avec un sourire forcé. Emmènes-y ta famille.

— Ma famille, répéta-t-il lentement. Oui, peut-être. On ne consacre jamais assez de temps à sa famille. J'y songerai. Merci, Dallas.

— C'est bien normal. (Elle se retourna vers son moniteur, au comble du malaise.) Désolée, Feeney, mais je dois terminer ça pour une conférence de presse.

— Bien sûr, fit-il avec un sourire contraint. Je sais à quel point tu adores les journalistes. Je te tiendrai au courant pour le Mexique.

— D'accord. Surtout n'hésite pas.

Eve garda les yeux rivés sur l'écran jusqu'à ce qu'il ait refermé la porte. Elle avait obéi aux ordres. Elle avait agi comme il fallait.

Alors pourquoi éprouvait-elle le sentiment tragique d'avoir trahi un ami ?

Chapitre 11

Eve arriva vers la fin de la veillée, habillée pour l'occasion d'un tailleur noir court et sobre. Elle était reconnaissante à Connors de l'accompagner. Tout cela lui était tragiquement familier : le même funérarium, les mêmes odeurs, pour la plupart les mêmes gens.

— Je déteste ce cérémonial, murmura-t-elle. Cette mort aseptisée.

— C'est un réconfort pour la famille, Eve.

Elle regarda en direction de Brenda, soutenue par sa mère et son fils. Des larmes coulaient lentement le long de ses joues. Son regard hagard et fragile trahissait la prise d'une forte dose de sédatif.

— Tu crois ?

— Ça aide à tourner la page, corrigea-t-il, prenant sa main glacée dans la sienne. Pour certains.

— Quand mon tour sera venu, ne fais pas ça, je t'en supplie. Donne mes organes et fais-moi incinérer.

Le cœur de Connors se serra et il pressa sa main entre les siennes comme s'il ne voulait plus la lâcher.

— Tais-toi.

— Désolée, ce genre d'endroit me donne des idées morbides.

Eve repéra Isis dans l'assistance.

— Ah, voilà ma sorcière bien-aimée ! Connors suivit son regard et découvrit une femme imposante à la chevelure flamboyante vêtue d'une robe simple d'un blanc immaculé. Elle se tenait près du cercueil, accompagnée d'un homme plus petit qu'elle d'une tête, vêtu d'un costume trois pièces blanc, de coupe plutôt classique. Ils se tenaient par la main. Il était aussi ordinaire qu'Isis était superbe. Ses cheveux étaient d'un blond filasse délavé. Avec ses épaules étroites et ses jambes un peu courtes, il paraissait de constitution presque fragile. Son visage carré était sauvé de la banalité par des yeux gris profond d'un charme étonnant.

— Qui est cet homme ? s'enquit Connors.

— Inconnu au bataillon. Viens, allons leur parler. Ils traversèrent la pièce et, d'un accord tacite, encadrèrent le couple. Eve baissa les yeux vers le cercueil. Le visage juvénile d'Alice était détendu, désormais. Étrange comme la mort pouvait donner l'apparence de la sérénité... Après l'horreur.

— Elle n'est pas ici, dit Isis d'une voix douce. Son esprit cherche toujours la paix. Navrée de vous avoir manquée aujourd'hui, lieutenant Dallas.

— Vous n'étiez pas chez vous.

— Non. Nous avons organisé notre propre cérémonie funèbre. Le

propriétaire du café d'en face m'a dit que vous me cherchiez, poursuivit-elle avec une ébauche de sourire. Il s'inquiétait de voir la police s'intéresser à moi. Voici Charles, mon compagnon, ajouta-t-elle en reculant d'un pas. Il leur sourit avec une étonnante douceur.

— Je suis désolé de vous rencontrer dans d'aussi pénibles circonstances. Isis m'a dit que vous êtes une âme très forte et volontaire, lieutenant Dallas. Je constate qu'elle avait raison, comme toujours, dit-il d'une voix chaude et grave de baryton pour laquelle tout chanteur d'opéra se serait damné.

Décontenancée, Eve se surprit à observer les mouvements de ses lèvres, imaginant là l'œuvre d'un ventriloque. Ce n'était pas la voix qu'on attendait chez un homme d'une apparence aussi commune.

— Je souhaiterais vous parler à tous deux dès que possible, annonça-t-elle. Bien sûr, pas ici. Je vous présente Connors.

— Oui, je sais, dit Isis, la main tendue. Nous nous sommes déjà rencontrés.

— Ah oui ? Et j'aurais oublié une rencontre avec une femme aussi sublime que vous? J'en doute, répondit Connors avec un sourire galant.

— Autre temps, autre lieu, répondit Isis, ses yeux de braise plongés dans les siens. Une vie antérieure. Vous avez sauvé la mienne.

— Sage de ma part.

— Oui, en effet. Et aimable à vous. Peut-être un jour retournerez-vous dans le comté de Cork et découvrirez-vous une pierre solitaire au milieu d'un champ en friche. Là, vous vous souviendrez. (Elle ôta la chaîne en argent qu'elle portait à son cou et la lui tendit.) Ce jour-là, vous m'avez offert un talisman semblable à cette croix celtique. C'est sans doute pourquoi je la porte ce soir. Pour fermer le cercle.

La chaleur du métal sur sa paume surprit Connors. Ce contact réveilla un souvenir lointain et indistinct qu'il n'eut pas le courage d'explorer plus avant.

— Merci, se contenta-t-il de répondre, glissant la croix dans sa poche.

— Un jour, je vous revaudrai peut-être la faveur que vous m'avez accordée, termina Isis avant de se tourner vers Eve. Je suis à votre disposition quand bon vous conviendra, lieutenant. Charles ?

— Moi de même, lieutenant Dallas. Aimeriez-vous assister à une cérémonie d'initiation qui aura lieu après-demain dans une clairière au nord de l'Etat. Un endroit tranquille et discret, parfait pour les rites à ciel ouvert. Quand le temps s'y prête, bien sûr. Nous serions ravis de... Il s'interrompit net et son regard prit brusquement une teinte de plomb.

— Ce n'est pas l'un des nôtres, murmura-t-il avec défiance.

Eve scruta l'assistance et repéra un homme en costume sombre visiblement coupé sur mesure. Sous ses cheveux noir corbeau taillés

en brosse, son teint crayeux lui donnait l'air maladif. Il s'avavançait vers le cercueil quand il les aperçut. Aussitôt, il pivota sur ses talons et se hâta vers la sortie.

— J'y vais, dit Eve qui s'élança à sa suite, aussitôt rattrapée par Connors.

— On y va tous les deux.

— Reste avec eux.

— Pas question. Je t'accompagne. Elle lui décocha un regard excédé.

— N'entrave pas le travail de la police.

— Je ne me le permettrai pas.

L'homme en noir courait presque quand il atteignit la porte. Eve lui toucha le bras. Il sursauta violemment.

— Quoi ? Que voulez-vous ?

Il fit volte-face, poussa la porte à deux mains et se retrouva dehors sous la pluie.

— Je n'ai rien fait de mal.

— Ah bon ? Pour un innocent, vous ne paraissez pas avoir la conscience tranquille. (Il voulut s'enfuir, mais Eve lui agrippa le bras.) Votre carte d'identification.

— Rien ne m'oblige à vous la montrer.

— Inutile, Eve, intervint Connors. Je connais cet homme. Vous êtes Thomas Wineburg, n'est-ce pas ? De Wineburg Finances & Co. Vous venez de coincer un spécimen dangereux, lieutenant. Un banquier. Troisième génération. Ou est-ce la quatrième ?

— Cinquième, corrigea Wineburg d'un ton sec. Et je n'ai rien fait qui me vaille d'être importuné par un flic et un requin de la finance.

— Je suis le flic, dit Eve avec un regard taquin à Connors. Le requin, ça doit être toi.

— Il m'en veut parce que je ne place pas mon argent dans sa banque, répliqua Connors avec un sourire de loup, n'est-ce pas, Tommy ?

— Je n'ai rien à vous dire.

— A moi peut-être. Pourquoi cette précipitation ? insista-t-elle.

— Je... Un rendez-vous que j'avais oublié. Je suis très en retard.

— Alors une minute de plus ou de moins... Êtes-vous un ami de la famille de la défunte ?

— Non.

— Oh, je vois, on voulait juste passer une soirée pluvieuse au chaud ! J'ai entendu dire que c'est une pratique courante chez les célibataires.

— Je... je me suis trompé d'adresse.

— Et vous comptez me faire avaler ça ? Qu'étiez-vous venu voir ? Ou qui ?

— Je... (Ses yeux s'écarquillèrent quand il aperçut Isis et Charles.) Ne vous approchez pas de moi !

— Nous nous inquiétions de ne pas vous voir revenir, dit Isis qui

tourna vers Wineburg un regard d'une étrange intensité. Votre aura est sombre et fangeuse. Vous jouez sans foi ni loi avec une puissance qui vous dépasse. Une puissance maléfique. Le diable en personne !

— Empêchez-la de s'approcher de moi! s'écria Wineburg avec un mouvement de recul.

Eve ne lâcha pas prise.

— Calmez-vous, monsieur Wineburg. Que savez-vous donc sur la mort d'Alice Lingstrom ?

— Rien du tout, répondit-il d'une voix aiguë. Je ne sais rien du tout. Je me suis trompé d'adresse. J'ai un rendez-vous. Vous n'avez pas le droit de me retenir.

Exact, songea Eve, mais rien ne lui interdisait de l'intimider un peu.

— Je pourrais vous emmener au Central et jouer un peu avec vous avant l'arrivée de votre avocat. Ça serait drôle, n'est-ce pas ?

— Puisque je vous dis que je n'ai rien fait !

A la surprise d'Eve, l'homme se mit à sangloter comme un bébé.

— Laissez-moi partir. Je n'y suis pour rien !

— Pour rien dans quoi ?

— C'était juste pour le sexe. C'est tout. Juste le sexe. J'ignorais qu'il y aurait un mort. Du sang partout. Partout. Je ne savais rien !

— Où ? Qu'avez-vous vu ?

Il sanglota de plus belle. Mais à la seconde où Eve changeait sa prise, il lui flanqua son coude osseux dans le ventre et l'envoya percuter violemment Connors qui s'affala avec elle sur le trottoir. Elle aurait tout le temps plus tard de se maudire pour s'être laissé prendre à ses jérémiades. Pour l'instant, elle se releva tant bien que mal et s'élança à sa poursuite. Sale petite ordure ! Elle dégaina son arme à l'instant même où il s'engouffrait dans un garage souterrain. Réprimant un juron, Eve fonça à sa suite dans une forêt de véhicules.

— Il n'est sans doute pas armé, dit-elle pardessus son épaule à Connors qui était sur ses talons. Je m'en occupe. Toi, appelle le Central.

— Le jour où je laisserai un petit banquier imbuvable bousculer ma femme et prendre la fuite n'est pas encore arrivé !

Il bifurqua sur la droite et contourna une rangée de voitures, tandis qu'Eve le fusillait du regard.

L'éclairage était aveuglant, mais les cachettes innombrables. Les échos d'une course précipitée se répercutaient sur le béton du sol et des murs. Se fiant à son instinct, Eve tourna sur la gauche.

— Wineburg, vous aggravez votre cas! Vous venez de vous rendre coupable d'agression sur un agent de la force publique. Ne me forcez pas à venir vous chercher ! Sortez sans faire d'histoire !

Elle s'accroupit entre les rangées de voitures. Personne dessous, ni derrière. Elle reprit sa course.

— Connors, tiens-toi tranquille, bon sang ! Je n'arrive pas à le repérer!

Connors cessa aussitôt sa course et le bruit de la cavalcade se précisa. Le fuyard fonçait vers l'escalier, espérant s'échapper par le niveau supérieur. Eve se précipita sur la première rampe d'accès, puis fit volte-face et braqua son arme en entendant quelqu'un courir derrière elle.

— J'aurais dû m'en douter, se contenta-t-elle de marmonner quand Connors la dépassa. Il monte, lâcha-t-elle dans un souffle. S'il continue, il va se retrouver coincé, alors que tout ce qu'il a à faire, c'est de s'arrêter et de faire le mort. Il faudrait un escadron pour le débusquer dans ce labyrinthe.

— Il est paniqué.

Soudain, les pas se turent. Eve arrêta Connors d'un bras, retint son souffle et tendit l'oreille.

— C'est quoi ce bruit? murmura-t-elle.

— On dirait un chant. Son cœur bondit.

— Seigneur!

Elle se remit à courir. Au même instant, un long hurlement de terreur déchira le silence. Il parut se prolonger indéfiniment, suraigu et inhumain. Puis

le silence retomba. Seins ralentir sa course, Eve sortit son portable.

— Lieutenant Dallas demande assistance. Poursuite dans garage souterrain, intersection Quarante-Neuvième et... Nom de Dieu !

— Précisez localisation, lieutenant Dallas.

Le corps gisait dans une mare de sang qui s'agrandissait à vue d'œil.

— J'ai besoin de renforts immédiats. Il y a eu un homicide dans un garage souterrain, à l'intersection de la Quarante-Neuvième et de la Deuxième Rue. Le ou les auteurs sont peut-être encore sur les lieux. Envoyez toutes les unités disponibles. Prévenez mon équipière, l'agent Peabody.

— Bien reçu, lieutenant Dallas. Les unités sont en route. Terminé.

— Je dois aller jeter un coup d'œil, dit-elle à Connors. Toi, reste ici près du corps.

Connors baissa les yeux vers Wineburg et ne put réprimer un élan de compassion.

— Le malheureux !

— J'ai besoin que tu restes sur place, insista-t-elle. Au cas où ils reviendraient par ici. Mais ne joue pas au héros, compris ?

Il hocha la tête.

— Toi non plus.

Eve jeta un dernier regard à la victime.

— Quelle poisse! soupira-t-elle avec lassitude. J'aurais dû mieux le tenir.

Elle tourna les talons et entreprit d'inspecter les voitures et les recoins. Sans beaucoup d'espoir.

Un peu en retrait, Connors observait Eve à l'œuvre au milieu de policiers qui s'affairaient sous l'éclairage cru, presque impitoyable, des néons. Il avait déjà eu l'occasion de la voir travailler et admirait son efficacité et son pouvoir de concentration. Comment s'y prenait-elle pour afficher ce sang-froid et cette apparente insensibilité toute professionnelle, surmontant la compassion qui hantait son regard ? Il ne lui avait jamais posé la question et doutait fort qu'il le fît jamais. Une fois les relevés d'usage terminés, elle s'agenouilla près du corps, déchirant ses collants sur le sol en béton, et enleva l'arme du crime qu'elle glissa dans un sac hermétique. Pendant qu'il l'attendait, Connors avait eu amplement le temps de l'examiner. Le manche était d'un brun très sombre, sans doute de la corne ou une matière approchante. Mais aucun doute possible sur sa ressemblance avec l'arme du crime précédent. Il s'agissait d'un athame, le couteau du sacrifice.

— Sale affaire, hein ?

Connors répondit par un vague marmonnement, tandis que Feeney s'approchait de lui. L'homme avait l'air inhabituellement fragile. Eve avait raison de s'inquiéter pour lui.

— Vous savez ce qui s'est passé ? Moi, pas grand-chose. Juste que Dallas lui parlait dehors, qu'il a pris la fuite et s'est fait poignarder.

— Je n'en sais pas plus que vous. Il paraissait nerveux. Apparemment, il avait des raisons, répondit évasivement Connors qui s'empessa de faire dévier la conversation. J'espère que vous allez accepter la proposition d'Eve pour le Mexique.

— Je vais en parler à ma femme. Sachez que j'apprécie beaucoup. Bon, fit-il avec un haussement d'épaules, j' imagine qu'elle n'a pas besoin de moi ici. Je vais rentrer.

Mais il observa la scène un long moment encore. Derrière la fatigue dans ses yeux luisait l'intérêt du policier.

— Drôle de couteau... Le même genre que celui qui était planté dans le macchabée devant chez vous la nuit dernière, non ?

— L'autre avait un manche noir. Une sorte de métal, je crois.

— Ah... fit-il en se balançant un moment sur ses talons. Bon, je ferais mieux de rentrer.

Il s'avança vers Eve, veillant à ne pas s'approcher trop près avec ses chaussures non protégées. Occupée à essuyer le sang qui maculait ses mains, elle leva les yeux, distraite, et le regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'il soit hors de vue. Elle se leva et passa ses mains d'une propreté douteuse dans ses cheveux.

— Vous pouvez l'emmener, ordonna-t-elle, puis elle se dirigea vers Connors. Je vais au Central taper mon rapport tant que les détails sont encore frais dans ma mémoire.

— D'accord.

Il glissa son bras sous le sien.

— Non, tu n'as qu'à rentrer. Je vais y aller dans une voiture de patrouille.

— Je te conduis.

— Peabody...

— N'a qu'à y aller dans une voiture de patrouille.

Elle avait besoin de quelques minutes pour décompresser, il le savait.

Il pressa un bouton de sa montre pour prévenir son chauffeur.

— Me rendre au Central en limousine, tu te rends compte ? marmonna-t-elle. Je me sens stupide.

— Vraiment ? Pas moi.

Connors l'entraîna à l'air libre. Devant la façade du funérarium, la limousine vint se ranger le long du trottoir.

— Ça te permettra de souffler un peu, dit-il en lui tenant la portière arrière. Et moi, de boire un cognac.

Il sortit une carafe en cristal du minibar et se servit. Connaissant les goûts d'Eve, il lui programma un café.

— Bon, puisque nous faisons le trajet ensemble, raconte-moi donc ce que tu sais sur ce Wineburg.

— Bah, un de ces riches arrogants et gâtés! Sans intérêt.

Elle prit la tasse de fine porcelaine de Chine et gratifia Connors d'un long regard froid. Connors, sa limousine de luxe, son cognac de trente ans d'âge...

— Toi aussi, tu es riche.

— Oui, répondit-il en souriant. Mais gâté, sûrement pas. (Il fit tourner son cognac dans son verre.) C'est ce qui m'empêche d'être arrogant.

— Tu crois? lança-t-elle d'un air faussement sceptique, revigorée par le café chaud à l'arôme puissant. Alors comme ça, il était banquier. Il dirigeait Wineburg Finances & Co.

— Pas vraiment. C'est encore son père qui dirige l'affaire. Lui se contentait d'un titre ronflant et d'un grand bureau. Le genre à brasser de l'air et à engloutir son budget en soins de beauté à domicile.

— Bon d'accord, tu ne l'aimais pas.

— En fait, je ne le connaissais pas personnellement. J'imagine, c'est tout. Je n'ai aucune relation d'affaires avec les Wineburg. Au début de ma... carrière, j'avais besoin de prêts pour certains projets. Des projets licites, ajouta-t-il devant le froncement de sourcils d'Eve. Ils m'ont claqué la porte au nez. Je n'étais pas digne d'être leur client. Je suis allé voir ailleurs, j'ai obtenu mes prêts et j'ai fait fortune. La maison Wineburg m'en a toujours gardé une certaine rancœur.

— Bref, une entreprise familiale conservatrice de longue tradition.

— Exactement.

— Et s'il s'adonnait au satanisme, ce genre de révélation aurait risqué

de faire un peu désordre au conseil d'administration, j'imagine ?

— Scandale terrible. Fils ou pas, le petit Wineburg se serait retrouvé à la porte.

— Il n'avait pas l'air du genre à prendre ce risque, mais comment savoir ? Juste pour le sexe, a-t-il dit. Il

était peut-être un de ceux qui tourmentaient Alice. Il serait venu à la cérémonie par culpabilité ou curiosité. En tout cas, une chose est sûre : ce type était terrorisé. Il a vu quelque chose, Connors. Il a assisté à un assassinat. Si j'avais eu le temps de l'emmener au poste, je lui aurais tiré les vers du nez. Je l'aurais fait craquer en moins de dix minutes.

— Apparemment, c'est aussi ce que son assassin pensait.

La limousine s'arrêta devant l'entrée principale du Central. Vaguement embarrassée, Eve jeta un coup d'oeil dehors, espérant qu'aucun collègue ne traînait dans les environs. Elle se ferait mettre en boîte pendant des jours.

— Je te vois à la maison d'ici une heure ou deux. Elle claqua la portière.

— Je t'attends, lui lança Connors par la vitre entrouverte.

— Ne sois pas ridicule, rentre.

Il se contenta de se caler dans son fauteuil et programma les dernières nouvelles boursières sur son écran. Puis il se servit un autre cognac.

— A tout à l'heure.

— Tête de mule, marmonna Eve.

— Alors Dallas, on vient se mélanger à la plèbe ? Elle se figea sur le trottoir.

— Lâche-moi, Carter, bougonna-t-elle en s'engouffrant dans l'immeuble avant que l'hilarité de son collègue ne la contraigne à lui casser la figure.

Une heure plus tard, Eve était de retour, épuisée et furieuse.

— Carter raconte à qui veut l'entendre que mon carrosse est avancé. Quel imbécile ! Je ne sais pas si c'est à lui ou à toi que je dois tordre le cou.

— A lui, suggéra Connors qui glissa son bras autour de ses épaules.

Eve inspira avec bonheur l'odeur du tabac blond qui se mêlait aux effluves subtils de son after-shave.

— Je vous sens tendue, lieutenant, dit-il en l'attirant contre lui.

— Ça se peut.

— Nous allons arranger ça. (Il se pencha et remplit un verre à pied d'un liquide couleur or.) Tiens, bois.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du sauternes, rien d'autre.

Elle le renifla d'un air soupçonneux, sachant Connors capable d'y

adjoindre secrètement un petit remontant fabriqué dans l'une ou l'autre de ses usines.

— Je compte travailler encore un peu en rentrant. J'ai besoin d'avoir l'esprit clair.

— Il faut savoir faire des pauses parfois. Détends-toi et ne crains rien. Demain matin, tu auras l'esprit clair.

Connors avait raison. Les éléments de l'enquête se bousculaient dans sa tête et elle n'en tirait rien de bon. Déjà quatre victimes et elle n'avait pas progressé d'un pouce. Avec un peu de recul, la situation s'éclaircirait peut-être.

— L'assassin de Wineburg a agi vite et bien. Et il a eu la présence d'esprit de viser le cœur. S'il avait visé la gorge, il se retrouvait aspergé de sang, réfléchit Eve à voix haute, tandis que Connors lui massait les épaules. Il avait, disons, trente, quarante secondes d'avance sur nous. Pas plus. Rapide, très rapide... Si Wineburg était sur le point de craquer, il se peut que d'autres l'imitent. Je dois à tout prix me procurer la liste des adeptes. Je t'ai vu parler avec Feeney, ajouta-t-elle en sirotant son vin. Vous discutiez de quoi ?

— Du Mexique, ne t'inquiète pas.

Eve se laissa aller contre le dossier en cuir et ferma les yeux pendant ce qui lui parut trois secondes. Mais quand elle les rouvrit, la limousine venait de franchir la grille de la propriété et s'arrêtait devant le perron.

— J'ai dormi?

— Environ cinq minutes.

— Tu es sûr que c'était juste du vin ?

— Absolument. Suite du programme : bain chaud. Eve ouvrit la bouche pour protester, mais se ravisa en gravissant les marches.

— Après tout, c'est plutôt tentant.

Dix minutes plus tard, tandis qu'un nuage de mousse tourbillonnait dans la baignoire sous la puissance des jets, Eve fronça les sourcils en voyant Connors commencer à se déshabiller.

— Dis donc, c'est moi qui prends un bain ou toi ?

— Nous deux.

D'une petite tape sur les fesses, il la poussa vers la baignoire.

— Ah bon ! Eh bien, ça va te donner une chance de t'expliquer sur cette femme sublime que tu aurais sauvée.

Connors se glissa à son tour dans l'eau moussante et lui fit face.

— Je ne peux être tenu pour responsable des péripéties d'une vie antérieure, plaisanta-t-il en lui tendant le verre de vin qu'il avait eu la prévoyance de remplir. Tu ne crois pas ?

— Je n'en sais rien.

Tenant le verre à bout de bras, Eve se laissa glisser sous l'eau et refit surface avec un soupir.

— Tu crois que vous étiez amants ?

— Si elle avait la même allure qu'aujourd'hui, j'espère bien que oui. Elle le gratifia d'un sourire acide.

— Hum, je me suis toujours dit que tu préférerais les femmes grandes, sublimes et exotiques. (Avec un haussement d'épaules, elle but une gorgée de vin, puis joua distraitement avec le pied du verre.) La plupart des gens trouvent que je ne suis pas du tout ton type.

— La plupart des gens ? Qui ça ?

Eve vida son verre d'un trait et le reposa sur le bord de la baignoire.

— Je le sens bien quand nous assistons à ces affreux cocktails mondains en compagnie de tes riches et distingués associés. Ils se demandent tous ce qui t'a pris. Oh, je ne peux pas les en blâmer ! Je ne suis ni grande, ni sublime, ni exotique.

— Tu es bien davantage, Eve, voyons. Tu as un corps superbe, tu es forte, intelligente, adorable. Crois-moi, je n'ai pas eu besoin d'y regarder à deux fois.

Eve ne savait plus où se mettre. Ce regard de braise dont il la couvait avait le don de la faire fondre.

— Et je m'étonne que tu accordes la moindre importance à l'avis de mes associés, poursuivit Connors avec une pointe d'agacement.

— Je m'en moque éperdument, répondit Eve, embarrassée de s'être laissée aller à cet éclat de jalousie. C'était juste une remarque en l'air. Sans doute le vin qui me délie la langue.

— Je n'aime pas que tu critiques mes goûts.

— Oublie ça.

Elle disparut à nouveau sous la mousse. Sans crier gare, Connors l'agrippa par la taille. Elle refit surface en suffoquant.

— Eh! Qu'est-ce qui te prend? Tu veux me noyer ou quoi ? (Elle secoua l'eau qui lui piquait les yeux et remarqua sa mine rembrunie.) Écoute...

— Non, c'est toi qui vas m'écouter. Ou plutôt... Il écrasa ses lèvres sur les siennes avec tant de fougue qu'Eve en fut étourdie. Leurs langues entamèrent une longue danse langoureuse, enfiévrée.

— On va passer à la troisième partie de notre programme avec juste un peu d'avance, lui murmura-t-il juste le temps de la laisser reprendre son souffle. Et je vais te montrer que tu es tout à fait mon type. Je ne commets jamais d'erreurs.

Pour une fois, ce fut Connors qui s'endormit le premier. Étendue près de lui dans l'obscurité, Eve entendait son souffle lent et régulier. Elle lui caressa les cheveux avec tendresse.

— Je t'aime, murmura-t-elle avec émotion. Je t'aime à en devenir stupide parfois.

Avec un soupir d'aise, elle se lova contre sa chaleur rassurante et

ferma les yeux, bien décidée à ne pas laisser les cauchemars venir troubler son sommeil.

Un sourire ravi et triomphant se dessina sur les lèvres de Connors. Quelle grossière erreur de croire qu'il pouvait s'endormir le premier !

Chapitre 12

Dans son bureau qui dominait Manhattan, Connors était en pleine réunion, la dernière de la matinée. Au lieu de se rendre à Rotterdam comme prévu, il avait préféré conclure l'affaire par hologramme. Il tenait à rester à New York, près d'Eve.

C'était donc assis à la table de conférence en palissandre ciré de la salle de réunion jouxtant son bureau qu'il conversait avec ses partenaires, tandis que son image en trois dimensions le représentait à une table similaire de l'autre côté de l'Atlantique. A sa gauche, son assistante lui transmettait les documents pour approbation et signature. A sa droite se tenait son interprète, prêt à intervenir en cas de défaillance du système de traduction assistée par ordinateur. Les membres du conseil d'administration de ScanAir occupaient les autres fauteuils. Ou plutôt leurs images holographiques. L'année avait été excellente pour Connors Industrie et ses filiales. Ce n'était pas le cas de ScanAir qui se débattait dans le rouge depuis plusieurs années. Connors leur faisait la faveur de les racheter. Ses conditions leur restaient pourtant en travers de la gorge : après une enquête approfondie révélant l'ampleur des difficultés financières qu'elle avait espéré pouvoir dissimuler, la direction de ScanAir avait dû revoir ses exigences à la baisse. D'où les visages crispés tandis que l'ordinateur égrenait les termes du contrat d'une voix métallique et monocorde. De temps à autre, Connors consultait son interprète sur certaines subtilités de syntaxe. Puis il signa chaque copie, ajouta la date et remit les contrats à son assistante qui les transmit par fax laser afin que les Hollandais signent à leur tour.

— Félicitations pour votre retraite, monsieur Vanderlay, dit Connors avec amabilité, tandis que les copies lui étaient retournées. J'espère que vous allez en profiter.

L'homme d'affaires se contenta d'un hochement de tête et d'une brève déclaration formelle. L'hologramme s'éteignit.

Amusé, Connors se cala dans son fauteuil.

— Certaines personnes n'ont pas la reconnaissance facile. Même quand on leur donne beaucoup d'argent, n'est-ce pas, Caro ?

— En effet, monsieur, répondit l'assistante de direction à la chevelure sophistiquée d'une blancheur stupéfiante.

La jeune femme rassembla les documents du dossier et se leva. Son tailleur cintré couleur rouille mettait en valeur ses longues jambes joliment galbées.

— Ils seront encore moins reconnaissants quand ScanAir fera des bénéfices. Dans un an, tout au plus.

— Dix mois, corrigea Connors qui se tourna vers l'interprète, un droïde fabriqué dans une de ses usines. Merci, Petrov. Vos services ont été inestimables. Comme toujours.

— C'était un plaisir, monsieur, répondit avec affabilité le droïde vêtu d'un costume noir sobre avant de se retirer.

— Laissez-moi une heure avant le prochain rendez-vous, Caro. J'ai quelques affaires personnelles à régler.

— Vous déjeunez à treize heures avec la direction de SkyWays pour discuter du rachat de Scan-Air et des stratégies marketing.

— Très bien.

Connors regagna son bureau et verrouilla la porte. Ce n'était pas vraiment nécessaire. Jamais son assistante ne se permettrait d'entrer sans s'annoncer, mais on ne se montrait jamais trop prudent. Il s'assit à son bureau, alluma son ordinateur et connecta le programme de brouillage destiné à empêcher tout contrôle de l'Ordiguard. La loi réprimait avec sévérité le piratage informatique.

— Recherche liste des adeptes de l'Église de Satan. Organisation de New York sous la direction de Selina Cross.

Recherche en cours... Données protégées par la loi sur la liberté de religion. Recherche refusée.

Connors se contenta de sourire. Il avait toujours aimé le défi.

— Très bien, je suis sûr qu'on va réussir à te faire changer d'avis.

Avec entrain, il releva les manches de son costume et se mit au travail. Eve arpentait l'élégant bureau du Dr Mira. Elle ne s'y sentait jamais à son aise. Mira la connaissait mieux que quiconque. Mieux qu'elle ne se connaissait elle-même. Mais elle n'était pas là pour des raisons d'ordre personnel. Elle essaya de se détendre.

La porte s'ouvrit et le Dr Mira entra. Un sourire chaleureux éclaira le visage de la psychanalyste. Elle avait toujours l'air si... parfaite, se dit Eve. Ni trop apprêtée, ni trop décontractée. Toujours la compétence incarnée. Au lieu de son habituel tailleur, Mira portait une robe couleur potiron évasée à hauteur du genou et un manteau assorti à un seul bouton. Des" escarpins à talons hauts d'un ton légèrement plus foncé complétaient sa tenue avec élégance. La psychanalyste tendit les deux mains, un geste d'affection qui surprit et toucha Eve tout à la fois.

— Quel plaisir de vous revoir en pleine forme, Eve ! Comment va votre genou ?

— Oh? (Avec un léger froncement de sourcils, Eve baissa les yeux vers sa jambe au souvenir de la blessure que lui avait valu une précédente enquête.) Très bien. Les médecins ont fait du bon travail. Je n'y pense même plus.

— Prenez place pendant que je nous prépare du thé. En quoi puis-je vous être utile ?

Eve s'assit, un peu nerveuse.

— Merci de me recevoir entre deux rendez-vous. C'est à propos d'une enquête sur laquelle je travaille en ce moment. Je ne peux pas vous donner beaucoup de détails. Un dossier confidentiel.

— Je vois. Racontez-moi ce que vous pouvez. La psychanalyste programma l'AutoChef.

— Il s'agit d'une jeune fille de dix-huit ans, très intelligente et apparemment très impressionnable.

— C'est l'âge des explorations.

Mira prit les deux tasses de thé fumant aux effluves délicatement parfumés et en tendit une à Eve.

— Elle a de la famille. De la famille proche. Son père est parti, mais il y a les grands-parents, des cousins. Elle n'était — n'est pas seule, corrigea-t-elle.

Mira hocha la tête. Eve, elle, avait été seule. Brutalement seule.

— Le sujet consacrait ses études aux religions et cultures anciennes. Ces dernières années, elle a développé un intérêt pour l'occulte.

— Hum. Plutôt typique, je dirais. Les jeunes explorent souvent différentes religions et croyances afin de trouver la leur. L'occulte, avec sa mystique et ses possibilités, exerce une forte attraction.

— Elle a versé dans le satanisme.

— Initiée?

Eve fronça les sourcils. Elle s'attendait à de la surprise ou de la désapprobation. Au lieu de cela, Mira sirotait son thé avec un léger sourire attentif.

— J'ignore ce que cela signifie exactement.

— Cela peut varier selon les sectes. En général, l'initiation implique une période d'attente à l'issue de laquelle des vœux sont prononcés. Le corps de l'initié reçoit une marque, en général sur ou près des organes génitaux. Lors d'une cérémonie, l'initié est accepté dans la congrégation. Un autel humain est placé au milieu d'un cercle, souvent une femme. Le ou les prétendants s'agenouillent et le prince des Ténèbres est invoqué. Le symbolisme inclut des flammes, de la fumée, de la terre prélevée sur une tombe, de préférence celle d'un nourrisson. Ils doivent boire de l'eau ou du vin mélangé avec de l'urine, puis le grand prêtre ou la grande prêtresse les marque avec un couteau de cérémonie.

— Un athame.

— Oui, acquiesça Mira. Et bien que ce soit illégal, la congrégation procède alors si possible au sacrifice d'un agneau. Chez certaines, le sang de l'agneau est mélangé au vin et bu. Les membres de la congrégation se livrent alors à des rites sexuels entre eux et avec l'autel. C'est considéré comme un devoir et un plaisir.

— Vous êtes très bien informée, me semble-t-il.

— J'ai eu une fois l'occasion d'assister à une cérémonie de ce genre. C'était plutôt fascinant.

Eve reposa sa tasse, abasourdie.

— Vous ne croyez quand même pas à ce folklore ? Les incantations, les démons et tout le reste ?

Mira haussa un sourcil finement dessiné.

— Je crois au bien et au mal, Eve. Ne fermez pas les yeux sur l'existence du bien et du mal absolus. Dans mon métier, et le vôtre, nous rencontrons trop souvent les deux extrêmes pour les nier.

C'est l'homme qui commet le mal, songea Eve. Le mal n'a rien de surnaturel.

— Mais l'adoration du diable ?

— Ceux qui ont choisi de vouer leur vie — et leur âme — à cette croyance sont en général attirés par sa célébration du chaos et de l'égoïsme absolu. D'autres sont séduits par les promesses de puissance qu'elle fait miroiter. Et beaucoup par le sexe.

Juste pour le sexe... C'était ce que Wineburg avait sangloté avant de mourir, se souvint Eve.

— La jeune femme dont vous parlez a sans doute été attirée par curiosité intellectuelle. Le satanisme a des siècles d'histoire derrière lui, ses rites sont mystérieux et sophistiqués. Et puis venant d'un milieu familial protégé, elle était à l'âge des rébellions contre l'ordre établi.

— La cérémonie que vous évoquiez est similaire à celle qu'elle m'a décrite. Mais alors qu'elle n'était là qu'en observatrice, ils ont abusé d'elle. Elle était vierge et on l'avait droguée.

— Je vois. Il existe toujours des sectes qui ne respectent pas les règles. Certaines peuvent s'avérer dangereuses.

— Elle avait des trous de mémoire et perdait parfois la notion du temps. Elle était quasiment devenue l'esclave de deux des membres. Elle avait tourné le dos à sa famille et abandonné ses études. Jusqu'à ce qu'elle soit témoin du sacrifice rituel d'un enfant.

— Le sacrifice humain est une pratique millénaire déplorable, commenta Mira en sirotant son thé avec délicatesse. On peut supposer que le meurtre dont elle a été témoin aura provoqué chez elle un choc salvateur qui l'aura arrachée au culte et à ses rituels.

— Elle était terrifiée. Elle n'a rien dit à sa famille, ni à la police. Elle s'est réfugiée chez une sorcière.

— Une sorcière blanche ? Une adepte de Wicca ? Eve pinça les lèvres.

— Elle a fait ce qu'on pourrait appeler un virage religieux à cent quatre-vingts degrés. Elle s'est mise à brûler des bougies blanches au lieu de noires. Et elle vivait dans la terreur, prétendait qu'un des membres de la secte pouvait se métamorphoser en corbeau.

— Très intéressant, murmura Mira d'un air songeur.

— Elle était persuadée qu'ils voulaient attenter à sa vie, qu'ils avaient déjà tué un de ses proches, bien que ce décès soit jusqu'à présent considéré comme une mort naturelle. Ils la tourmentaient, j'en ai la conviction. Ils jouaient avec ses peurs et ses fantasmes, exacerbés par son propre sentiment de culpabilité et de honte.

— Vous avez peut-être raison. Les émotions influent sur l'intellect.

— A quel point? demanda Eve. Assez pour voir des choses qui n'existent pas ? Assez pour fuir une hallucination et se tuer sous les roues d'une voiture?

Mira se rassit.

— Elle est donc morte. Je suis désolée. Êtes-vous certaine qu'elle fuyait une hallucination ?

— Un observateur entraîné se trouvait sur les lieux. Il n'a rien vu. Sauf un chat noir, ajouta Eve avec une petite moue.

— Ce bon vieux chat noir... Lui seul aura pu suffire à la faire paniquer. Mais même s'il a été placé là à dessein pour l'effrayer, vous aurez du mal à prouver qu'il s'agit d'un homicide.

— Ces satanistes l'ont droguée, soumise à des manipulations mentales, peut-être même de l'hypnose. Ils l'ont terrorisée de mille et une façons, poussant même le vice jusqu'à la harceler par vidéocom. Ils l'ont acculée à la mort et ce ne serait pas un homicide ? Eh bien, je vais me charger de le prouver !

— Traduire une secte sataniste devant un tribunal ne sera pas chose aisée.

— Je suis prête à relever le défi. Ceux qui se cachent derrière ces actes odieux sont des ordures. Et je les soupçonne d'avoir fait quatre victimes ces deux dernières semaines.

Mira reposa sa tasse.

— Quatre? Le corps abandonné près de chez vous. Les médias se sont montrés peu bavards. C'est lié?

— Oui. Il s'agissait d'un initié qui a eu la gorge tranchée par un athame. Il avait subi des mutilations et était attaché sur un pentagramme inversé.

Mira pinça les lèvres avec scepticisme.

— Mutilations et meurtre... S'il s'agissait de Wiccans, cela ne leur ressemble pas. Ces pratiques barbares bafouent leurs principes.

— Les principes n'existent que pour être bafoués, vous le savez aussi bien que moi, docteur Mira, répondit Eve avec impatience. Mais à ce stade de l'enquête, je soupçonne un ou plusieurs adeptes de sa propre secte. Un autre homme a été assassiné la nuit dernière, lui aussi avec un athame. La nouvelle n'est pas encore rendue publique, mais le sera d'ici deux heures. J'étais en train de le poursuivre. Je suis arrivée trop tard.

— Il a été tué sans rituel? Avec un policier sur ses talons ? Un geste

désespéré ou d'une incroyable arrogance. Si ce crime a été commis par le même auteur, il prouve une audace grandissante.

— Et peut-être aussi une certaine jouissance. Le sang, c'est comme une drogue, on en devient dépendant. Quelles peuvent être selon vous les failles dans la personnalité de celui ou celle qui dirige une secte aussi barbare ? J'ai dans le collimateur une femme avec un casier judiciaire déjà long. Prostitution et trafic de drogue. Bisexuelle. Elle dirige une boîte de nuit branchée, mène une vie plus que confortable. Son compagnon est un genre d'Apollon aux petits soins pour elle. Elle aime en mettre plein la vue, ajouta Eve au souvenir du tour de passe-passe de la cheminée. Elle prétend avoir le don de clairvoyance et est d'un tempérament très colérique, avec de brutales sautes d'humeur.

— L'orgueil est donc sans doute sa première faiblesse. Dans une position d'autorité, elle acceptera très mal tout manque de respect. Est-elle réellement clairvoyante ?

Eve la dévisagea, interloquée.

— Vous êtes sérieuse ?

— Eve, dit Mira avec un soupir imperceptible, les médiums ont toujours existé. D'innombrables études l'ont prouvé.

— Oui, oui, je sais. L'institut Kijinsky, répondit Eve sans conviction. J'ai lu un de leurs rapports sur les exploits d'une Wiccanne qui vit à New York. Selon eux, ses dons psychiques battent tous les records.

— Je vous sens sceptique.

— Vous croyez aux boules de cristal et aux lignes de la main, docteur Mira ? Vous, une scientifique ?

— En cette qualité, j'accepte que la science soit, disons, fluctuante. Elle évolue en fonction de nos découvertes sur notre univers et ses occupants. De nombreux scientifiques estimés ont la conviction que nous naissons avec ce qu'on peut appeler un sixième sens. Certains le développent, d'autres non. La plupart d'entre nous se contentent de stagner à un niveau que nous appelons l'instinct, l'intuition. Vous vous fiez parfois à vos intuitions, vous aussi.

— Je me fie aux faits, aux preuves.

— Votre instinct évoque dans mon esprit une lame finement aiguisée, Eve. Et Connors ! Un homme n'atteint pas ces sommets si jeune sans un formidable instinct. Si vous voulez un terme plus romantique, la magie existe.

— Ne me dites pas que vous croyez à la télépathie et aux sortilèges ?

— Mon intuition me permet de lire dans votre esprit en ce moment, répliqua la psychanalyste qui vida sa tasse, amusée : « Complètement à côté de la plaque, cette pauvre Mira », voilà en substance ce que vous pensez, ma chère Eve.

Eve ne put réprimer un sourire contraint.

— Pas mal. Quoi qu'il en soit, un meurtre reste un meurtre. Magie ou

pas magie, rien ne m'empêchera de démasquer le ou les assassins. Une peur diffuse serra l'estomac de la psychanalyste. Elle entrecroisa ses doigts.

— Je n'en doute pas. Je peux vous fournir une analyse plus détaillée sur le satanisme et le culte de Wicca, si cela peut vous aider.

— C'est très gentil de votre part. J'aime savoir à quoi j'ai affaire. Quel serait selon vous le profil type d'un adepte des deux cultes ?

— Il n'existe pas de profil type, pas plus que dans la religion catholique ou le bouddhisme. Mais je peux généraliser certaines personnalités communément attirées par l'occulte. La jeune Wiccanne dont vous parliez est-elle suspecte ?

— Oui, même si elle ne figure pas au sommet de ma liste. La vengeance est un mobile que l'on ne peut négliger dans cette affaire. Mais je suppose qu'elle serait plutôt du genre à jeter des mauvais sorts qu'à se livrer à des mutilations, ajouta-t-elle avec un petit sourire narquois.

— Vérifiez les ongles et les cheveux des victimes. S'il y a malédiction, vous trouverez des traces de coupes récentes.

— Ah bon? Je vérifierai, fit Eve qui se leva avec une moue dubitative. Merci beaucoup pour votre aide.

— Je vous ferai transmettre un rapport demain.

— Formidable. (Eve se dirigea vers la porte, puis se retourna.) Vous semblez très au fait de toutes ces histoires de sectes occultes. Cela entre-t-il dans le cadre de vos recherches en psychiatrie ?

— Dans une certaine mesure oui, mais c'est surtout un intérêt personnel qui m'a conduite à approfondir le sujet, expliqua le docteur Mira avec un sourire. Ma fille est adepte de Wicca.

Eve faillit en rester bouche bée.

— Oh... Eh bien, j'imagine que ceci explique cela, répondit-elle, mal à l'aise, ne sachant plus que dire. Elle vit à New York ?

— Non, à La Nouvelle-Orléans. Elle y trouve la vie moins... contraignante. Vu les circonstances, je peux manquer d'objectivité en la matière, Eve, mais je suis sûre que vous tomberez sous le charme de la religion wiccanne. C'est une croyance très saine, très généreuse.

— Bien sûr, fit Eve en ouvrant la porte. Je dois assister à une cérémonie pas plus tard que demain soir.

— Il faudra que vous me donniez votre opinion. Et si vous avez des questions qui me dépassent, je suis persuadée que ma fille se fera un plaisir d'y répondre.

— Je vous tiendrai au courant.

Elle se dirigea vers l'ascenseur et poussa un profond soupir. Inouï! La fille du Dr Mira, une sorcière ! C'était le bouquet !

Eve retourna au Central avec l'intention de mettre la main sur

Peabody et d'aller inspecter l'appartement de Wineburg. Les gars du labo avaient déjà procédé aux fouilles de routine, sans succès. Qui sait ? Peut-être aurait-elle davantage de chance ?

Elle croisa Peabody en coup de vent dans le couloir.

— Dans dix minutes à ma voiture. Juste le temps de vérifier mes messages et de passer un ou deux appels.

— Lieutenant...

— Plus tard.

Elle continua son chemin sans ralentir le pas, ni prendre la peine de s'interroger sur la grimace de son équipière. L'explication l'attendait dans son bureau.

— Feeney? (Elle ôta sa veste et la jeta sur un fauteuil.) Tu t'es décidé pour le Mexique ? Il faudra appeler Connors pour les détails. Il devrait...

Feeney se leva et alla fermer la porte. Un coup d'œil suffit à Eve. Elle comprit aussitôt qu'il savait.

— Tu m'as menti, dit-il avec un tremblement d'indignation dans la voix, le regard glacial. J'avais une confiance aveugle en toi et tu t'es permis d'enquêter sur Frank dans mon dos. Sans respect pour sa mémoire.

A quoi bon nier? Et encore moins lui faire l'affront de lui demander comment il l'avait découvert. C'était inévitable, elle le savait depuis le début.

— Il allait y avoir une enquête interne. Whitney m'a chargée de le disculper. Ce que j'ai fait.

— Enquête interne, laisse-moi rire. Il n'y avait pas plus intègre que Frank.

— Je le sais, Feeney. J'étais...

— Mais tu as fait ton enquête. Tu as fouillé dans sa vie. Sans jamais m'en parler.

— Je n'avais pas le choix.

— Bon sang, Eve, c'est moi qui t'ai formée. Sans moi, tu serais toujours en uniforme dans les rues de New York. Et tu as osé me poignarder dans le dos!

Il s'approcha d'elle, les poings serrés sur les flancs. Eve aurait préféré qu'il s'en serve plutôt que de l'accabler de reproches.

— Tu es chargée du dossier d'Alice, tu soupçonnes un homicide et tu ne me dis rien? Tu m'as délibérément écarté de l'enquête et tu m'as menti. Tu m'as regardé droit dans les yeux et tu as osé me mentir !

Eve était blême.

— Oui.

— Tu crois qu'elle a été droguée, violée et assassinée et tu ne me mets pas au courant ?

Il avait lu les rapports, réalisa Eve. Us étaient codés et classés

confidentiels, mais s'il avait la puce à l'oreille, rien n'avait pu l'empêcher d'y accéder. Les soupçons lui étaient venus la nuit dernière, devant le corps de Wineburg.

— Je ne pouvais pas, répondit-elle d'une voix neutre. Même si je n'avais pas eu d'ordres, ça m'était impossible. Tu étais un intime de Frank. Un flic ne peut participer en toute objectivité à une enquête concernant sa famille.

— Qu'est-ce que tu peux bien savoir sur la famille, bon Dieu ? explosa-t-il, la faisant sursauter.

Oui, elle aurait vraiment préféré qu'il se défoule sur elle avec ses poings.

— Des ordres ? poursuivit-il, écumant de colère et d'amertume. Tu te caches derrière de maudits ordres ? Je ne te croyais pas comme ça, Dallas ! Tu m'as vraiment pris pour un con. Prends donc des vacances, Feeney. Va dans la belle baraque de mon riche mari au Mexique ! (Sa bouche se déforma en un rictus narquois.) Ça t'aurait bien arrangée de ne plus m'avoir dans les pattes, hein ?

— Bien sûr que non. Feeney, je t'en prie...

— On en a connu des coups durs, la coupa-t-il d'une voix radoucie. Et je t'ai toujours fait confiance, même dans les situations les plus périlleuses. Mais c'est terminé. Tu es un bon flic, Dallas, aucun doute là-dessus, mais tu n'as pas de cœur. Va au diable.

Sans un mot, Eve le regarda sortir en trombe, laissant la porte grande ouverte. Qu'aurait-elle pu dire ? Peabody se précipita dans le bureau.

— Lieutenant, vous ne m'avez pas laissé...

Le dos tourné, Eve la fit taire d'un geste de la main. Inspirant lentement, elle s'efforça de retrouver ses esprits, durement mis à mal. La présence de Feeney planait encore dans la pièce. Elle sentait l'odeur de cette stupide eau de Cologne que sa femme lui achetait toujours.

— On va faire un tour à l'appartement de Wineburg. Prenez le matériel.

Peabody ouvrit la bouche, puis se ravisa. Mieux valait se taire.

— Oui, lieutenant.-

Eve se retourna, le regard calme et froid. Sans émotion.

— Allons-y.

Chapitre 13

Eve était d'une humeur exécrable quand elle arriva à la propriété. Peabody et elle avaient retourné l'appartement de Wineburg sens dessus dessous, repris à zéro le travail de fourmi des enquêteurs. Pendant trois heures, elles avaient fouillé les placards, les tiroirs, vérifié ses fichiers et ses communications. Résultat: deux douzaines de costumes tous identiques, des chaussures si rutilantes qu'elle voyait sa mine des mauvais jours dedans et une collection de disques musicaux incroyablement ennuyeuse. Le contenu de son coffre-fort n'était guère plus enthousiasmant: deux mille dollars en liquide, dix mille en *crédits* et une impressionnante collection de vidéos pornos qui donnait certes une idée assez précise du personnage mais ne fournissait aucune piste sérieuse quant à son meurtrier.

Wineburg ne tenait pas de journal intime et son agenda restait très discret sur ses rendez-vous, privés ou professionnels, se limitant à des listes d'horaires. Ses comptes étaient bien tenus, ce qui n'était guère surprenant de la part d'un banquier. Dépenses et recettes étaient soigneusement répertoriées. Les importants retraits bimensuels en liquide effectués régulièrement depuis deux ans renseignèrent Eve sur la façon dont Selina Cross garantissait son niveau de vie, mais ces retraits étaient inscrits à la rubrique Dépenses personnelles. La régularité des rendez-vous nocturnes depuis deux ans — également deux fois par mois aux mêmes dates que les retraits — ne suffisait pas à elle seule à établir un lien solide avec la secte de Selina Cross. Bien évidemment, le nom de cette charmante dame n'apparaissait nulle part.

Wineburg était divorcé, sans enfant, et vivait seul. En interrogeant les voisins, elle avait appris qu'il n'était pas du genre sociable et aucun d'entre eux n'avait été capable de donner la moindre description de ses rares visiteurs. Bref, Eve rentrait bredouille, avec la rage au ventre et un sentiment de frustration grandissant. Elle savait avec certitude que Wineburg appartenait à la secte de Selina Cross, qu'il avait payé ce privilège au prix fort, au propre comme au figuré. Mais elle n'avait pas le moindre commencement de preuve. Et puis elle n'arrivait pas à se concentrer sur son travail comme elle l'aurait dû. Le visage furieux de Feeney et ses paroles amères l'obsédaient. Elle l'avait laissé tomber. Pire encore, elle l'avait trahi en obéissant aux ordres. Elle avait fait son boulot de flic. Mais elle avait oublié l'amitié, se dit-elle, pressant ses tempes endolories. Il avait raison. Elle n'avait pas de cœur.

Quand Eve entra dans le vestibule, le chat vint à sa rencontre à pas feutrés et se frotta contre ses jambes. Elle continua d'avancer et

réprima un juron en manquant de trébucher. Summerset apparut dans l'encadrement d'une porte.

— Monsieur a essayé de vous joindre.

— Ah oui? Eh bien, j'étais occupée, répondit-elle, repoussant Galahad du pied avec impatience. Est-il rentré ?

— Pas encore. Vous pouvez le joindre à son bureau.

— Je lui parlerai à son retour.

Elle mourait d'envie de boire un verre. Quelque chose de fort. Agacée par cette faiblesse, elle tourna le dos au salon et partit dans la direction opposée.

— Je ne suis là pour personne, compris ?

— Certainement, répondit le majordome avec raideur.

Quand elle eut disparu au détour d'un couloir, Summerset prit le chat dans ses bras et le caressa, un geste de tendresse qu'il ne se serait jamais permis en public.

— Le lieutenant est très malheureux, lui mur-mura-t-il. Nous devrions peut-être appeler.

Galahad ronronna et tendit le cou sous les longs doigts osseux de Summerset. Leur affection mutuelle était leur petit secret.

Eve descendit les escaliers, traversa la piscine intérieure, le jardin d'hiver et entra dans le gymnase. Rien de tel qu'une bonne séance de sport pour chasser le cafard.

Elle revêtit une tenue deux-pièces en Lycra noir. Puis elle programma l'unité d'entraînement sur «niveau intensif» et s'imposa une course d'endurance de marathoniennne. Elle franchit des côtes abruptes, les redescendit et gravit au pas de course des volées d'escaliers interminables, avalant ainsi des kilomètres sur tous les sols possibles et imaginables: asphalte, herbe, boue, sable. En désespoir de cause, elle s'arrêta, le cœur battant à tout rompre et le maillot trempé de transpiration. Elle avait beau courir, l'effort ne parvenait pas à apaiser le tourment qui lui tenaillait le ventre. Ce qu'il lui fallait, c'était frapper. Frapper fort, décida-t-elle en enfilant des gants rembourrés.

Elle n'avait encore jamais essayé le droïde de combat, un des derniers jouets de Connors. Le robot était un poids moyen d'un mètre quatre-vingt-dix, à la musculature impressionnante. Bonne allonge, se dit Eve qui le jaugea des pieds à la tête, les mains à la taille. Elle entra le code de mise en route des circuits électroniques. Le droïde ouvrit ses yeux bruns.

— Désirez-vous vous battre? demanda-t-il poliment.

— C'est ça, je désire me battre.

— Boxe, karaté coréen ou japonais, taekwondo, kung-fu, combat de rue. Programmes d'autodéfense également disponibles. Contact optionnel.

— Corps à corps, répondit-elle, adoptant déjà une posture d'attaque.

— Nombre de rounds ?

— Illimité. Jusqu'à ce que l'un de nous deux aille au tapis, mon grand. Levant les mains, elle lui fit signe d'approcher avec les doigts.

— Programme enregistré, annonça le droïde après un léger bourdonnement. Je vous dépasse en poids d'environ trente kilos. Si vous le souhaitez, mon programme prévoit un handicap...

Sans crier gare, Eve lui décocha à la mâchoire un violent coup de poing qui lui rejeta la tête en arrière.

— Voilà mon handicap. Allez, viens te battre. Eve commença à tourner autour de lui tel un fauve autour de sa proie.

— Comme il vous plaira, répondit le droïde qui l'imita. Vous n'avez pas indiqué si vous désirez des options vocales: moqueries, insultes... Eve lui envoya son pied dans l'estomac à toute volée. Il tituba en arrière sous le choc.

— Des compliments sont également disponibles, poursuivit-il, imperturbable.

— Qu'est-ce que tu attends, bon sang ? Tu viens te battre ou quoi ?

Il s'exécuta avec une rapidité et une force qui manquèrent de la déséquilibrer. Voilà qui est mieux, songea-t-elle avec hargne en lui décochant un direct du droit musclé. Le droïde para le coup avec adresse, lui enserra le poignet dans sa main gantée et l'immobilisa d'une clé à la gorge qui la fit suffoquer. D'une prise de judo, elle le déséquilibra et parvint à faire basculer son imposante carcasse par-dessus son épaule. Mais à peine au tapis, le robot se releva d'un bond et fondit sur elle avant qu'elle ait pu l'esquiver.

Quand Connors entra une dizaine de minutes plus tard, il vit sa femme voltiger à l'autre bout du tapis, haletante et en sueur. Médusé, il s'adossa contre la porte et assista au spectacle. Dans un suprême effort, Eve se releva et retourna courageusement au combat. Prenant le robot par surprise, elle lui tomba dessus à bras raccourcis et lui assena coups de poing sur coups de poing avec une vigueur décuplée par la rage. Le corps à corps acharné tourna au massacre en règle. Sous la violence de l'assaut, le droïde céda du terrain pas à pas. Acculé dans un angle de la salle, il tituba et tomba à genoux. Écumante, Eve s'abattit sur lui dans un hurlement de victoire.

Connors fronça les sourcils et se précipita à la rescousse du droïde.

— Stop! Fin de programme! ordonna-t-il en arrêtant le bras d'Eve avant qu'elle inflige le coup de grâce au robot dont la tête bringuebalait lamentablement.

— Tu vas l'abîmer, dit-il avec douceur. La mort par K.-0. n'est pas prévue dans ses circuits.

Eve se plia en deux, les mains posées sur ses cuisses, et tenta de reprendre sa respiration.

— Désolée, je crois que je me suis laissé emporter.

Elle jeta un regard au robot qui restait avachi sur ses genoux, la bouche béante, les yeux aussi vides que ceux d'une poupée.

Connors la prit par les bras, mais elle se dégagea et alla chercher une serviette à l'autre bout de la salle.

— D'humeur combative à ce que je vois.

— J'avais juste envie de frapper.

— Tu veux que je te serve de punching-ball ?

Le sourire de Connors se figea quand Eve abaissa la serviette. Au fond de ses yeux, la rage avait laissé la place au désespoir.

— Que se passe-t-il, Eve ? Qu'est-il arrivé ?

— Rien. Dure journée, c'est tout.

Elle jeta la serviette sur une chaise et alla chercher une bouteille d'eau minérale au frais.

— La perquisition chez Wineburg n'a rien donné. Les gars du labo n'ont rien trouvé non plus dans le parking. Comme je m'y attendais. Je suis retournée asticoter Selina Cross et Alban le Magnifique. Et je suis allée voir Mira. Figure-toi que sa fille est adepte de Wicca. Tu vois un peu le tableau ?

— Qu'est-ce qu'il y a, Eve? s'inquiéta Connors. Ce n'était pas le travail qui pouvait mettre sa femme dans un pareil état.

— Ce n'est pas assez, tu trouves? Je vais avoir du mal à avoir un avis objectif de la part de Mira si sa fille est une jeteuse de sorts. Et puis il y a Peabody. Elle a attrapé un maudit rhume et elle est tellement dans les vapes que je dois tout lui répéter au moins deux fois avant qu'elle comprenne. Ah, je te jure, elle m'est utile à tousser et à éternuer toute la journée.

Elle parlait trop vite, réalisa-t-elle. Les mots se bousculaient dans sa bouche sans qu'elle puisse les arrêter.

— Les médias sont au courant pour Wineburg, et ils savent aussi que nous étions présents sur les lieux au moment du meurtre. Mon vidéocom est pris d'assaut par des hordes de journalistes. Des fuites partout. De maudites fuites partout. Et Feeney a découvert que je le court-circuitais.

Nous y voilà enfin, songea Connors.

— Il a été dur avec toi ? '

— Pourquoi ne l'aurait-il pas été? s'emporta-t-elle, cherchant à dissimuler son chagrin derrière la colère. Il pensait pouvoir me faire confiance et je lui ai menti sans états d'âme !

— Tu n'avais pas le choix.

— On a toujours le choix.

Elle jeta contre le mur la bouteille qui rebondit et se vida de son eau pétillante.

— On a toujours le choix, répéta-t-elle, un peu calmée. Je connaissais ses sentiments envers Frank, envers Alice, mais je l'ai court-circuité.

J'ai suivi bêtement les ordres.

Elle sentait la souffrance revenir à la charge, prête à jaillir comme l'eau de la bouteille. Elle s'efforça de la refouler.

— Il a raison. J'aurais dû aller le voir.

— Est-ce ça qu'on t'a appris dans la police ? Est-ce ainsi qu'il t'a formée ?

— Je lui dois tout, Connors, répliqua Eve. J'aurais dû l'informer de ce qui se passait.

Connors s'approcha d'elle et la prit par les épaules.

— Non, tu n'en avais pas le droit.

— J'aurais dû ! cria-t-elle. Si seulement je l'avais fait ! (Elle fondit en larmes.) Mon Dieu, qu'est-ce que je vais faire ?

Connors l'attira dans ses bras.

— Laisse-lui un peu de temps. C'est un policier, Eve. Quelque part au fond de lui, il comprend. Laisse-lui juste un peu de temps.

— Non, fit Eve, les poings crispés sur sa chemise. Si tu avais vu son regard... Je l'ai perdu, Connors. Je l'ai perdu. J'aurais mille fois préféré perdre mon insigne, crois-moi.

Sans un mot, Connors la serra contre lui et elle pleura toutes les larmes de son corps. Il y avait tant d'émotions intenses en elle, songeait-il. Des émotions qu'elle avait mis toute une vie à refouler et qui se libéraient avec d'autant plus de violence. Il la sentit peu à peu s'apaiser entre ses bras.

— Quelle idiote je fais ! murmura-t-elle avec un long soupir frissonnant. Je déteste me laisser aller comme ça. Ça ne sert à rien.

— Ça sert plus que tu ne crois, la détrompa Connors qui lui caressa les cheveux. Ce qu'il te faut, c'est un bon repas et une nuit de sommeil. Après, tu seras en état d'agir comme tu le dois.

— Et comment dois-je agir ?

— Tu vas boucler cette enquête. Et quand ce sera terminé, tu oublieras tout ça.

Elle hocha la tête et passa ses mains sur son visage baigné de larmes. Elle poussa un nouveau soupir.

— Oui, c'est ça, il faut que je boucle l'enquête. Connors effleura de son pouce la fossette de son menton.

— Ce n'est que justice, non ? Elle leva vers lui des yeux rougis.

— Je ne sais plus, murmura-t-elle, à bout de forces.

Eve n'avalait pas une bouchée et Connors n'insista pas. Il envisagea de la forcer à avaler un sédatif, mais recula devant l'épreuve. Aussi fut-il soulagé quand elle décida d'aller se coucher tôt. Il inventa l'excuse d'une communication à passer et se retira dans son bureau. De là, il la surveilla à l'écran jusqu'à ce qu'elle sombre dans le sommeil. Il ne lui faudrait pas plus d'une heure ou deux. Il doutait qu'elle refasse surface entre-temps et s'aperçoive de son absence.

Connors n'était jamais allé chez Feeney. L'immeuble était ancien et sans prétention, mais propre et bien protégé. Ne voulant pas risquer une fin de non-recevoir, il neutralisa le système de sécurité et la serrure de l'entrée. Il traversa le vestibule exigü, remarquant au passage une légère odeur de désinfection récente. Il approuvait l'intention, mais n'en appréciait pas le relent persistant et prit bonne note de s'en occuper.

Après tout, c'était lui le propriétaire de l'immeuble.

Il monta dans l'ascenseur et demanda le troisième étage. La moquette du couloir avait besoin d'être remplacée, nota-t-il. Mais il était bien éclairé et les caméras de sécurité fonctionnaient. Les murs propres et bien isolés ne laissaient filtrer qu'un léger bourdonnement derrière les portes closes. De la musique en sourdine, quelques rires lointains, les pleurs d'un nourrisson. La vie, songea Connors. La vie et ses petits bonheurs. Il sonna à la porte de Feeney et attendit, les yeux rivés sur l'objectif de l'œillet électronique. La voix irritée de Feeney grésilla dans l'interphone.

— Que venez-vous faire ici? Visiter les taudis?

— Je ne crois pas que cet immeuble mérite ce nom.

— Tout est taudis à côté du palace dans lequel vous vivez.

— Comptez-vous discuter des différences de nos domiciles respectifs en me laissant sur le palier ?

— Je vous ai demandé ce que vous voulez !

— Vous connaissez la raison de ma présence. Vous n'avez quand même pas peur de me parler en face, Feeney?

Sa pointe de défi eut l'effet escompté. La porte s'ouvrit en grand et Feeney campa sa silhouette massive dans l'embrasure, écarlate de colère.

— Ça ne vous regarde pas, Connors.

— Au contraire, répondit celui-ci d'une voix égale sans bouger d'un pouce. Ça me regarde beaucoup. Vos voisins par contre...

Les mâchoires crispées, Feeney recula et le laissa entrer.

— Dites-moi ce que vous avez à dire et déguerpissez d'ici.

— Votre femme est-elle à la maison? s'enquit Connors quand Feeney lui claqua la porte dans le dos.

— Ce soir, elle rentre tard, répondit Feeney qui inclina la tête. (Comme un taureau qui s'apprête à charger, songea Connors.) Si vous voulez vous défouler sur moi, ne vous gênez surtout pas. Je me ferai un plaisir de démolir votre joli portrait.

— Seigneur, on croirait entendre Eve, soupira Connors qui entreprit d'arpenter le salon.

Confortable, se dit-il. Pas nickel, mais chaleureux. La télévision retransmettait un match de base-ball sans le son. Le batteur frappa la balle qui fendit les airs en silence.

— Quel est le score ?

— Les Yanks mènent d'un point, répondit Feeney. Elle vous avait tout raconté, n'est-ce pas ? Vous étiez au courant depuis le début.

— Elle n'avait pas d'ordres contraires. Et elle pensait que je pouvais lui être utile.

Feeney réprima un ricanement amer.

— Ça ne fait pas de vous un professionnel pour autant. (Son regard fatigué se teinta de mélancolie.) Vous ne connaissiez même pas Frank.

— Non, mais Eve si. Elle l'appréciait.

— Nous étions partenaires, Frank et moi. Et aussi des amis proches. Elle n'avait pas le droit de me tenir à l'écart. Je lui ai dit ma façon de penser.

Connors se détourna de l'écran et plongea son regard d'acier dans celui de Feeney.

— Je n'en doute pas. Et ce que vous lui avez dit lui a brisé le cœur.

— Tout au plus écorné son amour-propre. Feeney s'éloigna et prit une bouteille de bière à moitié vide près de son fauteuil. Même à travers le brouillard de sa colère, il avait lu le désespoir dans les yeux d'Eve quand il s'était acharné sur elle. Et il avait pris sur lui pour ne pas y prêter attention.

— Elle s'en remettra, bougonna-t-il, avalant une longue gorgée, conscient que la bière ne chasserait pas son amertume. Elle continuera à faire son boulot. Mais sans moi.

— En disant que vous lui aviez brisé le cœur, je n'exagérerais pas. Depuis combien de temps connaissez-vous Eve ? reprit Connors, durcissant le ton. Dix ans, douze ? Combien de fois l'avez-vous vue effondrée ? J'imagine que vous pouvez les compter sur les doigts d'une main. Eh bien, ce soir, je l'ai vue effondrée. (Il prit une inspiration, s'efforçant de se calmer.) Si vous vouliez l'anéantir, je peux vous dire que vous y êtes parvenu.

— Je lui ai dit les choses comme elles sont, c'est tout. Les flics doivent se soutenir mutuellement, poursuivit-il, le regard dur. Sans confiance, ils sont perdus. Elle fouillait dans la vie d'un ami. Elle aurait dû venir me voir.

— Est-ce ce que vous lui avez appris ? répliqua Connors. Est-ce le genre de flic que vous l'avez aidée à devenir ? Vous n'étiez pas dans le bureau de Whitney à recevoir des ordres, à souffrir à l'idée de devoir y obéir, ajouta-t-il sans lui laisser le temps de répondre.

— Non, je n'y étais pas, bougonna Feeney, assailli par une nouvelle vague d'amertume.

Il s'assit devant l'écran d'un air buté, monta le son et fit semblant de s'intéresser au match.

Tête de mule d'Irlandais, songea Connors, tiraillé entre la sympathie et l'agacement.

— Vous m'avez fait une faveur un jour, poursuivit-il. Au début de ma relation avec Eve, je l'avais froissée à cause d'un malentendu. Vous étiez intervenu pour me remettre à ma place. Ce soir, je vais vous rendre la pareille.

— Vos faveurs, vous pouvez vous les garder.

— Vous n'y couperez pas, insista Connors qui s'assit dans un fauteuil. Que savez-vous de son père?

— Je ne vois pas le rapport, rétorqua Feeney qui tourna la tête, surpris.

— Il est pourtant essentiel. Étiez-vous au courant que jusqu'à ses huit ans, il l'a battue, torturée, violée ?

Les mâchoires de Feeney se crispèrent. Sans un mot, il éteignit l'écran. Il savait qu'elle avait été trouvée dans une impasse à huit ans. C'était inscrit dans son dossier et il ne travaillait jamais avec un collègue sans connaître son curriculum officiel.

Mais il ignorait que c'était son père le responsable. Il serra les poings, l'estomac noué.

— Je suis navré. Elle ne m'en avait jamais parlé.

— Elle ne s'en souvient pas depuis longtemps. Ou plutôt elle refusait de s'en souvenir. Elle a toujours des cauchemars, des flash-back.

— Vous n'avez pas le droit de me raconter tout ça.

— C'est sans doute aussi ce qu'elle dirait, mais je vous le raconte quand même. Elle s'est faite toute seule et vous l'y avez aidée. Elle donnerait sa vie pour vous, vous le savez.

— Les flics sont solidaires, c'est le métier qui veut ça.

— Je ne parle pas du métier. Vous êtes son ami et elle n'accorde pas facilement son affection. Elle a beaucoup de mal à l'exprimer. Au fond d'elle-même, elle redoute peut-être toujours une trahison, un mauvais coup. Vous avez été un père pour elle pendant dix ans, Feeney. Elle ne mérite pas d'être brisée à nouveau.

Connors se leva et sortit sans ajouter un mot. Resté seul, Feeney enfouit son visage entre ses mains, au comble du désespoir.

Il était six heures et quart quand Eve se retourna dans son lit et cligna des yeux, éblouie par les flots de lumière qui jaillissaient par les fenêtres. Connors préférait se réveiller avec le soleil. Encore abrutie de sommeil, elle voulut se lever, mais le bras de Connors lui enserra la taille et la retint.

— Pas encore, fit-il d'une voix rocailleuse, les yeux toujours clos.

— Je n'arrive plus à dormir, autant me lever. J'ai tellement à faire, protesta-t-elle en se contorsionnant. Ça fait plus de neuf heures que je dors.

Ouvrant un œil, Connors constata qu'elle paraissait effectivement fraîche et dispose.

— Tu es flic, non? Si tu enquêtais, tu ferais la découverte stupéfiante que dormir n'est pas la seule activité possible dans un lit.

Sans crier gare, il la fit rouler sur les draps et recouvrit son corps du sien.

— Laisse-moi te donner un premier indice, lui murmura-t-il avec un sourire langoureux qui fit voler sa résistance en éclats.

— Ne t'approche plus de moi, prévint Eve, l'index levé comme Connors sortait de la douche à sa suite. Sinon, tu vas encore me corrompre et je serai obligée de te neutraliser. Je suis sérieuse. J'ai une tonne de travail qui m'attend.

Connors se sécha avec une serviette en chantonnant, goguenard.

— J'adore te faire l'amour le matin. Sauf en cas d'appel d'urgence du Central, ne me fais pas croire que tu n'aimes pas paresser avec moi au lit.

— Bon, maintenant je suis debout, bougonna Eve qui ébouriffa ses mèches humides et alla se chercher un peignoir, veillant à maintenir une distance de sécurité entre eux. Je ne sais pas, moi, va regarder les cours de la Bourse.

— J'en ai l'intention. Mais d'abord, je m'occupe du petit déjeuner, répondit-il en sortant de la salle de bains.

Quand elle le rejoignit dans la chambre, il enfilaient une chemise, les yeux rivés sur l'écran où défilaient les titres de l'actualité et la rubrique financière.

— Désolée de m'être donnée en spectacle hier soir, dit-elle en sortant un Jean propre du dressing.

Il leva les yeux et vit qu'elle lui tournait le dos et fourrageait dans une pile de chemises.

— Tu étais bouleversée. C'était normal.

— Hum.

— Comment te sens-tu maintenant ?

— J'ai une mission et j'ai bien l'intention de la remplir, répondit-elle avec un haussement d'épaules. Peut-être que... enfin, peut-être que si j'y arrive, Feeney ne me détestera plus autant.

— Il ne te déteste pas, Eve.

Comme elle demeurait silencieuse, il n'insista pas. Il avait déjà programmé le petit déjeuner à l'AutoChef.

— Je me disais que du bacon et des œufs brouillés feraient l'affaire pour ce matin, dit-il en déposant les tasses de café fumant sur la table.

— Ça fait l'affaire tous les matins, répondit Eve qui afficha un sourire déterminé et alla chercher les assiettes.

Tandis qu'elle peina sur ses œufs, Connors alluma l'écran sur Channel 75. Eve fronça les sourcils quand la présentatrice pomponnée comme une poupée de porcelaine récita son texte sur l'affaire Wineburg.

— *Malgré la présence à seulement quelques pas de là du lieutenant Dallas, de la brigade criminelle de New York, la police n'a aucune piste sérieuse. L'enquête suit son cours. Il s'agit du deuxième assassinat lié au lieutenant Dallas en l'espace de quelques jours. Interrogée sur un lien éventuel entre les deux affaires, le lieutenant Dallas s'est refusée à toute déclaration.*

— Bien sûr, elles sont liées. Un gamin de dix ans myope le verrait, grommela Eve qui repoussa son assiette. Selina Cross doit bien ricaner dans sa maison de l'enfer.

Bondissant de sa chaise, elle se mit à arpenter la pièce à grands pas furibonds. Bon signe ! jugea Connors qui tartina son croissant de confiture de fraises maison.

— Je vais coincer cette garce. Je te jure que je vais la coincer. Il faut que j'établisse le lien entre Wineburg et elle. Si j'y arrive, je ne la lâcherai plus. Ça ne suffira peut-être pas pour obtenir un mandat de perquisition et mettre son affreuse baraque sens dessus dessous, mais elle ne se débarrassera pas de moi aussi facilement, je te le dis !

Connors s'essuya les doigts avec une serviette de lin bleu pâle.

— J'ai quelque chose qui va peut-être t'aider.

Comme elle continuait de marcher en marmonnant, plongée dans ses réflexions, il alla jusqu'à une commode et sortit une disquette d'un tiroir.

— Lieutenant?

— Hum, quoi ? Je réfléchis.

— Dans ce cas, je ne me permettrai pas d'interrompre le fil de tes pensées avec la liste des adeptes de la secte de ta chère Selina.

Un demi-sourire aux lèvres, il tapota la disquette contre sa paume et attendit la réaction. Le regard pétillant, Eve pivota vers lui.

— La liste ? Comment te l'es-tu procurée ? Connors pencha la tête sur le côté.

— Tu ne tiens pas réellement à le savoir, non?

— Non, s'empressa-t-elle de répondre. Dis-moi juste que Wineburg y figure.

Il confirma d'un simple hochement de tête. Le visage d'Eve s'illumina.

— Je t'adore.

Il lui tendit la disquette.

— Je sais.

Chapitre 14

Feeney tenait d'abord à voir Whitney. Il se rendit donc dès la première heure à son domicile, en lointaine banlieue. Eux aussi avaient fait un bout de chemin ensemble, songea-t-il en se garant devant le pavillon coquet au fond d'un jardin bien entretenu. Tout au long de ces années, il était venu souvent ici. La femme du commandant adorait organiser des réceptions. Mais aujourd'hui, il n'avait pas l'humeur à la fête. Il remonta l'allée de gravillons qui menait à la maison tranquille.

Ce fut Anna Whitney qui ouvrit. En dépit de l'heure matinale, elle était déjà tirée à quatre épingles. Ses boucles blondes étaient coiffées avec soin et son maquillage discret rehaussait la finesse de ses traits. La perfection comme d'habitude, se dit Feeney. Une lueur de surprise et de curiosité s'alluma dans les yeux d'Anna, mais elle ne posa aucune question. Femme de policier oblige. Un sourire éclaira son visage.

— Feeney, quel plaisir de vous voir! Entrez, je vous en prie. Vous prendrez bien une tasse de café avec Jack. Il est dans la cuisine.

— Désolé de vous déranger, Anna, je dois parler quelques minutes au commandant.

— Bien sûr. Comment va Sheila ? demanda-t-elle en le précédant dans le couloir qui menait à la cuisine.

— Elle va bien.

— La dernière fois que je l'ai vue, elle était superbe. Son nouveau coiffeur fait des merveilles. Jack, tu as de la compagnie pour le café, annonça-t-elle gaiement en entrant dans la cuisine.

Elle vit l'étonnement, puis le froncement de sourcils de son mari.

— Bon, je vous laisse bavarder. J'ai un million de choses à faire ce matin. Feeney, vous donnerez mon bonjour à Sheila.

— D'accord. Merci. (Sans quitter Whitney des yeux, il attendit que la porte soit refermée.) Pourquoi m'avez-vous tenu à l'écart? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Nous devrions discuter de tout ça dans mon bureau, capitaine Feeney.

— Commandant, je vous connais depuis vingt-cinq ans. Pourquoi avez-vous ordonné au lieutenant Dallas de me mentir ?

— L'enquête devait rester confidentielle.

— Frank et moi avons été partenaires pendant cinq ans. Nous avons élevé nos enfants ensemble. Alice était ma filleule et nos femmes sont comme des sœurs. Alors qui êtes-vous donc pour décider de me cacher qu'une enquête interne est ouverte sur lui ?

— Votre commandant, répondit sèchement Whitney qui repoussa sa tasse de café fumant. Et les arguments que vous venez de citer sont

justement ceux qui ont motivé ma décision.

— Vous m'avez tenu à l'écart. Vous savez très bien que la brigade électronique aurait dû être impliquée. Il vous fallait accéder à certains fichiers.

— Les fichiers, voilà justement où était le problème, répondit Whitney d'une voix égale. Aucune trace d'une maladie cardiaque dans le dossier médical de Frank, aucun renseignement sur les contacts avérés qu'il entretenait avec certains trafiquants de drogue.

— Des trafiquants de drogue ? C'est ridicule !

— Rien, son dossier était vide, poursuivit Whitney sans le quitter des yeux. Et qui est son meilleur ami ? L'informaticien le plus calé de New York.

Feeney écarquilla les yeux et son teint vira au rouge brique.

— Vous insinuez que j'ai effacé des fichiers ? Vous avez chargé Dallas de me surveiller ?

— J'avais les Affaires internes sur le dos. Qui auriez-vous choisi pour ce travail, Feeney ? continua-t-il avec un geste d'impatience. Je savais que le lieutenant Dallas se montrerait compétente et discrète. Et qu'elle se défoncerait pour vous blanchi tous les deux, Frank et vous. Je savais qu'elle avait... des contacts lui permettant d'avoir accès aux dossiers nécessaires.

Submergé par l'émotion, Feeney se tourna vers la fenêtre.

— Vous l'avez mise dans une sale position, c'est le moins qu'on puisse dire. Est-ce ainsi que vous concevez le commandement, Jack ? Mettre vos subordonnés le dos au mur ?

— Sincèrement, Feeney, qu'auriez-vous fait à ma place ? Un flic se fait surprendre à acheter de la drogue à un dealer placé sous surveillance. L'autopsie établit la présence de substances illicites dans son organisme. Vous, vous savez qu'il n'a rien à se reprocher. C'est votre cœur qui vous le dit. Mais les Affaires internes n'ont pas de cœur et se moquent bien de vos convictions. Alors qu'auriez-vous fait ?

Feeney avait passé une nuit blanche à tourner et retourner cette question dans sa tête.

— Je l'ignore, concéda-t-il en secouant la tête. Mais je sais que je ne veux pas de votre boulot, commandant.

— Il faut être cinglé pour vouloir de ce boulot, répondit Whitney qui se détendit quelque peu. Dallas a déjà fait beaucoup pour disculper Frank et elle vous a mis hors de cause dès le début. Grâce à ses rapports, j'ai réussi à calmer les Affaires internes. Ils n'ont pas été heureux d'apprendre que Frank avait fait cavalier seul, mais ils ont relâché la pression.

— Elle a fait du bon travail. Comme toujours, répondit Feeney, qui se retourna en fourrant ses mains dans ses poches. Bon sang, Jack, je ne l'ai pas ménagée.

Whitney fronça les sourcils.

— Vous n'aviez pas à vous en prendre à Dallas. Il fallait venir me voir. C'est moi qui ai donné les ordres.

— J'en ai fait une affaire personnelle.

Il se souvint de son regard vide, de son visage blême.

— Il faut que j'aille lui parler.

— Elle a appelé quelques minutes avant votre arrivée. Elle suit une nouvelle piste. De chez elle.

Feeney hocha la tête.

— Donnez-moi deux heures.

— Vous les avez.

— Et j'aimerais participer à l'enquête. Whitney se cala dans son fauteuil.

— La décision en revient au lieutenant Dallas. C'est elle qui est chargée de l'affaire. A elle de choisir son équipe.

— Répondez, Peabody, voulez-vous ?

Tandis que son vidéocom sonnait avec insistance, Eve continua de parcourir les données sur son écran. Elle n'en revenait pas de reconnaître autant de noms. Depuis un an, sa vie avec Connors avait considérablement élargi ses horizons.

— Des médecins, des avocats, grommela-t-elle. Seigneur, ce type est venu dîner ici. Et je crois que Connors a eu une liaison avec cette femme-là. Une danseuse de revue avec des jambes à n'en plus finir. Elle fait un malheur à Broadway.

— C'est Nadine Furst, annonça Peabody d'une voix enrouée.

— Je prends.

Par précaution, Eve effaça l'écran et se tourna vers le vidéocom.

— Alors Nadine, quelles sont les nouvelles ?

— Deux morts, Dallas. Il devient dangereux de te fréquenter.

— A ce qu'il me semble, tu respirez encore.

— Pour l'instant. Je me disais que tu serais intéressée par quelques renseignements. Je te propose un marché: une interview en tête à tête chez toi pour le journal de midi.

Décidément, Nadine ne manquait pas de culot, songea Eve en réprimant un ricanement.

— Interview en tête à tête dans *mon* bureau pour le journal du soir.

— La première victime a été retrouvée chez toi. J'insiste, Dallas.

— Elle a été retrouvée à l'extérieur, sur le trottoir, nuance. Tu peux toujours insister, tu ne feras pas d'interview chez moi.

Nadine laissa échapper un soupir et afficha une moue déçue.

— Je veux le journal de midi.

Eve consulta sa montre et réfléchit.

— Je te ferai entrer dans mon bureau. Rendez-vous à onze heures

quarante-cinq. Si je peux, j'y serai. Sinon...

— Il faut le temps à mon équipe de s'installer. Un quart d'heure, c'est...

— C'est suffisant pour une pro comme toi, Nadine. Veille à ce que tes informations en valent la peine.

— Veille à ne pas ressembler à un chiffonnier, rétorqua Nadine du tac au tac. Fais quelque chose pour tes cheveux, pour l'amour du ciel.

En guise de réponse, Eve coupa la communication.

— Qu'est-ce qu'ils ont tous avec mes cheveux et ma tenue? bougonna Eve en passant une main rageuse dans ses épis.

— D'après Mavis, vous auriez besoin d'une séance chez le coiffeur.

— Vous traînez avec Mavis ? Peabody se moucha avec conviction.

— Je suis allée à plusieurs de ses concerts. J'adore sa musique.

Il se souvint de son regard vide, de son visage blême.

— Il faut que j'aille lui parler.

— Elle a appelé quelques minutes avant votre arrivée. Elle suit une nouvelle piste. De chez elle.

Feeney hocha la tête.

— Donnez-moi deux heures.

— Vous les avez.

— Et j'aimerais participer à l'enquête. Whitney se cala dans son fauteuil.

— La décision en revient au lieutenant Dallas. C'est elle qui est chargée de l'affaire. A elle de choisir son équipe.

— Répondez, Peabody, voulez-vous ?

Tandis que son vidéocom sonnait avec insistance, Eve continua de parcourir les données sur son écran. Elle n'en revenait pas de reconnaître autant de noms. Depuis un an, sa vie avec Connors avait considérablement élargi ses horizons.

— Des médecins, des avocats, grommela-t-elle. Seigneur, ce type est venu dîner ici. Et je crois que Connors a eu une liaison avec cette femme-là. Une danseuse de revue avec des jambes à n'en plus finir. Elle fait un malheur à Broadway.

— C'est Nadine Furst, annonça Peabody d'une voix enrouée.

— Je prends.

Par précaution, Eve effaça l'écran et se tourna vers le vidéocom.

— Alors Nadine, quelles sont les nouvelles ?

— Deux morts, Dallas. Il devient dangereux de te fréquenter.

— A ce qu'il me semble, tu respirez encore.

— Pour l'instant. Je me disais que tu serais intéressée par quelques renseignements. Je te propose un marché: une interview en tête à tête chez toi pour le journal de midi.

Décidément, Nadine ne manquait pas de culot, songea Eve en réprimant un ricanement.

— Interview en tête à tête dans *mon* bureau pour le journal du soir.

— La première victime a été retrouvée chez toi. J'insiste, Dallas.

— Elle a été retrouvée à l'extérieur, sur le trottoir, nuance. Tu peux toujours insister, tu ne feras pas d'interview chez moi.

Nadine laissa échapper un soupir et afficha une moue déçue.

— Je veux le journal de midi.

Eve consulta sa montre et réfléchit.

— Je te ferai entrer dans mon bureau. Rendez-vous à onze heures quarante-cinq. Si je peux, j'y serai. Sinon...

— Il faut le temps à mon équipe de s'installer. Un quart d'heure, c'est...

— C'est suffisant pour une pro comme toi, Nadine. Veille à ce que tes informations en valent la peine.

— Veille à ne pas ressembler à un chiffonnier, rétorqua Nadine du tac au tac. Fais quelque chose pour tes cheveux, pour l'amour du ciel.

En guise de réponse, Eve coupa la communication.

— Qu'est-ce qu'ils ont tous avec mes cheveux et ma tenue ? bougonna Eve en passant une main rageuse dans ses épis.

— D'après Mavis, vous auriez besoin d'une séance chez le coiffeur.

— Vous traînez avec Mavis ? Peabody se moucha avec conviction.

— Je suis allée à plusieurs de ses concerts. J'adore sa musique.

— Je n'ai pas de temps à perdre chez le coiffeur, grommela Eve. Je les ai rafraîchis moi-même.

— Ça se voit, répondit Peabody qui sourit d'un air innocent devant les sourcils * froncés de son supérieur. Très réussi, chef.

— Allez vous faire voir, Peabody, grommela-Eve qui ralluma son écran. Et je vous ai déjà dit de ne pas m'appeler chef. Quand vous aurez fini de critiquer mon look, vous pourrez peut-être faire une recherche sur ces noms.

Peabody regarda par-dessus l'épaule d'Eve.

— J'en connais quelques-uns. Louis Trivane, l'avocat des stars. Marianna Bingsley, héritière d'une chaîne de grands magasins et croqueuse d'hommes professionnelle. Carlo Mancinni, le gourou de la chirurgie esthétique. Vous avez intérêt à avoir le portefeuille bien garni pour qu'il daigne vous accepter dans sa clientèle.

— Je connais ces noms, Peabody. Je veux tout savoir sur leur vie jusqu'au nom de leur chien, leurs finances, leur santé, leur casier judiciaire. Je veux savoir quand et dans quelles circonstances ils se sont mis à fréquenter Selina Cross.

— Ça va prendre des jours, dit Peabody d'un ton lugubre. Même en passant par le CDIAC.

Eve demeura silencieuse. Le Centre de documentation international sur les activités criminelles était l'œuvre et la fierté de Feeney.

— Avec l'aide de la brigade électronique, nous réduirions le temps de moitié. Peut-être même plus, ajouta Peabody qui haussa les épaules. Bon, par où je commence?

— Creusez un peu du côté de Wineburg. Et aussi de Lobar. Ensuite, prenez la liste au début et descendez dans l'ordre. Moi, je commence par la fin. Intéressez-vous aux gros retraits d'argent réguliers.

— Si nous établissons un lien entre Wineburg et la secte de Selina Cross, je peux la convoquer en interrogatoire. Il me faudrait du concret, disons, pour onze heures trente.

— Vous avez cette interview avec Nadine Furst à midi moins le quart.

— Justement.

— Oh!

— Ce n'est pas ma faute si une fouineuse de journaliste découvre que j'interroge Selina Cross et fait le rapprochement avec les homicides sur lesquels j'enquête.

— Et s'empresse d'en informer le public.

— Ça serait un joli coup de pied dans la fourmilière, non?

— Impressionnant, lieutenant.

— Gardez vos compliments, Peabody. Nous n'y sommes pas encore. Installez-vous à cette console. Je vais...

Du coin de l'œil, elle perçut un mouvement du côté de la porte. Elle se figea et se cuirassa en perspective de la nouvelle offensive qui s'annonçait. Feeney se tenait sur le seuil.

— Peabody, il faut que je parle un instant à votre chef.

Celle-ci se leva, mais attendit le signal d'Eve.

— Vous avez bien mérité une pause, Peabody. Allez vous chercher un café.

— Oui, lieutenant.

Elle s'éclipsa, consciente de la soudaine tension qui régnait dans la pièce.

Comme pétrifiée, Eve s'emmena dans le silence. Son regard ne laissait transparaître aucune émotion, mais sa main appuyée sur le plateau du bureau tremblait. Une biche aux abois, songea Feeney qui fixa la main un moment, ébahi et honteux d'être à l'origine de ce désarroi.

— Ton... euh... Summerset m'a autorisé à monter, commença-t-il sans ôter son imperméable chiffonné.

Il fourra ses mains dans ses poches.

— J'ai fait une erreur hier. Je n'avais pas le droit de t'agresser comme ça. Tu ne faisais que ton travail.-

Il vit ses lèvres trembler, puis elle pinça la bouche, et resta muette, comme choquée, et se retourna vers la fenêtre.

— Ce que je t'ai dit hier... je n'aurais pas dû. (Il passa nerveusement ses mains sur son visage.) Bon Dieu, Dallas, je regrette.

— Tu étais sincère ?

— J'étais hors de moi, expliqua-t-il avec un geste d'impuissance. Je n'ai aucune excuse.

Il voulut poser une main sur son épaule, mais retira ses doigts en la

sentant se crispier.

— Je n'ai aucune excuse, répéta-t-il après un silence. Et je comprendrais que tu ne veuilles plus me voir.

— Tu n'as plus confiance en moi maintenant, bredouilla-t-elle, essuyant sa joue d'un revers de main, honteuse de la larme qui avait échappé à sa vigilance.

— Il n'y a personne en qui j'aie plus confiance. Écoute-moi, bon Dieu... Il faut me menacer d'une décharge de laser pour que je fasse des excuses à ma propre femme. Puisque je te dis que je regrette !

Il lui empoigna le bras avec impatience et la fit pivoter vers lui. Elle avait les yeux luisants de larmes, mais Dieu merci, elle les contenait.

— Ne joue pas la midinette avec moi, Dallas. Qu'est-ce que je dois faire pour que tu comprennes ?

Il se campa devant elle et se tapota le menton.

— Vas-y, frappe.

— Tu es fou.

— Bon Dieu, je suis ton supérieur, alors frappe, c'est un ordre !

Une ébauche de sourire passa sur les lèvres d'Eve. Il avait l'air si féroce. Ses yeux tombants de cocker étincelaient de colère et de frustration.

— Peut-être quand tu te seras rasé. Ta barbe de trois jours va m'écorcher les articulations.

Le soulagement envahit Feeney à ce sourire.

— Tu t'attendris, Dallas. Sans doute ta vie de luxe avec ce richard d'Irlandais.

— J'ai démoli un droïde d'entraînement hier soir. Un des plus beaux joujoux de Connors.

— Ah oui? fit-il avec un ridicule élan de fierté.

— Je me suis persuadée que c'était toi. Feeney sourit en sortant de sa poche son inévitable sachet de pralines et le lui tendit.

— A la brigade électronique, on n'utilise pas ses poings, mais son cerveau.

— Tu m'as appris à me servir des deux.

— Et à obéir aux ordres, ajouta-t-il, plongeant son regard dans le sien. J'aurais eu honte de toi si tu avais oublié ça. Tu as bien agi, Dallas. Pour Frank, pour la brigade. Pour moi.

Les yeux d'Eve s'embuèrent à nouveau de larmes.

— Non, s'il te plaît, dit Feeney avec un trémolo dans la voix. Pas de ça avec moi. C'est un ordre.

Feeney attendit un instant, juste pour s'assurer qu'elle n'allait pas craquer. Voyant son regard s'éclaircir, il hocha la tête avec soulagement et approbation.

— J'aime mieux ça. Bon, fit-il, en piochant dans son sachet, tu me prends dans ton équipe ?

Eve demeura silencieuse.

— J'ai vu Whitney. Je suis allé le débusquer chez lui dans sa cuisine.

Eve haussa un sourcil amusé.

— C'est vrai ? J'aurais voulu voir ça.

— Le problème, c'est que j'ai dû finir par tomber d'accord avec lui. Il n'aurait pas pu trouver meilleur élément que toi pour ce boulot. Je sais à quel point tu t'es démenée, Dallas. Pour Frank et Alice. Et pour moi. Prends-moi dans ton équipe, insista-t-il après un silence. Je vais te le dire franchement, j'en ai besoin pour exorciser tout ça. Whitney m'a dit que ça dépendait de toi.

Eve le regarda en silence, puis son visage s'illumina.

— Alors au travail, Feeney, qu'est-ce qu'on attend ?

Selina Cross en interrogatoire... Eve jubilait. Et se frottait d'autant plus les mains qu'elle était représentée par Louis Trivane.

— Mademoiselle Cross, j'apprécie votre coopération. Monsieur Trivane, fit-elle avec un grand sourire en fermant la porte de la salle A.

— Eve...

Son sourire s'évanouit.

— Lieutenant Dallas, corrigea-t-elle. Nous ne sommes pas dans un salon mondain.

— Vous vous connaissez ? s'étonna Selina Cross qui transperça son avocat d'un regard glacial.

— Il nous est arrivé de nous croiser à des cocktails. Mais ne craignez rien, mademoiselle Cross, je connais plusieurs avocats de cette ville et cela n'affecte en rien leurs résultats professionnels. Ou les miens d'ailleurs. Nous allons commencer.

Eve brancha l'enregistreur, déclina son identification et lut ses droits à Selina Cross. Elle s'assit.

— Vous avez fait appel à un avocat.

— Et comment ! Vous êtes déjà venue deux fois me harceler chez moi, lieutenant Dallas. Si vous devez encore me tarabuster, je tiens à ce que ce soit dans vos locaux.

— Moi aussi, répliqua Eve, tout miel. Vous connaissiez Robert Mathias, également connu sous le nom de Lobar, n'est-ce pas ?

— Il *était* Lobar, corrigea Selina. C'est le nom qu'il s'était choisi.

— L'imparfait est le temps qui convient, en effet, puisqu'il se trouve à la morgue. Ainsi que Thomas Wineburg. Le connaissiez-vous ?

— Je ne crois pas avoir ce plaisir.

— Ah, c'est intéressant ! Il appartenait pourtant à votre secte.

Selina leva le menton en signe de défi et repoussa d'un geste vif son avocat qui se penchait pour lui parler.

— Je ne connais pas par cœur les noms de tous mes fidèles, lieutenant

Dallas. (Elle étala les mains sur la petite table grise.) Nous sommes légion.

— Ceci vous rafraîchira peut-être la mémoire. Eve ouvrit une chemise, en sortit un cliché et le glissa sur la table. Selina effleura de l'index la mare de sang écarlate.

— Je n'ai pas de certitude. Nous nous sommes... rencontrés dans le noir.

— Moi, j'ai une certitude. Lobar et lui appartenaient à votre secte et tous deux ont été assassinés avec un couteau rituel. Un athame.

— Nous ne sommes pas la seule religion à utiliser cet instrument lors de nos cérémonies. Mon église est victime de persécutions ignobles et que fait la police? Elle nous montre du doigt au lieu d'assurer notre protection.

— Votre maître ne veille pas sur ses ouailles? ironisa Eve.

— Votre ironie n'est que le reflet de votre ignorance.

— Revenons à Wineburg. Avez-vous couché avec lui ?

— Je ne suis pas sûre de le connaître, je vous ai dit. Mais si c'est le cas, alors oui, j'ai très certainement couché avec lui.

— Selina ! l'interrompit Trivane d'une voix ferme. Vous harcelez ma cliente, lieutenant. Elle a déclaré ne pouvoir formellement identifier cette victime.

— Elle le connaissait. Vous aussi d'ailleurs.

C'était un indicateur, mentit Eve qui se leva et se pencha avec autorité sur Selina. Aviez-vous peur de ce qu'il avait pu me raconter? Est-ce pour cela que vous vous êtes débarrassée de lui? Le faisiez-vous suivre ? (Elle lança un regard en coin vers Trivane.) Peut-être faites-vous suivre tous vos fidèles ?

— Je vois ce qui m'est utile dans la fumée.

— Ah oui, la fameuse fumée ! ironisa Eve. Winburg prenait un risque en venant à la veillée. Pourquoi pensez-vous qu'il voulait voir la dépouille d'Alice? Était-il présent la nuit où elle a été droguée, violée ? A-t-il couché avec elle, lui aussi ?

— Alice était une initiée. Une initiée consentante.

— C'était une gamine. Une gamine déboussolée. Vous aimez pervertir les jeunes, n'est-ce pas ? Avec leurs corps fermes et leurs esprits malléables, ils sont mille fois plus savoureux que les idiots empâtés comme Wineburg. Wineburg et le respectable avocat ici présent sont tout juste bons à cracher au bassinet. Vous préférez la chair fraîche, comme Alice.

Selina la fixa avec suffisance, par-dessous ses épais cils noir corbeau.

— Elle a donné du plaisir et en a aussi reçu. Elle n'a pas été pervertie, lieutenant Dallas. Elle est venue à nous de son plein gré.

— Et maintenant elle est morte. Trois victimes. Vos adeptes doivent commencer à être nerveux, dit Eve avec un faible sourire en direction

de Trivane. A leur place, je me poserais des questions.

— Depuis des siècles, des êtres ont péri pour leur foi, lieutenant Dallas. Et pourtant la foi survit. Nous survivrons. Nous triompherons.

Eve sortit un autre cliché et le posa sur la table.

— Pas lui.

C'était le corps mutilé de Lobar sous la lumière éblouissante des projecteurs, la gorge béante comme un cri. Eve regarda Trivane. Il cligna des yeux avec horreur. Son teint vira au vert et sa respiration se fit saccadée.

— Il n'a pas survécu, expliqua Eve d'une voix calme, n'est-ce pas, mademoiselle Cross ?

— Sa mort est un symbole. Il restera dans les mémoires.

— Possédez-vous un athame ?

— Bien sûr, plusieurs.

— Comme celui-ci ?

Elle prit une troisième photo, un gros plan de l'arme laissée dans le corps de Lobar.

— J'en ai plusieurs, je vous dis, répéta Selina. Certains ressemblent à celui-ci. Mais je ne reconnais pas ce couteau en particulier.

— L'autopsie a révélé la présence de substances hallucinogènes dans le sang de Lobar. Vous utilisez des drogues durant vos rituels ?

— Nous utilisons certaines herbes et quelques substances chimiques. Toutes légales.

— Celles qui ont été trouvées dans le sang de votre ami Lobar ne l'étaient pas toutes.

— Mes adeptes vivent à leur guise, lieutenant.

— Il se trouvait chez vous la nuit de sa mort. Était-il drogué ?

— Il avait bu le vin rituel. S'il a pris autre chose, je n'en avais pas connaissance.

— Vous avez déjà été condamnée pour trafic de stupéfiants.

— Et j'ai payé ma dette à la société. Vous n'avez rien contre moi, lieutenant.

— J'ai un flic et sa petite-fille décédés dans des circonstances obscures et deux meurtres rituels. Et je sais que vous êtes derrière tout ça. Les mailles du filet se resserrent, mademoiselle Cross. Et je ne suis pas près de vous lâcher.

— Je vous conseille de me laisser tranquille, siffla Selina qui commençait à perdre son sang-froid.

— Ou ?

— Connaissez-vous la souffrance, lieutenant Dallas ? menaça-t-elle d'une voix grave et rauque. La souffrance qui vous ronge l'estomac comme des gouttelettes d'acide ? Vous suppliez qu'on vous soulage, mais personne ne vient. La souffrance se transforme en agonie et l'agonie frôle la jouissance. La douleur devient si intense, si

indescriptible que si on vous tendait un couteau, vous vous lacérez avec joie les entrailles pour mettre fin au supplice.

— Vraiment ? répondit Eve froidement.

— Je suis en mesure de vous offrir cette souffrance, lieutenant Dallas. Un sourire sans humour se dessina lentement sur les lèvres d'Eve. Elle n'en demandait pas tant.

— Menaces à agent de la force publique, merci, mademoiselle Cross. Grâce à vous, je vais me faire un plaisir de vous coffrer. Votre avocat va pouvoir exercer ses talents pour vous faire libérer.

Selina Cross bondit de sa chaise, ulcérée.

— Espèce de garce ! Vous n'avez pas le droit de m'arrêter !

— Je vais me gêner. Selina Cross, vous êtes en état d'arrestation pour menaces verbales d'atteinte physique sur la personne d'un officier de police.

Selina fondit sur elle comme une furie. Eve para le premier coup, mais au deuxième, les ongles acérés de Selina lui griffèrent le cou. Avec un plaisir incommensurable, Eve lui flanqua son coude à toute volée sur le menton. Les yeux de Selina se révoltèrent et elle s'affaissa dans son fauteuil.

— Votre cliente n'arrange pas son cas, lança Eve à l'avocat. Vous allez avoir de l'occupation pendant les heures qui viennent, maître.

Louis Trivane n'avait pas bougé d'un pouce, le regard rivé sur la photo de Lobar. Feeney ouvrit la porte, un policier à sa suite.

— Coffrez-la, ordonna Eve.

Tandis que le policier lui passait les menottes, Selina Cross fixa Eve avec une inquiétante intensité. Elle se mit à marmonner des paroles incompréhensibles entre ses dents. Quand le policier l'emmena, elle tourna la tête par-dessus son épaule sans cesser ses inquiétantes imprécations.

Eve porta ses doigts à sa gorge et constata avec dégoût qu'elle saignait.

— As-tu saisi ce qu'elle marmonnait ? demanda-t-elle à Feeney.

Il lui tendit un mouchoir.

— On aurait dit un genre de latin abâtardi. Ma mère me l'avait fait apprendre quand j'étais gamin. Elle s'était mis en tête de faire de moi un prêtre.

— Vois si tu peux y comprendre quelque chose sur l'enregistrement de l'interrogatoire. On pourra peut-être allonger la liste des charges. Monsieur Trivane, souhaitez-vous me parler ?

— Pardon ?

Il leva les yeux vers elle, déglutit avec difficulté et secoua la tête.

— Je vais voir ma cliente après les formalités, lieutenant. Ces charges ne tiendront pas.

— Moi, je pense que si. Regardez bien, Louis, répondit-elle en lui fourrant ses doigts ensanglantés sous le nez. La prochaine fois, ça

pourrait être le vôtre.

— Je vais voir ma cliente, répéta-t-il, le visage blême.

Il sortit en hâte de la salle.

— Cette garce est fêlée, commenta Feeney.

— Ça, je le sais déjà. Autre chose ?

— Elle te déteste de toute son âme, si elle en a une, répondit-il en souriant, heureux d'être à nouveau en tandem. Mais ça, tu le savais aussi. En tout cas, préviens-moi si tu commences à avoir des crampes d'estomac.

Eve leva un sourcil perplexe.

— Elle t'a jeté un sort. Tu commences vraiment à la faire craquer.

— Pas assez, murmura Eve. Mais je parie sur l'avocat. On va le placer sous surveillance. Lui va craquer, c'est sûr. Tu aurais vu comment il regardait la photo de Lobar. Il a d'abord été sous le choc, puis ça a eu l'air de faire tilt dans son esprit. Il ne faut pas qu'il nous échappe. (Elle consulta sa montre.) Juste à l'heure pour mon interview avec Nadine.

— Tu devrais soigner ton cou. Il n'est pas beau à voir.

— Plus tard, dit-elle en se précipitant dans le couloir.

Cette blessure n'échapperait pas à Nadine, songea-t-elle. Pas plus qu'à l'œil inquisiteur de la caméra.

— Que t'est-il arrivé ? s'exclama Nadine qui cessa de faire les cent pas, les yeux rivés sur sa montre.

— Un petit incident en interrogatoire.

— Tu arrives *in extremis*, Dallas. Plus que deux minutes avant le direct. Même pas le temps de passer au maquillage.

— Eh bien, tant pis ! répondit Eve, le sourire aux lèvres. Allons-y comme ça.

— Test image et son, dit Nadine à la jeune femme derrière la caméra. (Elle sortit son poudrier de son sac et fit un raccord de maquillage en s'asseyant.) Quatre griffures bien nettes. Une femme, on dirait. Avec de longs ongles cruels.

Eve tapota le mouchoir taché de sang sur la blessure.

— Exact. Avec un peu de curiosité, il suffirait de traîner du côté des interpellations.

Le regard de Nadine s'illumina.

— J'imagine que quelqu'un pourrait avoir cette idée, susurra-t-elle. Tu aurais pu t'arranger les cheveux, Dallas, ajouta-t-elle sur un ton de reproche.

— Je les ai coupés.

— Arranger, j'ai dit. Tant pis. Antenne dans trente secondes. Prête, Suzanna ?

La jeune femme derrière la caméra fit un signe affirmatif. Eve se cala dans son fauteuil et croisa les jambes.

— Soyons brèves, Nadine. Tu ne m'as encore rien appris.

— Alors voici une petite devinette en guise d'échantillon. Sais-tu qui est le fils de l'odieux assassin en série David Baines Conroy qui purge actuellement une quintuple peine à perpétuité sans remise possible dans le quartier de haute sécurité de la station pénitentiaire orbitale Oméga ?

— Qui...

— Cinq secondes, la coupa Nadine, ravie de son coup. Quatre, trois... Elle poursuivit le décompte avec les doigts, hors du champ de la caméra. A zéro, elle fixa la caméra avec un sérieux tout professionnel.

— Bonjour, ici Nadine Furst qui vous parle en direct du Central de la police de New York pour une interview exclusive du lieutenant Eve Dallas, de la brigade criminelle.

Eve était prête à affronter les questions. Elle connaissait bien le style de Nadine, trop bien pour être déstabilisée par l'information qu'elle lui avait balancée quelques secondes avant le direct.

— Au stade où nous en sommes de l'enquête, les affaires seraient liées comme semblent l'indiquer les pièces à conviction, répondit-elle sans s'avancer. Bien que des armes différentes aient été retrouvées sur le lieu de chaque meurtre, celles-ci sont d'un" genre similaire.

— Pouvez-vous les décrire ?

— Aucun commentaire à ce sujet.

— Il s'agissait de couteaux, n'est-ce pas?

— D'instruments tranchants, mais je ne suis pas autorisée à entrer dans les détails.

— Vous poursuiviez la deuxième victime juste avant sa mort. Pourquoi ?

Eve s'attendait à cette question.

— Thomas Wineburg m'avait fait savoir qu'il détenait une information utile à mon enquête, déclara-t-elle avec conviction.

— Quelle information? Eve resta de marbre.

— Je ne suis pas autorisée à la divulguer. Je peux simplement dire que, pendant notre conversation, il a été pris d'une subite agitation et s'est enfui en courant. Je l'ai poursuivi.

— Et il a été tué.

— C'est exact. Sa fuite ne lui a pas rendu service. Agacée d'entendre dans son oreillette que son temps était écoulé, Nadine fut contrainte de boucler l'interview. Après quelques mots de conclusion, l'antenne fut coupée.

— Suzanna, pouvez-vous nous laisser un moment, s'il vous plaît?

Eve s'installa confortablement dans son fauteuil.

— Alors, je t'écoute.

— Charles Forte a pris légalement le nom de jeune fille de sa mère douze ans après la condamnation de son père pour cinq meurtres rituels. Il est soupçonné de plusieurs autres crimes, mais il n'y a pas de

preuves. Les corps n'ont jamais été retrouvés.

— Je connaissais l'affaire Conroy, mais j'ignorais qu'il avait un fils.

— C'est resté confidentiel. Législation sur la vie •privée. De toute façon, il ne vivait plus avec sa famille. Sa femme avait divorcé et déménagé dans une autre ville quelques années avant l'arrestation de Baines. Le fils avait seize ans à l'époque. Vingt et un quand son père a été jugé et condamné. Selon mes sources, il n'aurait pas manqué une seule audience. Eve songea à l'homme qu'elle avait rencontré à la veillée funèbre d'Alice. Il lui avait paru terne, plutôt inoffensif. Et pourtant c'était le fils d'un monstre. Quelle pouvait être la part d'héritage génétique dans sa personnalité? Elle songea avec horreur à son propre père et réprima un frisson.

— J'apprécie ton aide, Nadine. Si ça donne quelque chose, je te renverrai l'ascenseur.

— Merci. J'ai amassé une tonne de documentation sur les sectes de cette ville. Rien d'aussi spectaculaire que l'affaire Baines, mais on ne sait jamais... Dis donc, ça a l'air d'avoir chauffé en salle d'interrogatoire, ajouta-t-elle, désignant les griffures. Dois-je en conclure que tu tiens un suspect ?

— Je te l'ai dit, va faire un tour du côté du bureau des interpellations. Mais n'oublie pas, les caméras ne sont pas autorisées.

— Quelle honte! Merci pour l'info, Dallas. Je t'appelle.

— D'accord.

Eve la regarda sortir d'un pas faussement nonchalant, convaincue que le nom de Selina Cross serait cité à l'antenne avant même la fin du journal. Au bout du compte, la matinée avait été plutôt fructueuse. Avec une grimace, elle fouilla ses tiroirs à la recherche d'une trousse de secours.

Chapitre 15

— Je n'aurai pas le temps de rentrer, annonça Eve à Connors par vidéocom, tandis que son ordinateur recherchait le dossier de David Baines Conroy. Pourrais-tu me rejoindre au Central, disons vers dix-huit heures ? On partirait directement.

— Tant que ce n'est pas dans ta voiture de service. (Il fronça les sourcils.) Viens plus près de l'écran. Qu'est-ce que tu as ?

— Rien, je suis débordée, c'est tout.

— A ton cou.

— Ah ça...

Elle effleura du bout des doigts les griffures à vif. Elle n'avait pas réussi à mettre la main sur sa trousse de secours.

— Un léger différend. J'ai gagné la partie.

— Je n'en doute pas. Soignez-moi ça, lieutenant. Je devrais me libérer pour dix-huit heures trente. On mangera en route.

— D'accord? Manger en route ?

— Eh, attends une minute. Tu n'as pas l'intention de venir en limousine, j'espère?

En guise de réponse, il la gratifia d'un sourire énigmatique.

— Je suis sérieuse, Connors, ne...

L'écran s'éteignit. Eve réprima un juron. Avec un soupir, elle fit pivoter son fauteuil vers son ordinateur.

David Baines Conroy, divorcé, un enfant, Charles, né le 22 janvier 2025, garde accordée à la mère, Ellen Forte.

Comme si on avait l'habitude de confier la garde d'enfants mineurs à des assassins en série ! songea-t-elle en cliquant sur la rubrique « casier judiciaire ».

— C'est parti, murmura-t-elle, les yeux rivés sur l'écran.

Meurtre au premier degré de Doreen Harden, métisse, vingt-trois ans, Emma Tangent, Noire, vingt-cinq ans, Lowell McBride, Blanc, dix-huit ans, Darla Fitz, métisse, vingt-trois ans, Martin Savoy, métis, vingt ans. Quintuple condamnation à perpétuité assortie d'une peine de sûreté de trente ans. Quartier de haute sécurité.

Purge actuellement ses peines à la colonie pénitentiaire orbitale Oméga. Soupçonné de Aouze autres meurtres. Absence d'instruction par manque de preuves. Liste des enquêteurs disponibles sur demande.

— Liste des enquêteurs, ordonna Eve. Eh bien, tu avais la bougeotte, Conroy, marmonna-t-elle, notant que les policiers chargés des enquêtes étaient répartis sur l'ensemble du territoire.

Elle n'était encore qu'une adolescente quand Conroy avait défrayé la chronique. Elle se souvenait de son visage. Un visage froid et

impassible, aux yeux noirs mauvais. Les médias l'avaient surnommé l'Antéchrist. Eve parcourut les pages du fichier et surligna une de ses déclarations.

— Version audio, ordonna-t-elle. *Recherche en cours...*

Tous autant que vous êtes, vous êtes en mon pouvoir, fit une voix chaude, aux accents presque mélodieux et au charisme indéniable. Comme celle de son fils, songea Eve. *Je suis l'instrument d'une force supérieure. Un instrument de vengeance et de souffrance. Ce que je fais en son nom est grand. Tremblez devant moi car je suis invincible. Je suis légion.*

Légion? Selina Cross avait elle aussi employé ce terme. Intéressant... Conroy sataniste? Et ce monstre avait un fils. Un fils qui figurait en bonne place sur la liste des suspects. Peut-être avait-elle manqué de lucidité, aveuglée qu'elle était par son antipathie à l'égard de Selina Cross. Après tout, Charles Forte connaissait au moins une des victimes. Et il était présent le soir du troisième meurtre.

— Dossier Charles Forte, New York City. Anciennement Charles Conroy, fils de David Baines Conroy.

Recherche en cours...

Pianotant sur son bureau, Eve étudia les renseignements qui s'affichaient à l'écran. Après des études en pharmacie, il avait été ingénieur chimiste pendant deux ans dans un grand groupe pharmaceutique. Tiens, tiens... Il avait pas mal roulé sa bosse, lui aussi. Comme son cher papa. Puis il s'était installé à New York.

Eve se cala dans son fauteuil et frotta distraitement sa gorge endolorie. Pas de mariage, pas d'enfants, pas de casier.

— Dossier médical, ordonna-t-elle, obéissant à une intuition.

Charles Forte, six ans: poignet cassé. Six ans: légère commotion, ecchymoses à l'abdomen. Sept ans : brûlures au deuxième degré sur avant-bras. Sept ans : commotion et fracture du tibia.

La liste continuait ainsi durant toute l'enfance telle une litanie sordide qui fit frissonner Eve.

— Probabilité de maltraitance sur enfant? de-manda-t-elle, l'estomac noué.

Probabilité : quatre-vingt-dix-huit pour cent.

— Et pendant toutes ces années, personne n'a jamais rien remarqué? C'est aberrant!

Traitements dispensés à chaque fois dans une ville et un hôpital différents sur une période de dix ans. Aucune demande d'enquête déposée par l'Agence nationale de prévention à la maltraitance à enfant.

— Bande d'idiots...

Eve frotta son visage dans ses mains, comme pour chasser la migraine lancinante qui lui vrillait les tempes. Trop de mauvais souvenirs...

— Traitement psychiatrique ?

Thérapie psychanalytique volontaire à la clinique Miller en ambulatoire de

février 2045 à septembre 2047. Dossier confidentiel. Recherche terminée.

— D'accord, ça me suffira. Sauvegarde et déconnexion.

Elle leva la tête quand Feeney glissa la tête dans l'entrebâillement.

— Selina Cross vient de nous quitter.

— C'était trop beau pour durer.

— Tu es passée à l'infirmerie ?

— Je vais y aller. Tu as une minute ?

— Bien sûr.

— David Baines Conroy, ça te dit quelque chose ? Feeney émit un long sifflement et s'assit sur un coin de son bureau.

— Ça fait un bail. Si mes souvenirs sont bons, c'était un fou qui violait et dépeçait ses victimes. Il conservait les morceaux dans une glacière portable. Une sorte de prédicateur démoniaque qui écumait les routes du pays dans sa caravane. Il se prenait pour l'Antéchrist et tentait de convertir ceux qui venaient l'écouter à l'anarchie et à la fornication. Enfin, tu vois le genre. Il ramassait ses victimes sur les routes. Pour la plupart des prostituées, il me semble. Depuis toujours des proies faciles pour les cinglés.

— Il a été jugé sain d'esprit.

— D'après les tests, peut-être. Mais je peux te dire que ce type-là était un vrai fêlé.

— Il avait une famille.

Feeney ferma les yeux et fouilla dans ses souvenirs.

— Hum, exact. Je travaillais encore à la Criminelle à l'époque. Je me rappelle qu'il était marié. Une femme assez petite, d'apparence malade. Très nerveuse. Elle l'a quitté avant qu'il ne pète les plombs, je crois. Et il avait un fils. Un gamin qui donnait la chair de poule.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Il avait les mêmes yeux que son père. Mais un regard vide. Je me suis même dit à l'époque qu'un jour il nous donnerait peut-être du fil à retordre, lui aussi. Puis la mère et le fils se sont évaporés dans la nature et personne n'a plus jamais entendu parler d'eux.

— Jusqu'à aujourd'hui, répondit Eve, plongeant son regard dans le sien. Je vois le fils de Conroy ce soir. A une cérémonie occulte.

Connors était venu en limousine. Elle l'aurait parié. Cette manie qu'il avait de toujours la contrarier... Elle monta à l'arrière en grinçant des dents, mais quand elle découvrit les délicieux mets italiens que leur réservait l'AutoChef, elle retrouva aussitôt sa bonne humeur. La voiture avait à peine franchi le pont Jackie Onassis qu'elle dévorait à belles dents une assiette de raviolis aux noix et à la ricotta. Quand Connors voulut lui servir un verre de chianti, elle refusa.

— Je suis en service, expliqua-t-elle, la bouche pleine.

— Pas moi, répondit Connors qui but une gorgée sans la quitter des

yeux. Tu ne t'es toujours pas occupée de tes blessures, à ce que je vois, fit-il remarquer, effleurant avec douceur la peau à vif.

— Pas eu le temps.

— Hum. En route, j'ai vu la rediffusion de ton petit tête-à-tête avec Nadine. Je suis étonné que tu aies accepté.

— C'était un marché. Donnant, donnant. (Elle se pencha en avant et baissa l'écran de protection qui les séparait du chauffeur.) Et je ferais mieux de te mettre au courant avant les festivités de ce soir.

Elle lui exposa sa nouvelle piste.

— Ça lui fait gagner plusieurs places au hit-parade, conclut-elle en choisissant une grosse olive noire sur le plateau des *antipasti*.

— Tel père, tel fils ? Tu y crois vraiment ?

— C'est plus fréquent qu'on ne l'imagine. Connors demeura silencieux un moment. Cette théorie le mettait mal à l'aise. Tout comme Eve.

— C'est vous le spécialiste, lieutenant, mais n'est-il pas tout aussi vraisemblable que les circonstances le poussent à faire le bien ?

— Il connaissait Alice, il est expert en chimie. Le grand-père d'Alice a été drogué et les deux autres crimes étaient rituels. Forte appartient à une secte occulte. Avoue que c'est troublant.

— Il n'a pas du tout l'air d'un criminel.

Eve se pencha sur le plateau et fixa son choix sur un piment mariné.

— Une fois, j'ai coincé une adorable vieille dame, le genre grand-mère gâteau. Elle recueillait les chats abandonnés, offrait des biscuits aux enfants du quartier et cultivait des géraniums à ses fenêtres. (Elle croqua avec appétit dans un deuxième piment.) A la suite de plusieurs disparitions, on a découvert qu'elle avait attiré chez elle une demi-douzaine d'enfants. Leurs viscères avaient fait office de mou pour les chats.

— Charmante histoire, commenta Connors qui posa son assiette et sortit de sa poche l'amulette qu'Isis lui avait offerte. Tiens, tu m'as convaincu, dit-il en la lui passant au cou.

— A quoi joues-tu ?

— Tu la portes mieux que moi.

— Je rêve ! s'exclama Eve, incrédule. Tu es superstitieux !

— Bien sûr que non ! mentit-il en lui prenant son assiette des mains.

Il se pencha vers elle avec un sourire conquérant et s'attaqua sans une hésitation aux boutons de sa chemise.

— Eh, qu'est-ce qui te prend ?

— La route va être longue, répondit Connors, emprisonnant ses seins dans ses mains expertes. On n'arrivera pas avant une bonne heure.

— Il est hors de question que je fasse l'amour à l'arrière d'une limousine, protesta-t-elle. C'est...

— Divin, termina-t-il, refermant la bouche sur la pointe de son sein.

Eve était délicieusement détendue quand la limousine bifurqua dans

une étroite route de campagne bordée d'arbres à demi dénudés qui formaient comme une arche sur leur passage. Une nuée d'étoiles brillait de mille feux dans la nuit noire. Soudain, deux yeux fauves, sans doute ceux d'un renard, étincelèrent dans le faisceau des phares. Une ombre indéfinissable traversa la route comme une flèche et disparut dans les bois.

— Feeney et Peabody suivent toujours ? Connors glissa sa chemise dans son pantalon.

— On dirait. Attends, tu mets ton pull à l'envers, dit-il avec douceur.

— La barbe !

Elle l'ôta avec agacement et l'enfila dans le bon sens.

— Ne me regarde pas avec cet air suffisant. Si tu veux savoir, j'ai feint l'orgasme.

— Trop gentil de ta part, Eve chérie, répliqua Connors en lui baisant la main. Merci.

— Pas de quoi.

Elle ôta l'amulette et la passa à son cou. Avant qu'il ait pu protester, elle prit son visage entre ses mains.

— S'il te plaît.

— De toute façon, tu n'y crois pas.

— Non, répondit-elle en glissant le pendentif sous sa chemise. Mais toi si. Ton chauffeur connaît la route ?

— J'ai programmé les instructions d'Isis dans l'ordinateur de bord. (Il consulta sa montre.) D'après mes calculs, nous devrions bientôt arriver.

— C'est complètement perdu par ici, dit Eve en scrutant l'obscurité à travers la vitre. A moins de deux heures de New York. Incroyable.

Connors haussa les épaules.

— Quelle citadine snob tu fais ! La campagne, c'est bien agréable. Le silence est reposant.

Ils prirent une petite route sinueuse.

— Moi, ça me rend nerveuse. Et puis tout est pareil. Il n'y a pas... d'action, d'imprévu. Alors que si tu te balades dans Central Park ou Greenpeace Park, tu es presque sûr de te faire agresser par un voyou ou un drogué en manque ou bien racoler par une prostituée sans licence ou un couple de pervers.

Elle se tourna vers Connors et remarqua son sourire narquois.

— Qu'est-ce que j'ai encore dit ?

— Avec toi, la vie est si... colorée.

Eve ricana et fixa l'étui de son arme sur son épaule.

— C'est ça, comme si tout était gris dans ton petit monde avant que je fasse irruption dans ta vie. Tout cet argent, toutes ces femmes, ces dîners fins... Tu devais drôlement t'ennuyer.

— A mourir, répondit-il avec un soupir. Je crois que j'aurais fini par

rendre l'âme si tu n'avais pas tenté de me coller un crime ou deux sur le dos.

— Petit veinard !

Eve aperçut des lumières à travers un rideau d'arbres tandis que la limousine gravissait un sentier défoncé d'ornières.

— La cérémonie est déjà commencée, on dirait.

— Essaie de ne pas ricaner, lui dit Connors en lui tapotant le cou. Ça offenserait nos hôtes.

— Pour qui me prends-tu ? Elle ricanait déjà.

— Je veux tes impressions. De Forte et de tout le monde. Et dis-moi si tu reconnais des visages.

Elle sortit un petit appareil de son sac et le glissa dans sa poche.

— Un mini-enregistreur ? C'est illégal et très impoli, sais-tu ?

— Je ne comprends pas de quoi tu parles.

— Et aussi inutile. (Il tourna son poignet et appuya sur un minuscule bouton sur le côté de sa montre.) Celui-ci est beaucoup plus efficace. Je le sais,, c'est moi qui produis les deux marques. Ah, je crois que nous sommes arrivés ! ajouta-t-il, tandis que la limousine s'arrêtait en bordure d'une petite clairière.

Eve repéra d'abord Isis. Impossible de la manquer. Le blanc immaculé de sa robe semblait briller dans la nuit comme un clair de lune. Ses cheveux tombaient en cascade sur ses épaules. Un bandeau doré orné de pierreries multicolores cernait son front. Elle était pieds nus.

— Que Wicca vous bénisse !

A la grande surprise d'Eve, elle l'embrassa sur les deux joues et accueillit Connors de la même façon. Puis elle se retourna vers Eve.

— Vous êtes blessée.

Avant qu'Eve n'ait pu répondre, elle appliqua ses doigts contre les griffures.

— Du poison.

— Du poison ? s'alarma Eve, imaginant les ongles acérés de Selina Cross plongés dans une mixture mortelle qui agissait à retardement.

— Un poison de nature spirituelle. Je devine là l'œuvre de Selina Cross. On ne peut pas vous laisser dans cet état. Miriam, pourriez-vous accueillir nos autres invités, s'il vous plaît, dit-elle à une jeune femme gracile au teint mat, tandis que la guimbarde de Feeney arrivait en cahotant. Charles va s'occuper de votre blessure.

— Ça va aller. Je verrai un médecin demain matin.

— Je doute que ce soit nécessaire. Suivez-moi, je vous en prie. Si infime soit-elle, la présence de cette femme ici est malsaine.

Elles longèrent la clairière. Au centre, des bougies blanches formaient un large cercle. Une vingtaine d'hommes et de femmes de tous âges et de toutes races se tenaient à l'extérieur et bavardaient en petits groupes. Comme à un cocktail mondain, songea Eve. Les conversations

assourdis étaient parfois ponctuées d'un éclat de rire.

A leur arrivée, Charles Forte se détourna de la table pliante devant laquelle il s'affairait. Il portait une combinaison bleu ciel toute simple et des chaussures souples assorties. Le regard suspicieux d'Eve en direction de la table le fit sourire.

— Des outils de sorcier, expliqua-t-il.

Il y avait là des cordelettes rouges, un couteau à manche blanc. Un athame, se dit-elle. Des bougies blanches, un petit gong en laiton, un fouet, un glaive en argent étincelant, des flacons, des bols et des coupes colorés.

— Intéressant.

— A rituel ancien, instruments anciens. Mais vous êtes blessée.

Il fit un pas vers elle, une main levée. Devant son regard glacial, il arrêta son geste.

— Excusez-moi. Ça paraît douloureux.

— Charles est guérisseur, intervint Isis avec fierté. Considérez ceci comme une démonstration de ses talents. Après tout, vous êtes venue pour observer, n'est-ce pas ?

— Allez-y, faites votre démonstration, répondit Eve après une hésitation.

Elle pencha la tête en arrière, invitant Charles Forte à examiner les griffures. Il promena ses doigts froids sur la peau blessée. Leur contact était étonnamment réconfortant. Les yeux rivés sur les siens, elle y discerna une concentration intense, puis comme une vibration intérieure.

— Vous avez de la chance, murmura-t-il avec un sourire rassurant. La blessure n'est pas à la hauteur de l'intention. Détendez votre esprit.

Il plongea son regard dans celui d'Eve.

— Le corps et l'esprit ne font qu'un, expliqua-t-il de sa voix envoûtante. Laissez-moi vous soulager.

Eve sentit une douce chaleur irradier tout son corps. Une agréable somnolence l'envahit. Elle sursauta.

— Rassurez-vous, je ne vous veux pas de mal. Charles Forte prit un flacon couleur ambre et versa dans le creux de sa main un liquide transparent aux effluves floraux.

— C'est un baume, une recette ancienne un peu améliorée, expliqua-t-il en l'appliquant sur les griffures. Vous allez guérir très vite.

— Vous vous y connaissez en chimie, n'est-ce pas ?

Il s'essuya les mains dans un mouchoir.

— Ce baume est à base de plantes. Mais c'est exact, je connais aussi la chimie.

— Je voudrais vous entretenir à ce sujet, continua Eve avec un regard pénétrant. Et au sujet de votre père, ajouta-t-elle après un silence.

Isis s'interposa, vibrante de colère.

— Vous êtes ici en invitée. Cet endroit est sacré. Vous n'avez pas le droit de...

— Isis, intervint Charles Forte en lui effleurant le bras, elle a une mission. Comme nous tous. (Il se tourna vers Eve.) J'accepte bien entendu de vous parler quand vous le souhaitez. Mais pas ici. La cérémonie est sur le point de débiter.

— Nous ne comptons pas l'empêcher.

— Est-ce que demain matin vous conviendrait ? Neuf heures à la boutique ?

— Parfait.

— Excusez-moi.

— Est-ce ainsi que vous le remerciez pour sa gentillesse, lieutenant ? demanda Isis, furieuse, tandis que Charles s'éloignait.

Elle secoua la tête et s'adressa délibérément à Connors.

— Vous êtes les bienvenus. Nous espérons que vos compagnons montreront le respect qu'il se doit

pour notre rite. Vous n'êtes pas autorisés à franchir le cercle magique.

Tandis qu'elle allait rejoindre le groupe, Eve fourra ses mains dans ses poches.

— Me voilà bien. Je viens de me mettre une deuxième sorcière à dos.

Peabody la rejoignit en hâte.

— Il s'agit d'une initiation, murmura-t-elle. C'est ce grand type séduisant en costume italien qui vient de me le dire.

De l'autre côté de la clairière, un homme aux cheveux couleur bronze la gratifia d'un sourire éclatant.

— Hum, ça donne envie de se convertir.

— Ressaisissez-vous, Peabody, lui souffla Eve, hilare.

Feeney les rejoignit.

— Ma sainte mère balbutierait une bonne demi-douzaine de rosaires ce soir si elle savait où je suis, dit-il, dissimulant sa nervosité derrière un sourire forcé. Quel trou perdu ! Lugubre à souhait.

Connors soupira et glissa un bras autour de la taille d'Eve.

— Décidément, ces deux-là font la paire, marmonna-t-il.

La jeune femme qu'Isis avait appelée Miriam se tenait à l'extérieur du cercle formé par les bougies. Deux hommes lui bandèrent les yeux et entreprirent de lui ligoter les mains, puis les chevilles à l'aide de cordelettes rouges. Tous les participants s'étaient dévêtus et les peaux blanches, noires ou dorées luisaient sous la clarté lunaire. Une lente mélodie s'éleva, accompagnée par les ululements cadencés des oiseaux de nuit qui résonnaient du fond des bois denses alentour. Les incantations à la fois gutturales et mélodieuses montaient vers le ciel dans une harmonie si parfaite qu'elle en était inquiétante. Réprimant un frisson, Eve glissa nerveusement une main sous sa veste. Le poids de son arme contre son flanc la rassura.

Le silence se fit et un coup de gong retentit. Portée par les deux hommes, Miriam fut allongée au milieu du cercle. Charles Forte s'avança vers elle, l'athame à la main, et entama une longue incantation dans une langue inconnue.

— C'est du gaélique, murmura Connors à l'oreille d'Eve. Il raconte qu'elle sera bientôt admise à rejoindre le cercle, que tout sera alors possible. Mais qu'avant, elle doit puiser en elle la force de se libérer.

— Se libérer de quoi ?

— Je l'ignore, répondit Connors avec un haussement d'épaules. Mon gaélique est plutôt rudimentaire.

Charles Forte s'agenouilla auprès de Miriam et lui tendit le couteau. Puis il lui embrassa le bas-ventre et rejoignit le cercle.

Tandis que la cérémonie se poursuivait, Eve mit distraitement la main à sa gorge. A sa grande stupéfaction, sa peau était lisse, intacte. Et elle ne ressentait plus aucune douleur. Abasourdie, elle laissa retomber sa main. A cet instant, son regard croisa celui de Charles Forte. Il lui sourit.

Chapitre 16

Quête Spirituelle n'était pas encore ouvert quand Eve se gara devant la boutique avec Peabody. Mais Charles Forte attendait sur le trottoir, un gobelet fumant à la main, les joues rougies par le froid du matin.

— Bonjour, je me demandais si nous pouvions parler en haut dans l'appartement, plutôt qu'au magasin.

— Les flics nuisent aux affaires ? demanda Eve.

— Disons que les clients matinaux pourraient être déconcertés. Et nous ouvrons dans une demi-heure. Je suppose que vous n'avez pas besoin d'Isis.

— Pas pour le moment.

— C'est gentil. Si vous pouviez m'accorder juste un instant, poursuivit-il avec un regard penaud, Isis préfère que la caféine n'entre pas dans la maison. J'ai un faible pour le café. (Il but une nouvelle gorgée.) Tous les matins, j'en bois en cachette.

— Prenez votre temps. Vous allez au café d'en face?

— C'est trop près de chez nous. Et pour être franc, leur café est imbuvable. Par contre, ils en font un très honnête au coin de la rue, expliqua-t-il, savourant une gorgée avec un plaisir évident. Avez-vous aimé la cérémonie ?

— C'était intéressant, répondit Eve qui fourra ses mains frigorifiées dans ses poches.

Comme toujours, elle avait oublié ses gants.

— Il fait un peu frisquet pour se balader nu dans les bois, non ?

— C'est sûr. Nous n'organiserons sans doute plus de cérémonies en extérieur cette année. Mais Miriam avait à cœur d'être initiée avant Samhain.

— Samhain?

— Halloween, répondirent Charles et Peabody en chœur.

La jeune femme se balança d'un pied sur l'autre d'un air gêné.

— Age Libre, marmonna-t-elle devant le sourire étonné de Charles Forte.

— Ah, alors nous avons quelques points communs ! dit-il en vidant son gobelet qu'il alla jeter dans une poubelle de recyclage. Dites-moi, vous semblez très enrhumée.

Peabody hocha la tête en reniflant, bien décidée à se retenir d'éternuer.

— J'ai un remède qui devrait vous soulager. Un de nos membres vous a reconnue, lieutenant. Elle vous a lu les lignes de la main récemment. En fait, la nuit où Alice est morte.

— C'est exact.

Charles Forte les précéda dans l'escalier de l'immeuble.

— Cassandra est très douée, et d'une nature très douce. Elle s'en veut de ne pas avoir eu une vision plus nette, de ne pas avoir pu vous dire qu'Alice était en danger. Par contre, elle est persuadée que vous l'êtes. Elle espère que vous portez toujours la pierre qu'elle vous a donnée, ajouta-t-il en se retournant après un silence.

Eve marmonna une vague réponse. Elle n'avait aucune idée de ce que cette pierre avait pu devenir.

— Et comment va votre cou? s'enquit-il.

— Comme neuf.

— Vous voyez ? Pas une cicatrice.

— Oui, ça a été rapide. Qu'y avait-il dans ce baume ?

Un pétilllement narquois s'alluma dans les yeux de Charles Forte.

— Oh, juste une pointe de langue de chauve-souris et une pincée d'œil de triton séché ! Je vous en prie, mettez-vous à l'aise, poursuivit-il en ouvrant la porte dans un tintement de carillon. Je vais vous chercher du thé. Ça vous réchauffera.

— Ne vous dérangez pas.

— Ça ne me dérange pas du tout. Excusez-moi un instant.

Il disparut derrière une porte et Eve en profita pour jeter un coup d'œil au salon. La pièce ne respirait pas vraiment la simplicité. À l'évidence, de nombreux objets de la boutique y avaient élu domicile. Des blocs de cristal hérissés de pointes décoraient une table ovale, entourant une urne en cuivre remplie d'une brassée de fleurs d'automne. Une tapisserie aux motifs cabalistiques ornait le mur au-dessus d'un canapé bleu tout en courbes: des hommes et des femmes, des soleils et des lunes, un château en flammes.

— C'est l'Arcane majeur, expliqua Peabody quand Eve s'en approcha. Le tarot, ajouta-t-elle après un violent étternuement. Ça a l'air très ancien et tissé à la main.

— Ça a surtout l'air cher, répondit Eve, impressionnée par la multitude d'objets d'art qui trônaient dans tous les coins.

Il y avait là des statues en étain ou sculptées dans la pierre. Des sorciers et des dragons, des chiens à deux têtes, des femmes aux courbes voluptueuses et aux ailes délicates. Un autre mur était couvert de symboles étranges peints dans une profusion de couleurs.

— Ça vient du Livre de Kells, expliqua Peabody devant le regard perplexe de son chef. Ma mère s'amuse à en broder sur des coussins. C'est un endroit agréable, ici. Excentrique, mais chaleureux.

Et qui ne lui donnait pas la frousse comme l'appartement de Selina Cross, n'osa-t-elle admettre.

— On a l'impression d'être dans un musée. Les affaires doivent bien marcher.

— Les affaires marchent plutôt bien, dit Charles Forte qui entra dans

la pièce avec un plateau chargé d'une théière au motif floral et de trois tasses assorties. Et j'avais moi-même quelques ressources avant d'ouvrir cette boutique.

— Un héritage ?

Il posa le plateau sur une table basse circulaire.

— Non, des économies. Les ingénieurs chimistes gagnent bien leur vie.

— Et pourtant vous avez abandonné votre carrière pour cette boutique.

— J'étais malheureux dans mon travail. Et dans ma vie.

— La thérapie ne vous a pas soulagé ? Il se Força à croiser le regard d'Eve.

— Si elle ne m'a pas guéri, elle n'a pas aggravé le mal. Asseyez-vous, je vous en prie. Posez-moi vos questions.

— Tu n'es pas obligé, Charles. Que faites-vous de la loi sur le respect de la vie privée, lieutenant ?

Isis se tenait sur le seuil. Eve ne l'avait pas entendue entrer. Elle portait une robe grise comme les nuages d'orage. Les plis amples tourbillonnèrent autour de ses chevilles tandis qu'elle s'avavançait vers eux.

— La loi m'autorise à y déroger en cas d'homicide, mademoiselle Paige. Bien entendu, votre compagnon a le droit de se faire représenter.

— Ce n'est pas d'un avocat qu'il a besoin, mais de paix, répliqua Isis qui se tourna vers Charles, les yeux chargés d'émotion.

Il lui prit les mains, les porta à ses lèvres et pressa son visage contre elles.

— Je suis en paix, répondit-il avec douceur. Tu es près de moi. Ne t'inquiète pas. Tu dois aller ouvrir la boutique. Et moi, je dois répondre au lieutenant.

— Laisse-moi rester.

Il secoua la tête et l'intensité du regard qu'ils échangèrent stupéfia Eve. Un regard vibrant d'amour, de dévotion. La façon dont Isis dut pencher son corps de déesse pour joindre ses lèvres à celles de son compagnon aurait pu être risible. Au lieu de cela, ce geste était poignant.

— Appelle-moi si tu veux que je monte. Je viendrai tout de suite.

— Je sais.

Il lui tapota la main avec tendresse. En sortant, Isis lança à Eve un dernier regard où se lisait une colère à peine maîtrisée.

— Je doute que j'aurais pu m'en sortir sans elle, dit Charles Forte, les yeux fixés sur la porte. Vous êtes une femme de caractère, lieutenant. Il vous est sans doute difficile de comprendre à quel point on peut aimer quelqu'un.

Avant, elle aurait approuvé sans une hésitation. Depuis qu'elle connaissait Connors, elle n'en était plus aussi sûre.

— Je souhaiterais enregistrer cette conversation, monsieur Forte.

— Oui, bien sûr.

Tandis que Peabody branchait l'enregistreur, il s'assit et versa le thé d'un geste presque mécanique. Sans lever les yeux, il écouta Eve lui lire ses droits.

— Avez-vous compris vos droits et obligations?

— Oui. Désirez-vous un édulcorant?

Eve regarda sa tasse avec un brin d'impatience. Le thé avait la même odeur que celui que le Dr Mira voulait toujours lui servir.

— Non.

— J'ai ajouté une cuillerée de miel dans le vôtre, dit-il à Peabody avec un sourire bienveillant. Et un peu... d'autre chose. Pour votre gorge.

— Ça sent très bon, répondit Peabody qui but une petite gorgée avec circonspection, puis lui rendit son sourire. Merci beaucoup.

— Quand avez-vous vu votre père pour la dernière fois ? demanda Eve.

Charles Forte leva les yeux vers elle, pris au dépourvu par cette question abrupte. La main qui tenait la tasse fut secouée d'un tremblement.

— Le jour de sa condamnation. J'étais à l'audience et j'ai vu les gardiens l'emmener, pieds et poings liés. Ils l'ont enfermé pour le restant de ses jours.

— Qu'avez-vous ressenti ?

— De la honte. Du soulagement. Ou peut-être simplement du désespoir. C'était mon père. (Il but une grande gorgée de thé.) Je le détestais de toute mon âme.

— Parce qu'il était un assassin ?

— Parce qu'il était mon père. J'ai fait beaucoup de mal à ma mère en insistant pour venir assister à son procès. Mais elle était trop effondrée pour m'en empêcher. Elle n'avait jamais pu l'arrêter, lui non plus. Même si elle a fini par le quitter. Elle m'a pris et l'a quitté, ce qui, je crois, a été une surprise pour nous tous, dit-il, fixant le fond de sa tasse. Je l'ai détestée elle aussi pendant très, très longtemps. La haine peut définir un être, n'est-ce pas, lieutenant? Elle peut le déformer en un monstre hideux.

— Est-ce ce qui vous est arrivé ?

— Presque. Notre foyer n'était pas heureux. Comment en aurait-il été autrement avec un homme tel que mon père ? Vous me soupçonnez de lui ressembler, n'est-ce pas? demanda-t-il.

Eve se tut.

— « Le sang parlera. » Est-ce de Shakespeare ? Je n'en suis pas certain. Mais tous les enfants ne doivent-ils pas vivre avec cette épée de

Damoclès suspendue au-dessus de leur tête ?

— Quelle influence a-t-il eue sur votre vie ? poursuivit Eve, mal à l'aise.

— Vous êtes un policier efficace, lieutenant. Je suis sûr que vous avez étudié son dossier, regardé les enregistrements. Vous y avez vu un homme au charisme terrifiant. Un homme qui se considérait comme au-dessus des lois. De toutes les lois. Ce genre d'arrogance inébranlable est en elle-même irrésistible.

— Pour certains, le mal est irrésistible.

— Oui, fit-il avec un sourire sans joie. Vous savez ça dans votre métier. Ce n'était pas un homme contre lequel on pouvait lutter. Sur le plan physique comme émotionnel. Il était fort. Très fort.

Charles Forte ferma les yeux un moment.

— J'ai longtemps redouté de lui ressembler. Jusqu'au point d'envisager de renoncer au bien le plus précieux qui m'avait été offert. La vie.

— Vous avez tenté de vous suicider ?

— Je ne suis jamais passé à l'acte. La première fois que j'y ai songé, j'avais dix ans, dit-il en buvant une gorgée de thé. Pouvez-vous imaginer un gosse de dix ans obsédé par le suicide ?

Oh oui ! songea Eve, elle le pouvait. Elle était même plus jeune quand elle y avait songé.

— Avait-il abusé de vous ?

— Abuser est un mot si faible, ne trouvez-vous pas ? Il me battait. Dans ces moments-là, il ne se mettait jamais en colère. Il avait ce calme un peu absent qu'aurait un autre homme pour chasser une mouche.

Son poing s'était serré sur son genou. Il se força à ouvrir la main, à étaler ses doigts.

— Ça lui prenait comme ça, à l'improviste. Jamais une menace, jamais un regard noir. Ma vie, ma souffrance dépendaient entièrement de son arbitraire.

— Personne n'est venu à votre secours, n'a tenté d'intervenir ?

— Nous ne restions jamais longtemps au même endroit et nous n'avions pas le droit de fréquenter quiconque. Il prétendait avoir une mission. Il devait prêcher la bonne parole. Il me rouait de coups, me brisait un bras, puis m'emmenait lui-même à l'hôpital. Un père attentionné.

— Vous n'avez jamais rien dit ?

— C'était mon père, c'était ma vie, répondit Charles Forte qui leva les mains et les laissa retomber en signe d'impuissance. A qui aurais-je pu parler ?

Elle non plus n'avait rien dit. Personne n'avait été là pour l'écouter.

— Pendant longtemps, je l'ai cru quand il prétendait que c'était juste, poursuivit Charles en clignant des yeux. Je le croyais dur comme fer quand il me menaçait d'un châtiment terrible si jamais je

parlais. Tavais treize ans quand il a abusé de moi pour la première fois. Un rite initiatique, m'a-t-il dit en me liant les mains. Le sexe était la vie et il fallait en jouir. C'était son droit et son devoir de me l'apprendre.

Il prit la théière et remplit les tasses.

— J'ignorais que c'était un viol. Je ne me suis jamais débattu, je ne l'ai jamais supplié d'arrêter. J'ai juste subi en étouffant mes sanglots. Je n'ai jamais rien dit. Et même des années plus tard quand il a été arrêté, je n'ai rien raconté à la police. Je ne croyais pas qu'ils pourraient l'empêcher de nuire. Il était trop fort. Et tout ce sang sur ses mains semblait ajouter encore à sa toute-puissance. Bizarrement, ce ne sont ni les coups ni les sévices qui ont poussé ma mère à s'enfuir. C'est le spectacle de son mari allongé sur moi sur son autel entouré de bougies noires. Il ne l'a pas vue, mais moi si. J'ai vu son visage quand elle est entrée dans la pièce. Elle n'est pas intervenue, mais cette nuit-là, quand il est sorti, elle est venue me chercher et nous nous sommes enfuis.

— Et pourtant elle ne l'a pas dénoncé à la police. Charles Forte leva les yeux vers Eve.

— Non. Vous vous dites que si elle l'avait fait, des vies auraient été sauvées. Mais la peur est une émotion très intime. La survie était son unique but. Quand il a été arrêté, je suis allé tous les jours au procès. J'étais sûr qu'il arriverait à s'en sortir d'une façon ou d'une autre. Même lorsque la condamnation a été prononcée, je ne pouvais pas croire qu'il serait enfermé jusqu'à la fin de ses jours. Après, j'ai tenté de l'oublier, de me glisser dans la normalité. J'ai pris un travail qui m'intéressait, pour lequel j'étais un peu doué. Et je ne me suis autorisé à fréquenter personne. Il y avait cette rage qui bouillait en moi. Je voyais un visage et je le détestais parce qu'il était heureux. Ou parce qu'il était triste. Et comme mon père, je ne restais jamais longtemps au même endroit. Quand j'ai commencé à envisager le suicide avec beaucoup de sang-froid et de sérieux, j'ai pris peur et j'ai cherché de l'aide. Il esquissa un pâle sourire.

— Je ne le réalisais pas à l'époque, mais, pour moi, c'était le début d'une nouvelle vie. En parvenant à dire l'indicible, j'ai appris à accepter mon innocence et à pardonner à ma mère. Mais la rage était encore là. C'est alors que j'ai rencontré Isis.

— A cause de votre penchant pour l'occulte.

— Je m'y suis intéressé dans le cadre de ma thérapie. J'étais un révolté. Les religions étaient pour moi une abomination et je détestais tout ce qu'Isis représentait. Elle était si belle, si lumineuse. Je la haïssais pour ça. Elle m'a posé le défi de venir assister à une cérémonie, comme vous la nuit dernière. Je préférais me considérer comme un scientifique. J'ai décidé d'y aller afin de prouver qu'il n'y

avait rien dans sa croyance que des mots creux répétés par des idiots. Tout comme celle de mon père n'était qu'un alibi pour faire souffrir et dominer.

»J'ai observé le rituel dans mon coin, à l'écart, plein de cynisme et de fiel. Je les haïssais pour leur simplicité, leur dévotion. N'avais-je pas déjà vu cette même fascination sur les visages des ouailles de mon père ? Je ne voulais rien avoir à faire avec ça, avec eux. Mais j'étais attiré malgré moi. J'y suis retourné trois fois et j'ai commencé à guérir, même si je ne m'en rendais pas compte à l'époque. Et une nuit, pour Alban Eilir, l'Equinoxe de Printemps, Isis m'a invité chez elle. Quand nous nous sommes retrouvés seuls, elle m'a dit qu'elle m'avait reconnu. J'ai paniqué. Après tous ces efforts pour enterrer mon passé... Mais elle a ajouté que ce n'était pas dans cette vie, même si je voyais dans ses yeux qu'elle savait. Elle savait qui j'étais et d'où je venais. Elle m'a dit que j'avais une grande capacité de guérison et que je le découvrirais bientôt. C'est alors qu'elle m'a séduit. Il laissa échapper un rire chaleureux.

— Imaginez ma surprise quand cette femme superbe m'a conduit à son lit. Je l'ai suivie comme un petit chien, mi-avide, mi-apeuré. C'était la première femme dans ma vie, la seule que j'aie jamais connue. Elle m'aime et ce miracle m'a aidé à croire à d'autres miracles. Je me suis converti à Wicca. J'ai appris à me soigner et à soigner les autres. La seule personne à qui j'avais nui de toute ma vie était moi-même, mais je comprenais mieux qu'Isis en dépit de toute sa clairvoyance l'attrait de la violence, de l'égoïsme, de la soumission à un maître puissant.

— Vous vous êtes donné beaucoup de mal pour dissimuler votre passé.

— N'auriez-vous pas agi ainsi à ma place?

— Alice était-elle au courant ?

— Alice était l'innocence et la jeunesse incarnées. Il n'y avait pas de David Baines Conroy dans sa vie. Jusqu'à Selina Cross.

— Et Selina Cross est une femme intelligente et vindicative. Si elle avait découvert votre secret, elle aurait pu vous faire chanter. Les autres membres de votre culte vous feraient-ils encore confiance s'ils connaissaient la vérité ?

— Je l'ignore et je n'ai pas envie de le savoir. Je préfère préserver ma vie privée.

— La nuit où Alice a été tuée, vous étiez ici, n'est-ce pas ? Seul avec Isis.

— Oui, nous étions ici. Seuls. Tout comme la nuit où Lobar est mort. Je ne doute pas qu'elle mentirait pour me protéger, ajouta-t-il avec une esquisse de sourire. Mais si elle peut vivre avec le fils d'un meurtrier, elle n'accepterait jamais de vivre avec un meurtrier.

— Elle vous aime.

— Oui.

— Et vous l'aimez.

Il cligna des yeux avec horreur.

— Vous n'imaginez quand même pas qu'elle soit mêlée à tout ça. Outre le fait qu'elle aimait Alice, qu'elle s'occupait d'elle comme une mère d'un enfant malade, je la sais incapable de nuire à quiconque.

— Tout le monde en est capable, monsieur Forte.

— Vous ne le croyez quand même pas coupable ? dit Peabody, tandis qu'elles descendaient l'escalier extérieur de l'immeuble.

— Un, ses antécédents familiaux ne jouent pas vraiment en sa faveur. Deux, les hallucinogènes et autres substances chimiques n'ont aucun secret pour lui. Trois, il n'a pas d'alibi pour les deux premiers meurtres. Quatre, Alice le connaissait assez pour surprendre le secret qu'il cachait depuis tant d'années et qui, une fois révélé, aurait menacé de détruire sa crédibilité au sein de sa secte.

Eve s'arrêta sur les marches et pianota sur la rampe.

— Et puis il avait une bonne raison de détester Selina Cross et ses adeptes, de vouloir se venger de son père à travers eux. Il était là quand Wineburg a pris la fuite. Il a très bien pu faire le tour discrètement.

— Il a réussi à s'en sortir après une enfance de cauchemar. Vous ne pouvez quand même pas le condamner pour les crimes de son père, protesta Peabody.

— Je ne le condamne pas, Peabody, se défendit Eve, en proie à ses propres démons intérieurs. C'est une hypothèse que je ne peux négliger. Réfléchissez à ça, dit-elle en se tournant vers son adjointe. Si Alice était au courant et l'a dit à Frank, il a très bien pu lui demander d'interrompre toute

relation. Et si l'on poursuit le raisonnement, il est probable qu'il est allé lui-même parler à Forte, et l'a même menacé de tout révéler s'il ne laissait pas sa petite-fille tranquille. Frank était déjà inspecteur à la Criminelle à l'époque de l'affaire Conroy. Il s'en souvenait sûrement.

— Oui, mais...

— Et Alice a pris un appartement à elle. Elle a continué à travailler à mi-temps pour Isis, mais n'habitait plus chez eux. Pourquoi a-t-elle déménagé si elle se sentait traquée ?

— Je n'en sais rien, admit Peabody.

— Et nous ne pouvons plus le lui demander, dit Eve qui se remit à descendre l'escalier et réprima un juron en voyant Jamie adossé contre son véhicule.

Elle fonça sur lui.

— Ôte tes fesses de là. C'est un véhicule officiel.

— Un tas de boue officiel, corrigea l'adolescent avec un sourire impertinent. J'ignorais que les flics de cette ville roulaient dans des

poubelles sur roues. Vous méritez mieux que ça, lieutenant Dallas.

— J'en parlerai au chef la prochaine fois que je le verrai. Que fabriques-tu ici?

— Je me balade, répondit-il sans se démonter en fourrant ses pouces dans ses poches. Et j'ai semé l'ombre que vous m'aviez collée. Il sait s'y prendre, mais je suis meilleur que lui.

— Pourquoi n'es-tu pas à l'école ?

— Pas la peine d'alerter le proviseur, lieutenant. C'est samedi.

— Alors pourquoi n'es-tu pas en train de semer la terreur dans une des galeries marchandes aériennes comme tout jeune délinquant qui se respecte ?

Le sourire de Jamie s'élargit.

— Je déteste les galeries marchandes. Elles sont si ringardes. Je vous ai vue hier sur Channel 75.

— Tu es venu chercher un autographe? ironisa Eve.

— Signez-moi un chèque et je transforme votre tas de ferraille en bolide, rétorqua Jamie qui désigna la boutique du menton. J'ai jeté un coup d'œil par la vitrine. La sorcière fait des affaires aujourd'hui.

Eve se retourna. Plusieurs clients flânaient à l'intérieur.

— Tu l'avais déjà vue?

— Oui, plusieurs fois quand je filais Alice.

— Et tu as remarqué quelque chose d'intéressant?

— Non. Tout le monde est habillé là-dedans, dit-il en fronçant les sourcils. Je préfère m'intéresser aux Wiccans. Ils aiment bien se trimbaler nus, ajouta-t-il en gloussant. Une fois, j'ai vu la sorcière en chef jeter un type dehors.

Eve s'adossa à son tour contre le capot.

— Vraiment ? Tu sais pourquoi ?

— Aucune idée, mais elle avait l'air furax. Je les ai vus se disputer et j'ai même cru qu'elle allait lui filer une trempe. Surtout quand il l'a bousculée.

— Il l'a bousculée ?

— Ouais. J'ai failli intervenir, même si elle le dépassait d'une bonne tête. J'aime pas les types qui agressent les femmes. Mais ce qu'elle lui a dit l'a fait reculer. Il a reculé comme un fou jusqu'à la porte et il est parti en courant.

— A quoi ressemblait ce type ?

— La dernière fois que je l'ai vu, il frimait moins avec ses yeux rouges et ses canines de vampire.

Lobar, devina Eve qui échangea un regard avec Peabody.

— C'était quand ?

— La veille... (Sa voix se brisa et il s'éclaircit la gorge.) La veille de la mort d'Alice.

— Et qu'a fait Isis après le départ de Lobar?

— Elle a téléphoné. Quelques minutes plus tard, ce type avec qui elle vit s'est pointé en courant. Ils ont eu une discussion animée, puis elle a tourné le panneau « Fermé » sur la porte et ils ont disparu dans l'arrière-boutique. Je m'en suis mordu les doigts. J'aurais dû suivre le vampire.

— Tu vas me faire le plaisir d'arrêter de suivre les gens, Jamie. Si tu te fais repérer, tu risques d'avoir des ennuis.

— Je ne me fais jamais repérer. Je suis trop doué pour ça.

— Tu te croyais doué pour l'effraction, souviens-toi, répondit-elle sèchement.

Il s'empourpra.

— C'était différent. Écoutez, le type qui s'est fait poignarder, il était là, à la veillée d'Alice. Il doit y avoir un lien avec elle, avec cette ordure de Lobar. J'ai le droit de savoir.

— Tu es le petit-fils d'un policier. Tu sais très bien que je ne vais rien te dire. En plus, tu es mineur. Alors, maintenant, va jouer ailleurs, gamin, avant que je demande à mon équipière de te coffrer pour vagabondage.

Jamie crispa les mâchoires.

— Je ne suis pas un gamin. Et si vous n'êtes pas capable de vous occuper du meurtrier d'Alice, moi je vais le faire.

Il voulut partir en courant, mais Eve l'agrippa par la manche de son blouson. Elle approcha son visage tout près du sien et le força à la regarder dans les yeux.

— Ne dépasse pas les bornes, dit-elle très calmement. Tu veux la justice, tu l'auras. Je m'y emploie. Mais si c'est la vengeance que tu cherches, je te boucle dans une cage, compris ? Pense à ton grand-père, à Alice, et tu verras les choses autrement. Et maintenant, fiche le camp.

— Je pense tout le temps à eux. Je les aimais ! (Il libéra son bras d'une secousse, mais Eve eut le temps de voir les larmes dans ses yeux.) J'en ai rien à foutre de votre justice ! Rien à foutre de vous ! Elle le laissa partir.

— Il souffre beaucoup, murmura Peabody.

— Je sais, répondit Eve, ébranlée. Filez-le un moment, histoire de vous assurer qu'il n'a pas d'ennuis. Disons une demi-heure, le temps qu'il se calme, puis communiquez-moi votre position. Je viendrai vous chercher.

— Vous allez voir Isis ?

— Oui. Je meurs d'envie de savoir ce que Lobar et elle ont pu se raconter. Oh, Peabody, méfiez-vous ! Jamie est un garçon futé. S'il a semé un des hommes de Connors, il risque de vous filer entre les doigts à vous aussi.

— N'ayez crainte, chef. J'arriverai bien à suivre un gosse sur quelques

blocs.

Eve entra à Quête Spirituelle. En l'apercevant, Isis la gratifia d'un regard glacial.

— Vous en avez terminé avec Charles, lieutenant?

— Pour l'instant. Je désirerais vous parler quelques minutes.

Isis se retourna pour répondre aux questions d'un client sur une tisane pour la mémoire.

— Faites infuser Cinq minutes et filtrez. Buvez-en chaque jour pendant au moins une semaine. Si vous ne sentez aucune amélioration, revenez me voir.

Elle reporta son attention sur Eve.

— Comme vous le voyez, le moment est mal choisi.

— Ce ne sera pas long. Je m'intéresse juste à la visite que vous a rendue Lobar ici même quelques jours avant d'avoir la gorge tranchée.

Eve avait parlé à mi-voix, mais son ton était ferme. En public ou en privé, elles parleraient. Isis avait le choix de l'endroit.

— Je ne pense pas vous avoir mal jugée, répondit Isis d'une voix posée, mais vous me faites douter de moi-même.

Elle fit un signe à une jeune femme qu'Eve avait aperçue lors du rite initiatique.

— Jane va s'occuper des clients, dit-elle en invitant Eve à l'accompagner dans l'arrière-boutique. Mais je ne veux pas la laisser seule longtemps. Elle n'a pas encore l'habitude.

— La remplaçante d'Alice ? Les yeux d'Isis se voilèrent.

— Personne ne pourra remplacer Alice. (Elle lui désigna un fauteuil avec un haut dossier sculpté et s'assit dans un autre aux accoudoirs en forme d'aile.) Vous disiez que ce ne serait pas long, mais je veux d'abord savoir si vous avez l'intention de laisser Charles en paix.

— Ma priorité est de boucler l'enquête, pas la tranquillité d'esprit d'un suspect.

Isis agrippa les accoudoirs et se pencha en avant.

— Comment pouvez-vous le soupçonner? s'insurgea-t-elle. Vous entre tous êtes consciente du calvaire qu'il a enduré.

— Vu son passé, je...

— Et le vôtre ? Le fait que vous ayez survécu à un cauchemar joue-t-il en votre faveur ou le contraire ?

— Mon passé ne regarde que moi, répondit Eve d'une voix égale. Et vous ne le connaissez pas.

— Des bribes me viennent par flashes, par impressions. Je sais que vous avez souffert et vous étiez innocente. Comme Charles. Je sais que vous avez des cicatrices. Et des doutes. Comme lui. Je sais que vous vous battez pour trouver la paix. Et je vois une pièce.

Sa voix se fit grave, et son regard se perdit dans le vague.

— Une chambre petite et froide, baignée d'une lumière rouge sale. Et

une enfant martyre blottie dans un coin. La souffrance est indicible, au-delà du supportable. Et je vois un homme. Il est couvert de sang. Son visage est...

— Taisez-vous! hurla Eve, paniquée. Arrêtez, c'est atroce !

Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Elle suffoquait. L'espace d'un instant, elle avait été à nouveau cette fillette gémissante tapie dans un recoin comme un animal traqué, les mains maculées de sang.

— Pardonnez-moi, je suis désolée, bredouilla Isis qui porta une main tremblante à son front. Je suis navrée. Ça ne me ressemble pas. Je me suis laissé emporter par ma colère. Je ne voulais pas vous faire de mal. Pardonnez-moi, répéta-t-elle, fermant les yeux de toutes ses forces.

Chapitre 17

Excédée, Eve bondit de son fauteuil.

— Félicitations pour vos talents de médium, Isis, mais maintenant oubliez-moi !

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, murmura celle-ci, les yeux embués de larmes, effarée par le souvenir de sa vision et la violence de son acte. C'est contre ma croyance. Je ne cherche pas à vous nuire.

Elle s'essuya les yeux avec délicatesse.

— Vous vouliez me poser des questions au sujet de Lobar?

— On vous a vus vous disputer ici même la veille du décès d'Alice.

— Ah? s'étonna-t-elle, retrouvant son aplomb. C'est toujours une erreur de se croire seul. Oui, il est venu ici et nous avons eu des mots.

— A quel sujet ?

— Au sujet d'Alice. Ce... jeune homme n'était qu'un dépravé, qui plus est dangereusement imbu de sa personne. Il se croyait fort. Il se trompait.

— Alice ne travaillait pas ce jour-là?

— Non, je lui avais accordé quelques jours de congé. J'espérais qu'elle irait dans sa famille afin de se changer les idées, vous comprenez. Mais Lobar s'attendait à la trouver ici. Je ne crois pas qu'on l'ait envoyé. Il est venu de son propre chef. Par défi sans doute.

— Et vous avez eu une altercation.

— Oui. Il m'a dit que j'aurais beau essayer de la cacher, elle ne leur échapperait pas. Elle avait enfreint la loi et déplu au Maître. Son châtimement serait la torture et la mort.

— Il a proféré des menaces de mort et vous ne m'avez rien dit ?

— Je me suis tue parce que, à mes yeux, Lobar n'était qu'un pantin ridicule, un être insignifiant. Il voulait juste me défier, expliqua-t-elle avec un soupir. Il m'a décrit en détail les turpitudes qu'il avait fait subir à Alice. Ça l'a beaucoup amusé. Il a ajouté que je lui avais été promise. Bientôt, ils briseraient mon pouvoir et je leur appartiendrais corps et âme. Et il serait le premier à se vautrer sur moi. Je lui ai ri au nez.

— Vous a-t-il agressée ?

— Il m'a bousculée. Il était fou de rage. En fait, c'est moi qui l'y avais poussé. Un vieux sortilège. Ce qu'on pourrait appeler l'effet miroir ou boomerang, expliqua-t-elle avec un geste rapide de la main. Toute cette haine, cette violence qu'il dirigeait contre moi s'est soudain retournée contre lui, au centuple. Très efficace, commenta-t-elle avec un sourire en coin. Il a été pris de panique et a détalé sans demander son reste. Il n'est pas revenu.

— Vous a-t-il fait peur ?
— Oui, je l'avoue.
— Alors vous avez prévenu Charles Forte.
— Charles partage ma vie, répondit Isis, relevant le menton avec défi. Je n'ai aucun secret pour lui.
— Il était furieux ?
— Non, seulement inquiet, répondit Isis en soutenant son regard avec détermination. Nous avons pratiqué un rite de protection et de purification. Comment avons-nous pu être aussi présomptueux ? J'aurais dû voir, poursuivit-elle, la voix vibrante de regret que c'était après Alice qu'ils en avaient. L'orgueil m'a fait croire qu'ils n'oseraient pas s'en prendre à elle tant qu'elle se trouverait sous ma protection. Sans cet orgueil, Alice serait peut-être encore vivante.

Un sentiment exacerbé de culpabilité peut parfois mener à la vengeance, songea Eve dans sa voiture. Pour la troisième victime, la méthode était différente, pourtant tous ces meurtres étaient liés, elle en avait la certitude. Mais avaient-ils tous été commis par la même main. Rien n'était moins sûr.

Elle allait retourner au Central interroger l'ordinateur. Elle disposait de suffisamment d'éléments pour une analyse de probabilités. Et si les résultats s'avéraient concluants, elle irait demander des effectifs supplémentaires à Whitney. Maudites restrictions budgétaires, pesta-t-elle en se faufilant d'un coup puissant d'accélérateur dans le flot de véhicules qui fondaient sur cinq files. Il lui faudrait un taux de probabilité record pour lui arracher son accord.

Eve se gara le long de la Septième Avenue au niveau de la Quarante-Septième Rue et Peabody s'engouffra dans la voiture. De l'autre côté du trottoir, le vacarme assourdissant d'une guerre virtuelle jaillissait par la porte ouverte d'une salle de jeux. Une infraction manifeste au code de pollution sonore, songea Eve, mais, à l'évidence, les propriétaires n'étaient pas à une amende près pour appâter le chaland.

— Il est là-dedans ?

— Oui, chef.

Peabody jeta un regard plein d'espoir au marchand ambulant installé au carrefour, alléchée par une appétissante odeur de burger. L'heure du déjeuner n'était pas loin et son estomac criait famine. Mais la perspective de se restaurer à la cantine du Central lui donnait la nausée.

— Ça vous dérange si je vais m'acheter une bricole à manger là-bas ? J'en ai pour une minute.

Eve jeta un regard impatient par la vitre.

— Vous n'étiez pas censée dépérir à cause d'un rhume carabiné ? s'étonna-t-elle en se retournant vers son adjointe.

— Je n'y comprends rien moi-même. Guérison miraculeuse, répondit Peabody en inspirant profondément par le nez, je me sens en pleine forme. Sans doute ce thé.

— C'est ça, c'est ça, bougonna Eve, levant les yeux au ciel. Allez-y, mais en vitesse. Vous mangerez dans la voiture.

— Vous voulez quelque chose ?

— Non. Dépêchez-vous, Peabody. On n'a pas toute la journée.

La jeune femme partit au pas de course.

— J'en ai pris deux, annonça-t-elle trois minutes plus tard en déposant un sachet de papier kraft sur le tableau de bord. Juste au cas où. Si vous n'en voulez pas, il ne sera pas perdu. J'ai une faim d'ogre.

Elle mordit dans le burger avec enthousiasme. Eve démarra en trombe.

— Le gamin m'a fait faire un de ces tours, expliqua Peabody, la bouche pleine. Il a d'abord cavale comme un fou, est monté dans un tram, en est redescendu au bout de trois stations et a pris la direction de l'ouest. Et si vous aviez vu son appétit ! Il a dévoré deux énormes burgers et des frites sur la Sixième. Une rue plus loin, il a englouti un Freezie géant à l'orange. Sans parler des trois barres au chocolat qu'il a achetées avant d'entrer dans cette salle de jeux.

— La croissance, commenta laconiquement Eve. Elle se faufila comme une flèche entre deux voitures dans un concert de klaxons réprobateurs.

— Tant qu'il avale des cochonneries et se défoule sur des jeux vidéo, il devrait être à l'abri.

Jamie ricana devant l'écran où des hologrammes se massacraient à qui mieux mieux dans un chaos assourdissant de hurlements et d'explosions. Il avait entendu toute la conversation dans son oreillette. Pas bête, son idée de planquer un micro dans la voiture de Dallas, se félicita-t-il, actionnant distraitement les manettes avec dextérité. Rien ne résistait au maître de l'électronique, et surtout pas le vieux tacot de Dallas. Elle voulait le tenir à l'écart ? Pas de problème. Avec un sourire mauvais, il massacra l'hologramme d'un gangster qui venait de surgir d'une ruelle sombre. Il allait prendre les choses en main à sa façon.

Frustrée, Eve contacta Feeney.

— Mon analyse de probabilité n'est pas brillante. Le logiciel approuve à quatre-vingt-seize pour cent l'existence d'un lien entre les quatre affaires. Mais les chiffres chutent d'au moins dix points quand je confronte les différents suspects. Je te transmets les résultats. Vois ce que tu peux en tirer.

Il fronça les sourcils.

— Tu les veux plus élevés ou plus faibles ? Elle secoua la tête en riant.

— Devine. Mais je veux surtout du solide. Il se peut qu'un détail

m'échappe.

— Envoie-moi tout ça. Je vais jeter un coup d'œil.

— Merci, Feeney. Et il y a autre chose. A chaque fois que j'essaie d'accéder au dossier du mystérieux Alban, je me heurte à un mur. Il a la trentaine et je ne trouve rien. Pas de cursus familial ou scolaire, pas de dossier médical. Pas de casier judiciaire, pas même le moindre P.-V. pour stationnement interdit. Ce n'est pas normal. Je parierais que les fichiers ont été effacés.

— Il faut être très calé. Ou bien avoir beaucoup d'argent, objecta Feeney. On laisse toujours une trace quelque part.

— Je me disais qu'avec ton génie tu pourrais peut-être m'aider.

— C'est ça, flatte-moi. Je te rappelle.

— Merci.

— C'est Feeney? s'exclama Mavis qui fit une entrée fracassante dans le bureau, chaussée de tennis à air jaune fluo équipées de semelles à plateau d'au moins dix centimètres. Zut, tu as coupé. J'avais un truc à lui dire.

Eve balaya son amie des pieds à la tête, tentant d'afficher une mine blasée. Une fois de plus, elle ne faiblissait pas à sa réputation. Le style Mavis dans toute sa splendeur! Une masse ondoyante de bouclettes du même jaune que ses chaussures explosait en tous sens sur sa tête. Elle était moulée dans un pantalon en latex luisant qui lui descendait bien au-dessous de la pierre rouge rubis sertie dans son nombril. Assorti au pantalon, le haut se réduisait à une bande très ajustée qui réussissait presque à cacher ses seins. L'ensemble était recouvert d'un long cache-poussière transparent.

— Personne ne t'a cherché d'ennuis dans les couloirs ? ironisa Eve.

— Non, mais je crois que le flic de l'accueil a eu un sacré choc, rétorqua Mavis qui battit des cils — d'interminables cils vert émeraude

— et se laissa tomber dans un fauteuil. Génial, cet ensemble, non? Tout juste sorti de l'atelier de Leonardo. Bon, tu es prête ?

— Prête ? Pour quoi ?

— Nous avons rendez-vous à l'institut. Trina a réussi à te caser. J'ai laissé deux messages sur ton répondeur. Ne me raconte pas que tu ne les as pas eus. Je sais que oui. (Elle fronça les sourcils d'un air soupçonneux.) Tu les as effacés.

Effacés et aussitôt oubliés, se souvint Eve.

— Mavis, je n'ai pas le temps de jouer à la coiffeuse.

— Tu n'as pas pris ta pause déjeuner aujourd'hui. Je sais, j'ai vérifié auprès du flic de l'accueil. Tu n'auras qu'à manger pendant que Trina te refera une beauté.

— Je me sens très bien comme ça.

— Tes cheveux ne seraient pas aussi moches si tu ne les avais pas une fois de plus massacrés au sécateur, rétorqua Mavis qui se leva et prit la

veste d'Eve. Viens sans faire d'histoire ou je te harcèle jusqu'à ce que tu craques. Juste une petite heure. Tu seras de retour pour assurer la sécurité de notre bonne vieille ville à une heure et demie, promis.

Eve lui arracha sa veste des mains.

— Juste les cheveux alors. Pas question de me faire tartiner le visage avec des produits infâmes.

Mavis l'entraîna dans le couloir.

— Décoince-toi un peu, Dallas. Savoure ta féminité.

Eve nota son heure de sortie et emboîta le pas à son amie qui se déhanchait sans vergogne dans son pantalon moulant. Elle leva les yeux au ciel.

— A mon avis, nous n'avons pas tout à fait la même conception de la féminité.

Peut-être étaient-ce les vapeurs de teinture ou de laque, mais Eve trouvait l'atmosphère du salon de beauté suffocante. A contrecœur, elle se laissa aller contre le dossier du fauteuil. Comment avaient-ils pu la convaincre de se déshabiller et de se laisser triturer de la sorte ? Elle avait réussi à poser un pied par terre — un pied nu aux ongles dûment vernissés — au moment où la conversation avait dévié sur les tatouages et le *piercing*. De toute façon, inutile de songer à s'éclipser. Avec la couche de boue dont Trina lui avait enduit le corps et ce gel verdâtre et gluant qui lui poissait les cheveux, elle était prise en otage. En privé, elle admettait redouter la jeune esthéticienne branchée, ses mixtures louches et ses ciseaux à ultrasons. Voilà pourquoi elle avait préféré garder les yeux fermés pendant toute la durée des opérations, priant pour ne pas se retrouver métamorphosée en clone de Trina avec ses cheveux crêpés couleur fuchsia et ses seins en obus.

— Vous avez attendu trop longtemps, la sermonna la jeune femme. Il vous faut des traitements réguliers. Vous avez une belle peau, mais vous ne la mettez pas en valeur. Si vous veniez plus souvent, je n'aurais pas besoin de m'échiner pour vous remettre en état.

Eve ravala une repartie brutale quand elle sentit un bourdonnement lui frôler les yeux. Elle réprima un frisson. Épilation au laser, se souvint-elle, s'efforçant de garder son sang-froid. Trina n'était pas en train de lui tatouer une tête de mort grimaçante sur le front.

— Je dois retourner au Central. J'ai une tonne de travail qui m'attend.

— Ne me bousculez pas. La magie prend du temps.

Eve leva les yeux au ciel, provoquant un claquement de langue agacé de Trina. Décidément, tout

le monde paraissait obsédé par la magie. Elle se tourna vers le fauteuil voisin.

— Dis, Mavis, tu ne m'avais pas dit qu'à une époque tu te faisais passer pour une voyante ?

— Calez-vous contre le dossier, la réprimanda Trina. J'en ai pour deux

minutes.

— Et comment, répondit Mavis en soufflant sur le vernis jaune fluo encore humide sur ses ongles ! Madame Electre voit tout, sait tout. Ou bien Ariel, la spirite aux yeux tristes, continua-t-elle, affichant un air inspiré et mélancolique. J'avais au moins six variations sur le thème.

— Et tu pourrais repérer un escroc ? .

— Tu plaisantes? Evidemment. A cinq cents mètres les yeux bandés.

Eve tenta un sourire au risque de faire dégouliner son masque.

— Écoute, il y a un endroit où j'aimerais que tu ailles faire un tour. Trina aussi, si elle veut.

Celle-ci revint à la charge et la plaqua à nouveau à l'horizontale. Elle fit pivoter le fauteuil vers le bac de rinçage.

— Une enquête ? Génial.

— Vous pourriez sonder le terrain, faire parler l'employée. Elle s'appelle Jane. Vous en apprendriez peut-être plus que moi. Ils se méfient de la police.

— Qui ne se méfie pas des flics? fit remarquer Trina en toute innocence.

— Je veux vos impressions, poursuivit Eve sans relever. Racontez que vous êtes branchées plantes, aphrodisiaques, calmants en tout genre...

— Tu veux savoir s'ils dealent ? demanda Mavis qui n'avait pas été longue à saisir.

— C'est une hypothèse. Et aussi s'ils escroquent leur clientèle. Vu l'appartement des propriétaires, ils ne sont pas à plaindre. L'argent vient bien de quelque part.

— Imagine le duo de choc, Mavis, s'exclama Trina avec un large sourire. Toi et moi en détectives.

A son retour à la propriété, Mavis et Trina étaient déjà là, racontant avec animation leurs exploits à Connors. Eve prit le chat dans ses bras et écouta distraitement la conversation.

— Et moi j'ai acheté cette lotion, expliquait Trina. Elle est censée réveiller la bête qui sommeille en tout homme.

Elle tendit le bras sous le nez de Connors.

— Alors ? Ça vous fait quoi ?

— Hum, si je n'étais pas marié à une femme armée, je... (Il s'interrompt et afficha un sourire innocent.) Bonsoir, chérie.

— Termine ta pensée, je t'en prie, grommela-t-elle en lui lâchant Galahad sur les genoux.

— Quand tu auras ôté ton paralyseur.

— Dallas, c'est génial! fit Mavis qui bondit de son fauteuil, manquant de faire déborder son verre de vin. Je meurs d'envie de rentrer tout raconter à Leonardo, mais on est venues tout droit ici pour faire notre rapport. Regarde un peu les trucs que j'ai achetés.

Elle farfouilla avec frénésie dans un des cinq sacs qu'elle rapportait de Quête Spirituelle.

— Plus tard, l'interrompit Eve. Raconte d'abord. Je ne sais vraiment pas ce qui m'a pris de vous envoyer toutes les deux là-bas.

Elle se versa un verre de vin et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Bon, qu'avez-vous fait à part dépenser une fortune ?

— On nous a lu les lignes de la main. Grandiose, répondit Mavis. Figure-toi que j'ai une âme aventureuse et mon narcissisme est contrebalancé par un cœur généreux.

Eve ne put s'empêcher de rire.

— Pas besoin d'être voyante pour deviner ça, Mavis. Il suffit d'avoir des yeux. Tu y es allée dans cette tenue ?

Mavis se trémoussa sur ses chaussures à air fluo.

— Evidemment. Jane nous a bien conseillées. Elle semble y connaître un rayon en herboristerie. Elle nous a paru de bonne foi, hein, Trina ?

— Oui, elle était de bonne foi, renchérit Trina avec sérieux. Un peu terne. En une ou deux séances, je pourrais rattraper le coup. Pour la déesse par contre, difficile de l'améliorer.

— Isis ? fit Eve en se redressant dans son fauteuil avec intérêt. Elle était là ?

— Elle est sortie de l'arrière-boutique pendant qu'on discutait plantes avec l'employée. J'ai raconté que je voulais un truc qui me donne du punch sur scène. Ça marche mieux quand ça sonne vrai.

— Et moi, que je cherchais un truc infaillible pour séduire les hommes, intervint Trina avec un sourire lascif. Qu'avec tout ce stress à mon boulot, j'avais aussi besoin d'un produit pour me détendre. Quelque chose de plus puissant que ce qu'on trouve dans les magasins. Que je ne regarderais pas à la dépense.

— Ils ont des tonnes de mélanges, reprit Mavis, mais je n'ai rien vu de louche. En fait, elle nous a même déconseillé les drogues. Ce qu'il nous fallait, c'était une méthode naturelle. Comme la holistique.

— La holistique, approuva Trina. On a insisté, on a sorti de l'argent, plein d'argent, mais elle n'a pas marché.

— La reine des amazones est repartie dans l'arrière-boutique et est revenue avec ça, dit Mavis qui exhuma de son sac à main un petit sachet transparent contenant des feuilles et des graines séchées.

Elle m'a dit d'essayer et n'a pas voulu me faire payer. Tu peux l'analyser, mais, à mon avis, il n'y a rien de louche.

— Qui vous a lu les lignes de la main ?

— Isis. En entrant, elle n'avait pas l'air enthousiaste de nous voir. Il faut dire qu'on en rajoutait un max. Moi, je n'arrêtais pas de m'extasier sur tout avec des « Oh » et des « Ah ».

Eve jeta un regard aux sacs.

— A ce que je vois, tu as joué ton rôle jusqu'au bout.

— Ça me plaisait vraiment, répondit Mavis avec un sourire impénitent. Mais elle s'est vite déridée. J'avais jeté mon dévolu sur une grosse pierre verte. C'était quoi le nom, Trina ?

— Tourma... quelque chose.

— Tourmaline, intervint Connors.

— Oui, c'est ça, tourmaline. Mais elle me l'a déconseillée. Le vert n'est pas ma couleur, paraît-il. Elle m'en a proposé une autre orange.

— Plus chère ? s'enquit Eve.

— Non, beaucoup moins, au contraire. Selon elle, le vert n'était pas une couleur pour moi. Par contre, une de mes amies en aurait bien besoin, une amie trop stressée.

Eve se renfroigna en ricanant.

— Puis elle nous a lu les lignes de la main. Grandiose. Elle était contente de nous rencontrer. En ce moment, elle avait besoin d'énergie positive, a-t-elle dit. Elle a refusé de nous faire payer. Je l'ai trouvée sympa. Elle n'a pas le regard d'un escroc.

— Hum, merci. Je vais faire analyser le sachet. Mavis se leva et rassembla ses sacs.

— Je dois y aller. J'ai acheté une bougie d'amour pour Leonardo. J'ai hâte de voir le résultat. A mardi soir.

— Mardi ?

— Notre fête de Halloween. Ne me dis pas que tu as oublié. Tu m'avais promis de venir.

— Je devais être ivre.

— Pas du tout, protesta Mavis. Bon, à neuf heures chez nous, d'accord ? Tout le monde sera là. J'ai même réussi à convaincre Feeney. Je compte sur vous deux.

— Décoincez-vous un peu, conseilla Trina en lui emboîtant le pas. Venez costumée.

— Tu rêves, marmonna Eve, tandis que la porte se refermait. Bon, mea culpa pour cette monumentale perte de temps, ajouta-t-elle en faisant rebondir le sachet dans le creux de sa main.

— Elles se sont bien amusées. Et tu te sentiras mieux quand tu auras fait analyser ça, intervint Connors.

— Sans doute. Bon sang, je tourne en rond, soupira Eve en posant le sachet sur la table. Je ne cesse de m'égarer sur des fausses pistes, je le sens.

— A force de t'égarer, tu finiras par tomber sur ce que tu cherches, la consola-t-il en lui massant les épaules. Une amie de Mavis beaucoup trop stressée, je me demande qui ça peut être...

— Tais-toi.

Il rit et embrassa le creux de sa nuque.

— Hum, tu sens délicieusement bon.

— C'est ce truc dont m'a tartinée Trina.

— Elle m'en a parlé. Selon elle, je vais apprécier. Elle m'a aussi raconté qu'elle avait réussi à te faire un soin du corps complet, murmura-t-il en lui picorant à nouveau la nuque. Je vais m'intéresser tout particulièrement à ta chute de reins.

— Elle, en tout cas, s'y est intéressée. Elle voulait à tout prix m'appliquer un tatouage sur la fesse droite. Un bouton de rose, tu imagines ?

Elle soupira, puis bondit soudain du fauteuil comme un pantin à ressort, la main plaquée sur sa fesse.

— Seigneur ! A un moment, elle m'a fait allonger sur la table. Je n'ai pas compris pourquoi. J'y suis restée dix bonnes minutes ! Ne me dis pas qu'elle a eu l'audace ?

Connors haussa les sourcils avec intérêt, puis l'enlaça, un sourire langoureux aux lèvres.

— Je ne vois qu'une façon de s'en assurer.

Chapitre 18

Eve se précipita dans la salle de bains, ajusta le miroir à trois pans et tendit le cou.

— Je devrais la coffrer pour ça, grommela-t-elle en découvrant le tatouage sur sa fesse droite.

— Ah oui? Sous quel chef d'inculpation? Ornement d'un postérieur de flic sans autorisation? suggéra Connors qui s'appuya sur le chambranle avec nonchalance. Ou reproduction illégale d'imagerie florale ?

— Ça t'amuse, hein ?

Vexée, Eve s'empara de son peignoir d'un geste rageur.

— Il faut absolument qu'elle me l'enlève. D'une façon ou d'une autre.

— Pourquoi tant de hâte ? C'est plutôt... mignon, commenta Connors en contemplant l'objet du délit d'un œil attendri.

— Et si je dois prendre une douche ou me changer au Central ? Tu imagines les sarcasmes dans le vestiaire ?

Il l'enlaça par la taille sous son peignoir.

— Tu ne vas pas y retourner maintenant. C'est samedi soir.

— Et alors? Feeney doit me transmettre des résultats.

— Ça ne fera aucune différence si tu attends lundi matin. Demain, on prend une journée rien qu'à nous.

— Ah oui, pour faire quoi ?

Connors caressa la chute de ses reins jusqu'à son tatouage avec un sourire taquin.

— Encore?

— Pourquoi ? C'était bien, non ? Que dirais-tu de passer toute la journée à faire l'amour au bord de la piscine ?

— Hum, c'est tentant. Mais...

— Sous le soleil de Martinique, ajouta-t-il en lui plantant un baiser triomphant sur les lèvres, sûr de la convaincre. Inutile d'emporter des bagages. Tu n'as besoin de rien d'autre que de ton adorable tatouage.

— Vous avez l'air fatiguée, lieutenant. Peabody sortit un sachet en papier kraft de sa mallette.

— Vous êtes bronzée ou je rêve ? ajouta-t-elle en fronçant les sourcils. Ultraviolets ?

— Non, j'ai juste pris un peu le soleil hier.

— Il a plu toute la journée.

— Pas où j'étais, répondit-elle en mordant à belles dents dans le beignet que son adjointe venait de lui tendre. Feeney a affiné l'analyse de probabilité. Encore un peu léger, mais je vais de ce pas la présenter à Whitney. Il nous faut à tout prix des renforts.

— A propos, une nouvelle note interne a été distribuée ce matin sur les abus au niveau des heures supplémentaires.

— Je m'en moque. Ce n'est pas un abus quand elles sont nécessaires. Nous avons deux meurtres sur les bras. On ne tient plus les journalistes. Il faut nous donner les moyens de boucler l'enquête et de faire baisser la pression.

Peabody risqua un sourire.

— Vous répétez votre tirade, chef. Eve soupira.

— Peut-être. Il y a trop de suspects, c'est ça le problème.

Elle pressa ses doigts sur ses paupières.

— On va être obligé de contrôler un par un tous les membres des deux sectes, soit environ deux cents personnes. Disons qu'on va en éliminer la moitié d'après les profils. Il nous restera encore une centaine de personnes à interroger.

— Des jours et des jours de travail, soupira Peabody.

— Il a forcément fallu plus d'une personne pour transporter le corps de Lobar et le lier au pentagramme. Et un véhicule.

— Aucun des principaux suspects ne possède un véhicule assez grand pour dissimuler le corps et le pentagramme.

— Peut-être un des adeptes. Lancez une recherche sur les immatriculations pendant que je vais quémander chez le patron. Si ça ne donne rien, vérifiez les voitures de location et les véhicules déclarés volés la nuit du crime. Et il peut bien sûr s'agir d'un véhicule emprunté dans un parking longue durée sans que le propriétaire le remarque, ajouta-t-elle avec découragement.

Son vidéocom se mit à bourdonner. Elle prit la communication.

— Lieutenant Dallas, brigade criminelle.

— Il faut que je vous parle.

— Louis Trivane? fit Eve, haussant un sourcil intrigué. Si vous souhaitez discuter des charges retenues contre votre cliente, adressez-vous au procureur.

— Je dois à tout prix vous parler, répéta-t-il, visiblement très nerveux. En tête à tête. Dès que possible.

D'un signe discret de la main, elle demanda à Peabody de rester hors champ.

— A quel sujet?

— Je ne peux rien dire par vidéocom. Trop risqué.

— Je vous attends dans mon bureau.

— Non, non. On pourrait me suivre.

Avait-il remarqué l'homme chargé par Feeney de le surveiller?

— Vous suivre ? Qui ça ?

— Venez me retrouver à mon club, insista-t-il. Le Luxury sur Park Avenue. Niveau cinq. Je donnerai votre nom à l'accueil.

— Est-ce si urgent, Louis? J'ai du travail pardessus la tête ici.

— Je crois... Je crois avoir été témoin... d'un meurtre. Venez seule, Eve. Je ne parlerai qu'à vous. Et assurez-vous de ne pas être suivie. Faites vite.

L'écran s'éteignit. Les lèvres pincées, Eve prit sa veste et son sac.

— Vous n'allez pas y aller seule, protesta Peabody.

— Nous avons un homme devant le club au cas où. Et je laisserai mon bip allumé.

Le cinquième étage du Luxury Club abritait vingt suites privées à l'usage exclusif des membres. Louis Trivane louait toujours la suite 5-C. Il appréciait l'opulence du style Louis XV qui symbolisait à ses yeux l'hédonisme dans toute sa splendeur et la glorification des plaisirs charnels : les statues de marbre et les tableaux d'époque, le luxe des tissus damassés des canapés et des lourdes tentures de velours à passementerie en fil d'or, la sophistication des trumeaux aux moulures délicatement ouvragées. Que de délicieuses soirées avait-il passées à s'ébattre dans le grand lit à baldaquin en galante compagnie !

Ce soir pourtant, il arpentait la pièce comme un lion en cage, buvant un whisky sec, l'estomac noué par la terreur. Il avait assisté à un meurtre, il en était presque certain. Tout était si flou, si irréel. La chambre secrète, la fumée, les incantations... Depuis maintenant trois ans, il ne vivait plus que pour ça. Les robes et les masques, le vin consacré dont il buvait la première gorgée avec avidité, l'ivresse des rituels à la lumière vacillante des dizaines de cierges noirs sombrant dans leur bain de cire. Et le sexe... A chaque fois, il en tirait une jouissance démesurée.

Et il y avait les trous de mémoire, les blancs qu'il n'arrivait jamais à combler. Le lendemain d'une cérémonie, il était comme une loque, incapable de se concentrer. Récemment, il avait trouvé du sang séché sous ses ongles et avait été incapable de se souvenir d'où il provenait. Mais il commençait à y voir plus clair. Les photos qu'Eve lui avait montrées avaient provoqué comme un électrochoc dans son cerveau. Et l'incompréhension avait cédé sa place à l'horreur. Un meurtre. La peur au ventre, il entrouvrit les rideaux et scruta la rue en contrebas avec nervosité. Il avait assisté à un sacrifice. Un sacrifice humain. Avait-il plongé ses doigts dans cette gorge béante ? Les avait-il portés à sa bouche pour goûter le sang frais ? Avait-il pu commettre un acte aussi abominable ? Mon Dieu, O mon Dieu... Y avait-il eu d'autres nuits comme celle-là ? D'autres sacrifices ?

D'un geste brusque, Louis Trivane tira les rideaux. Il était un homme civilisé. Il était un mari et un père. Un avocat respecté. Il ne pouvait pas être complice d'un meurtre aussi atroce. Le souffle court, il se versa un autre whisky et contempla son reflet dans un des grands miroirs aux dorures ouvragées. Il y vit un homme qui n'avait pas

dormi depuis plusieurs jours. Il avait peur de dormir. Il redoutait que, dans ses cauchemars, les visions se fassent plus nettes.

Et il était mort d'inquiétude pour sa famille. Wineburg avait lui aussi assisté à la cérémonie. Wineburg se tenait à côté de lui et avait vu la même chose que lui.

Et Wineburg était mort.

Mais Wineburg n'avait ni femme, ni enfants. Lui si. S'il était en danger, il ne pouvait prendre le risque de rentrer chez lui. Et quelle honte si ses enfants apprenaient les turpitudes répugnantes auxquelles il s'était livré !

Louis Trivane s'épongea le front avec un mouchoir. Trop de travail, trop de stress, trop de nuits blanches. Peut-être faisait-il simplement une petite dépression ? Il devrait consulter un médecin. C'est ça. Il irait voir un médecin. Il emmènerait sa famille quelques semaines en vacances. Le temps de se détendre, de se retrouver. Il quitterait la secte. A l'évidence, cela ne lui réussissait pas. Sans compter la petite fortune que cette fantaisie lui coûtait. Après tout, le vin et la fumée lui avaient peut-être donné des hallucinations.

Et le sang sous les ongles ?

Louis Trivane enfouit son visage dans ses mains, la respiration oppressée. Il n'aurait pas dû contacter Eve. Il n'aurait pas dû paniquer. Elle allait le prendre pour un fou. Ou pire. Pour le complice d'un meurtre. Il traversa la chambre en titubant jusqu'à la salle de bains et s'effondra au-dessus de la cuvette des toilettes. Il vomit le whisky et la terreur qui lui rongeaient l'estomac. Quand les crampes se furent apaisées, il se redressa, s'arc-bouta contre le lavabo et s'aspergea le visage. Puis il releva la tête et se força à regarder à nouveau son reflet pitoyable dans le miroir. Il allait tout avouer à Eve, remettre cet insupportable fardeau entre ses mains. Cette pensée lui procura un soulagement intense. Il eut envie d'appeler sa femme, d'entendre les voix de ses enfants.

Un mouvement furtif dans le miroir le fit sursauter. Le cœur battant à tout rompre, il fit volte-face.

— Comment êtes-vous entrée ici ?

— C'est pour le ménage, monsieur, répondit la femme de chambre au teint mat qui tenait une pile de serviettes-éponges, le sourire aux lèvres.

Louis Trivane passa une main tremblante sur son visage.

— Pas maintenant. J'attends quelqu'un. Laissez les serviettes et... (Il laissa lentement retomber la main.) Je vous connais. Je vous connais.

La fumée, se dit-il, tétanisé par un nouvel éclair de terreur. Un des visages dans la fumée.

— Bien sûr, on se connaît, Louis. (Sans se départir de son sourire, elle laissa tomber les serviettes et brandit l'athame qu'elle cachait dessous.)

On a baisé comme des fous il n'y a pas une semaine.

Louis Trivane n'eut pas le temps de crier.

Eve sortit de l'ascenseur. Elle fulminait. Le droïde de la réception l'avait retenue cinq bonnes minutes sous prétexte de vérifier son identification. Puis il avait voulu lui confisquer son arme. Elle envisageait de s'en servir pour lui clouer le bec quand le directeur était sorti de son bureau avec empressement et s'était répandu en excuses. Le fait qu'il s'adressait davantage à l'épouse de Connors qu'à Eve Dallas avait été la goutte d'eau. Elle se chargerait de lui plus tard, se promit-elle avec une joie mauvaise. Le Luxury Club apprécierait sûrement une inspection en règle des services d'hygiène, peut-être même une petite visite de la mondaine. Elle allait appuyer sur la sonnette de la suite 5-C quand son regard capta le voyant du système de sécurité. Il était vert. Déconnecté. Elle dégaina son arme.

— Peabody?

— Oui, lieutenant, grésilla la voix assourdie de son équipière dans la poche de sa chemise.

— La porte est ouverte. J'entre.

— Voulez-vous des renforts, lieutenant ?

— Pas pour l'instant. Restez à l'écoute.

Elle se glissa sans bruit à l'intérieur et ferma la porte dans son dos. Bien calée sur ses jambes, elle balaya la pièce du regard et de son arme braquée devant elle. Mobilier luxueux, hideux et trop chargé à son goût, une veste chiffonnée, une bouteille à moitié vide, les rideaux tirés. Et pas un bruit. Elle fit le tour du salon, gardant le dos au mur. Personne derrière les meublés. Personne derrière les rideaux. La kitchenette était vide. Apparemment inutilisée.

Toujours l'arme au poing, Eve s'avança sur le seuil de la chambre. Le lit était fait. Les coussins de soie qui l'ornaient étaient en ordre. Son regard se posa sur le placard aux portes sculptées soigneusement fermées. Elle fit un pas en crabe dans cette direction quand des bruits assourdis lui parvinrent de la salle de bains. Des halètements, des grognements, un rire féminin. Une petite partie de jambes en l'air dans la baignoire? Eve grinça des dents avec agacement.

Mais elle ne relâcha pas sa garde. Elle se glissa à gauche de la porte, se planta solidement sur ses jambes et bondit dans l'embrasure. Le spectacle atroce qui s'offrait à ses yeux la cloua sur place.

— Ô seigneur...

— Lieutenant? fit la voix inquiète de Peabody dans sa poche.

Eve tenait la femme en joue.

— Reculez ! Lâchez ce couteau et reculez !

— J'envoie des renforts. Donnez votre situation.

— Un homicide. Flagrant délit. Je vous ai dit de reculer, nom de Dieu

!

La femme se contenta de sourire béatement. Les mains et le visage dégoulinants de sang, elle était assise à califourchon sur Louis Trivane, ou ce qui en restent, et s'appliquait à l'éviscérer.

— Il est mort, dit-elle gaiement.

— Je vois ça. Posez ce couteau et reculez. Lentement. A plat ventre sur le sol, mains derrière le dos !

— Il le fallait.

La jeune femme passa une jambe par-dessus le corps et s'agenouilla comme devant une tombe.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Si.

Même derrière son masque de sang, Eve avait reconnu son visage. Et elle se rappelait cette voix. Sa douceur.

— Miriam, c'est ça ? La nouvelle initiée de Wicca. Vous allez lâcher ce couteau, oui ? Allongez-vous sur le sol, mains derrière le dos !

Sans se départir de son sourire, Miriam posa l'athame sur le dallage. Eve le coinça sous son talon et le fit glisser à l'autre bout de la pièce, hors d'atteinte.

— Il faudra te dépêcher, m'avait-il dit. Juste entrer et sortir. J'ai perdu la notion du temps.

Eve sortit ses menottes de sa poche arrière et les boucla sur les poignets de Miriam.

— Qui ça, il ?

— Charles. Il m'a dit que celui-là, je pouvais m'en charger toute seule, mais que je devais me dépêcher. Je n'ai pas été assez rapide, conclut-elle avec un sourire déçu.

Les mâchoires serrées, Eve baissa les yeux sur le cadavre mutilé de Louis Trivane. C'était *elle* qui n'avait pas été rapide.

— Vous avez enregistré, Peabody ?

— Oui, lieutenant.

— Convoquez Charles Forte en interrogatoire. Allez-y en personne et prenez deux hommes avec vous. Ne l'approchez pas seule.

— Affirmatif. Situation sous contrôle, lieutenant ? Eve recula devant le filet de sang qui ruisselait vers ses bottes.

— Oui, situation sous contrôle.

— D'abord Miriam Hopkins, dit Eve à Feeney en observant la jeune femme gracile à travers la vitre sans tain.

— Tu devrais faire une pause, Dallas. A ce que j'ai entendu dans les couloirs, la matinée a été rude.

— On croit toujours avoir tout vu, murmura-t-elle avec lassitude. Mais non, l'horreur n'a pas de limites. Je veux en finir, Feeney.

— D'accord. Duo ou solo ?

— Solo. Elle va parler. Il se peut qu'elle soit juste folle à lier, mais, à mon avis, elle est camée. Je vais la ficher comme toxicomane. Le procureur n'aime pas les aveux sous stupéfiants.

— Je m'en occupe.

— Merci.

Elle passa devant lui et entra dans la salle d'interrogatoire. Le visage de Miriam avait été lavé. Elle avait revêtu une robe droite et ample jetable de couleur beige administratif.

Eve brancha l'enregistreur, déclina son identification, lut ses droits à Miriam, puis s'assit.

— Je vous ai prise sur le fait, donc venons-en droit au but. Vous avez assassiné Louis Trivane.

— Oui.

— Qu'avez-vous pris ?

— Pardon ?

— Pas du Zeus pur en tout cas, vous êtes trop calme. Acceptez-vous une analyse toxicologique ?

— Je ne veux pas ! s'insurgea la jeune femme avec une moue boudeuse. Peut-être plus tard si je change d'avis. (Elle tira avec agacement sur sa robe.) Je voudrais mes vêtements. Ce truc gratte et offense le regard.

— Pourquoi avez-vous tué Louis Trivane ? demanda Eve sans relever.

— Il était mauvais. Charles le disait.

— Charles ? Vous vous référez à Charles Forte ?

— Oui.

— Et Charles vous a dit que Louis Trivane était mauvais. Vous a-t-il demandé de le tuer ?

— Il a dit que je pouvais. D'autres fois, j'ai juste regardé. Mais cette fois, c'était à mon tour. Il y a eu beaucoup de sang. (Elle leva une main, l'étudia avec attention.) Il est parti maintenant.

— Quelles autres fois, Miriam ?

— Oh, d'autres fois... répondit la jeune femme avec un haussement d'épaules évasif. Le sang purifie.

— Avez-vous été témoin d'autres meurtres ?

— Bien sûr. La mort est une transition. Cette fois, c'était mon tour. J'ai extirpé le démon qui était tapi en lui. Les démons existent et nous les combattons.

— En tuant ceux qu'ils habitent ?

— Oui. Il m'avait dit que vous étiez intelligente, dit Miriam avec un sourire radieux. Mais vous ne l'aurez jamais. Il est au-dessus de vos lois.

— Revenons à Louis Trivane. Comment avez-vous procédé ?

— Eh bien, j'ai un ami qui travaille au Luxury Club. Il m'a suffi de coucher avec lui. Facile. J'aime ça, coucher. Puis j'ai glissé son passe

dans ma poche. On entre presque partout avec un passe. J'ai enfilé une robe de femme de chambre pour avoir la paix et je suis allée droit à la suite de... Comment avez-vous dit qu'il s'appelait? J'avais pris une pile de serviettes. Il était dans la salle de bains. Il avait vomi. Ça sentait mauvais. Je l'ai poignardé. J'ai visé la gorge, comme on m'avait dit. (Elle haussa à nouveau les épaules avec un sourire espiègle.) C'est comme planter un couteau dans un oreiller, vous savez. Avec un drôle de bruit de succion. Puis j'ai extirpé le démon qui était en lui et vous êtes entrée. Mais je crois que j'avais fini.

— Depuis quand connaissez-vous Charles ?

— Oh, quelques années ! Notre jeu favori, c'est de baiser en plein jour dans Central Park. Quelqu'un pourrait passer et nous voir. C'est excitant.

— Et Isis ? Que pense-t-elle de votre liaison ? Miriam Hopkins leva les yeux au ciel.

— Elle ne sait pas. Elle n'apprécierait pas.

— Et que pense-t-elle des meurtres ?

La jeune femme fronça les sourcils et son regard se perdit dans le vague quelques secondes.

— Les meurtres ? Elle n'est pas au courant. Ou bien si? Non, non, c'est sûr, nous ne lui aurions pas dit ça.

— Donc c'est juste entre Charles et vous ?

— Entre Charles et moi... (Elle battit des paupières, le regard vide.) Je crois. Oui, bien sûr.

— En avez-vous parlé à quelqu'un d'autre de votre congrégation?

— La congrégation ? (Elle posa ses doigts sur ses lèvres et les tapota.) Non, non. C'est notre secret. Notre petit secret à tous les deux.

— Et Wineburg ?

— Qui ça ?

— Dans le garage souterrain. Le banquier. Vous vous rappelez ? Elle se mordit la lèvre, l'air songeur, et secoua la tête.

— Ce n'était pas moi. Non, c'était Charles. Il devait me rapporter le cœur, mais il ne l'a pas fait. Il m'a dit qu'il n'avait pas eu le temps.

— Et Lobar?

— Lobar, Lobar... murmura-t-elle en se tapotant les lèvres de plus belle. Non, c'était différent.

Non ? Je ne me souviens pas. J'ai mal à la tête. Et puis j'en ai assez de parler! s'emporta-t-elle soudain. Je suis fatiguée.

Elle posa sa tête sur ses bras croisés et ferma les yeux.

Eve la regarda un moment en silence. Inutile d'insister pour l'instant. Elle en avait assez entendu. Elle fit signe à un policier en uniforme. Miriam protesta mollement quand elle lui remit les menottes.

— Emmenez-la en psy. Demandez le Dr Mira pour l'évaluation.

— Oui, lieutenant.

Elle les accompagna jusqu'à la porte et appuya sur le bouton de l'interphone.

— Amenez Forte en salle C.

Puis elle entra dans la cabine d'observation. Peabody se tenait à côté de Feeney.

— Vous allez m'assister, Peabody. Que t'inspire-t-elle, Feeney?

— Complètement jetée, répondit-il en sortant son sachet de pralines. Soit la tête ou l'effet d'une drogue, je ne sais pas. Sans doute les deux.

— C'est aussi mon avis. Comment a-t-elle pu me paraître aussi normale l'autre nuit ? (Elle se passa les mains dans les cheveux et se mit à rire.) Normale? Enfin, si on veut... Elle était quand même nue dans les bois et laissait Forte lui embrasser le bas-ventre.

Elle pressa ses doigts sur ses yeux fatigués et laissa retomber ses mains.

— Son père n'a jamais eu de complice. Ça n'est nulle part dans le dossier. Il a toujours agi seul.

— Et alors? Il a un style différent, c'est tout, répondit Feeney. Jetée ou pas, cette fille l'accuse.

— Ça ne colle pas, murmura Peabody.

— Qu'est-ce qui ne colle pas, Peabody ? Détectant un soupçon de sarcasme, celle-ci releva le menton.

— Les Wiccans ne tuent pas.

— Tout le monde tue, objecta Eve. Et tout le monde ne prend pas sa religion au sérieux. Vous n'avez pas mangé de viande rouge récemment?

Peabody s'empourpra jusqu'au col amidonné de son uniforme.

— Ça n'a rien à voir.

— Écoutez, je suis tombée sur un flagrant délit de meurtre. La femme qui tenait le couteau a identifié Charles Forte comme son complice. C'est un fait. Alors oubliez vos états d'âme et concentrez-vous sur les faits. Compris, agent Peabody?

— Oui, chef, fit celle-ci en redressant les épaules. Parfaitement.

Quand Eve sortit de la cabine, elle ne broncha pas.

— Elle a eu une rude matinée, intervint Feeney avec compassion. J'ai jeté un coup d'œil sur les premiers clichés. Un cas d'une rare atrocité.

— Je sais.

De l'autre côté de la vitre sans tain, Charles Forte entra dans la salle d'interrogatoire sous bonne escorte.

— Mais ça ne colle pas, c'est tout, insista-t-elle en secouant la tête.

Elle entra dans la salle au moment où Eve lisait ses droits à Forte.

— Je ne comprends pas.

— Quoi ? Vos droits et obligations ?

— Non, pourquoi je suis ici.

Il tourna vers Peabody un regard empreint d'incompréhension mêlée

de déception. Si vous vouliez me parler, je vous aurais reçues. Il n'était pas nécessaire d'envoyer trois policiers en uniforme chez moi.

— Je l'ai jugé nécessaire, répondit Eve d'un ton sec. Souhaitez-vous la présence d'un avocat, monsieur Forte ?

— Non. Expliquez-moi juste pourquoi je suis là.

— Parlez-moi de Louis Trivane.

Il fronça les sourcils et secoua la tête.

— Désolé, je ne connais personne de ce nom.

— Avez-vous l'habitude d'envoyer vos initiés assassiner des étrangers ?

Il bondit de sa chaise, le visage livide.

— Quoi ?

— Asseyez-vous ! Louis Trivane a été assassiné il y a deux heures par Miriam Hopkins.

— Miriam ? C'est ridicule. Je ne vous crois pas !

— C'est pourtant la vérité. Je l'ai surprise en flagrant délit alors qu'elle lui arrachait le foie.

Charles vacilla, puis s'effondra sur sa chaise.

— C'est sûrement une erreur. Comment aurait-elle pu... ? Puis-je avoir de l'eau, s'il vous plaît ? Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous racontez.

Eve fit signe à Peabody de lui verser un verre d'eau. Il prit le verre à deux mains et manqua d'en renverser la moitié en le portant à sa bouche.

— Miriam a passé des aveux complets, monsieur Forte. Nous savons que vous êtes amants et que vous l'avez autorisée à exécuter Trivane de ses mains. Un sacrifice de purification.

— Non !

— Votre père aimait dépecer ses victimes. Vous a-t-il enseigné ses méthodes ? Est-ce une guerre de religion que vous menez, monsieur Forte ? Quel est votre credo ? Éliminer l'ennemi ? Extirper les démons ? Votre père était sataniste et a fait de votre vie un enfer. Vous ne pouvez plus vous venger de lui, mais les satanistes sont légion, comme ils disent. Faites-vous un transfert ? Quand vous tuez, est-ce votre père que vous taillez en pièces ?

Il ferma les yeux de toutes ses forces.

— O mon Dieu... Mon Dieu... bredouilla-t-il en se balançant d'avant en arrière convulsivement.

Eve revint à la charge. Mais elle eut beau le pousser dans ses retranchements, il continua de se balancer sans un mot sur sa chaise, secouant lentement la tête de droite à gauche.

— Inutile de nier. Vous aggravez votre cas. Avouez, monsieur Forte. Racontez-moi pour Alice. Pour Lobar.

— Non ! Non ! Je ne suis pas mon père ! Quand il releva la tête, ses joues ruisselaient de larmes. Eve ne cilla pas devant la supplication

muette et désespérée qu'elle lisait dans ses yeux.

— Ah bon ? lâcha-t-elle.

Puis elle se détourna et le laissa sangloter.

Chapitre 19

Pendant plus d'une heure, Eve avait harcelé Charles Forte sans relâche, allant jusqu'à étaler les photos des victimes devant lui, telles les cartes d'un tarot morbide. Mais il n'avait cessé de nier et de pleurer. Puis il s'était emmuré dans un silence obstiné. Quand il ressortit entre deux policiers, il garda les yeux braqués sur elle jusqu'à ce qu'il ait tourné au coin du couloir. Le regard d'un homme blessé, détruit.

— Un problème, agent Peabody? demanda-t-elle devant l'air réprobateur de son équipière.

— En effet, lieutenant, soupira-t-elle. Désolée de vous le dire, mais vos méthodes d'interrogatoire me déplaisent.

— Voyez-vous ça.

— Vous vous êtes montrée trop dure, à la limite de la cruauté, à toujours lui envoyer son père en pleine figure, à le forcer à regarder ces photos.

Eve avait les nerfs à vif. La boule trop familière s'était reformée dans son estomac. Mais sa voix resta égale et ses mains ne tremblèrent pas quand elle rassembla les clichés. Elle afficha un sourire sarcastique.

— J'aurais peut-être dû lui demander poliment d'avouer, comme ça nous aurions pu retourner à nos petites vies tranquilles. Pourquoi n'y ai-je donc pas pensé? Je m'en veux. J'essaierai de m'en souvenir au prochain interrogatoire.

Peabody resta de marbre.

— Je vous dis juste ce que je pense, lieutenant. Surtout qu'il n'avait pas d'avocat...

— Ne lui ai-je pas lu ses droits, agent Peabody?

— Oui, lieutenant, mais...

— Ne me suis-je pas assurée qu'il les avait compris?

Peabody hocha la tête sans conviction.

— Avez-vous idée du nombre d'interrogatoires que vous avez menés sur des homicides, agent Peabody?

— Lieutenant, je...

— Moi non, la coupa Eve avec défi. J'en suis incapable parce qu'il y en a eu trop ! Voulez-vous regarder ces photos encore une fois ? Ça vous endurcirait peut-être un peu. Parce que si mes méthodes d'interrogatoires vous choquent, Peabody, c'est que vous vous êtes trompée de métier !

Eve ouvrit la porte à la volée et se retourna vers son adjointe, figée au garde-à-vous.

— Et j'attends de mon équipière qu'elle me soutienne au lieu de

m'enfoncer sous prétexte qu'elle a un faible pour les sorciers d'opérette. Si c'est trop vous demander, agent Peabody, je serai enchantée d'accepter votre demande de mutation. Pigé?

Les talons d'Eve résonnèrent rageusement sur le dallage du couloir. Feeney rattrapa Eve dans le couloir.

— Tu n'y as pas été de main morte.

— Oh, toi, ne commence pas ! Il leva une main et n'insista pas.

— Isis Paige s'est présentée de son plein gré. Elle attend en salle B.

Sans un mot, Eve s'y rendit et ouvrit la porte, plantant Feeney dans le couloir. Isis cessa de faire les cent pas et fit volte-face vers elle, le regard étincelant d'indignation.

— Pourquoi avez-vous forcé Charles à venir ici ? Comment pouvez-vous lui infliger une épreuve aussi inhumaine ? Ce genre d'endroit le terrifie !

— Charles Forte est actuellement entendu au sujet de l'assassinat de Louis Trivane, entre autres, répondit Eve d'une voix glaciale et posée. Il n'est pas encore inculpé.

Isis blêmit.

— Inculpé? Charles n'a rien à se reprocher. Louis Trivane ? Nous ne connaissons pas de Trivane.

— Comment pouvez-vous vous montrer aussi affirmative ? Êtes-vous au courant de tous ses faits et gestes, de la moindre de ses pensées ?

— Deux êtres peuvent difficilement connaître plus grande intimité physique et spirituelle que la nôtre, lieutenant Dallas. Je vous en prie, laissez-moi le ramener à la maison. Il est incapable de faire du mal, supplia-t-elle d'une voix vibrante.

Refoulant son malaise, Eve s'efforça de rester impassible.

— En dépit de cette intimité, saviez-vous qu'il entretenait une relation très intime avec Miriam Hopkins ?

Isis cligna des paupières avec incrédulité.

— Miriam? C'est ridicule.

— Elle me l'a avoué elle-même. Avec le sourire. Comme lorsque je l'ai surprise en flagrant délit le couteau à la main, chevauchant le corps sans vie de Louis Trivane.

Vacillant sur ses jambes, Isis chercha appui sur le dossier d'une chaise.

— Un meurtre ? Miriam ? C'est impossible.

— Je croyais que, dans votre sphère, tout était possible. J'étais à votre cérémonie, souvenez-vous. Je dois dire qu'elle s'est montrée très coopérative. Elle m'a raconté que Charles Forte l'avait autorisée à tuer Trivane de ses mains. A la différence des autres fois où elle s'était contentée d'observer.

D'un pas mal assuré, Isis contourna la chaise et s'y assit lourdement.

— Elle ment. Charles n'a rien à se reprocher. Comment ai-je pu me tromper à ce point sur le compte de cette femme? (Elle ferma les yeux

et se balançait doucement sur sa chaise.) Nous l'avons initiée. Nous l'avons accueillie parmi nous. Comment ai-je pu être aussi aveugle ?

— On ne peut pas tout voir, répondit Eve, penchant la tête sur le côté. Selon moi, vous devriez davantage vous inquiéter de votre clairvoyance à propos de votre compagnon.

— Non ! protesta Isis avec véhémence. Je connais Charles comme moi-même. Cette femme ment !

— Elle va être soumise au détecteur de mensonge. Dans l'intervalle, vous souhaitez peut-être revenir sur vos déclarations concernant l'alibi que vous avez fourni à votre compagnon. Il a trahi votre confiance, dit Eve qui s'approcha d'elle. C'aurait pu être vous, Isis. Miriam est plus jeune, sans doute plus docile. Combien de temps encore aurait-il prétendu vous laisser mener le jeu ?

— Comment pouvez-vous imaginer une seule seconde que les divagations de cette femme puissent me faire douter de l'homme que j'aime. A ma place, douteriez-vous de Connors ?

— Ce n'est pas de ma vie qu'il s'agit, mais de la vôtre, répondit Eve sans se laisser déstabiliser. Si vous tenez tant à lui, coopérez. C'est le seul moyen de l'arrêter. Et de l'aider.

— De l'aider ? (Sa bouche se déforma en un sourire désabusé.) Vous vous moquez bien de l'aider.

Ce que vous voulez, c'est qu'il soit coupable. Qu'il soit puni à cause de son passé. A cause de son père !

Eve baissa les yeux sur la chemise cartonnée qu'elle tenait à la main, ne pouvant se résigner à l'ouvrir. Par compassion pour cette femme qui, par amour, avait accordé sa confiance sans condition. Comme elle.

— Détrompez-vous, répondit-elle presque dans un souffle, comme pour elle-même. J'aurais voulu qu'il soit innocent. A cause de son père justement.

Elle soutint crânement le regard accusateur d'Isis.

— Le mandat de perquisition est sûrement accordé à l'heure qu'il est. Nous allons fouiller votre boutique et l'appartement.

Isis se leva avec lassitude.

— Et alors ? Vous ne trouverez rien.

— Vous êtes autorisée à assister à la perquisition.

— Non, je reste ici. Je veux voir Charles.

— Vous n'êtes ni parents, ni légalement mariés...

— Lieutenant Dallas, insista Isis, le regard suppliant, vous avez du cœur, écoutez-le. Laissez-moi parler à Charles.

Oui, j'ai du cœur, songea Eve. Et il saignait devant la détresse infinie de cette femme.

— D'accord. Mais seulement cinq minutes. Au parloir. (Elle ouvrit la porte sans ménagement, les mâchoires crispées.) Et convainquez-le de

prendre un avocat, pour l'amour du ciel !

La fouille de la boutique ne donna rien. Eve dut se contenter d'ordonner la confiscation de dizaines de flacons et de récipients en tout genre ainsi qu'une collection de divers couteaux de cérémonie. La perquisition se poursuivit à l'étage. Faisant abstraction des bavardages incessants des enquêteurs qui s'affairaient dans tous les coins, Eve se concentra avec efficacité sur le dressing au fond de la chambre. C'est là, derrière une pile de robes de cérémonie pliées avec soin dans un coffre aux effluves de romarin et de cèdre, qu'elle découvrit une longue tunique noire froissée en boule et tachée de sang.

— Par ici ! Passez-moi ça au détecteur.

— Belle pièce, commenta la jeune femme en mâchonnant son chewing-gum. (Elle passa le capteur de son scanner sur le tissu.) Le sang est surtout sur les manches, ajouta-t-elle avec un regard vaguement blasé derrière ses lunettes de protection. Du sang humain. Rhésus négatif. Impossible d'en dire plus.

— C'est plus qu'il n'en faut pour l'instant, répondit Eve qui glissa le vêtement dans un sac hermétique. Wineburg était A négatif. Plutôt négligent de la part de Forte, non ? lança-t-elle à Peabody en lui tendant le sac.

Marmonnant une vague réponse, Peabody rangea la pièce à conviction avec soin dans sa mallette.

— Lobar était O positif. Continuons de chercher, dit Eve qui souleva le couvercle bombé d'un autre coffre.

Le crépuscule tombait quand Eve regagna son véhicule en compagnie de Peabody. Comme l'ambiance était loin d'être au beau fixe entre elles deux, elle ne se donna pas la peine d'ouvrir la bouche et connecta son vidéocom.

— Lieutenant Dallas pour le Dr Mira.

— Le Dr Mira est en rendez-vous, répondit poliment la réceptionniste. Désirez-vous laisser un message ?

— A-t-elle fini les tests sur Miriam Hopkins ?

— Un moment, s'il vous plaît. Je vérifie... Ce rendez-vous a été reporté à demain matin, huit heures trente.

— Reporté ? Pourquoi ?

— Le fichier indique que le sujet s'est plaint de violents maux de tête. Le médecin de garde l'a auscultée et lui a administré un traitement.

— Qui est le médecin de garde ? s'enquit Eve, les mâchoires crispées.

— Le docteur Arthur Simon.

Dégoûtée, Eve fit une brusque embardée et doubla un bus bondé qui avançait à une allure d'escargot.

— Simon ? Pas de bol, il est du genre à prescrire une double dose

d'analgésique pour un simple torticollis.

La réceptionniste fit une grimace de sympathie.

— Désolée, mais le docteur Mira ne pourra pas l'examiner avant demain matin.

— Génial, grommela Eve. Dites-lui de me prévenir dès qu'elle a terminé. (Elle coupa la communication.) Quelle poisse ! Peabody, je vous dépose au labo. Dites-leur que c'est urgent, même si je doute que ça serve à quelque chose. Après, vous pourrez rentrer chez vous.

— Vous allez retourner interroger Charles Forte ce soir, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Lieutenant, je requiers l'autorisation d'assister à l'interrogatoire.

— Autorisation refusée, lâcha Eve d'un ton sec en entrant dans le parking du Central. Vous avez fini votre service, je vous ai dit.

Elle descendit de voiture et partit sans se retourner.

Il était minuit et une migraine teigneuse lui vrillait les tempes. La maison était calme quand Eve se glissa par la porte d'entrée et se traîna dans les escaliers. Elle ne fut guère surprise de voir Connors devant le vidéocom de la chambre, en grande conversation avec un des ingénieurs en poste sur L'Olympe. Sans un mot, elle disparut dans la salle de bains. Elle s'aspergea le visage d'eau froide et s'essuya avec lassitude dans une serviette-éponge. Puis elle alla s'asseoir sur le lit et ôta ses bottes qui heurtèrent le sol dans un bruit mat. Ne trouvant pas la force de se déshabiller, elle rampa sur le lit et s'y effondra à plat ventre.

Les yeux rivés sur elle, Connors écoutait son ingénieur d'une oreille distraite.

— On en reparle demain matin, dit-il avant de mettre fin à la communication. (Il rejoignit Eve sur le lit.) Sale journée, on dirait, lieutenant.

Elle ne broncha pas quand il monta à califourchon sur ses reins et entreprit de lui masser la nuque et les épaules.

— J'ai déjà connu pire, marmonna-t-elle, les yeux fermés, mais je ne me rappelle plus quand.

— Le meurtre de Louis Trivane fait l'ouverture du journal sur toutes les chaînes. Maudits vautours de journalistes.

Il défit la boucle de l'étui qui renfermait son arme, le lui ôta et le posa sur la table de nuit.

— Un avocat en vue qui se fait hacher menu dans un club privé de luxe, c'est un scoop, poursuivit-il en lui pétrissant le dos avec les pouces. Nadine n'a pas cessé d'appeler ici.

— Au Central aussi. Je n'ai pas une minute à lui accorder.

— Hum.

Il sortit sa chemise de son pantalon et continua ses massages habiles

sur ses reins.

— Peut-être que si cet idiot de droïde à la réception n'avait pas... (Elle secoua la tête avec lassitude.) Je suis arrivée trop tard, Connors. Le malheureux était déjà mort. Elle s'appliquait sur lui comme un carabin sur une dissection. Sans aucune émotion apparente. Elle ne s'est pas gênée pour impliquer Charles Forte.

— Je sais. Ils l'ont dit à la télé.

— Evidemment... Toujours ces mites, soupira-t-elle, découragée.

— Tu l'as interpellé ?

— Nous l'interrogeons. Il nie tout en bloc. J'ai découvert une pièce à conviction accablante dans son appartement, mais il s'obstine à nier.

Au souvenir de la détresse et de la terreur qu'elle avait lues dans les yeux de Charles Forte, elle enfouit son visage dans le couvre-lit.

— Oh! Connors...

Il embrassa ses cheveux avec douceur.

— Viens, on va te déshabiller. Il faut que tu dormes.

— Ne me traite pas comme un bébé.

— Essaie un peu de m'en empêcher.

Avant qu'elle ait pu comprendre ce qui lui arrivait, Eve se retourna vers lui et l'enlaça avec une fougue qui la prit au dépourvu. Elle pressa son visage contre son épaule et ferma les yeux de toutes ses forces comme pour conjurer les visions qui la hantaient.

— Je n'ai pas de cœur, Connors. Je suis peut-être un bon flic, mais je ne possède pas une once de bonté. Avec mon boulot, je ne peux pas me le permettre.

— Arrête, Eve. Tu racontes des bêtises.

— Non, c'est la vérité. Tu ne la vois pas, c'est tout. Quand on aime quelqu'un, on accepte ses petits défauts, mais on refuse de voir les gros.

— Ah oui? Et quelles sont ces affreuses tares que je refuse de voir?

— J'ai réduit Charles Forte en bouillie. Pas au sens propre. Trop facile. Non, je l'ai détruit émotionnellement. J'en mourais d'envie. Je voulais qu'il avoue pour en finir avec cette maudite enquête. Et quand Peabody a eu le cran de me reprocher mes méthodes, je l'ai envoyée balader. Je l'ai relevée de son service pour avoir le champ libre et retourner m'acharner sur Forte.

Connors resta silencieux un moment, puis se leva et ouvrit le lit.

— Laisse-moi récapituler. Tu tombes sur un assassin occupé à mutiler sa victime, tu l'arrêtes et cet assassin accuse formellement Charles Forte. Ceci quelques jours après la découverte d'un cadavre atrocement mutilé juste devant notre portail. (Il s'assit auprès d'elle et entreprit de déboutonner sa chemise.) Tu interrogues Charles Forte, un homme dont tu as de bonnes raisons de soupçonner la culpabilité dans plusieurs meurtres. Tu la joues musclée, ce que désapprouve ton

adjointe, qui en dépit de ses compétences est bien moins expérimentée que toi. Et puis ce n'est pas elle qui a surpris cette femme en train d'étriper joyeusement l'homme que tu venais voir. Les journalistes ne se sont pas privés de donner des détails.

Eve voulut l'interrompre, mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Elle a mis en doute ton jugement et tu l'as sermonnée avant de la renvoyer chez elle pour pouvoir reprendre ton interrogatoire. Ça résume à peu près la situation ?

Connors se pencha pour l'aider à enlever son jean..

— Tu simplifies tout, protesta Eve, la mine renfrognée. Ce n'est jamais ou tout noir ou tout blanc.

Il lui souleva les jambes et l'installa entre les draps avec douceur.

— Justement. Eve, tu es un flic excellent, dévoué. Et un flic humain.

Il se déshabilla à son tour.

— Ceci étant, poursuivit-il en s'allongeant à ses côtés, il vaudrait sans doute mieux que je divorce et que je n'entende plus jamais parler de toi. (Il l'attira contre lui et Eve blottit sa tête dans le creux de son épaule.) A l'évidence, j'ai fait preuve d'un terrible aveuglement. Maintenant, je crois que je ne pourrai plus supporter tes affreux défauts.

— Arrête, Connors. A t'entendre, j'ai l'impression d'être une idiote.

— C'est exprès, rétorqua-t-il en l'embrassant sur la tempe. Et maintenant, dodo.

Il ordonna un éclairage tamisé. Eve enfouit son visage contre son cou. L'odeur masculine de sa peau l'aidait toujours à s'endormir.

— Tu rêves si tu crois que je vais t'accorder le divorce, murmura-t-elle avec un soupir d'aise.

— Ah non ?

— Impossible. Ton délicieux café me manquerait trop.

Eve arriva à son bureau à huit heures. Elle était déjà passée relancer les gars du labo, ce qui n'était jamais pour lui déplaire. Quand elle poussa la porte, son vidéocom clignotait, annonçant plusieurs messages. Et Peabody était plantée au garde-à-vous près du bureau.

— Vous êtes matinale, fit remarquer Eve qui entra son code dans le vidéocom et attendit que les messages défilent. Vous ne prenez votre service que dans une demi-heure.

— Je désirais vous parler avant, lieutenant.

— Ah bon !

Eve coupa la lecture des messages et se tourna vers son adjointe.

— Vous avez une mine de papier mâché ce matin, dites donc.

Normal, songea Peabody. Elle n'avait pas pu avaler une bouchée, ni fermer l'œil de la nuit.

— Je tiens à vous présenter des excuses officielles pour mes critiques à

la suite de l'interrogatoire Forte. J'ai une fois de plus fait preuve d'un manque flagrant de jugement et d'insubordination. Je comprendrais que vous souhaitiez me décharger de l'affaire, ou même me faire muter.

Eve s'assit et se cala contre le dossier de son fauteuil qui grinça à rendre l'âme.

— C'est tout, agent Peabody?

— Oui, chef. Sauf peut-être que...

— Écoutez, Peabody, si vous avez autre chose à dire, au moins ne restez pas plantée là comme un manche à balai !

Les épaules de la jeune femme s'affaissèrent.

— Je suis navrée, lieutenant. Le voir s'effondrer comme ça m'a bouleversée. Une fois de plus, j'ai manqué d'objectivité. Je ne crois pas... je ne *veux* pas croire à sa culpabilité. Cette implication personnelle a faussé mon jugement.

— Dans notre métier, l'objectivité est primordiale. Et malheureusement, bien souvent impossible. Je n'ai pas non plus fait preuve d'une parfaite objectivité envers vous, Peabody. Je vous présente mes excuses.

Peabody n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous me gardez ? demanda-t-elle avec un soupçon d'incrédulité malgré le soulagement qui venait de la submerger.

— J'ai investi en vous, agent Peabody.

Sur ces mots, Eve se retourna vers son vidéocom. Derrière son dos, Peabody ferma les yeux et serra les poings de toutes ses forces, comme si elle allait sauter au plafond.

— Est-ce que ça signifie que nous sommes réconciliées ?

Eve lui glissa un regard en coin, amusée par son sourire plein d'espoir.

— Où est mon café ?

Elle lança la lecture des messages. Le premier avait à peine commencé quand Peabody posa fièrement un gobelet fumant sur son bureau.

Allez, Dallas, ne sois pas vache. Rappelle-moi. On est copines, oui ou non ? Juste un détail ou deux.

— Tu peux toujours courir, Nadine, murmura Eve qui passa les trois messages suivants en accéléré, tous de la journaliste.

Allô, ici Ray Wilson du laho, fit ensuite une voix d'homme. Je viens juste de finir les analyses. Le sang retrouvé sur la tunique est bien celui de Wineburg.

— Je n'y crois pas, murmura Peabody, atterrée. Pourtant la preuve est là.

— On l'inculpe et on le boucle. Meurtre au premier degré sur Wineburg. Pour la complicité de meurtre sur Trivane, on attend les résultats de Mira. Faites-le convoquer en salle d'interrogatoire pour midi. Il se montrera peut-être plus loquace.

— Pourquoi Alice ? Pourquoi Frank ?
— Ce n'est pas lui.
— Des affaires séparées ? Vous pensez toujours que c'est Cross ?
— J'en ai la certitude. Quant à le prouver, c'est une autre paire de manches.

Quand Eve se retrouva à nouveau face à Charles Forte, elle réprima un soupir agacé en découvrant l'avocate qui l'accompagnait, une jeune femme aux yeux tristes qui semblait à peine en âge d'exercer. Elle aussi avait participé à la cérémonie d'initiation.

— Est-ce votre conseil, monsieur Forte ?

— Oui, répondit celui-ci, le teint grisâtre et les yeux cernés. Leila a accepté de me représenter.

— Comme vous voudrez. Monsieur Forte, vous êtes inculpé de meurtre.

— J'ai demandé une audience au juge pour une mise en liberté provisoire, intervint Leila qui tendit un dossier à Eve. Elle est prévue pour quatorze heures.

— Vous n'obtiendrez pas la mise en liberté, répondit Eve en remettant les documents à Peabody. Et si vous espérez gagner du temps, détrompez-vous.

— Je ne connaissais même pas cet homme, protesta Charles Forte. Je ne l'avais jamais vu de ma vie avant cette soirée. Et j'étais avec vous.

— Justement. Vous étiez sur place à l'heure du meurtre. Vous êtes d'autant plus suspect. Quant au mobile, poursuivit-elle en se calant dans son fauteuil, vous étiez présent, vous avez remarqué que Wineburg était sur le point de craquer, de tout révéler. Il n'était pas le premier, n'est-ce pas, monsieur Forte ?

— J'ignore de quoi vous parlez, répondit-il avec un trémolo dans la voix.

Il prit une inspiration et posa sa main sur celle de Leila comme pour y puiser de la force. Elle serra ses doigts entre les siens.

— Je n'ai jamais fait de mal à personne de ma vie, reprit-il d'un ton plus assuré. C'est contre toutes mes convictions. Je me suis ouvert à vous en toute honnêteté, lieutenant. Je pensais que vous comprendriez. J'avais confiance.

— Possédez-vous une robe de cérémonie noire en soie naturelle ? Ample et longue jusqu'aux pieds ?

— J'en possède plusieurs, mais sûrement pas noires.

Eve tendit une main et Peabody y déposa la pièce à conviction.

— Donc vous ne reconnaissez pas ceci ? Charles Forte se leva pour l'examiner et se détendit visiblement.

— Ce vêtement ne m'appartient pas.

— Non ? Il a pourtant été retrouvé dans la chambre de l'appartement

que vous partagez avec

Isis Paige. Caché, apparemment en hâte, derrière un coffre dans le dressing. Regardez les manches, monsieur Forte, elles sont tachées de sang. Celui de Wineburg.

— Non ! s'exclama-t-il avec un mouvement de recul. C'est impossible !

— C'est pourtant la vérité. Votre avocat est libre de consulter le rapport du labo. Je me demande si Isis le reconnaîtrait. Ça pourrait... réveiller ses souvenirs.

— Isis n'a rien à voir dans cette affaire ! protesta-t-il, pris de panique. Vous n'avez pas le droit de la soupçonner de...

— De quoi ? fit Eve, penchant la tête de côté. De complicité ? Elle vit avec vous, travaille avec vous, couche avec vous. Même si elle se contente de vous protéger, elle trempe jusqu'au cou dans cette affaire.

— Vous n'avez pas le droit ! Laissez-la tranquille ! Appuyant ses mains tremblantes sur la table, il se pencha vers elle.

Promettez-moi de la laisser tranquille et j'avouerai tout ce que vous voulez.

— Charles, asseyez-vous ! intervint l'avocate qui se leva d'un bond et posa une main ferme sur son épaule. Mon client n'a rien d'autre à ajouter pour l'instant, lieutenant. Je dois m'entretenir avec lui. En privé.

Eve la jaugea. La jeune avocate paraissait déterminée, sûre d'elle.

— Ne fondez aucun espoir sur l'audience avec le juge, lui dit-elle en se levant. Mais des aveux complets pourraient valoir à votre client l'hôpital psychiatrique au lieu d'un quartier de haute sécurité. Réfléchissez-y.

A peine sortie, Eve réprima un juron.

— Elle va le museler, vous allez voir. Il est tellement terrorisé qu'il va lui obéir comme un petit chien, confia-t-elle à Peabody dans le couloir. Il faut que je parle à Mira. A l'heure qu'il est, les tests sont sûrement terminés. Vous, contactez le bureau du procureur et essayez d'en savoir davantage.

— C'est Isis qui l'a fait craquer, lieutenant. Il aime cette femme éperdument.

— L'amour peut prendre bien des formes, non ?

— Vous comprenez pourquoi il couchait avec cette Miriam ? Moi, non. Ça me dépasse.

— Pour le sexe, c'est pareil, Peabody. Parfois il s'agit ni plus ni moins de manipulation, lui lança Eve d'un ton définitif avant de disparaître dans son bureau pour téléphoner.

Chapitre 20

Une hallucinée sociopathe à la personnalité très influençable. Quotient intellectuel nettement inférieur à la moyenne. Propension anormale à la violence et attrait obsessionnel pour l'occulte... Eve jeta le rapport du Dr Mira sur la pile de dossiers qui encombrait un côté de son bureau. Bref, Miriam Hopkins était une cinglée sans conscience morale. Inutile d'être psychiatre pour s'en rendre compte. Elle l'avait constaté de ses propres yeux.

Le détecteur de mensonge ne s'était guère révélé plus utile. Miriam Hopkins disait la vérité... telle qu'elle la voyait. Ses propos étaient confus, décousus et entrecoupés de blancs. Sûrement à cause de la bonne demi-douzaine de substances illicites décelées dans son organisme, conclut Eve en parcourant les résultats des analyses toxicologiques.

— Lieutenant?

Peabody entra dans le bureau.

— Je viens d'avoir des nouvelles par Schultz, du bureau du procureur. La liberté provisoire a été refusée. Du coup, l'avocate réclame un test de vérité, mais Forte refuse. Schultz pense qu'elle cherche juste à gagner du temps. Quoi qu'il en soit, Forte reste incarcéré, mais nous n'obtiendrons rien de plus ce soir. L'avocate a exercé le droit de son client à une pause minimum.

— Bon. Après tout, ça va lui laisser le temps de mijoter un peu. On va passer chez Isis. On en tirera peut-être quelque chose.

— Vous n'avez pas oublié au moins ?

— Oublié quoi, Peabody?

— Eh bien, Halloween. La fête chez Mavis.

— Oh... non, non, mentit Eve qui tombait des nues. La fête chez Mavis, bien sûr...

— Vous allez venir déguisée ?

— Vous croyez au Père Noël? Mais je suis sûre que vous allez vous en donner à cœur joie. A propos, c'est à quelle heure ?

— Ça commence à vingt-deux heures.

Eve se leva d'un bond et prit sa veste au portemanteau.

— Parfait, ça nous laisse juste le temps.

Quand elles se garèrent devant Quête Spirituelle, la boutique et l'appartement à l'étage étaient plongés dans l'obscurité. Par acquit de conscience, elles allèrent frapper. Personne.

— Je vais attendre un peu. On ne sait jamais, dit Eve en scrutant la rue à droite et à gauche. Je n'ai pas besoin de vous, Peabody.

— Je peux rester.

— Ce n'est pas nécessaire. Rentrez vous préparer. Vous ne tenez plus en place, je le vois bien. Si elle n'est pas là d'ici deux heures, je filerai directement chez Mavis.

— Dans cette tenue ? s'exclama Peabody qui lança un regard atterré à son Jean délavé et à sa vieille veste de cuir usé. Vous n'avez pas envie d'une tenue un peu plus... festive ?

— Je vous retrouve là-bas.

Eve remonta dans sa voiture et baissa la vitre.

— Dites, en quoi allez-vous vous déguiser ?

— Motus et bouche cousue. C'est une surprise, répondit la jeune femme d'un air énigmatique.

— Je crains le pire, murmura Eve en se calant sur son siège.

Elle connecta son vidéocom et contacta le bureau de Connors au cœur de Manhattan.

— J'allais partir, fit celui-ci, debout en manteau derrière son bureau. Visiblement, tu n'es pas en train de te préparer pour la fête de ce soir, ajouta-t-il en apercevant le volant au bas de l'écran.

— Eh non! J'en ai encore pour deux petites heures. Je te retrouverai chez Mavis. On s'éclipsera tôt.

— Hum, mais c'est une folle soirée qui nous attend, ironisa Connors, amusé par sa mine lugubre.

— Halloween, ça me dépasse, voilà tout.

— Voyons, Eve chérie, pour certains, il s'agit d'un événement sacré. C'est Samhain, le début de l'hiver celtique. Une nuit de grands bouleversements, où le voile entre la vie et la mort est d'une finesse extrême.

Elle fit semblant de frissonner.

— Bouh, tu me fais peur.

— Et pour les autres, c'est juste une occasion de faire la fête. Ça te dirait qu'on boive jusqu'à plus soif et qu'on fasse l'amour toute la nuit comme des fous ?

Eve ne put réprimer un sourire coquin.

— Hum, ma foi...

— On pourrait s'y mettre tout de suite. Par vidéocom interposé.

— Et puis quoi encore ! D'abord le sexe est interdit sur une ligne officielle. Et on ne sait jamais. Au standard, ils ont parfois les yeux qui traînent. A dans deux heures. Si on rentre tôt, je verrai ce que je peux faire pour toi, d'accord?

— Eve?

— Oui?

— Je t'adore. A tout à l'heure.

Son sourire d'ange satisfait s'évanouit de l'écran. Eve laissa échapper un long soupir ému. Quand vais-je enfin m'habituer à tant de

bonheur? marmonna-t-elle en resserrant sa veste contre elle, stupéfaite comme toujours du pouvoir irrésistible de l'amour. Les sourcils froncés, elle leva les yeux vers l'appartement au-dessus de la boutique. Le pouvoir de l'amour... Isis était une forte personnalité, une femme de caractère. L'amour pouvait-il l'avoir aveuglée à ce point ?

Pas impossible, mais plutôt... décevant, admit Eve qui songea au passé trouble de Connors. Combien de fois l'enfant battu qu'il avait été, livré à lui-même dans la jungle des rues de Dublin, n'avait-il pas bafoué la loi pour survivre ? Et par la suite, ses affaires n'avaient pas toujours été un modèle d'honnêteté. Elle en avait parfaitement conscience. Et pourtant elle l'aimait.

Et si aujourd'hui Connors profitait de sa puissance pour commettre un meurtre, comment réagirait-elle? Cesserait-elle de l'aimer? Elle n'en était pas certaine, mais une chose était sûre : elle le saurait. Et sa conscience lui interdirait de fermer les yeux.

Peut-être celle d'Isis n'était-elle pas aussi inébranlable. Ce soir, Forte avait été sur le point d'avouer. La tunique tachée de sang lui avait donné le coup de grâce. Ce n'était plus qu'une question de temps. La vérité était un peu plus nuancée, se ravisa-t-elle après réflexion. En fait, c'était lorsqu'elle avait impliqué Isis qu'il avait commencé à craquer. Comme s'il voulait la protéger. Comme s'il était prêt à se sacrifier pour elle.

Prise d'une soudaine inspiration, Eve descendit de voiture. De nombreux fêtards déambulaient sur les trottoirs dans les costumes les plus extravagants. Parvenue sur le palier, elle scruta la rue en contrebas. Personne n'avait prêté attention à une femme seule en veste de cuir montant l'escalier extérieur jusqu'à l'appartement plongé dans l'obscurité. Et puis les voisins avaient sans doute l'habitude de voir des gens un peu bizarres entrer et sortir de cet appartement et ne prêtaient plus guère attention aux allées et venues.

Décidée à en avoir le cœur net, Eve essaya la porte. Celle-ci était fermée à clé. Elle sortit un passe électronique de sa poche et déconnecta la serrure en quelques secondes. Retenant son souffle, elle attendit sur le palier. L'appartement était silencieux. Pas de système d'alarme. Elle résista à la tentation d'entrer. N'importe qui ne pouvait pas se procurer un passe électronique, mais il y avait d'autres moyens de venir à bout d'une serrure non protégée.

L'appartement n'était-il pas vide la veille ? Avec Forte et Isis au Central, c'était un jeu d'enfant de se glisser à l'intérieur et d'y cacher un indice compromettant. En proie au doute, Eve referma la porte, descendit les marches quatre à quatre et regagna son véhicule. A quoi bon se casser la tête? La preuve était là. Le mobile, l'occasion... Une affaire limpide, presque un cas d'école. Sans oublier les aveux complets de la complice.

Une complice influençable et pas très futée... Les pièces du puzzle s'assemblaient tellement bien que c'en était troublant. A condition de faire abstraction d'un facteur qu'elle avait jusque-là négligé: l'amour. Un amour généreux, profond, frôlant la dévotion. Le grain de sable dans une mécanique trop bien huilée.

Eve tendait la main vers son vidéocom pour contacter Peabody quand un hurlement déchira la nuit. Elle bondit de la voiture, arme au poing. De l'autre côté de la rue, une silhouette sombre entraînait sans ménagement une femme dans une ruelle. Eve se précipita.

— Police ! Lâchez cette femme !

A sa grande surprise, l'homme s'exécuta aussitôt et prit la fuite sans demander son reste. La femme resta étendue à plat ventre sur le trottoir. Elle gémissait. Rengainant son paralyseur, Eve s'agenouilla auprès d'elle.

— Vous êtes blessée ?

A la seconde où elle la fit rouler sur le dos, elle aperçut l'éclat de la lame. Une lame effilée qui se pressa contre son estomac. Et c'est seulement alors qu'elle découvrit le visage de la femme. Selina Cross.

— Un petit coup de poignet, et hop, murmura Selina avec un rictus narquois. Mais pour l'instant...

Prenant Eve au dépourvu, elle appliqua sa main sur sa gorge. Eve sentit la piqûre. Aussitôt, sa vision se brouilla.

— Faites comme si vous m'aidiez à monter dans la voiture, lui ordonna Selina qui se releva et l'agrippa par la taille. Et ne vous avisez pas de me désobéir. Sinon, je me fais un plaisir de vous ouvrir le ventre.

Eve avait la tête qui tournait et les jambes en coton. Selina Cross l'entraîna vers la voiture.

— Montez.

Contre sa volonté, Eve s'exécuta mécaniquement.

— On fait moins la fière, hein, lieutenant? Stupide petite garce ! On vous a menée par le bout du nez. Activez le pilotage automatique.

— Je...

Eve était incapable de la moindre pensée cohérente. Pas même les réflexes de l'entraînement ne parvenaient à déchirer le brouillard qui lui embrumait le cerveau. Elle fixa le tableau de bord d'un regard vide.

— Le pilotage... automatique?

Au son de sa voix, le véhicule se mit en marche dans un vrombissement discordant.

— A mon avis, vous n'êtes pas en état de conduire, dit Selina qui rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Donnez-lui l'adresse de mon appartement. Nous avons concocté une cérémonie très spéciale en votre honneur.

Comme un robot, Eve répéta l'adresse. Le véhicule s'ébranla et

s'éloigna lentement du trottoir.

— Pas Forte... parvint-elle à articuler. Ce n'était... pas lui...

— Ce nabot? Quelle bonne blague! Mais sa chienne de Wiccanne et lui vont payer. Grâce à vous. Ils s'imaginaient pouvoir sauver cette pauvre petite Alice. Et son grand-père aussi. Regardez où ça les a menés. On ne me défie pas impunément. Vous allez en faire la douloureuse expérience très bientôt. Et vous me supplierez à genoux de vous achever tant le supplice sera insupportable.

— Vous... les avez tous... tués.

— Tous, répondit Selina en se penchant vers elle. Et bien d'autres encore. Ce sont les enfants que je préfère. Ils sont si... tendres. Je suis allée trouver le grand-père, je l'ai embobiné en sanglotant comme une femmelette. Je lui ai raconté que je craignais pour ma vie, qu'Alban allait me tuer. Il m'a laissée entrer sans méfiance. J'ai versé la drogue dans son verre à son insu. Si vous aviez vu son regard quand il s'est senti mourir. Ce sont les yeux qui meurent d'abord. Vous savez ça, hein, Dallas ?

— Hum.

La brume refluit aux confins de son cerveau. Des picotements lui chatouillaient les jambes et les bras, tandis que les nerfs retrouvaient peu à peu leur sensibilité.

— Et Alice! Quelle tristesse quand notre petit jeu a pris fin. La tourmenter jour après jour était si excitant. La seule vue d'un chat ou d'un oiseau la faisait bondir. A mourir de rire... Des droïdes. Un jeu d'enfant à programmer. Un soir, nous avons utilisé le chat. Il lui a parlé avec ma voix. Nous l'attendions, nous lui avons préparé une surprise. Mais elle a eu l'idée saugrenue d'aller se jeter sous une voiture. Quel dommage! Enfin, ce n'est pas perdu pour tout le monde. C'est vous qui allez en profiter. Nous y sommes.

Tandis que la voiture se garait contre le trottoir, Eve se força à serrer le poing. Dans un effort de volonté, elle décocha une droite à Selina, juste sous le menton. A cet instant, sa portière s'ouvrit à la volée. Des mains lui enserrèrent la gorge.

Et ce fut le trou noir.

— Elle devrait être arrivée. Elle m'avait promis, fit Mavis avec une moue déçue.

L'appartement grouillait d'invités qui se trémoussaient au rythme endiablé d'une musique assourdissante dans un déchaînement de lumières multicolores.

— Elle ne va plus tarder.

Connors parvint à esquiver les cornes d'un taureau rouge vif sous les «olé!» enthousiastes de quelques invités. Un ange le frôla en virevoltant, entraînant dans sa valse effrénée un cadavre sans tête.

— J'ai hâte qu'elle découvre comment Leonardo et moi avons transformé son ancien appartement poursuivit Mavis avec fierté. Elle ne le reconnaîtra pas, non ?

Connors jeta un regard à la ronde sur les murs magenta agrémentés de grandes taches et traînées rouge cerise et bleu pervenche. Le mobilier se limitait à des piles de coussins lamés multicolores et à des tubes en verre décoratifs. Pour l'occasion, des banderoles orange et noires pendaient dans tous les coins : des squelettes dansant la gigue, des sorcières sur leur balai et des chats noirs faisant le gros dos.

— Non, lui assura-t-il en toute franchise. Elle ne reconnaîtra jamais son appartement. Vous avez fait... des miracles.

— J'avoue qu'on s'est bien éclatés. Et puis nous avons la chance d'avoir le meilleur propriétaire de la planète, ajouta-t-elle en l'embrassant avec fougue.

— Ma locataire favorite, répondit Connors qui lui rendit son sourire, espérant que son rouge à lèvres pourpre n'avait pas déteint sur sa joue.

— Pourrais-tu l'appeler? Histoire de la secouer un peu.

— Bien sûr. Joue ton rôle de maîtresse de maison et ne t'inquiète pas. Je te la ramène.

Connors sortit du salon avec l'intention de dénicher un coin tranquille pour passer son appel. Il cligna des yeux devant l'apparition qui se tenait sur le seuil.

— Peabody?

Derrière son maquillage élaboré, sa mine se décomposa.

— Ah, vous m'avez reconnue?

— A peine, répondit-il avec galanterie.

Une longue chevelure blond platine ondoyait sur ses épaules jusqu'à sa chute de reins. Le haut se limitait à un soutien-gorge à balconnets en forme de coquille Saint-Jacques et ses jambes étaient emprisonnées dans un étroit fourreau vert à reflets d'argent qui se rétrécissait aux pieds.

— Vous faites une sirène charmante.

— Merci, fit-elle, ragaillardie. J'ai mis une éternité à rentrer là-dedans.

— Comment faites-vous donc pour marcher ? Elle fit quelques pas en se dandinant.

— Il y a une fente pour les pieds sous les pans de la queue. Ça entrave drôlement les mouvements. Où est le lieutenant ? J'ai hâte qu'elle voie ça.

— Elle n'est pas encore arrivée.

— Ah bon? (Comme elle ne portait pas sa montre, Peabody jeta un coup d'œil sur celle de Connors.) Dix heures et demie? Elle voulait juste attendre Isis devant chez elle au plus deux heures et venir ici directement.

— Je m'apprêtais à l'appeler.

— Bonne idée, approuva Peabody qui s'efforça de refouler le picotement d'appréhension qui lui titillait les nerfs. Je suis sûre qu'elle traîne. Elle déteste les soirées costumées.

Mais ce n'était pas son genre de faire faux bond à Mavis, songea Connors en se glissant dans un coin. Ni même à lui. Il tenta de la joindre par vidéocom. Pas de réponse. Neutralisant sans encombre le verrouillage du bip d'Eve, il se connecta sur sa fréquence. Il entendit le bourdonnement indiquant que l'appareil était en attente. Mais toujours pas de réponse.

— Ce n'est pas normal, dit-il en rejoignant Peabody. Elle ne décroche pas.

— Essayons son bip. Je vais chercher mon sac.

— Déjà fait, répondit-il sans entrer dans les détails. Elle ne répond pas. Elle faisait le guet devant Quête Spirituelle, disiez-vous ?

— Oui, elle voulait parler à Isis... Laissez-moi juste le temps de me changer. On va aller voir.

— Je n'ai pas le temps d'attendre.

Déjà, il se frayait un passage à travers la foule des invités. Avec des petits pas de Japonaise, Peabody se mit en quête de Feeney.

Eve émergea peu à peu de l'inconscience. Une nuée d'étoiles tourbillonnait devant ses yeux. Quand elle voulut porter une main à son front, elle réalisa avec horreur qu'elle ne pouvait bouger. Une vague de panique la submergea. Ses mains étaient liées. Son père l'avait attachée. Le cauchemar recommençait ! Tirant de toutes ses forces, elle eut conscience d'une douleur vague et lointaine qui lui mordait les poignets. Elle se débattit en sanglotant. Ses chevilles aussi étaient attachées. Elle avait les jambes écartées.

Eve redressa la tête. Autour d'elle, les flammes vacillantes de dizaines de bougies noires dansaient dans la pénombre et se réfléchissaient contre les miroirs sombres qui tapissaient les murs. Elle n'était plus une enfant et ce n'était pas son père qui l'avait attachée. Elle s'efforça de retrouver son sang-froid. Elle avait été droguée et emmenée dans cet étrange endroit. Déshabillée et ligotée sur un autel de marbre. Les satanistes ! Selina Cross voulait la tuer. Et sans doute pire encore. Ce n'était pas le moment de perdre la tête. Elle s'acharna de plus belle sur ses liens. Les idées se bousculaient dans sa tête. Où se trouvait-elle ? Sans doute dans l'appartement, même si elle ne se rappelait pas comment elle avait atterri là. Le club aurait été trop dangereux. Trop de monde. Ici, c'était plus tranquille. Plus intime. Quelle heure pouvait-il être ? Depuis combien de temps était-elle attachée ? Chez Mavis, ils allaient remarquer sa disparition, la rechercher. Peabody connaissait le dernier endroit où la trouver. Ils iraient vérifier. Et à quoi cela servirait-il ? réalisa-t-elle dans un nouveau sursaut de

panique. Elle ferma les yeux et tenta de se calmer. Elle ne pouvait compter que sur elle-même. Et elle avait la ferme intention de survivre.

Une paroi coulissa et Selina se glissa à l'intérieur de la pièce, vêtue d'une ample robe noire ouverte sur le devant.

— Vous êtes réveillée. Parfait. Je tenais à ce que vous soyez lucide avant que nous commencions.

Alban apparut derrière elle. Il portait la même tunique et arborait un masque féroce représentant la hure d'un sanglier. Sans un mot, il prit une grosse bougie noire et la plaça entre les cuisses d'Eve. Puis il recula et se saisit d'un athame à manche d'ivoire posé sur un coussin de soie noire. Il le leva à bout de bras.

— Que la cérémonie commence !

Le vidéocom portable de Connors sonna à l'instant où il ouvrait la portière de sa voiture.

— Eve? s'exclama-t-il, plein d'espoir.

— C'est Jamie. Je sais où elle est. Ils l'ont enlevée. Dépêchez-vous !

— Où est-elle ?

Connors s'installa en hâte au volant.

— Chez cette sorcière de Selina Cross. Ils l'ont emmenée dans l'appartement. Enfin, je crois. J'ai perdu le contact quand ils l'ont sortie de la voiture.

Connors démarra sans perdre une seconde.

— Comment ça, tu as perdu le contact ?

— J'avais planqué un émetteur dans sa voiture. Je voulais savoir comment son enquête avançait. Cross lui a dit d'activer le pilotage automatique et d'aller à son appartement. Le lieutenant avait une drôle de voix. Elle devait être droguée. Et Selina Cross lui a dit qu'elle avait tué mon grand-père et Alice, ajouta-t-il d'une voix étranglée. Elle les a tués tous les deux ! Et aussi des enfants !

— Où te trouves-tu ?

— Juste devant chez elle. J'y vais.

— Jamie, reste où tu es! Bon sang, écoute-moi, ne rentre pas. Je serai sur place d'ici deux minutes. Appelle la police. Invente n'importe quoi. Une histoire de cambriolage, d'incendie, mais fais-les venir, compris ?

— Elle a tué ma sœur, répondit Jamie d'une voix soudain calme et froide. Et je vais la venger.

— N'y va pas ! l'adjura Connors.

Il étouffa un juron. Jamie avait coupé la communication. Refoulant la panique qui lui serrait la gorge, il appela chez Mavis et demanda Peabody. Il fut accueilli par une salve d'éclats de rire. Il se gara devant l'immeuble de Selina Cross quand Peabody vint à l'appareil.

— Connors, Feeny et moi allons à Quête Spirit...

— Eve n'est pas là-bas! Selina Cross l'a enlevée. Ils la séquestrent sans doute dans l'appartement. Je suis juste devant. J'y vais.

— Seigneur, Connors! Ne faites pas de folie! J'appelle des renforts. Nous arrivons le plus vite possible !

— Jamie vient d'entrer dans l'appartement. Dépêchez-vous !

Ils chantaient des incantations au-dessus d'elle. Alban avait allumé un feu dans un chaudron noir d'où s'échappait une épaisse fumée douceâtre qui piquait les yeux d'Eve. Selina avait ôté sa robe et avec des gestes lents, s'enduisait le corps d'huile visqueuse.

— Avez-vous déjà été violée par une femme, lieutenant Dallas? Je vais vous faire mal. Et Alban aussi. Vous n'aurez pas une mort rapide, comme Lobar ou Trivane. Non, vous allez mourir à petit feu dans d'atroces souffrances, faites-nous confiance.

Eve avait retrouvé ses esprits. Ses poignets étaient en feu, ensanglantés par ses efforts désespérés pour se libérer.

— Votre religion n'est qu'une honteuse mascarade. Violer et tuer, c'est votre seul credo. Vous n'êtes qu'une dégénérée ! Un déchet de l'humanité !

Écumante de rage, Selina la gifla avec force du revers de la main.

— Je veux que cette garce meure sur-le-champ !

— Un peu de patience, mon amour, lui susurra Alban. Pas de précipitation.

Il ouvrit un coffre et en sortit un coq noir. L'animal battit des ailes en poussant des paillements stridents quand Alban le leva au-dessus d'Eve. Reprenant ses incantations, il se saisit de l'athame et trancha la tête du coq. Le sang gicla sur le corps d'Eve. Selina poussa un grognement d'extase.

— Hum, du sang pour le Maître.

Alban se tourna vers elle avec un calme inquiétant.

— Oui, mon amour. Le Maître veut du sang. D'un geste vif, il lui trancha la gorge. Effarée, elle tituba en arrière, les mains crispées sur son cou.

— Tu étais si... assommante, murmura-t-il, tandis qu'elle s'effondrait dans un cri étranglé. Utile, mais assommante.

Il l'enjamba et ôta son masque.

— Le spectacle est fini. Elle aimait le folklore. Moi, je trouvais cette mise en scène étouffante, expliqua-t-il avec un sourire charmeur. Ne craignez rien, vous ne souffrirez pas. A quoi bon ?

— Pourquoi l'avez-vous tuée ? demanda Eve, au bord de la nausée.

— Elle avait cessé de m'être utile, répondit Alban avec un soupir. C'était une cinglée, vous savez. L'abus de drogue n'a rien arrangé. Elle adorait que je la batte avant que je la viole. (Il secoua la tête d'un air faussement navré.) Certaines fois, j'y ai vraiment pris du plaisir. A la

battre, je veux dire. Mais elle n'avait pas son pareil pour concocter des potions... très spéciales, ajouta-t-il, caressant distraitement la cuisse d'Eve. Et j'ai vite découvert qu'avec un peu d'aide elle était aussi une femme d'affaires avisée. En quelques années, nous avons amassé une petite fortune entre le club et les contributions de nos membres. Ces idiots étaient prêts à payer des sommes faramineuses pour une partouze ou la promesse de l'immortalité.

— C'était donc une escroquerie.

— Voyons, Dallas, ne me faites pas croire que vous y avez cru.

Il gloussa, ravi.

— Le plus beau coup de ma carrière, mais les meilleures choses ont une fin.

Une lueur de pitié amusée au fond des yeux, Alban contempla le corps sans vie de Selina.

— La pauvre commençait à croire très sérieusement qu'elle possédait des pouvoirs. Qu'elle était capable de voir dans la fumée et d'invoquer Satan. Complètement givrée, dit-il en tapotant sa tempe de l'index.

— En général, les escrocs ne pratiquent pas le sacrifice humain.

— Sans doute ne suis-je pas n'importe quel banal escroc, rétorqua Alban avec suffisance. Et puis quelques cérémonies réalistes calmaient les appétits de Selina. Elle avait développé un goût immodéré pour le sang. Moi aussi, d'ailleurs, admit-il. Prendre une vie est un acte si puissant, si excitant.

Il laissa errer un regard appréciateur le long des courbes du corps mince et ferme d'Eve.

— Hum, avant que je m'occupe de vous, nous pourrions nous amuser un peu. Je n'aime pas le gâchis.

Un frisson d'horreur parcourut Eve qui s'acharna de plus belle sur les liens qui lui sciaient les poignets. Le gauche semblait montrer des signes de faiblesse. Encore un petit effort et il allait céder. Il lui fallait à tout prix gagner du temps.

— C'était vous qui couchiez avec Miriam, n'est-ce pas? C'était vous qui lui aviez ordonné d'infiltrer les Wiccans, de tuer Trivane !

— Ah, Miriam... Une femme très malléable. Et grâce à un petit cocktail chimique et quelques séances d'hypnose, à la mémoire très sélective.

— Je me trompais sur toute la ligne en pensant que c'était Selina qui menait le jeu. Le toutou, c'était elle, pas vous.

— Exact. Mais Selina perdait les pédales. Je m'en suis rendu compte quand elle a liquidé le flic de sa propre initiative, expliqua-t-il, pinçant les lèvres avec agacement. Ce fut le début de la fin. Jamais il ne nous aurait coincés. Il fallait le laisser faire joujou. Le vieux schnock aurait fini par se lasser.

— Vous faites erreur. Frank n'aurait jamais renoncé.

— Quelle importance maintenant?

Alban prit un petit flacon et une seringue à injection.

— Je vais vous administrer une dose légère. Juste histoire de vous détendre. Vous m'excitez, Dallas. Vous allez voir, vous allez gémir de plaisir sous mes étreintes.

— Toutes les drogues du monde n'y suffiront pas.

— Détrompez-vous, murmura-t-il en s'avançant vers elle.

Connors dut prendre sur lui pour ne pas faire irruption dans l'appartement. Si Eve se trouvait à l'intérieur, toute précipitation pouvait s'avérer fatale. Il referma la porte sans bruit derrière lui. Le système d'alarme était déconnecté. Jamie l'avait bel et bien précédé. Une ombre furtive s'approcha de lui dans l'obscurité. D'un geste rapide et violent, il saisit l'inconnu à la gorge.

— Eh, c'est moi, Jamie! protesta l'adolescent d'une voix étranglée.

Connors le lâcha aussitôt.

— Je n'arrive pas à entrer dans la chambre secrète, murmura Jamie. Ils ont installé un nouveau dispositif. Impossible de le neutraliser.

— Où se trouve-t-elle ?

— Là, derrière ce mur. Je n'ai rien entendu, mais ils sont forcément là.

— Va m'attendre dehors.

— Pas question.

— Alors reste derrière moi, ordonna Connors, conscient que chaque minute comptait.

Il entreprit de tâter la paroi avec calme et méthode. S'il y avait un dispositif, il était bien caché. Il sortit son agenda électronique de sa poche et le programma. Il crut entendre le hurlement lointain d'une sirène.

— C'est quoi? s'enquit Jamie dans un souffle. Un neutraliseur ? J'en avais jamais vu en forme d'agenda.

— Tu n'es pas le seul à t'y connaître. Connors passa l'appareil contre la paroi lisse en maudissant sa lenteur. Il commençait à désespérer quand le neutraliseur fit entendre un léger bourdonnement, puis un double bip.

— Nous y voilà...

Le panneau coulissa dans un chuintement discret. Connors se tapit contre le mur, puis se faufila sans bruit à l'intérieur.

Eve s'arc-bouta pour échapper à la piquûre. Mais Alban lui maintenait le coude comme dans un étau. Au dernier moment cependant, il se ravisa et reposa la seringue.

— Tout à l'heure, fit-il en riant. Ce serait injuste pour vous et un coup porté à ma fierté d'homme. Pour nos ébats, je vous veux en pleine possession de vos moyens. Après, je vous injecterai une dose plus

puissante. Comme ça, vous sentirez moins le couteau. C'est bien le moins que je puisse faire.

Avec l'énergie du désespoir, Eve parvint à arracher la lanière de cuir. La rage au ventre, elle décocha à Alban un coup de poing magistral en pleine face. Elle voulut prendre le couteau posé auprès d'elle sur l'autel, mais celui-ci tomba sur le sol dans un tintement d'acier. L'espace d'un instant, elle crut que c'en était fini. Alban s'avavançait vers elle. Un rictus hideux déformait ses traits.

Au même instant, une silhouette massive se précipita dans la pièce avec un hurlement de bête et fondit sur Alban comme un loup enragé. Sous la violence de l'assaut, celui-ci s'effondra au milieu des bougies qui déversèrent leur cire fondue dans la mare de sang poissant le dallage. Eve se redressa et s'acharna sur la lanière qui entravait son autre main. Soudain, elle aperçut Jamie, debout dans l'embrasure. Dieu du ciel, il ne manquait plus que lui !

— Vite, prends le couteau! Libère-moi! lui or-, donna-t-elle, refusant de céder à la panique.

Jamie sentit son estomac se révolter devant le spectacle macabre qu'offrait Selina. Prenant son courage à deux mains, il enjamba le corps, ramassa le couteau et libéra le poignet d'Eve.

— Donne-le-moi, je m'occupe du reste, lui dit-elle, les yeux rivés sur les deux hommes qui roulaient sur le dallage dans un corps à corps éperdu.

Des bougies s'étaient renversées près des tentures à l'entrée de la pièce et des flammes commençaient à dévorer le tissu.

— Voilà la police ! s'exclama Eve en entendant les sirènes. Cours leur ouvrir!

— La porte est ouverte, répondit Jamie d'une voix étrangement calme en tailladant les liens qui entravaient ses chevilles.

— Éteins ce feu dans le coin! lui ordonna Eve qui descendit de l'autel et prit appui sur des jambes vacillantes.

— Non, tant mieux si cet endroit brûle. Qu'il ne soit plus qu'un tas de cendres.

— Éteins-le, je te dis !

Sur ces mots, Eve s'abattit de toutes ses forces sur le dos d'Alban. D'une clé imparable, elle l'immobilisa par le cou et, de l'autre main, lui tira la tête en arrière par les cheveux. A cette seconde, le poing de Connors s'écrasa avec une violence inouïe sur le visage tuméfié d'Alban.

— Laisse-le-moi! Je m'en charge! lui cria-t-il, ivre de fureur.

Le corps à corps reprit de plus belle dans un imbroglio sauvage de jambes et de bras. Les yeux révolus, Alban perdit connaissance. Connors continua de l'abreuver de coups.

— Arrête, Connors! l'adjura Eve. Arrête! Il est inconscient !

Il agrippa Eve par les bras.

— Est-ce que cette ordure t'a fait mal? Est-ce qu'il a osé te toucher?

— Non, il n'a pas posé la main sur moi, le rassura-t-elle, consciente qu'elle devait garder son sang-froid. Grâce à ton intervention, il n'en a pas eu le temps. Je vais bien.

Jamais elle n'avait vu Connors dans une rage aussi incontrôlée. Prenant visiblement sur lui pour retrouver son calme, il lui prit la main, remarqua les profondes stries sanglantes qui lui zébraient les poignets. Il porta ses doigts à ses lèvres.

— Rien que pour ça, je pourrais le tuer.

La respiration encore haletante, il ôta sa veste déchirée et maculée de sang et en entoura les épaules d'Eve qui fit quelques pas en titubant.

— Ils m'ont droguée, expliqua-t-elle, tandis que Connors la faisait asseoir sur un coin de dallage épargné.

— Repose-toi un moment. Il faut que j'éteigne l'incendie.

Pendant qu'elle reprenait ses esprits, il étouffa avec une des robes de cérémonie les flammes qui couraient sur le sol et le long du mur. Soudain, Eve bondit sur ses pieds.

— Non, Jamie !

Elle se précipita. Trop tard! Le visage blême, l'adolescent se redressa, serrant entre ses doigts le couteau encore dégoulinant du sang d'Alban. Les yeux écarquillés, il tendit le couteau à Eve.

— Ils ont assassiné mon grand-père et ma sœur. Je me moque de ce que vous allez faire de moi. Il ne tuera plus personne maintenant.

Une course précipitée se fit entendre dans le couloir. D'instinct, Eve s'empara de l'athame par le manche.

— Tais-toi, Jamie ! Surtout pas un mot !

Arme au poing, Peabody fit irruption dans la pièce.

— Ça va, lieutenant? Vous n'êtes pas blessée?

— Non, ça va. Selina et Alban m'ont droguée et emmenée ici. Ils ont avoué les meurtres de Frank Wojinski, d'Alice Lingstrom, Lobar, Wineburg et leur complicité dans celui de Trivane. Alban a assassiné Selina. Je détaillerai les circonstances dans mon rapport. Il a été tué dans la mêlée alors que nous tentions de le maîtriser. La plus grande confusion régnait. Je ne sais pas exactement comment c'est arrivé. Ça n'a sans doute pas grande importance.

Feeney apparut derrière Peabody. Il scruta le visage d'Eve, puis celui de Jamie. Et comprit.

— Non, ça n'a plus d'importance maintenant, intervint-il d'un ton catégorique. Viens, Jamie, tu n'as rien à faire ici.

— Lieutenant, sauf votre respect, je pense que Connors et vous devriez rentrer. Votre tenue est un peu trop en harmonie avec la saison, si vous voyez ce que je veux dire.

Eve regarda Connors et fit une grimace. Il avait le visage couvert de

sang et de suie.

— Tu es dégoûtant.

— Tu ne t'es pas vue, répliqua-t-il en glissant un bras autour de ses épaules. Ça devrait suffire pour t'empêcher d'être frigorifiée ou d'être interpellée pour attentat à la pudeur.

— D'accord, céda Eve qui se serait damnée pour un bain chaud. Je serai de retour dans une heure.

— Lieutenant, insista Peabody, votre présence n'est pas...

— Dans une heure, la coupa-t-elle d'un ton sans appel. Contactez Whitney et le légiste. Appelez un médecin pour Jamie. Il est en état de choc. Et je veux que Charles Forte soit libéré immédiatement.

Eve serra la veste de Connors sur sa poitrine.

— Vous aviez raison à son sujet, Peabody. A l'avenir, j'essaierai de me fier davantage à votre instinct.

— Merci, lieutenant.

— Et si jamais les déclarations du gamin ne corroborent pas le rapport succinct que je viens de vous faire, n'en tenez pas compte. Il est bouleversé. J'interdis formellement qu'on l'interroge cette nuit.

Peabody hocha la tête.

— Compris, lieutenant. Je vais veiller à ce qu'il soit reconduit chez lui. J'attends votre retour.

— Parfait.

Eve se retourna et boutonna la veste de Connors.

— Lieutenant...

— Qu'y a-t-il, Peabody ?

— Il est mignon, votre tatouage. C'est nouveau?

Eve serra les dents et se dirigea vers la porte avec toute la dignité qu'elle put rassembler.

— Tu vois? s'exclama-t-elle dès qu'elle fut avec Connors dans le couloir. Je t'avais bien dit que ce stupide tatouage finirait par m'humilier !

— Tu as été droguée, enlevée, ligotée, tu as failli être violée et assassinée et c'est un malheureux bouton de rose sur ta fesse droite qui te tracasse !

— Ce sont les risques du métier. Le tatouage, c'est un affront personnel.

Connors éclata de rire et l'attira dans ses bras avec tendresse.

— Lieutenant, je vous adore !



Team Highlanders Addict